OEUVRES
DE
NICOLAS BOILEAU DESPREAUX.

AVEC DES

ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES,

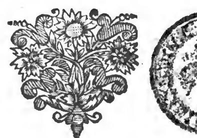
DONNEZ PAR LUI-MEME.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée d'un grand nombre de Remarques Historiques & Critiques.

Enrichie de FIGURES gravées

Par BERNARD PICART le Romain.

TOME TROISIE'ME.





A AMSTERDAM,

Chez *FRANÇOIS CHANGUION.*

MDCCXXIX.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise.



TABLE DES PIECES

Contenues dans ce III. Volume.

*On a marqué d'une * les Pieces qui ne sont point dans l'Edition de Geneve.*

TRAITE' DU SUBLIME, *traduit du Grec de* LONGIN.

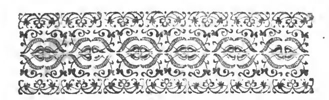
REFLEXIONS CRITIQUES
sur quelques Passages de LONGIN.

TRAITE'.

TRAITÉ
DU
SUBLIME,
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS:

Traduit du Grec de LONGIN.





PREFACE.

C*E petit Traité*, [1] *dont je donne la Traduction au Public, est une Piece échapée du naufrage de plusieurs autres Livres que* LONGIN *avoit composez. Encore n'est-elle pas venuë à nous toute entiere. Car bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits défectueux, & nous avons perdu le Traité des Passions, dont l'Auteur avoit fait un Livre à part, qui étoit comme une suite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défiguré qu'il est, il nous en reste encore assez pour nous faire concevoir une fort grande idée de son Auteur, & pour nous donner un veritable regret de la perte de ses autres Ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre.* SUIDAS *en compte jusqu'à neuf, dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'étoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne sauroit assez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient être autant de chef-d'œuvres de bon sens, d'érudition, & d'éloquence. Je dis d'éloquence; parce que Longin ne s'est pas contenté, comme* ARISTOTE & HERMOGÈNE, *de nous donner des*

1. *Dont je donne la Traduction*] L'Auteur la donna en 1674. étant dans sa 38me annee.

des préceptes tout secs & dépouillez d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut qu'il reproche à CE'CILIUS, *qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en stile bas. En traitant des beautez de l'Elocution, il a emploié toutes les finesses de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enseigne; & en parlant du Sublime, il est lui-même très-sublime. Cependant il fait cela si à propos, & avec tant d'art, qu'on ne sauroit l'accuser en pas un endroit de sortir du stile didactique. C'est ce qui a donné à son Livre cette haute réputation qu'il s'est acquise parmi les Savans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux restes de l'Antiquité sur les matieres de Rhétorique.* [2] CASAUBON *l'apèle un* Livre d'or, *voulant marquer par là le poids de ce petit Ouvrage, qui, malgré sa petitesse, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.*

Aussi jamais homme, de son tems même, n'a été plus estimé que Longin. Le Philosophe PORPHYRE, *qui avoit été son Disciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, son jugement étoit la règle du bon sens; ses décisions, en matiere d'Ouvrages, passoient pour des Arrêts souverains; & rien n'étoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé.* EUNAPIUS, *dans la Vie des Sophistes, passe encore plus avant. Pour exprimer l'estime qu'il fait de Longin, il se laisse emporter à des hyperboles extravagantes, & ne sauroit se résoudre à parler en stile raisonnable, d'un merite aussi extraordi-*
naire

2. *Casaubon.*] Exercit. I. *adv. Baronium.* DIONYSIUS LONGINUS, *cujus exstat aureolus* περὶ Ὕψους *libellus,* Casaubon

naire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas ſimplement un Critique habile: ce fut un Miniſtre d'Etat conſiderable; & il ſuffit, pour faire ſon éloge, de dire, qu'il fut conſideré de ZÉNOBIE *cette fameuſe Reine des Palmyreniens, qui oſa bien ſe déclarer Reine de l'Orient après la mort de ſon mari* ODÉNAT. *Elle avoit apelé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'inſtruire dans la Langue Grecque. Mais de ſon Maître en Grec elle en fit à la fin un de ſes principaux Miniſtres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à ſoûtenir la qualité de Reine de l'Orient, qui lui rehauſſa le cœur dans l'adverſité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle écrivit à* AURÉLIAN, *quand cet Empereur la ſomma de ſe rendre. Il en coûta la vie à notre Auteur; mais ſa mort fut également glorieuſe pour lui, & honteuſe pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire. Comme cette mort eſt un des plus fameux incidens de l'hiſtoire de ce tems-là, le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché que je lui rapporte ici ce que* FLAVIUS VOPISCUS *en a écrit. Cet Auteur raconte, que l'armée de Zénobie & de ſes Alliez aiant été miſe en fuite près de la Ville d'Emeſſe, Aurélian alla mettre le ſiège devant Palmyre, où cette Princeſſe s'étoit retirée. Il trouva plus de réſiſtance qu'il ne s'étoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vraiſemblablement de la réſolution d'une femme. Ennuïé de la longueur du ſiège, il eſſaïa de l'avoir par compoſition. Il écrivit donc une Lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite,*

bon donne ailleurs à ce même Ouvrage de Longin, les épithètes de *très-docte*, & de *très-élegant*.

traite, pourvû qu'elle se rendît dans un certain tems. Zénobie, ajoûte Vopiscus, répondit à cette Lettre avec une fierté plus grande que l'état de ses affaires ne le lui permettoit. Elle croioit par là donner de la terreur à Aurélian. Voici sa réponse.

ZÉNOBIE REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURÉLIAN.

Personne jusques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'est Aurelian, la Vertu, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains; comme si tu ne savois pas que Cléopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le secours des Perses. Les Sarrazins arment pour nous. Les Arméniens se sont déclarez en notre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge ce que tu dois attendre, quand toutes ces forces seront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre.

Cette Lettre, ajoûte Vopiscus, donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut prise peu de jours après, & Zénobie arrêtée, comme elle s'enfuioit chez les Perses. Toute l'armée demandoit sa mort. Mais Aurélian ne voulut pas deshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il réserva donc Zénobie pour le triomphe, & se contenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de leurs conseils. Entre ceux-là, continuë cet Historien, le Philosophe Longin fut extrèmement regretté. Il avoit été apelé auprès de cette Princesse pour

pour lui enseigner le Grec. Aurélian le fit mourir, pour avoir écrit la Lettre précedente. Car bien qu'elle fût écrite en Langue Syriaque, on le soupçonnoit d'en être l'Auteur. L'Historien ZOZIME *témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accusa.* Zénobie, *dit-il*, se voïant arrêtée, rejetta toute sa faute sur ses Ministres, qui avoient, dit-elle, abusé de la foiblesse de son esprit. Elle nomma, entre autres, Longin, celui dont nous avons encore plusieurs Écrits si utiles. Aurélian ordonna qu'on l'envoïât au supplice. Ce grand personnage, *poursuit Zosime*, soufrit la mort avec une constance admirable, jusques à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation.

Par là on peut voir que Longin n'étoit pas seulement un habile Rhéteur, comme QUINTILIEN *& comme* HERMOGÈNE; *mais un Philosophe, digne d'être mis en parallèle avec les* SOCRATES *& avec les* CATONS. *Son Livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractère d'honnête homme y paroît par tout; & ses sentimens ont je ne sai quoi qui marque non seulement un esprit sublime, mais une ame fort élevée au dessus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir emploié quelques-unes de mes veilles à débrouiller un si excellent Ouvrage, que je puis dire n'avoir été entendu jusqu'ici que d'un très-petit nombre de Savans.* MURET *fut le premier qui entreprit de le traduire en Latin, à la sollicitation de* MANUCE: *mais il n'acheva pas cet Ouvrage; soit parce que les difficultez l'en rebutérent, ou que la mort le surprit auparavant.*

[3] GABRIEL DE PE'TRA, *à quelque tems de là, fut plus courageux; & c'est à lui qu'on doit la Traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres; mais elles sont si informes & si grossieres, que* [4] *ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et même celle de Pétra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas fort achevée. Car outre que souvent il parle Grec en Latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu son Auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si savant Homme d'ignorance, ni établir ma réputation sur les ruines de la sienne. Je sai ce que c'est que de débrouiller le premier un Auteur, & j'avouë d'ailleurs que son Ouvrage m'a beaucoup servi, aussi-bien que les petites* [5] *Notes de* LANGBAINE *& de* [6] *Mr.* LE FE'VRE. *Mais je suis bien aise d'excuser, par les fautes de la Traduction Latine, celles qui pourront m'être échapées dans la Françoise. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai, je n'ai pas trouvé de petites difficultez. Il est aisé à un Traducteur Latin de se tirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'en-*

3. *Gabriel de Pétra.*] Professeur en Grec à Lausane. Il vivoit en 1615.

4. *Ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs*] DOMINICUS PIZIMENTIUS, & PETRUS PAGANUS.

5. *Notes de Langbaine*] GERARD LANGBAINE, Anglois, a traduit en Latin le Traité du Sublime de Longin, avec des Notes fort estimées. Cet Ouvrage fut imprimé à Oxford, en 1638. Et ces mêmes Notes ont été inserées avec celles des autres Commentateurs de Longin, dans la belle édition que JAQUES TOLLIUS a donnée de cet excellent Critique, à Utrecht, en 1694. Langbaine mourut en 1657.

§ CETTE Note a besoin d'être rectifiée, 1. Langbai-ne

n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec mot pour mot, & à débiter des paroles, qu'on peut au moins soupçonner d'être intelligibles. En effet, le Lecteur, qui bien souvent n'y conçoit rien, s'en prend plûtôt à soi-même, qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en est pas ainsi des Traductions en Langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point, s'appèle un galimathias, dont le Traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son Auteur, & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, sans néanmoins qu'il ose s'en écarter.

Quelque petit donc que soit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un médiocre présent au Public, si je lui en avois donné une bonne Traduction en notre Langue. J'n'y ai point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une Version timide & scrupuleuse des paroles de Longin. Bien que je me sois efforcé de ne me point écarter, en pas un endroit, des règles de la véritable Traduction, je me suis pourtant donné une honnête liberté, sur tout dans les passages qu'il rapporte. J'ai songé

ne n'a point *traduit* Longin : il a seulement fait reimprimer la Traduction de Gabriel de Petra. 2. Les Notes de Langbaine sur Longin n'ont pas été *imprimées en* 1638. pour la premiere fois; comme il paroît que le Commentateur l'a cru, par la maniere dont il s'exprime. La premiere Edition est de 1636. 3 Langbaine ne mourut pas en 1657. mais en 1658. Pour être exact, il falloit dire, que Langbaine mourut le 20. de Février 1658. suivant notre maniere de compter; & 1657. selon la maniere de compter établie en Angleterre, où l'on suit le vieux stile & où l'année commence le 25. de Mars. DU MONTEIL.

6. *Mr. le Févre.*] TANNEGUI LE FE'VRE, Professeur à Saumur, pere de l'illustre & savante Madame DACIER.

songé qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin; mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins il se trouvera peut-être des gens, qui non seulement n'approuveront pas ma Traduction, mais qui n'épargneront pas même l'Original. Je m'attends bien qu'il y en aura plusieurs qui déclineront la jurisdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loüeront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de notre siècle. Ces hommes accoûtumez aux débauches & aux excès des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un Auteur se soit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de vûë: ces petits Esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappez des hardiesses judicieuses des Homères, des Platons & des Démosthènes. Ils chercheront souvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être se moqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois sur des passages, qui, bien que très-sublimes, ne laissent pas d'être simples & naturels, & qui saisissent plûtôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque assurance pourtant que ces Messieurs aient de la netteté de leurs lumières, je les prie de considerer que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un Apprenti, que je leur offre: mais le chef-d'œuvre d'un des plus savans Critiques de l'Antiquité. Que s'ils ne voient pas la beauté de ces passages, cela peut aussi-tôt venir de la foiblesse de leur vûë, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis-aller, je leur conseille d'en accuser la Traduction, puisqu'il n'est que trop vrai que je n'ai ni

7. *Est veritablement sublime.*] Voiez ci-après, la Réflexion X, de

ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens Originaux; & je leur déclare par avance, que s'il y a quelques défauts, ils ne sauroient venir que de moi.

Il ne reste plus, pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere après Cécilius, qui avoit presque emploié tout son Livre à montrer ce que c'est que Sublime; il n'a pas crû devoir rebattre une chose qui n'avoit été déja que trop discutée par un autre. Il faut donc savoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs apèlent le stile sublime: mais cet Extraordinaire & ce Merveilleux, qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un Ouvrage enlève, ravit, transporte. Le stile sublime veut toujours de grands mots; mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le stile sublime, & n'être pourtant pas sublime: c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Par exemple, Le souverain Arbitre de la Nature d'une seule parole forma la lumiere. *Voilà qui est dans le stile sublime: cela n'est pas néanmoins sublime: parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aisément trouver. Mais,* Dieu dit: Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit; *ce tour extraordinaire d'expression, qui marque si bien l'obéïssance de la Créature aux ordres du Créateur,* [7] *est véritablement sublime, & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin l'Extraordinaire, le Surprenant,*

X. de Mr. Despréaux sur ce passage de Longin.

 8. J'ai

nant, & *comme je l'ai traduit*, *le Merveilleux dans le discours.*

[8] *J'ai rapporté ces paroles de la Genèse, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour, & je m'en suis servi d'autant plus volontiers que cette expression est citée avec éloge* [9] *par Longin même, qui, au milieu des ténèbres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais, que dirons-nous* [10] *d'un des plus savans Hommes de notre siècle, qui éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit; qui a osé, dis-je, avancer* [11] *dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé lors qu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes? J'ai la satisfaction au moins que* [12] *des personnes, non moins considerables par leur piété que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la Traduction du Livre de la Genèse, n'ont pas été de l'avis de ce savant Homme;* & [13] *dans leur Préface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont*

8. *J'ai raporté ces paroles de la Genèse*, &c.] Toute cette Section fut ajoutée par l'Auteur à sa Préface, dans l'édition de 1683. qui fut la troisiéme de ce Traité *du Sublime*.

9. *Par Longin même*] Chapitre VII.

10. *D'un des plus savans hommes.*] Mr. HUET, alors Sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, & ensuite Evêque d'Avranches.

11. *Dans un Livre qu'il a fait* &c.] *Demonstratio Evangelica*: Propos. 4. *cap.* 2. *n.* 53. *pag.* 54. Ce Livre fut imprimé en 1678. *in folio*.

12. *Des personnes non moins considerables* &c.] Mrs. de Port-roïal, & sur tout Mr. LE MAÎTRE DE SACI.

13. *Dans leur Préface*,] Seconde partie, §. 3, où il est trai-

ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce Livre, ont allegué le passage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être persuadez d'une verité si claire, & qu'un Paien même a sentie par les seules lumieres de la Raison.

[14] *Au reste, dans le tems qu'on travailloit à cette derniere édition de mon Livre, Mr.* DACIER, *celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'*HORACE *en François, m'a communiqué de petites Notes très-savantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens, inconnus jusques ici aux Interprètes. J'en ai suivi quelques-unes. Mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment, je puis m'être trompé, il est bon d'en faire les Lecteurs juges. C'est dans cette vûë que* [15] *je les ai mises à la suite de mes Remarques; Mr. Dacier n'étant pas seulement un homme de très-grande érudition, & d'une critique très-fine, mais d'une politesse d'autant plus estimable, qu'elle accompagne rarement un grand savoir.*

té de la simplicité sublime de l'Ecriture Sainte. On y cite avec éloge Mr. Despréaux, Traducteur de Longin.

14. *Au reste, dans le tems qu'on travailloit* &c.] L'Auteur ajoûta cette autre Section, à cette Préface, dans la même édition de 1683.

15. *Je les ai mises à la suite de mes Remarques.*] Mr. Despréaux avoit fait imprimer ses Remarques, celles de M. DACIER, & celles de M. BOIVIN, séparément, & à la suite de sa Traduction. Dans cette nouvelle édition, l'on a mis les unes & les autres sous le Texte. On y a joint les Remarques Françoises de M. TOLLIUS, qui a donné au public une édition de Longin, avec une Traduction Latine, entichie de Notes très-savantes. Il avoit inseré dans son édition la Traduction Françoise de Mr. Despréaux.

savoir. Il a été Disciple du célèbre [16] *Mr. le Févre, Pere de cette savante Fille à qui nous devons la premiere Traduction qui ait encore paru d'Anacreon en François; & qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle & Euripide* [17] *en la même Langue.*

[18] *J'ai laissé dans toutes mes autres Editions cette Préface, telle qu'elle étoit lorsque je la fis imprimer pour la premiere fois il y a plus de vingt ans & je n'y ai rien ajoûté. Mais aujourd'hui, comme j'en revoiois les épreuves, & que je les allois renvoier à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne seroit peut-être pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au passage que j'ai rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'est présenté assez heureusement à ma mémoire. Il est tiré de l'*Horace *de Mr.* CORNEILLE. *Dans cette Tragédie, dont les trois premiers Actes sont, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illustre Ecrivain, une Femme qui avoit été présente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop-tôt, & n'en avoit pas vû la fin, vient mal à propos annoncer au vieil Horace leur Pere, que deux de ses Fils ont été tuez, & que le troisieme, ne se voiant plus en état de résister, s'est enfui. Alors, ce vieux Romain, possedé de l'amour de sa patrie, sans*

16. *Mr. le Févre.*] Tannegui le Févre, Professeur de Rhétorique à Saumur, dont M. Dacier a épousé la Fille, Mr. Le Févre donna en 1663. une édition de Longin. avec des Notes très-estimées.

17. *En la même langue.*] Outre ces Livres, Madame Dacier en a donné plusieurs autres, & en dernier lieu une Tra-

sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux Fils, morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace. Et leur Sœur, qui étoit là présente, lui aiant dit, Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? *Il répond brusquement,* Qu'il mourût. *Voila de fort petites paroles. Cependant il n'y a personne qui ne sente la grandeur héroïque qui est renfermée dans ce mot,* Qu'il mourût, *qui est d'autant plus sublime qu'il est simple & naturel, & que par là on voit que c'est du fond du cœur que parle ce vieux Heros, & dans les transports d'une colère vraiment Romaine. De fait, la chose auroit beaucoup perdu de sa force, si, au lieu de* Qu'il mourût, *il avoit dit,* Qu'il suivît l'exemple de ses deux freres, *ou,* Qu'il sacrifiât sa vie à l'interêt & à la gloire de son païs. *Ainsi, c'est la simplicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce sont là de ces choses que Longin appèle sublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vêcu du tems de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit sa bouche au commencement de* [19] la Mort de Pompée, *pour exagerer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vûë.*

Traduction de l'Iliade & de l'Odyssée d'Homère; Ces Ouvrages sont des preuves immortelles de sa science & de son esprit.

18. *J'ai laissé dans toutes mes autres éditions* &c.] Ceci jusqu'à la fin de la Préface, fut ajoûté par l'Auteur dans l'édition de 1701.

19. *La Mort de Pompée.*] Tragedie de Pierre Corneille.

PRE-

PREFACE DE MR. DACIER. 1

DE tous les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rhéteurs, sur tout quand on débrouille le premier leurs Ouvrages. Cela n'a pas empêché que Monsieur Despréaux, en nous donnant Longin en François, ne nous ait donné une des plus belles Traductions que nous aïons en notre Langue. Il a non seulement pris la naïveté & la simplicité du stile Didactique de cet excellent Auteur; il en a même si bien attrappé le Sublime, qu'il fait valoir aussi heureusement que lui, toutes les grandes figures dont il traite, & qu'il emploie en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rhéteur avec soin, je fis quelques découvertes en le relisant sur la Traduction; & je trouvai de nouveaux sens, dont les Interprètes ne s'etoient point avisez. Je me crûs obligé de les communiquer à M. Despréaux. J'allai donc chez lui, quoi que je n'eusse pas l'avantage de le connoitre. Il ne reçut pas mes critiques en Auteur, mais en homme d'esprit & en galant homme: il convint de quelques endroits; nous disputâmes long tems sur d'autres; mais dans ces endroits mêmes dont il ne tomboit pas d'accord, il ne laissa pas de faire quelque estime de mes Remarques; & il me témoigna que si je voulois, il les feroit imprimer avec les siennes dans une seconde édition. C'est ce qu'il fait aujourd'hui. Mais de peur de grossir son Livre, j'ai abregé le plus qu'il m'a été possible, & j'ai tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit ici que de trouver la verité; & comme Monsieur Despréaux consent que, si j'ai raison, l'on suive mes Remarques; je serai ravi que s'il a mieux trouvé le sens de Longin, on laisse mes Remarques pour s'attacher à sa Traduction, que je prendrois moi-même pour modèle, si j'avois entrepris de traduire un ancien Rhéteur.

ON a encore ajoûté les Remarques de Mr. BOIVIN, *Garde de la Bibliothèque du Roi, Homme d'un très-grand merite, & savant sur tout dans la Langue Grecque. Ces Remarques sont très-judicieuses & très-utiles. Mr. Despréaux les avoit insérées dans ses deux dernieres éditions.*

1 Cette Preface, & les Remarques de Mr. Dacier parurent pour la premiere fois dans l'Edition de 1683.

TRAI-

TRAITÉ DU SUBLIME, OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de LONGIN. *

[1] CHAPITRE PREMIER,

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.

VOus savez bien, [a] mon cher TERENTIANUS, que lorsque nous lûmes ensemble le

*. LE Roi a dans sa Bibliothèque un Manuscrit (No. 3083.) de sept à huit cens ans, où le Traité du Sublime de Longin se trouve à la suite des Problèmes d'Aristote. Il me seroit aisé de prouver que cet Exemplaire est original par raport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui. Mais je n'entre point présentement dans un détail, que je réserve pour une Remarque particulière sur le Chapitre VII. J'avertis seulement ceux qui voudront se donner la peine de lire les Notes suivantes, qu'elles sont pour la plûpart appuiées sur l'ancien Manuscrit. Il fournit lui seul un grand nombre de leçons, que Vossius a autrefois recueillies, & que Tollius a publiées. Il ne me reste à remarquer qu'un petit nombre de choses, auxquelles il me semble qu'on n'a pas encore fait attention. BOIVIN.

1. *Chapitre I.*] Le partage des Chapitres n'est point de Lon-

le petit Traité que [3] CE'CILIUS a fait du Sublime, nous trouvâmes que [4] la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet; que les principaux points de cette matiere n'y étoient pas touchez, & qu'en un mot, cet Ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui est néanmoins le but où

Longin. Les chiffres, qui en font la distinction ont été ajoûtez d'une main récente dans l'ancien Manuscrit. A l'égard des Argumens ou Sommaires, il n'y en a qu'un très-petit nombre, qui mêmes ne conviennent pas avec ceux que nous avons dans les Imprimez. Après cela il ne faut pas s'étonner si les Imprimez ne s'accordent pas entr'eux, en ce qui regarde la division & les argumens des Chapitres. BOIVIN.

2. *Mon cher Terentianus*] Le Grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus*, mais j'ai retranché *Posthumius*: le nom de *Terentianus* n'étant deja que trop long. Au reste, on ne sait pas trop bien, qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de constant, c'est, que c'étoit un Latin, comme son nom le fait assez connoître, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre X. BOILEAU.

3. *Cécilius.*] C'étoit un Rhéteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste, & étoit contemporain de Denis d'Halicarnasse, avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite. BOILEAU.

4. *La bassesse de son stile*, &c.] C'est ainsi, qu'il faut entendre ταπεινότερον. Je ne me souviens point d'avoir jamais vû ce mot emploïé dans le sens, que lui veut donner Mr. Dacier, & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toûjours, à mon avis, revenir au sens le plus naturel, qui est celui, que je lui ai donné. Car pour ce qui est des paroles, qui suivent, τῆς ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire, *que son stile est par tout inférieur à son sujet:* y aïant beaucoup d'exemples en Grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe. BOILEAU.

Ibid. *La bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet.*] C'est le sens, que tous les Interprètes ont donné à ce passage: mais comme le Sublime n'est point nécessaire à un Rhéteur pour nous donner des règles de cet Art, il me semble, que Longin n'a pû parler ici de cette pré-

où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un Art, il y a deux choses à quoi il se faut toûjours étudier. La première est de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moïens ce que nous enseignons se peut acquerir.

prétenduë bassesse du stile de Cécilius. Il lui reproche seulement deux choses; la première, que son Livre est beaucoup plus petit, que son sujet; que ce Livre ne contient pas toute sa matiere: & la seconde, qu'il n'en a pas même touché les principaux points. *Συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως*, ne peut pas signifier, à mon avis, *le stile de ce Livre est trop bas*: mais, *ce livre est plus petit, que son sujet*, ou *trop petit pour tout son sujet*. Le seul mot *ὅλης* le détermine entièrement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de *ταπεινότερον* pris dans ce même sens. Longin en disant, que Cécilius n'avoit exécuté qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire après lui sur le même sujet. DACIER.

Ibid. *La bassesse de son stile.*] Encore que M. Dacier ait ici très-bien compris le sens de notre Auteur, néanmoins je ne trouve pas toute la netteté nécessaire dans sa traduction. J'aimerois mieux traduire ces paroles ainsi: *Vous vous souvenez, mon cher Terentianus, que quand nous lûmes ensemble le petit Traité, que Cécile a fait du Sublime, nous le trouvâmes trop maigre à l'égard de toute sa matiere, & que nous jugeâmes, que les principaux points n'y étoient pas même touchez.* Mais comme c'est une témerité à un Etranger de corriger les François naturels, & principalement les hommes illustres par leur grand génie, & par leur érudition, je me contenterai de renvoier le Lecteur à ma traduction Latine. TOLLIUS.

Ibid. *La bassesse de son stile.*] Longin se sert par tout du mot *ταπεινὸς*, dans le sens que lui donne M. Despréaux. Ce qu'il dit dans le Chapitre VII. en parlant d'Ajax, *οὐ γὰρ ζῆν εὔχεται. ἦν γὰρ τὸ αἴτημα τοῦ ἥρωος ταπεινότερον*: *Il ne demande pas la vie; un Heros n'étoit pas capable de cette bassesse*; est fort semblable, pour la construction, à ce qu'il dit ici, *τὸ συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως*. Voïez aussi les Chapitres II. VI. XXVII. XXIX. XXXII. XXXIV. &c. BOIVIN.

5. Peut

rir. Cécilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses: car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand & le Sublime, comme si c'étoit un point fort ignoré: mais il ne dit rien des moïens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne sai pourquoi, comme une chose absolument inutile. Après tout, cet Auteur peut-être n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à loüer pour son travail, & [5] pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulez que j'écrive aussi du Sublime, voïons pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait, sur cette ma-

5 *Pour le dessein, qu'il a eu de bien faire.*] Il faut prendre ici le mot d'ἐπίνοια, comme il est pris en beaucoup d'endroits pour une simple pensee. *Cécilius n'est pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'à loüer pour la pensée, qu'il a eue: pour le dessein, qu'il a eu de bien faire.* Il se p:eud aussi quelquefois pour *Invention*; mais il ne s'agit pas d'invention dans un Traité de Rhétorique: c'est de la raison, & du bon sens, dont il est besoin. BOILEAU.

Ibid. *Pour le dessein, qu'il a eu de bien faire.*] Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & σπουδὴ. M. Despréaux ne s'est attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me semble, que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit, qne *Cécilius n'est peut-être pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'il est à loüer pour son invention, & pour le dessein, qu'il a eu de bien faire.* Ἐπίνοια signifie *dessein, invention*, &, par ce seul mot, Longin a voulu nous apprendre, que Cécilius étoit le premier, qui eût entrepris d'ecrire du Sublime. DACIER.

Ibid. *Pour le dessein.*] C'est une chose étonnante, que M. Dacier ait touché justement les mêmes lieux, que j'avois marqués dans mon exemplaire. Car ce mot d'ἐπίνοια m'avoit aussi donné dans la vuë: c'est pourquoi je l'ai interpreté, *cogitationem*, en me servant d'une transposition, qui fait la cadence plus délicate. Car il est plus doux à l'oreille de dire, *curam cogitationemque susceperit*, que *cogitationem curam-*

matiere, quelque obſervation raiſonnable,[6] & dont les Orateurs puiſſent tirer quelque ſorte d'utilité.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz votre ſentiment avec cette ſincerité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un Sage * dit fort bien : ſi nous avons quelque voïe pour nous rendre ſemblables aux Dieux, c'eſt [7] de *faire du bien*, & de *dire la verité*.

Au reſte, comme c'eſt à vous que j'écris, c'eſt-à-dire, à un homme [8] inſtruit de toutes les belles connoiſſances, je ne m'arrêterai point ſur

* PYTHAGORE.

curamque ſusceperit. 'Επίνοια donc ſignifie ici le deſſein, non pas de bien faire, mais de traiter du Sublime. TOLLIUS.

6. *Et dont les Orateurs.*] Le Grec porte *ἀνδράσι πολιτικοῖς, viris Politicis :* c'eſt-à-dire, les Orateurs, entant qu'ils ſont oppoſez aux Déclamateurs, & à ceux, qui font des Diſcours de ſimple oſtentation. Ceux qui ont lû Hermogène, ſavent ce que c'eſt que *πολιτικὸς λόγος*, qui veut proprement dire un ſtile d'uſage, & propre aux affaires ; à la difference du ſtile des Déclamateurs, qui n'eſt qu'un ſtile d'apparat, où ſouvent l'on ſort de la Nature, pour éblouïr les yeux. L'Auteur donc par *viros Politicos* entend ceux qui mettent en pratique *ſermonem politicum.* BOILEAU.

7. CHANG. *De faire du bien.*] Dans l'édition de 1683. ces mots furent ſubſtituez à ceux-ci, *de faire plaiſir*, qui étoient dans les éditions précedentes. M. Deſpréaux fit pluſieurs changemens à ſa Traduction, dans cette même edition de 1683. comme on le verra dans la ſuite.

8. *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] Je n'ai point exprimé φίλτατον : parce qu'il me ſemble tout-à-fait inutile en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Inſtruit de toutes les belles connoiſſances.*] J'ai changé dans le Grec le mot φίλτατον en φίλτατε, *mon cher ami.* TOLLIUS.

9. Et

fur beaucoup de chofes qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que le Sublime eft en effet ce qui forme l'excellence & la fouveraine perfection du Discours: que c'eft par lui que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, [9] & rempli toute la pofterité du bruit de leur gloire.

Car il ne perfuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de furprife, qui eft toute autre chofe que de plaire feulement, ou de perfuader. Nous pouvons dire à l'égard de la perfuafion, que pour l'ordinaire elle n'a fur nous qu'autant de puiffance que nous voulons. Il n'en eft pas ainfi du Sublime. [10] Il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enlève l'ame

9. *Et rempli toute la pofterité du bruit de leur gloire.*] Gerard Langbaine, qui a fait de petites Notes très-favantes fur Longin, prétend qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιέβαλον εὐκλείαις τ̃ αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον εὐκλείαις. Ainfi dans fon fens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au delà de leurs fiècles.* Mais il fe trompe: περιέβαλον veut dire *ont embraffé, ont rempli toute la pofterité de l'étenduë de leur gloire.* Et quand on voudroit même entendre ce paffage à fa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction: puisque περιέβαλον fignifie quelquefois ὑπερέβαλον comme on le voit dans ce vers d'Homère, Il. 32. v. 276. Ἴστε γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵπποι. BOILEAU.

10. *Il donne au Discours une certaine vigueur noble, &c.*] Je ne fai pourquoi Monfieur le Févre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien, fans mettre πάντως au lieu de παντὸς, *furmonte tous ceux qui l'écoutent; Se met au deffus de tous ceux qui l'écoutent.* BOILEAU.

Ibid. *Il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'ame de quiconque nous écoute.*] Tous les Interprètes ont traduit de même; mais je crois, qu'ils fe

de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la finesse de l'*Invention*, la beauté de l'*Oeconomie*, & de la *Disposition*; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite même du Discours. Mais [11] quand le Sublime [12] vient à éclater où il faut, il renverse tout comme un foudre, & présente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de semblable, seroit inutile pour vous, qui savez ces choses par experience, & qui m'en feriez au besoin à moi-même des leçons.

CHA-

se sont éloignés de la pensée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout suivi la figure, qu'il emploïe si heureusement. *Τὰ ὑπερφυᾶ προσφέροντα βίαν*, est ce qu'Horace diroit *adhibere vim*: au lieu de *παντὸς*, il faut lire *πάντως* avec un omega, comme M. le Févre l'a remarqué. *Πάντως ἐπάνω τοῦ ἀκροωμένου καθίσταται*, est une metaphore prise du manège, & pareille à celle, dont Anacréon s'est servi, *οὐ κλύεις, οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne sais point, que tu ès le maître de mon cœur.* Longin dit donc, *il n'en est pas ainsi du Sublime: par un effort, auquel on ne peut résister, il se rend entierement maître de l'Auditeur.* DACIER.

11. *Quand le Sublime vient à éclater.*] Notre Langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot *ἐξενεχθὲν*, qui est emprunté de la tempête, & qui donne une idée merveilleuse, à peu près comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes*. Longin a voulu donner ici une image de la foudre, que l'on voit plûtôt tomber que partir. DACIER.

CHANG. 12. *Vient à éclater.*] Edition de 1683. Dans les précedentes on lisoit, *Vient à paroître*.

CHANG.

CHAPITRE II.

S'il y a un Art particulier du Sublime; & des trois vices qui lui sont opposez.

IL faut voir d'abord s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il se trouve des gens qui s'imaginent que c'est une erreur de le vouloir réduire en Art, & d'en donner des préceptes. Le Sublime, disent-ils, naît avec nous, & ne s'apprend point. Le seul Art pour y parvenir, c'est d'y être né. Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des Ouvrages que la Nature doit produire toute seule. La contrainte des préceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine sécheresse qui les rend maigres & décharnez. Mais je soûtiens, qu'à bien

CHANG. CHAP. II. 1. *Qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard.*] Ces mots furent ajoûtez dans l'édition de 1683.

2. *Car comme les vaisseaux*, &c.] Il faut suppléer au Grec, ou sousentendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de charge, *καὶ ὡς ἐπικινδυνότερα αὖ τὰ πλοῖα &c.* & expliquer ἀνερμάτιστα, dans le sens de Monsieur le Févre, & de Suidas, des vaisseaux, qui flottent manque de sable, & de gravier dans le fond, qui les soûtienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir; ausquels on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a point de sens. BOILEAU.

Ibid. *Car comme les vaisseaux.*] Je suis d'accord ici avec M. Despréaux, qu'il y manque le mot πλοῖα, ou, si on aime mieux, le mot σκάφη, qu'on rencontre dans la même comparaison dans Théodoret, Orat. VIII. *de Providentia*: Ἐπειδὴ γὰρ ἡ φύσις πρὸς τὸ χεῖρον ἐξώκειλε, καὶ ὁ νοῦς τοῖς πάθεσι περικλυσθεὶς, ὑποβρύχιός τε γενόμενος, οἷόν τε σκάφος ἀνερμάτιστον, ἀτάκτως φέρεσθαι τὸ σῶμα. κατέλιπεν, ἀναγκαίως ἐθείηθημεν νόμων, καθάπερ τινὸς ἀγκύρας ἱστώσης τὸ σκάφος, καὶ τὴν ἐπὶ πρόσω φορὰν κωλυούσης, καὶ συγχωρούσης ἀναδῦναι τὸν κυβερνήτην, καὶ τῶν οἰάκων ἐπιλαβέσθαι. TOLLIUS.

bien prendre les choſes, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoi que la Nature ne ſe montré jamais plus libre, que dans les diſcours ſublimes & pathétiques; il eſt pourtant aiſé de reconnoître [1] qu'elle ne ſe laiſſe pas conduire au hazard, & qu'elle n'eſt pas abſolument ennemie de l'art & des règles. J'avouë que dans toutes nos productions il la faut toûjours ſuppoſer comme la baſe, le principe, & le premier fondement. Mais auſſi il eſt certain que notre eſprit a beſoin d'une méthode pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu; & que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquerir la parfaite habitude du Sublime. [2] Car comme les vaiſſeaux ſont en danger de perir, lors qu'on les abandonne à leur ſeule légereté, & qu'on ne fait

LIUS.

Ibid. *Car comme les vaiſſeaux.*] Les conjonctions ὡς & οὕτω, uſitées dans les comparaiſons; le mot ἀνερμάτιστα, & quelques autres termes métaphoriques, ont fait croire aux Interprètes, qu'il y avoit une comparaiſon en cet endroit. Mr. Despreaux a bien ſenti qu'elle étoit défectueuſe. *Il faut*, dit il, *ſuppléer au Grec, ou ſous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaiſſeaux de charge. . . . . . . Autrement il n'y a point de ſens.* Pour moi je crois qu'il ne faut point chercher ici de comparaiſon. La conjonction οὕτω, qui en étoit, pour ainſi dire, le caractère, ne ſe trouve ni dans l'ancien Manuſcrit, ni dans l'edition de ROBORTELLUS. L'autre conjonction, qui eſt ὡς, ne ſignifie pas, *comme*, en cet endroit, mais *que*. Cela poſé, le raiſonnement de Longin eſt très-clair, ſi on veut ſe donner la peine de le ſuivre. En voici toute la ſuite. *Quelques-uns s'imaginent que c'eſt une erreur de croire que le Sublime puiſſe être réduit en art. Mais je ſoûtiens que l'on ſera convaincu du contraire, ſi on conſidére que la Nature, quelque liberté qu'elle ſe donne ordinairement dans les paſſions, & dans les grands mouvemens, ne marche pas tout-à-fait*

fait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en est ainsi du Sublime, si on l'abandonne à la seule inpétuosité d'une Nature ignorante & témeraire. Notre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon. DE'MOSTHENE dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie, c'est *d'être heureux :* mais qu'il y en a encore un autre qui n'est pas moindre,

fait au hazard ; que dans toutes nos productions il la faut supposer la baze, le principe & le premier fondement : mais que notre esprit a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu : qu'enfin (c'est ici qu'il y a dans le Grec καὶ ὡς, pour καὶ ὅτι, dont Longin s'est servi plus haut, & qu'il n'a pas voulu repéter) *le Grand, de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux, lors qu'il n'est pas soûtenu & affermi par les regles de l'Art, & qu'on l'abandonne a l'impetuosité d'une nature ignorante.* On se passe très-bien de la comparaison, qui ne servoit qu'à embrouiller la phrâse. Il faut seulement sous-entendre, εἰ ἐπισκέψαιτό τις, qui est six ou sept lignes plus haut, & faire ainsi la construction; καὶ [εἰ ἐπισκέψαιτό τις] ὡς ἐπικινδυνότερα ; *& si l'on considére que le Grand*, &c. ἐπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν τὰ μεγάλα, est précisément la même chose que, τὰ μεγάλα ἐπισφαλῆ δι' αὐτὸ τὸ μέγεθος, qu'on lit dans le Chapitre XXVII. & que Mr. Despréaux a traduit ainsi : *Le Grand, de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux.* Ἀνερμάτιστα & ἀστήρικτα, sont des termes metaphoriques, qui, dans le sens propre, conviennent à de grands bâtimens ; mais qui, pris figurément, peuvent très-bien s'appliquer à tout ce qui est grand, même aux ouvrages d'esprit. BOIVIN.

3 *Nous en pouvons dire autant*, &c.] J'ai supléé la reddition de la comparaison, qui manque en cet endroit dans l'original. BOILEAU.

4. *La Nature est ce.*] Je traduirai ici ce qu'il y a de plus dans l'original de mon Manuscrit : *Que la Nature tienne pour arriver au Grand la place du bonheur : & l'Art celle de la prudence. Mais ce qu'on doit considerer ici sur toutes choses, c'est, que cette connoissance même, qu'il y a dans l'Eloquence quelque chose qu'on doit a la bonté de la Nature, ne nous vient que de*

l'Art

moindre, & sans lequel ce premier ne sauroit subsister, qui est de *savoir se conduire avec prudence.* 3 Nous en pouvons dire autant à l'égard du Discours. 4 La Nature est ce qu'il y a de plus nécessaire pour arriver au Grand: Cependant, si l'Art ne prend soin de la conduire, c'est une aveugle qui ne sait où elle va. 5 * * * * * * * * * * * * * * * * 6 Telles sont ces pensées: *Les Torrens entortillez de flammes. Vomir*

l'Art même, qui nous l'indique. C'est pourquoi je ne doute pas, que quand celui qui nous blâme de ce que nous tâchons d'assujettir le Sublime aux études & à l'Art, voudra faire ses réfléxions sur ce que nous venons de débiter, il ne change bien-tôt d'avis, & qu'il ne condamne plus nos soins dans cette matière, comme s'ils étoient superflus, & sans aucun profit. TOLLIUS.

Ibid. *La Nature est ce qu'il y a.*] Il manque en cet endroit deux feuillets entiers dans l'ancien Manuscrit: c'est ce qui a fait la lacune suivante. Je ne sai par quel hazard les cinq ou six lignes que Tollius a euës d'un Manuscrit du Vatican, & qui se trouvent aussi dans un Manuscrit du Roi (No. 3171.) transposées & confonduës avec un fragment des *Problêmes* d'ARISTOTE, ont pû être conservées. Il y a apparence que quelqu'un aïant rencontré un morceau des deux feuillets entiers, mais gâtez, n'aura pû copier que ces cinq ou six lignes. A la fin de ce petit Supplément, dont le Public est redevable à Tollius, je crois qu'il faut lire *ἠγήσαιτο*, & non pas *κομίσαιτο*, qui ne me paroît pas faire un sens raisonnable. Le Manuscrit du Roi, où se trouve ce même Supplément, n'a que *σαιτο*, de la premiere main: *κομι* est d'une main plus récente. Cela me fait soupçonner, que dans l'ancien Manuscrit le mot étoit à demi effacé, & que quelques-uns ont crû mal-à-propos qu'il devoit y avoir *κομισαιτο*. BOIVIN.

5. * * * * * *] L'Auteur avoit parlé du stile enflé, & citoit à propos de cela les sottises d'un Poëte tragique dont voici quelques restes. BOILEAU.

6. *Telles sont ces pensées,* &c.] Il y a ici une lacune considérable. L'Auteur, après avoit montré qu'on peut donner des règles du Sublime, commençoit à traiter des Vices qui lui sont opposés, & entr'autres du stile enflé, qui n'est autre chose que le Sublime trop poussé. Il en faisoit voir l'ex-

Vomir contre le Ciel. Faire de Borée son joueur de flûtes; & toutes les autres façons de parler dont cette pièce est pleine. Car elles ne sont pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. 7 Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un Discours qu'elles ne servent à l'élever. De sorte qu'à les regarder de près &

l'extravagance par le passage d'un je ne sai quel Poëte Tragique, dont il reste encore ici quatre vers : mais comme ces vers étoient déja fort galimathias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le sont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les précedoient. J'ai donc crû que le plus court étoit de les passer : n'y aïant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la suite. En voilà pourtant le sens confusément. C'est quelque Capanee qui parle dans une Tragédie : *Et qu'ils arrêtent la flamme qui sort à longs flots de la fournaise.* * *Car si je trouve le Maître de la maison seul, alors d'un seul torrent de flammes entortillé j'embraserai la maison, & la reduirai toute en cendres. Mais cette noble Musique ne s'est pas encore fait ouïr.* J'ai suivi ici l'interpretation de LANGBAINE. Comme cette Tragédie est perduë, on peut donner à ce passage tel sens qu'on voudra: mais je doute qu'on attrape le vrai sens. Voïez les Notes de Mr. Dacier. BOILEAU.

* *Car si je trouve le Maître.*] M. Despreaux me semble avoit lû dans le Grec, εἰ γὰρ τὸ ἑστιοῦχον ὄψομαι μόνον, au lieu de τιν' ἑστιοῦχον. Mais j'aimerois mieux dire: *Car si je trouve seulement le Maître de la maison.* TOLLIUS.

Ibid. *Telles sont ces pensées*, &c.] Dans la lacune suivante Longin rapportoit un passage d'un Poëte tragique, dont il ne reste que cinq vers. M. Despréaux les a rejettez dans ses Remarques, & il les a expliquez comme tous les autres Interprêtes. Mais je crois que le dernier vers auroit dû être traduit ainsi: *Ne viens je pas de vous donner maintenant une agréable Musique?* Ce n'est pas quelque Capanée, mais Borée, qui parle, & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a récitez. DACIER.

Ibid. *Telles sont ces pensées.*] Il n'est pas besoin qu'on prononce le dernier de ces vers par forme d'interrogation. Je m'ima-

& au grand jour, ce qui paroissoit d'abord si terrible, devient tout à coup sot & ridicule. Que si c'est un défaut insupportable dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal à propos; à plus forte raison doit-il être condamné dans le discours ordinaire. De là vient qu'on s'est raillé de GORGIAS, pour avoir appelé Xerxès,

m'imagine que ma traduction Latine est assez claire, & qu'elle suffit pour soûtenir ce que j'avance. TOLLIUS.

7. *Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours.*] Monsieur Despréaux a suivi ici quelques exemplaires, où il y a, τεθόλωται γὰρ τῇ φράσει, du verbe θολέω, qui signifie *gâter, barbouiller, obscurcir*; mais cela ne me paroît pas assez fort pour la pensée de Longin, qui avoit écrit sans doute τετύλωται, comme je l'ai vû ailleurs. De cette manière le mot *gâter* me semble trop géneral, & il ne détermine point assez le vice que ces phrases ainsi embarrassees causent, ou apportent au discours, au lieu que Longin, en se servant de ce mot, en marque précisément le défaut: car il dit, que *ces phrases, & ces imaginations vaines, bien loin d'élever & d'agrandir un discours, le troublent, & le rendent dur.* Et c'est ce que j'aurois voulu faire entendre, puisque l'on ne sauroit être trop scrupuleux, ni trop exact, lorsqu'il s'agit de donner une idée nette & distincte des vices, ou des vertus du discours. DACIER.

Ibid. *Toutes ces phrases.*] M. Dacier préfere ici le mot de τετύλωται: mais celui de τεθορύβηται est capable de soutenir le τεθόλωται. par la ressemblance qu'il y a entre les expressions obscures & embarrassées du discours, & les pensées confuses & brouillées. Car un discours clair & net coule comme une eau pure, & donne du plaisir à ceux qui l'entendent. Cette confusion dans cette manière de parler, est très-bien remarquée par Plutarque, quand il dit; (*de liberorum educatione.*) Ἡ μὲν ὑπέρογκος λέξις ἀπολίτευτός ἐστι. C'est pourquoi, dit-il, il faut prendre garde, & τὴν θεατρικὴν καὶ παρατετραγῳδημένην διευλαβεῖσθαι. Je souhaite que l'on jette les yeux sur ma Traduction Latine, & on verra sans doute ce qui manque ici. TOLLIUS.

 8. *Des*

Xerxès, *le Jupiter des Perses*, & les Vautours, [8] *des Sepulcres animez*. On n'a pas été plus indulgent pour CALLISTHENE, qui en certains endroits de ses Ecrits [9] ne s'élève pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vûë. De tous ceux-là pourtant [10] je n'en vois point de si enflé que CLITARQUE. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce. Il ressemble à un homme, *qui*, pour me servir des termes de Sophocle, [11] *ouvre une grande bouche, pour soufler dans une petite flûte*. Il faut faire le même jugement d'AMPHICRATE, d'HE'GESIAS, & de MATRIS.

8. *Des Sepulcres animez.*] Hermogène va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sepulcres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de notre siecle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. BOILEAU.

9. *Ne s'elève pas proprement.*] Le mot μετέωρα signifie ici ce que St. Augustin dit en quelque lieu de l'orgueil : *Tumor est, non magnitudo.* J'aimerois donc mieux m'expliquer de cette manière : *C'est de la même manière quelquefois qu'on a traité Callisthène, qui, quand il affecte de s'énoncer en termes sublimes & relevez, s'égare alors dans les nuées.* TOLLIUS.

10. *Je n'en vois point de si enflé que Clitarque.*] Ce jugement de Longin est fort juste ; & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque, qui dit d'une guêpe, καταvέμεται τὴν ὀρεινὴν, εἰσίπταται δὲ εἰς τὰς κοίλας δρῦς, *Elle pait sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes.* Car en parlant ainsi de ce petit animal, comme s'il parloit du Lion de Némée, ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en même tems & desagreable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui a reproché. DACIER.

Ibid. *Je n'en vois point &c.*] Voilà encore une fois le même exemple cité par Monsieur Dacier, & qu'on trouve dans mes remarques. Mais il a fort bien fait de n'avoir pas nommé son Auteur. TOLLIUS.

11. *Ouvre une grande bouche pour soufler dans une petite flûte.*] J'ai traduit ainsi φορβειᾶς δ' ἄτερ, afin de rendre la chose intel-

TRIS. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils sont épris d'un enthousiasme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne font que niaiser & que badiner comme des enfans.

Et certainement, en matière d'éloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons sur tout d'être accusez de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sai comment, que la plûpart tombent dans ce vice, fondez sur cette maxime commune:

Dans

Intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειᾶς; il faut savoir que la flûte chez les Anciens étoit fort differente de la flûte d'aujourd'hui. Car on en tiroit un son bien plus éclatant, & pareil au son de la trompette, *tubæque æmula*, dit Horace. Il faloit donc pour en jouer emploïer une bien plus grande force d'haleine, & par consequent s'enfler extremement, qui étoit une chose désagreable à la vûë. Ce fut en effet ce qui en dégouta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginerent une espèce de laniere ou courroïe, qui s'appliquoit sur la bouche, & se lioit derrière la tête, aïant au milieu un petit trou, par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque pretend que Marsyas en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniere φορβειὰν; & elle faisoit deux differens effets: car outre qu'en serrant les jouës elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repoussée sortoit avec beaucoup plus d'impetuosité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poëte enflé, qui soufle & se démène sans faire de bruit, le compare à un Homme qui joue de la flûte sans cette laniere. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puisqu'à peine on serre les lèvres quand on en jouë, j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une pensée equivalente, pourvû qu'elle ne s'eloignât point trop de la chose; afin que le Lecteur, qui ne se soucie pas tant des antiquailles, puisse passer, sans être obligé, pour m'entendre, d'avoir recours aux Remarques. BOILEAU.

12 Dans un noble projet on tombe noblement.

Cependant, il est certain que l'*Enflure* n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps. 13 Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse; mais au dedans elle est creuse & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car, comme on dit fort bien, *Il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique.*

Au reste, le défaut du stile enflé, c'est de vouloir aller au delà du Grand. Il en est tout au contraire du Pueril. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que puerilité? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'Ecolier, qui,

12 *Dans un noble projet on tombe noblement.*] Il y a dans l'ancien Manuscrit μεγάλων ἀπολισθαίνειν, ὅμως εὐγενὲς ἁμάρτημα. Les Copistes ont voulu faire un vers; mais ce vers n'a ni césure, ni quantité. On ne trouvera point dans les Poëtes Grecs d'exemple d'un Iambe, qui commence par deux Anapestes. Il y a donc apparence que ce qu'on a pris jusques ici pour un vers, est plûtôt un proverbe, ou une Sentence tirée des écrits de quelque Philosophe. μεγάλων ἀπολισθαίνειν, ὅμως εὐγενὲς ἁμάρτημα, est la même chose que s'il y avoit, μεγάλων ἀπολισθαίνειν ἁμάρτημα μέν, ὅμως δὲ εὐγενὲς ἁμάρτημα, *tomber est une faute; mais une faute noble, à celui qui est grand*; c'est-à dire, *qui se montre grand dans sa chûte même* ou *qui ne tombe que parce qu'il est grand.* C'est à peu près dans ce sens, que Mr. CORNEILLE a dit, *Il est beau de mourir maître de l'Univers.* BOIVIN.

13. *Elle n'a que de faux dehors.*] Tous les Interprètes ont suivi ici la leçon corrompuë de ἀναλήθεις, *faux*, pour ἀναλθεῖς, comme M. le Févre a corrigé, qui se dit proprement de ceux qui ne peuvent croître; & dans ce dernier sens le passage est très difficile à traduire en notre Langue. Longin dit: *Cependant il est certain, que l'enflure, dans le discours*

aussi-

qui, pour être trop recherchée, devient froide. C'est le vice où tombent ceux qui veulent toûjours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant; mais sur tout ceux qui cherchent avec tant de soin le plaisant & l'agréable: Parce qu'à la fin, 14 pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.

Il y a encore un troisième défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique. Théodore l'appèle une *fureur hors de saison*, lors qu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. 15 En effet, on voit très-souvent des Orateurs, qui, comme s'ils étoient yvres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent point à leur sujet, mais qui leur sont propres, & qu'ils ont apportées

aussi-bien que dans le corps, n'est qu'une tumeur vuide, & un défaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois, &c. Dans les Anciens ou trouvera plusieurs passages, où *ἀναλήθεις* a été mal pris pour *ἀναλθεῖς*. Dacier.

Ibid. *Elle n'a que de faux dehors.*] Je ne suis pas ici du même sentiment, comme j'ai montré dans mes Remarques. Car je ne puis pas comprendre, comment il y auroit un ὄγκος, une *enflure*, ou une *grandeur*, quoique mauvaise, dans un corps qui ne peut croître, ou qui ne tire point de profit de sa nourriture. Nous avons le mot contraire *ἰνάληθες* dans le chap. xv. Tollius.

14. *Pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.*] Longin dit d'une manière plus forte, & par une figure, *Ils échouent dans le stile figuré, & se perdent dans une affectation ridicule.* Dacier.

Chang. 15. *En effet, on voit très-souvent* &c.] Avant l'edition de 1683. le Traducteur avoit mis: *En effet, quelques-uns, ainsi que s'ils étoient yvres, ne disent point les choses de l'air, dont elles doivent être dites, mais ils sont entrainez de leur propre impetuosité, & tombent sans cesse en des emportemens d'Ecoliers & de Déclamateurs: si bien que* &c.

tées de l'Ecole : si bien que comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive nécessairement à ceux qui s'emportent & se débattent mal-à-propos devant des gens qui ne sont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

CHAPITRE III.

Du stile froid.

POUR ce qui est de ce Froid ou Pueril dont nous parlions, TIME'E en est tout plein. Cet

CHAP. III. 1. *Il fait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens.*] 'Επινοητικὸς veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce qu'il faut penser, & c'est proprement ce qu'on apèle un homme de bon sens. BOILEAU.

Ibid. *Il fait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens.*] Longin dit de Timée, πολυΐστωρ καὶ ἐπινοητικός. Mais ce dernier mot ne me paroît pas pouvoir signifier un homme *qui dit les choses d'assez bon sens:* & il me semble qu'il veut bien plûtôt dire un homme *qui a de l'imagination*, &c. Et c'est le caractère de Timée dans ces deux mots. Longin n'a fait que traduire ce que Ciceron a dit de cet Auteur dans le second Livre de son Orateur: *Rerum copia & sententiarum varietate abundantissimus.* Πολυΐστωρ repond à *rerum copia*, & ἐπινοητικὸς à *sententiarum varietate*. DACIER.

Ibid. *Il fait beaucoup* &c.] Monsieur Dacier est ici encore de mon sentiment. Nous avons vû dans le premier chapitre le mot ἐπίνοια. Ici nous en avons un qui en est derivé, ἐπινοητικὸς, c'est-à-dire, *qui est fort riche en pensées & en expressions.* Νοῆσαι ὀξὺς, ce qu'Herodien dit de l'Empereur Sévère, est encore un peu plus, & se dit d'un homme qui fait sur le champ trouver des expédiens pour se tirer d'affaires. TOLLIUS.

2. *A composer son Panégyrique*] Le Grec porte, *à composer son Panégyrique pour la guerre contre les Perses.* Mais si je l'avois

Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime: 1 il sait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens: si ce n'est qu'il est enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoi qu'aveugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la derniere puerilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples, parce que Ce'cilius en a déja rapporté un assez grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand: *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Asie en moins de tems qu'*Isocrate *n'en a emploié* 2 *à composer son Panégyrique.* 3 Voilà,

vois traduit de la sorte, on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panégyrique, que du Panégyrique d'Isocrate, qui est un mot consacré en notre Langue. Boileau.

Ibid. *A composer son Panégyrique.*] J'aurois mieux aimé traduire, *qu'Isocrate n'en a employé à composer le Panégyrique.* Car le mot *son* m'a semblé faire ici une équivoque, comme si c'etoit le Panégyrique d'Alexandre. Ce Panégyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses; cependant les Interprètes Latins s'y sont trompez, & ils ont expliqué ce passage, comme si ce Discours d'Isocrate avoit eté l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perses. Dacier.

3. *Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur!*] Il y a dans le Grec, *du Macédonien, avec un Sophiste.* A l'égard *du Macédonien*, il faloit que ce mot eût quelque grace en Grec, & qu'on appellât ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron, l'Orateur Romain. Mais le Macedonien en François, pour Alexandre, seroit ridicule. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plûtôt en Grec un Rhéteur, qu'un Sophiste, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & signifie toûjours un homme qui trompe par de fausses raisons, qui fait des Sophismes, *Cavillatorem*: au lieu qu'en Grec c'est souvent un nom honorable. Boileau.

 4. *Fois*

là, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur! Par cette raison, Timée, il s'ensuivra que les Lacédemoniens le doivent ceder à Isocrate: 4 puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messène, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son Panégyrique.

Mais à propos des Athéniens qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve? Il dit, *Que c'étoit une punition du Ciel, à cause de leur impieté envers le Dieu Hermès, autrement Mercure; & pour avoir mutilé ses statuës. Vû prin-*

4. *Puis qu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messène.*] Longin parle ici de cette expedition des Lacédémoniens, qui fut la cause de la naissance des Partheniens, dont j'ai expliqué l'Histoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans; c'est pourquoi, comme Monsieur le Févre l'a fort bien remarqué, il faut nécessairement corriger le texte de Longin où les Copistes ont mis un λ, qui signifie *trente*, pour un κ, qui ne marque que *vingt*. Monsieur le Févre ne s'est pas amusé à le prouver; mais voici un passage de TYRTE'E qui confirme la chose fort clairement:

Αμφω τώδ' ἐμάχοντ' ἐννεακαιδέκ' ἔτη
Νωλεμέως, αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες,
Αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων πατέρες.
Εἰκοστῷ δ' οἱ μὲν κατὰ πίονα ἔργα λιπόντες
Φεῦγον Ἰθωμαίων ἐν μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeux assiégerent pendant dix-neuf ans sans aucun relâche la ville de Messène, & à la vingtième année les Messeniens quitterent leur citadelle d'Ithome. Les Lacédémoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messéniens, mais elles ne furent pas si longues. DACIER.

5. *Qu'il y avoit* &c.] Cela n'explique point, à mon avis, la pensée de Timée, qui dit, *Parce qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, savoir Hermocrate fils d'Hermon, qui-*

principalement 5 *qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie* 6 *qui tiroit son nom d'Hermès de pere en fils, savoir Hermocrate fils d'Hermon.* Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'étonne qu'il n'ait dit aussi de Denys le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fût chassé de son Roïaume par *Dion* & par *Heraclide*, à cause de son peu de respect à l'égard de * *Dios* & d'*Heraclès*, c'est-à-dire, de *Jupiter* & d'*Hercule*.

Mais pourquoi m'arrêter après Timée? Ces Heros de l'Antiquité, je veux dire XENOPHON & PLATON, sortis de l'Ecole de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-mêmes, jus-

* Ζεὺς, Διὸς, Jupiter. Ἡρακλῆς, Hercule.

qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si mal-traité. Timée avoit pris la genéalogie de ce Général des Syracusains, dans les Tables qui etoient gardées dans le Temple de Jupirer Olympien près de Syracuse, & qui furent surprises par les Atheniens au commencement de cette guerre, comme cela est expliqué plus au long par PLUTARQUE dans la Vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des statuës de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui étoient dans les Temples, que celles qui étoient à l'entrée des maisons des parriculiers. DACIER.

Ibid. *Qu'il y avoit* &c.] J'avois ici mis en marge, *qui tiroit son origine de ce Dieu, dont il avoit outragé la Majesté.* Ce mot *maltraiter*, duquel M. Dacier se sert, ne me semble pas assez fort: parce qu'il s'agit ici d'une impieté singulière, & d'un sacrilège, par lequel on viole le droit des Dieux. De même M. Despreaux peu après en disant, *à cause de son peu de respect*, ne me donne pas cette idée que l'impieté de Denys merite. TOLLIUS.

6. *Qui tiroit son nom d'Hermès.*] Le Grec porte, *qui tiroit son nom du Dieu qu'on avoit offensé*; mais j'ai mis *d'Hermès*, afin qu'on vit mieux le jeu de mots. Quoique puisse dire M. Dacier, je suis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que ὃς ἀπὸ παρανομηθέντος ἦν veuille dire autre chose que, *qui tiroit son nom de pere en fils, du Dieu qu'on avoit offensé.* BOILEAU.

 7. Qui

qu'à laisser échaper dans leurs Ecrits des cho-ses basses & pueriles. Par exemple ce premier, dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacédémoniens: *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler que si c'étoient des pierres. Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étoient de bronze. Enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur* 7 *que ces parties de l'œil, que nous appellons en Grec du nom de Vierges.* C'étoit à AMPHICRATE, & non pas à XÉNOPHON, d'appeler les prunelles, *des Vierges pleines de pudeur*. Quelle pensée! bon Dieu! parce que le mot de *Coré*, qui signifie en Grec la prunelle de l'œil, signifie une Vierge, de vouloir que toutes les prunelles universellement soient des Vierges pleines de modestie: vû qu'il n'y a peut-être point d'endroit sur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux; & c'est pourquoi Ho-

7. *Que ces parties de l'œil*, &c.] Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xénophon, où l'on a mis θαλάμοις pour ὀφθαλμοῖς; faute d'avoir entendu l'équivoque de κόρη. Cela fait voir qu'il ne faut pas aisément changer le texte d'un Auteur. BOILEAU.

Ibid. *Que ces parties de l'œil.*] ISIDORE de Péluse dit dans une de ses Lettres, αἱ κόραι, αἱ εἴσω τῶν ὀφθαλμῶν, καθάπερ παρθένοι ἐν θαλάμοις, ἱδρυμέναι, καὶ τοῖς βλεφάροις καθάπερ παραπετάσμασι κεκαλυμμέναι: *les prunelles placées au dedans des yeux, comme des vierges dans la chambre nuptiale, & cachées sous les paupieres, comme sous des voiles.* Ces paroles mettent la pensée de Xénophon dans tout son jour. BOIVIN.

CHANG. 8. *Homme chargé de vin* &c.] Première maniere, avant l'édition de 1683. *Yvrogne*, dit-il, *avec tes yeux de chien.*

9. *Sans la revendiquer comme un vol.*] C'est ainsi qu'il faut entendre, ὡς φωρίου τινὸς ἐφαπτόμενος, & non pas, *sans lui en faire une espèce de vol, Tanquam furtum quoddam attingens.* Car cela auroit bien moins de sel. BOILEAU.

Ibid.

Homere, pour exprimer un impudent, [8] *Homme chargé de vin*, dit-il, *qui as l'impudence d'un chien dans les yeux*. Cependant, Timée n'a pû voir une si froide pensée dans Xénophon, [9] sans la revendiquer comme un vol qui lui avoit été fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'emploie dans la Vie d'Agathocle. *N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'être mariée à un autre; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain même de ses nôces? Car qui est-ce qui eût voulu faire cela,* [10] *s'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques:* Mais que dirons-nous de Platon, quoi-que divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprès, où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée: [11] *Aïant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les Temples ces mo-*

Ibid. *Sans la revendiquer* &c.] Je ne sai pas si cette expression de M. Boileau est assez nette & exacte; parce que Timée aïant vécu assez long-tems après Xenophon, ne pouvoit revendiquer cette pensée de Xenophon, comme un vol qui lui pût avoir été fait: mais il croïoit qu'il s'en pouvoit servir comme d'une chose qui étoit exposée au pillage. Tollius.

10. *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques.*] L'opposition, qui est dans le texte entre *κόρας* & *πόρνας*, n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*. Cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule, que Longin a trouvé dans ce passage de Timée, j'aurois voulu la conserver, & traduire, *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des courtisanes*. Dacier.

11. *Aïant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les Temples ces monumens de Cyprès.*] De la maniere dont M. Boileau a traduit ce passage je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer. Car pourquoi *des Tablettes de Cyprès* ne pourroient-elles pas être appellées des *monumens de Cypres?* Platon dit, *ils poseront dans les Temples ces me-*

12 *monumens de cyprès.* Et ailleurs, à propos des murs : 13 *Pour ce qui est des murs*, dit-il, *Mégillus, je suis de l'avis de Sparte* *, 14 *de les laisser dormir à terre, & de ne les point faire lever*

* Il n'y avoit point de murailles à Sparte.

memoires des Cyprès. Et ce sont ces memoires de Cyprès, que Longin blâme avec raison ; car en Grec, comme en notre Langue, on dit fort bien *des memoires*, mais le ridicule est d'y joindre la matiere, & de dire *des memoires de Cyprès.* DACIER.

12. *Monumens de Cyprès.*] J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée, qui sont rapportées dans ce Chapitre, que je ne suis point du sentiment de M. Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce passage consiste dans le terme de *Monumens* mis avec *Cyprès.* C'est comme qui diroit, à propos des Registres du Parlement, *ils poseront dans le Greffe ces monumens de parchemin.* BOILEAU.

13. *Pour ce qui est des murs.*] *Il n'y avoit point de murailles à Sparte.* Tollius a repris cette Note de Mr. Despréaux, disant que PLATON parle ici des murs d'Athènes & du Port de Pirée, que les Lacédemoniens avoient abbatus, depuis la prise d'Athènes. Il y a beaucoup d'apparence que Tollius se trompe, car s'il avoit bien examiné le passage de Platon il auroit reconnu qu'il n'est point question en cet endroit-là des murailles d'Athènes. *Voiez* PLATON, *L. 5. des Loix, p. 778. de l'édit. d'Henri Etienne.*

CHANG. 14. *De les laisser dormir à terre, &c.*] Avant l'édition de 1683. on lisoit *de les laisser dormir, & de ne les point faire lever, tandis qu'ils sont couchez par terre.*

15. *Le mal des yeux.*] Ce sont des Ambassadeurs Persans, qui le disent dans Herodote chez le Roi de Macedoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribuë à Alexandre le Grand ; & le met au rang des Apophthegmes de ce Prince. Si cela est, il faloit qu'Alexandre l'eût pris à Herodote. Je suis pourtant du sentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche même d'Alexandre. BOILEAU.

Ibid. *Le mal des yeux.*] Ce passage d'Herodote est dans le cinquieme Livre, & si l'on prend la peine de le lire, je m'assûre que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop févère. Car les Perses, dont Herodote raporte ce mot, n'appelloient point en général les belles femmes *le mal des yeux* ; ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait en-

ver. Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans HERODOTE, quand il appèle les belles femmes [15] *le mal des yeux*. Ceci néanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est; [16] parce que ce sont des Barbares qui le

entrer dans la chambre du festin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de manière qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces Barbares, qui n'etoient pas gens à se contenter de cela, se plaignirent à Amyntas, & lui dirent, qu'il ne faloit point faire venir ces femmes, ou qu'après les avoir fait venir, il devoit les faire asseoir à leurs côtez, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me semble que cela change un peu l'espèce. Dans le reste il est certain que Longin a eu raison de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs declineront pourtant ici sa jurisdiction sur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choses semblables. OVIDE en est plein. Dans PLUTARQUE un homme appèle un beau garçon, *la fièvre de son fils*. TERENCE a dit *tuos mores morbum illi esse scio*. Et pour donner des exemples plus conformes à celui dont il s'agit, un Grec a appelé les fleurs ἑορτὴν ὄψεως, *la fête de la vuë*, & la verdure πανήγυριν ὀφθαλμῶν. DACIER.

Ibid. *Le mal des yeux*] Comme je l'ai montré dans mes Remarques, Herodote trouve dans cette faute, si c'en est une, beaucoup d'imitateurs, *sic ut ipsum numerus defendat, si quid peccaverit*. Quant à moi, je trouve ce trait assez délicat & agréable, & j'opposerai au jugement de Longin celui de PHILOSTRATE, qui louë un semblable trait de l'Orateur ISÉE: Ἀρδυος γοῦν ῥήτορος ἐρωμένου αὐτὸν, ἢ ἡ δεῖνα αὐτῷ καλὴ φαίνοιτο. μάλα σωφρόνως ὁ Ἰσαῖος, πέπαυμαι, εἶπεν, ὀφθαλμιῶν. Et puisque ces façons de parler ont plû à tant de monde & à tant de Savans, je m'arrêterai à la sentence que Longin même donne à la fin du septième chapitre. TOLLIUS.

16. *Parce que ce sont des Barbares qui le disent dans le vin & dans la débauche.*] Longin rapporte deux choses qui peuvent en quelque façon excuser Herodote d'avoir appelé les belles femmes, *le mal des yeux*: la première, que ce sont des Barbares qui le disent: & la seconde, qu'ils le disent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une, & il me semble que cela affoiblit en quelque manière la pensée de Longin, qui a écrit, *parce que ce sont des Barbares qui le disent, & qui le disent même dans le vin & dans la débauche*. DACIER.

le disent dans le vin & dans la débauche: mais ces personnes n'excusent pas la bassesse de la chose & il ne faloit pas, pour rapporter un méchant mot, se mettre au hazard de déplaire à toute la posterité. 17

CHAPITRE IV.

De l'Origine du Stile froid.

TOUTES ces affectations cependant, si basses & si pueriles, ne viennent que d'une seule cause, c'est à savoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voïons-nous que ce qui contribuë le plus en de certaines occasions à embellir nos Ouvrages: ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Elocution, cela même, en d'autres rencontres, est quelquefois cause du contraire; comme on le peut aisément reconnoître [1] dans les *Hyperboles*, & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet, nous montrerons dans la suite, combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices, qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout sans doute, si nous nous acquerons

CHANG. 17. *Mais ces personnes* &c.] Editions avant celle de 1683. *Mais, comme ces personnes ne sont pas de fort grande consideration, il ne faloit pas, pour en raporter un méchant mot,* &c.

CHAP.

rons d'abord une connoiſſance nette & diſtincte du véritable Sublime, & ſi nous apprenons à en bien juger ; ce qui n'eſt pas une choſe peu difficile ; puiſqu'enfin, de ſavoir bien juger du fort & du foible d'un Discours, ce ne peut être que l'effet d'un long uſage, & le dernier fruit, pour ainſi dire, d'une étude conſommée. Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

CHAPITRE V.

Des moïens en général pour connoître le Sublime.

IL faut ſavoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire, on ne peut point dire qu'une choſe ait rien de grand, quand le mépris qu'on fait de cette choſe tient lui-même du grand. Telles ſont les richeſſes, les dignitez, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faſte au dehors, & qui ne paſſeront jamais pour de véritables biens dans l'eſprit d'un Sage : puis qu'au contraire ce n'eſt pas un petit avantage que de les pouvoir mépriſer. D'où vient auſſi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les poſſedent, que ceux qui les pouvant poſſeder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien ſe donner de garde

CHAP. IV. 1. *Dans les Hyperboles.*] Dans le Grec il y a encore *μεταβολαὶ*, c'eſt à-dire, *changemens*, de laquelle figure il parle dans le Chapitre XIX. (*ſuivant l'édition de Mr. Despréaux.*) TOLLIUS.

de d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur, bâtie ordinairement sur de grands mots assemblez au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne en effet de mépris que d'admiration. [1] Car tout ce qui est véritablement sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie & de je ne sai quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

[2] Quand donc un homme de bon sens, & habile en ces matieres, [3] nous récitera quelque endroit d'un Ouvrage; si après avoir oüi cet endroit plusienrs fois, nous ne sentons point qu'il nous élève l'ame, & nous laisse dans

CHAP. V. 1. *Car tout ce qui est véritablement sublime*, &c.] Le Grand Prince de Condé entendant lire cet endroit; *Voilà le Sublime*, s'écria-t-il, *Voilà son véritable caractere!*

2. *Quand donc un homme de bon sens.*] Voïez mes Remarques Latines. TOLLIUS.

CHANG. 3. *Nous récitera quelque endroit* &c.] Avant l'édition de 1683. il y avoit: *Entendra réciter un ouvrage; si après l'avoir ouï plusieurs fois, il ne sent point qu'il éleve l'ame, & lui laisse dans l'esprit une idée qui soit même au-dessus de ses paroles; mais si au contraire, en le regardant avec attention, il trouve qu'il tombe*, &c.

4. *Nous laisse beaucoup à penser.*] Οὗ πολλὴ μὲν ἀναθεώρησις, *dont la contemplation est fort étenduë, qui nous remplit d'une grande idée.* A l'egard de κατεξανάστασις, il est vrai que ce mot ne se rencontre nulle part dans les Auteurs Grecs; mais le sens que je lui donne est celui, à mon avis, qui lui convient le mieux, & lorsque je puis trouver un sens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte. BOILEAU.

Ibid. *Qu'un discours nous laisse beaucoup à penser, &c.*] Si Longin avoit défini de cette manière le Sublime, il me sem-

dans l'esprit une idée qui ſoit même au deſſus de ce que nous venons d'entendre; mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe, & ne ſe ſoûtienne pas, il n'y a point là de Grand, puis qu'enfin ce n'eſt qu'un ſon de paroles, qui frappe ſimplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'eſprit. La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un Diſcours 4 nous laiſſe beaucoup à penſer: qu'il fait d'abord un effet ſur nous, auquel il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de réſiſter; & qu'enſuite le ſouvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une choſe eſt véritablement ſublime, quand vous voïez qu'elle plait univerſellement & dans toutes ſes parties. 5 Car lors qu'en un grand nombre de perſonnes differentes

ſemble que ſa définition ſeroit vicieuſe, parce qu'elle pourroit convenir auſſi à d'autres choſes qui ſont fort eloignées du Sublime. M. Boileau a traduit ce paſſage comme tous les autres Interpretes; mais je croi qu'ils ont confondu le mot *κατεξανάστησις* avec *κατεξανάστασις*. Il y a pourtant bien de la difference entre l'un & l'autre. Il eſt vrai que le *κατεξανάστησις* de Longin ne ſe trouve point ailleurs. Heſychius marque ſeulement *ἀνάστημα*, *ὕψωμα*. Où *ἀνάστημα* eſt la même choſe qu'*ἀνάστησις*, d'où *ἐξανάστησις* & *κατεξανάστησις* ont été formés. *Κατεξανάστησις* n'eſt donc ici que *αὔξησις*, *augmentum*: ce paſſage eſt très-important, & il me paroît que Longin a voulu dire: *Le véritable Sublime eſt celui, auquel, quoique l'on médite, il eſt difficile, ou plûtôt impoſſible, de rien ajoûter, qui ſe conſerve dans notre memoire, & qui n'en peut être qu'à peine effacé.* DACIER.

Ibid. *Qu'un diſcours nous laiſſe.*] Voïez mes Remarques Latines. TOLLIUS.

5. *Car lors qu'en un grand nombre.*] C'eſt l'explication que tous les Interprètes ont donnée à ce paſſage; mais il me ſemble qu'ils ont beaucoup ôté de la force du raiſonnement de Longin pour avoir joint *λόγων ἕν τι*, qui doivent être

ferentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeur ni d'inclination, tout le monde vient à être frappé également [6] de quelque endroit d'un Discours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits, si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

CHAPITRE VI.

Des cinq Sources du Grand.

IL y a, pour ainsi dire, cinq sources principales du Sublime: [1] mais ces cinq sources présupposent, comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler*; sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la premiere & la plus considerable est *une certaine élevation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses*: comme nous l'avons déja montré dans nos Commentaires sur Xénophon.

La

être separez. *Λόγων* n'est point ici *le discours*, mais *le langage*. Longin dit, *car lors qu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession, & le langage sont différens, tout le monde vient à être frappé également d'un même endroit, ce jugement*, &c. Je ne doute pas que ce ne soit le veritable sens. En effet, comme chaque Nation dans sa Langue a une maniere de dire les choses, & même de les imaginer, qui lui est propre; il est constant qu'en ce genre, ce qui plaira en même tems à des personnes de langage different, aura véritablement ce Merveilleux & ce Sublime. DACIER.

Ibid. *Car lors qu'en un grand nombre &c.*] J'ai de la satisfaction de ce que M. Dacier est ici de même sentiment que moi:

La feconde confifte dans le *Pathétique* : j'entends par *Pathétique*, cet Enthoufiasme, cette vehemence naturelle, qui touche & qui émeut. Au refte, à l'égard de ces deux premieres, elles doivent presque tout à la Nature, & il faut qu'elles naiffent en nous ; au lieu que les autres dépendent de l'Art en partie.

La troifième n'eft autre chofe que *les Figures tournées d'une certaine maniere*. Or les Figures font de deux fortes : les Figures de Penfée, & les Figures de Diction.

Nous mettons pour la quatrième, *la nobleffe de l'expreffion*, qui a deux parties ; le choix des mots, & la diction élégante & figurée.

Pour la cinquième, qui eft celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en foi toutes les autres, c'eft *la Compofition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces especes en particulier : mais nous avertirons en paffant, que CE'CILIUS en a oublié quelques-unes, &

moi : mais dans le Latin le mot de λόγων n'avoit point de grace. C'eft pourquoi je me fuis fervi d'une autre expreffion, *ac tota denique vitæ ratione*, au lieu de *ac fermonis varietate.* J'euffe pû dire avec autant de douceur, *atque omni orationis varietate :* mais alors je ne m'en fouvins pas. TOLLIUS.

6. *De quelque endroit d'un Discours.*] Λόγων ἔν τι, c'eft ainfi que tous les Interprètes de Longin ont joint ces mots. M. Dacier les arrange d'une autre forte ; mais je doute qu'il ait raifon. BOILEAU.

CHAP. VI. 1. *Mais ces cinq fources préfuppofent comme pour fondement commun.*] Longin dit, *mais ces cinq fources préfuppofent comme pour fond, comme pour lit commun, la faculté de bien parler.* M. Despréaux n'a pas voulu fuivre la figure, fans doute de peur de tomber dans l'affectation. DACIER,

& entr'autres le Pathétique. Et certainement, s'il l'a fait pour avoir crû que le Sublime & le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre, & ne faisoient qu'un, il se trompe: puisqu'il y a des Passions qui n'ont rien de grand, & qui ont même quelque chose de bas, comme l'Affliction, la Peur, la Tristesse; & qu'au contraire il se rencontre quantité de choses grandes & sublimes, où il n'entre point de passion. Tel est entre autres ce que dit HOMÈRE avec tant de hardiesse, 2 en parlant des Aloïdes:

Pour déthrôner les Dieux, leur vaste ambition
Entreprit d'entasser Osse sur Pélion.

Ce qui suit est encore bien plus fort.

Ils l'eussent fait sans doute, &c.

Et dans la Prose, les Panégyriques, & tous ces Discours qui ne se font que pour l'ostentation, ont par tout du Grand & du Sublime, bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De sorte que même entre les Orateurs, ceux-là communément sont les moins pro-

2. *En parlant des Aloïdes.*] C'étoient des Géans, qui croissoient tous les ans d'une coudée en largeur, & d'une aune en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lors qu'ils se mirent en état d'escalader le Ciel. Ils se tuérent l'un l'autre par l'adresse de Diane. *Odyss.* L. XI. vs. 310. ALOÜS étoit fils de TITAN & de la TERRE. Sa femme s'appelloit IPHIMÉDIE, elle fut violée par Neptune dont elle eut deux enfans, OTUS & EPHIALTE, qui furent appelés Aloïdes; à cause qu'ils furent nourris & éle-vés

propres pour le Panégyrique, qui sont les plus pathétiques ; & au contraire ceux qui réüssissent le mieux dans le Panégyrique, s'entendent assez mal à toucher les passions.

Que si CECILIUS s'est imaginé que le Pathétique en géneral ne contribuoit point au Grand, & qu'il étoit par conséquent inutile d'en parler ; il ne s'abuse pas moins. Car j'ose dire qu'il n'y a peut-être rien qui relève davantage un Discours, qu'un beau mouvement & une passion poussée à propos. En effet, c'est comme une espèce d'enthousiasme & de fureur noble, qui anime l'Oraison, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

CHAPITRE VII.

De la Sublimité dans les pensées.

BIEN que des cinq parties dont j'ai parlé, la premiere & la plus considerable, je veux dire cette *Elevation d'esprit naturelle*, soit plûtôt un présent du Ciel, qu'une qualité qui se puisse acquerir ; nous devons, autant qu'il nous est possible, nourrir notre esprit au Grand, 1 & le

vés chez Aloüs, comme ses enfans. Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde :

Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora. BOILEAU.

CHAP. VII. 1. *Et le tenir toûjours plein & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté, &c.*] Il me semble que le mot *plein* & le mot *enflé* ne demandent pas cette modification, *pour ainsi dire*. Nous disons tous les jours, *c'est un esprit*

le tenir toûjours plein 2 & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & génereuse.

Que si on demande comme il s'y faut prendre, j'ai déja écrit ailleurs, que cette Elevation d'esprit étoit 3 une image de la grandeur d'ame; & c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voïons. Par exemple, le silence d'Ajax aux Enfers, dans l'Odyssée *. Car ce silence a je ne sai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

La

* *C'est dans l'onzième Livre de l'Odyssée, vs. 551. où Ulysse fait des soumissions à Ajax, mais Ajax ne daigne pas lui repondre.*

plein de fierté, cet homme est enflé d'orgueil; mais la figure dont Longin s'est servi la demandoit necessairement. J'aurois voulu la conserver & traduire, *& le tenir toûjours, pour ainsi dire, gros d'une fierté noble & genereuse.* DACIER.

Ibid. *Et le tenir toûjours plein.*] Ni l'un ni l'autre des Interprètes François n'a pû trouver dans sa Langue un mot qui exprimât la force du Grec ἐγκύμονας. Et c'est pour cela que Monsieur Boileau s'est servi de la modification que Mr. Dacier rejette. On eût pû s'exprimer de cette manière. *Nous devons, autant qu'il nous est possible, accoûtumer notre ame aux pensées sublimes, & la tenir toûjours comme enceinte, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & généreuse.* TOLLIUS.

CHANG. 2. *Et enflé.*] Addition faite en 1683.

3. *Une image de la grandeur*] Ce mot d'*image* n'est pas assez fort, ni assez clair dans cet endroit. C'est toute autre chose dans le Latin. Quant à moi, je me fusse servi du mot *écho*; ou plûtôt d'une autre similitude, en disant, *que cette Elevation d'esprit étoit la resplendeur de la sublimité d'ame.* TOLLIUS.

4. *Voïez, par exemple, &c.*] Tout ceci jusqu'à *cette grandeur qu'il lui donne*, &c. est suppléé au texte Grec qui est défectueux en cet endroit. BOILEAU.

Ibid. *Voïez, par exemple, ce que répondit Alexandre, &c.*] Il manque en cet endroit plusieurs feuillets. Cependant, Gabriel de Petra a crû qu'il n'y manquoit que trois ou quatre

La première qualité donc qu'il faut ſuppoſer en un veritable Orateur, c'eſt qu'il n'ait point l'eſprit rampant. En effet, il n'eſt pas poſſible qu'un homme qui n'a toute ſa vie que des ſentimens & des inclinations baſſes & ſerviles, puiſſe jamais rien produire qui ſoit fort merveilleux, ni digne de la Poſterité. Il n'y a vraiſemblablement que ceux qui ont de hautes & de ſolides penſées, qui puiſſent faire des Diſcours élevez; & c'eſt particulierement aux grands Hommes qu'il échappe de dire des choſes extraordinaires. 4 Voïez, par exemple, ce que

tre lignes. Il les a ſuppléées. Mr. le Févre de Saumur approuve fort ſa reſtitution, qui en effet eſt très-ingenieuſe, mais fauſſe, en ce qu'elle ſuppoſe que la réponſe d'Alexandre à Parmenion doit préceder immédiatement l'endroit d'Homère, dont elle étoit éloignée de douze pages raiſonnablement grandes. Il eſt donc important de ſavoir preciſement combien il manque dans tous les endroits défectueux, pour ne pas faire à l'avenir de pareilles ſuppoſitions. Il y a ſix grandes lacunes dans le Traité du Sublime. Les Chapitres, où elles ſe trouvent, ſont le II. le VII. le X. le XVI. le XXV. & le XXXI. *ſelon l'édition de Mr. Despréaux.* Elles ſont non ſeulement dans tous les Imprimez, mais auſſi dans tous les Manuscrits. Les Copiſtes ont eu ſoin, pour la plûpart, d'avertir combien il manque dans chaque endroit. Mais jusqu'ici les Commentateurs n'ont eu égard à ces ſortes d'avertiſſemens qu'autant qu'ils l'ont jugé à propos: l'autorité des Copiſtes n'étant pas d'un grand poids auprès de ceux qui la trouvent oppoſée à d'heureuſes conjectures. L'ancien Manuscrit de la Bibliothèque du Roi a cela de ſingulier, qu'il nous aprend la meſure juſte de ce que nous avons perdu. Les cahiers y ſont cottez jusqu'au nombre de trente. Les cottes ou ſignatures ſont de même antiquité que le texte. Les vingt-trois premiers cahiers, qui contiennent les Problemes d'Ariſtote, ſont tous de huit feuillets chacun. A l'égard des ſept derniers, qui apartiennent au Sublime de Longin, le premier, le troiſiéme, le quatrième, & le ſixiè-

que répondit ALEXANDRE, quand DARIUS lui offrit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parménion.* N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé HOMERE, dont les pensées sont toutes sublimes : comme on le peut voir dans la description * de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,

La tête dans les Cieux, & les piés sur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui don-

* *Iliad. liv. 4. V. 443.*

sixième, cottés * 24. 26. 27. & 29. sont de six feuillets, aïant perdu chacun les deux feuillets du milieu. C'est ce qui a fait la premiere, la troisième, la quatrieme, & la sixième lacune des Imprimez, & des autres Manuscrits. Le second cahier manque entiérement; Mais comme il en restoit encore deux feuillets dans le tems que les premières copies ont été faites, il ne manque en cet endroit, dans les autres Manuscrits, & dans les Imprimez, que la valeur de six feuillets. C'est ce qui a fait la seconde lacune, que Gabriel de Pétra a prétendu remplir de trois ou quatre lignes. Le cinquième cahier, cotté 28. † n'est que de quatre feuillets : les quatre du milieu sont perdus. C'est la cinquième lacune. Le septième n'est que de trois feuillets continus, & remplis jusqu'à la dernière ligne de la dernière page. On examinera ailleurs, s'il y a quelque chose de perdu en cet endroit. De tout cela il s'ensuit qu'entre les six lacunes specifiées, les moindres sont de quatre pages, dont le vuide ne pourra jamais être rempli par de simples conjectures. Il s'ensuit de plus, que le Manuscrit du Roi est original par raport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui, puis qu'on y découvre l'origine & la veritable cause de leur imperfection. BOIVIN,

5. *Quand il a dit, à propos de la Déesse des Ténèbres.*] Je ne sai

* κδ. κϛ. κζ. κθ. † κη.

donne eſt moins la meſure de la Discorde, que de la capacité & de l'élevation de l'eſprit d'Homère. HE'SIODE a mis un Vers bien différent de celui-ci, dans ſon Bouclier, s'il eſt vrai que ce Poëme ſoit de lui, 5 quand il dit *, à propos de la Déeſſe des Ténèbres :

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet, il ne rend pas proprement cette Déeſſe terrible, mais odieuſe & dégoûtante. Au contraire, voïez quelle majeſté HOMERE donne aux Dieux :

† *Autant qu'un homme* 6 *aſſis au rivage des mers*
7 *Voit d'un roc élevé d'eſpace dans les airs :*
Au-

* *V.* 267. † *Iliad. liv.* 5. *V.* 770.

ſai pas pourquoi les Interprètes d'Héſiode & de Longin ont voulu que 'Αχλὺς ſoit ici la Déeſſe des Tenèbres. C'eſt ſans doute la Triſteſſe, comme Mr. le Févre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Héſiode en fait dans le *Bouclier*, au vers 264. *La Triſteſſe ſe tenoit près de là toute baignée de pleurs, pâle, ſèche, défaite, les genoux fort gros, & les ongles fort longs. Ses narines étoient une fontaine d'humeurs, le ſang couloit de ſes joues, elle grinçoit les dents, & couvroit ſes épaules de pouſſière.* Il ſeroit bien difficile que cela pût convenir à la Déeſſe des Ténèbres. Lors qu'Héſychius a marqué ἀχλύμενος, λυπούμενος, il a fait aſſez voir que ἀχλὺς peut fort bien être priſe pour λύπη, *triſteſſe*. Dans ce même chapitre Longin s'eſt ſervi de ἀχλὺς pour dire *les ténèbres, une épaiſſe obſcurité* : & c'eſt peut-être ce qui a trompé les Interprêtes. DACIER.

6. *Aſſis au rivage des mers*] Cette expreſſion gâte ici la veritable idée que nous devions avoir de la hauteur d'un écueil aux bords de la mer : parce que ce mot *aſſis* ne fait pas monter nos penſées des rivages de la mer au haut d'une tour, qui y vient trop tard, & ne frappe pas l'imagination deja occupée de ſa baſſeſſe. TOLLIUS.

CHANG. 7. *Voit d'un roc élevé.*] *Voit du haut d'une tour,* avant l'édition de l'an 1683.

 8. *Au-*

Autant des Immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut, &c.

Il mesure l'étenduë de leur saut à celle de l'Univers. Qui est-ce donc qui ne s'écrieroit avec raison, en voïant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le Monde ? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque chose de fort grand, quand il dit :

† *Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla ;*

Et ailleurs †† :

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son Thrône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux sejour,
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive desolée ;
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

Voïez-

† *Iliad. liv.* 21. *V.* 388.
†† *Iliad. liv.* 20. *V.* 61.

8. *Autrement elles ont.*] Monsieur Despréaux n'a pas ici assez bien compris le sens de notre Auteur. Il faloit avoir traduit : *Voilà des expressions qui jettent bien de la fraïeur dans nos ames : mais, si on ne les prend pas dans un sens allégorique, elles ne peuvent être que très-impies, & très injurieuses à la majesté & à la nature très-parfaite des Dieux.* C'est une vertu de la

Voïez-vous, mon cher Terentianus, la Terre ouverte jusqu'en son centre, l'Enfer prêt à paroître, & toute la machine du Monde sur le point d'être détruite & renversée, pour montrer que, dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fût en danger? Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens allégorique; [8] autrement elles ont je ne sai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la Majesté des Dieux. Et pour moi, lorsque que je vois dans Homère les plaies, les ligues, les suplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse; il me semble qu'il s'est efforcé, autant qu'il a pû, de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au siège de Troie; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des Hommes. Encore les fait-il de pire condition: car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui est comme un port assuré pour sortir de nos misères: au lieu qu'en représentant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement miserables.

Il a donc bien mieux réüssi, lors qu'il nous

a la Poësie, & c'est son but, de jetter de la fraïeur & de l'etonnement dans les ames des Lecteurs; ce que notre Longin appelle ἔκπληξις dans le Chap. XV, où il dit, ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιήσει φαντασίας τέλος ἐστὶν ἔκπληξις. Mais il veut dire, encore que ce soit là une perfection de la Poësie néanmoins ce seroit une horrible impieté d'attribuer aux Dieux des passions qui conviennent si mal à l'excellence & à la perfection de leur nature. TOLLIUS.

a peint un Dieu tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté & ſa grandeur, & ſans mélange des choſes terreſtres; comme dans cet endroit, qui a été remarqué par pluſieurs avant moi, où il dit *, en parlant de Neptune:

Neptune ainſi marchant dans ces vaſtes campagnes,
Fait trembler ſous ſes pieds & forêts & montagnes.

Et dans un autre endroit †:

Il attelle ſon char, & montant fierement,
Lui fait fendre les flots de l'humide Element.
9 *Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides Plaines,*
D'aiſe on entend ſauter les peſantes Baleines.
L'Eau 10 *frémit ſous le Dieu qui lui donne la Loi,*

Et

* *Iliad. liv.* 13. *V.* 18. † *Ibid. V.* 26.

9. *Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides Plaines.*] Ces vers ſont fort nobles & fort beaux: mais ils n'expriment pas la penſée d'Homère, qui dit que lorſque Neptune commence à marcher, les Baleines ſautent de tous côtez devant lui, & reconnoiſſent leur Roi; que de joie la mer ſe fend pour lui faire place. Mr. Despréaux dit de l'eau, ce qu'Homère a dit des Baleines, & il s'eſt contenté d'exprimer un petit frémiſſement, qui arrive ſous les moindres barques comme ſous les plus grands vaiſſeaux: au lieu de nous répréſenter, après Homère, des flots entr'ouverts & une mer qui ſe ſepare. DACIER.

Ibid. *Dès qu'on le voit marcher.*] La traduction de ces vers, que

Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.
Cependant le char vole, &c.

Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, aïant fort bien conçû la grandeur & la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses Loix, par ces paroles, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT: QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE.

Je pense, mon cher Terentianus, que vous ne serez pas fâché que je vous raporte encore ici un passage de notre Poëte, quand il parle des Hommes; afin de vous faire voir, comme Homère est heroïque lui-même en peignant le caractère d'un Heros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax, ne sachant plus quelle résolution prendre, s'écrie:

* *Grand*

que j'ai donnée au public il y a quelques années, & qui peut-être a été vûe de M. Dacier, me délivrera du soupçon qu'on pourroit avoir que je me suis servi de ses remarques, dans cette édition. Ces mots, *mare dissicit undas*, est justement en François, *la mer se fend*. TOLLIUS.

10. *Fremit sous le Dieu qui lui donne la loi.*] Il y a dans le Grec, *que l'eau en voiant Neptune, se ridoit & sembloit sourire de joie.* Mais cela seroit trop fort en notre Langue. Au reste, j'ai crû que, *l'Eau reconnoit son Roi*, seroit quelque chose de plus sublime que de mettre comme il y a dans le Grec; que *les Baleines reconnoissent leur Roi.* J'ai tâché, dans les passages qui sont raportez d'Homère, à encherir sur lui plûtôt que de le suivre trop scrupuleusement à la piste. BOILEAU.

* *Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux :*

11 *Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

Voilà les veritables sentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie ; un Heros n'étoit pas capable de cette bassesse : mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son courage au milieu de l'obscurité, il se fâche de ne point combattre : il demande donc en hâte que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet, Homère, en cet endroit, est comme un vent favorable, qui seconde l'ardeur des combattans. Car il ne se remuë pas avec moins de violence, que s'il étoit épris aussi de fureur.

† *Tel que Mars en courroux au milieu des batailles :*

Ou

* *Iliad. liv. 17. V. 645.* † *Iliad. liv. 15. V. 605.*

11. *Et combats contre nous*, &c.] Il y a dans Homère : *Et après cela fais-nous périr si tu veux a la clarté des Cieux.* Mais cela auroit été foible en notre Langue, & n'auroit pas si bien mis en jour la remarque de Longin, que, *Et combats contre nous*, &c. Ajoûtez que de dire à Jupiter, *Combats contre nous*, c'est presque la même chose que, *fais-nous perir* : puisque dans un combat contre Jupiter on ne sauroit eviter de périr. BOILEAU.

CHANG. 12. *Jettant par tout l'horreur.*] *Dans la nuit & l'horreur.* C'est ainsi qu'on lisoit avant l'Edition de 1701.

CHANG. 13. *Comme autant d'Episodes*] Premiere maniere, avant l'Edition de 1683. *Comme autant d'effets.*

14. A-

Ou comme on voit un feu, [12] *jettant par tout l'horreur*,

Au travers des forêts promener sa fureur,

De colère il écume, &c.

Mais je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons, combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet, que c'est le propre d'un grand Esprit, lors qu'il commence à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car, qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner plusieurs preuves. Et premierement il est certain qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée, qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage, [13] comme autant d'Episodes de la guerre de Troie. [14] Ajoûtez que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorez souvent par les Heros de l'Odyssée,

14. *Ajoûtez que les accidens* &c.] La remarque de Mr. Dacier sur cet endroit est fort savante & fort subtile: mais je m'en tiens pourtant toûjours à mon sens. BOILEAU.

Ibid. *Ajoûtez que les accidens &c.*] Je ne croi point que Longin ait voulu dire, que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorez par les Heros de l'Odyssée. Mais il dit: *Ajoûtez, qu'Homère rapporte dans l'Odyssée des plaintes & des lamentations, comme connuës dès longtems à ses Heros.* Longin a égard ici à ces chansons qu'Homère fait chanter dans l'Odyssée sur les malheurs des Grecs, & sur toutes les peines qu'ils avoient euës dans ce long siège. On n'a qu'à lire le Livre VIII. DACIER.

Ibid. *Ajoûtez que les accidens.*] On trouvera la même pensée dans ma Traduction. TOLLIUS.

dyssée, comme des malheurs connus & arrivez il y a déja long-tems. Et c'est pourquoi l'Odyssée n'est, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade.

† *Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille.*
Là de ses ans Patrocle a vû borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils, a terminé ses jours.

De là vient, à mon avis, que comme Homère a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est dramatique, & plein d'action : au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse; tellement qu'on le peut comparer

† *Ce sont des paroles de Nestor dans l'Odyssée, liv. 3. V. 109.*

15. *Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, &c.*] Les Interprètes n'ont point rendu toute la pensée de Longin, qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homère, qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroïables. Monsieur le Févre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage; car c'est lui qui a découvert que le Grec étoit défectueux, & qu'après *ἀμπώτιδες*, il faloit suppléer, *οὕτω ὁ παρ' Ὁμήρῳ*. Dans ce sens-là on peut traduire ainsi ce passage. *Mais comme l'Océan est toûjours grand, quoi qu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes; Homère aussi, après avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'être grand dans les narrations même incroïables & fabuleuses de l'Odyssée.* DACIER.

Ibid. *Nous pouvons dire.*] Je croïois avoir pleinement satisfait sur ce passage, dans ma Traduction, & dans mes Remarques Latines: néanmoins cette nouvelle traduction de Mr. Dacier me plait extrèmement. Seulement ce mot *πλάνος* ne peut pas s'accorder avec le sens que Mr. Dacier nous y donne: parce que *ὁ Ὁμήρου πλάνος* ne peut être que son débordement. Et quand il s'est retiré, comme l'O-

parer dans ce dernier Ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toûjours sa même grandeur, mais n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton; on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade, qui marche par tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même volubilité de discours, si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. 15 Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, qui, comme un grand Océan, se retire & deserte ses rivages. 16 A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroïables. 17 Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes qu'il fait, les avan-

l'Océan, dans ses bornes, on peut bien reconnoître sa grandeur, mais il ne se deborde pas alors. On le verra plus clairement dans la suite, où néanmoins il me semble que Mr. Dacier se trompe. Que l'on considère seulement ma traduction Latine. TOLLIUS.

16. *A tout propos il s'égare dans des imaginations, &c.*] Voilà, à mon avis, le veritable sens de πλάνος. Car pour ce qui est de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accusé Homère de tant d'absurditez, cela n'est pas vrai, puis qu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces absurditez. Au reste quand il dit, *des fables incroïables*, il n'entend pas des fables qui ne sont point vraisemblablement contées, comme la disette d'Ulysse qui fut dix jours sans manger, &c. BOILEAU.

17. *Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes.*] De la manière dont Mr. Despréaux a traduit ce passage, il semble que Longin, en parlant de ces narrations incroïables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces avantures d'Ulysse avec le Cyclope; & c'est tout le contraire, si je ne me trompe, car Longin dit: *Quand je vous parle de ces narrations incroïables & fabuleuses,*

avantures qui arriverent à Ulysse chez Polyphème, & quelques autres endroits, qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieillesse dans Homère, après tout, c'est la vieillesse d'Homère, joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me suis étendu là-dessus, comme j'ai déja dit, afin de vous faire voir que les génies naturellement les plus élevez tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eole enferma les Vents, & des compagnons d'Ulysse changez par Circé en pourceaux, que Zoïle appèle de *petits cochons larmoians*. [18] Il en est de même des Colombes qui nourrirent Jupiter comme un Pigeon; de la disette d'Ulysse, qui fut dix jours sans manger après son naufrage; & de toutes ces absurditez qu'il conte du meurtre des Amans de Pénelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'assez beaux songes; &, si vous voulez, des songes de Jupiter même. Ce

vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié ces tempêtes de l'Odyssée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits, &c. Et ce sont ces endroits même qu'Horace appèle *Speciosa miracula* *. DACIER.

18. *Il en est de même des Colombes qui nourrirent Jupiter.*] Le passage d'Homère est dans le XII. Livre de l'Odyssee. v. 62.

——— ——— ——— ——— *οὐδὲ πέλειαι*

Τρήρωνες, ταί τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν.

Νὴ

* *Poët.* V. 144.

Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyſſée, c'eſt pour vous montrer que les grands Poëtes & les Ecrivains célèbres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amuſent ordinairement à peindre les mœurs. C'eſt ce que fait Homère, quand il décrit la vie que menoient les Amans de Pénelope dans la maiſon d'Ulyſſe. En effet, toute cette deſcription eſt proprement une eſpèce de Comédie, où les differens caractères des hommes ſont peints.

CHAPITRE VIII.

De la Sublimité qui ſe tire des Circonſtances.

VOÏONS ſi nous n'avons point encore quelque autre moïen, par où nous puiſſions rendre un Discours ſublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne ſoit toûjours accompagné de certaines circonſtances, ce ſera un ſecret infaillible pour arriver au Grand, ſi nous ſavons faire à propos le choix des plus conſiderables; & ſi en les liant bien enſemble, nous en formons comme un

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambroſie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homère, ſur laquelle Alexandre conſulta Ariſtote & Chiron. On peut voir Athénee Livre 11. pag. 490. Longin la traite de ſonge; mais peut-être Longin n'étoit-il pas ſi ſavant dans l'antiquité qu'il étoit bon Critique. Homère avoit pris ceci des Phéniciens, qui appeloient preſque de la même maniere une Colombe & une Prêtreſſe; ainſi quand ils diſoient que les Colombes nourriſſoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prêtreſſes qui lui offroient des ſacrifices, que l'on a toûjours appelez la viande des Dieux. On doit expliquer de la même manière la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon. DACIER.

un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonstances choisies attachent fortement l'esprit.

Ainsi, quand SAPHO veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramasse de tous côtez les accidens qui suivent & qui accompagnent en effet cette passion. Mais, où son adresse paroît principalement, c'est à choisir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela ensemble.

1 *Heureux! qui près de toi, pour toi seule soûpire;*
Qui joüit du plaisir de t'entendre parler:

Qui

CHAP. VIII. 1. *Heureux, qui près de toi, &c.*] Cette Ode, dont Catulle a traduit les trois premieres strophes, & que Longin nous a conservée, etoit sans doute une des plus belles de Sapho. Mais, comme elle a passé par les mains des Copistes & des Critiques, elle a beaucoup souffert des uns & des autres. Il est vrai qu'elle est très-mal conçue dans l'ancien Manuscrit du Roi: il n'y a ni distinction de vers, ni ponctuation, ni orthographe. Cependant, on auroit peut-être mieux fait de la laisser telle qu'on l'y avoit trouvée, que de la changer entierement, comme l'on a fait. On en a ôté presque tous les Eolismes. On a retranché, ajouté, changé, transposé: enfin on s'est donné toutes sortes de libertez. Isaac Vossius, qui avoit vû les Manuscrits, s'est aperçu le premier du peu d'exactitude de ceux qui avoient avant lui corrigé cette Piéce. Voici comme il en parle dans ses Notes sur Catulle: *Sed ipsam nunc Lesbiam Musam loquentem audiamus; Cujus Odam relictam nobis Longini beneficio, emendatam adscribemus. Nam certè in hac corrigenda viri docti operam lusere.* Après cela, il donne l'Ode telle qu'il l'a rétablie. Vossius pouvoit lui-même s'écarter moins qu'il n'a fait de l'ancien Manuscrit. . . . . . Pour moi je croi qu'il est bon de s'en tenir le plus qu'on pourra à l'ancien Manuscrit, qui est original par raport à tous les autres, comme on l'a fait voir ci-devant. Au reste, il faut

avouer

Qui te voit quelquefois doucement lui soûrire.
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler?

* * * * * * * * * *

2 *Je sens de veine en veine une subtile flame*
Courir par tout mon corps, si-tôt que je te vois:
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue, ni de voix.

* * * * * * * * * *

Un nuage confus se répand sur ma vûë.
Je n'entends plus: je tombe en de douces langueurs;
3 *Et pâle, sans haleine, interdite, éperduë,*

4 *Un*

avouer que toutes ces diversités de leçon ne changent pas beaucoup au sens, que Mr. Despréaux a admirablement bien exprimé, BOIVIN.

2. *Je sens de veine en veine &c.*] Lucrèce, dans le Livre III. 153. de son Poëme, semble avoir imité l'Ode de Sapho. Il applique à la Crainte les mêmes effets que Sapho attribuë à l'Amour.

Verùm ubi vehementi magis est commota metu mens,
Consentire animam totam per membra videmus.
Sudores itaque, & pallorem exsistere toto
Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri;
Caligare oculos, sonere aureis, succidere artus;
Denique concidere ex animi terrore videmus
Sæpe homines.

Catulle, *Ode, ad Lesbiam*, 52. a traduit les premières strophes de l'Ode de Sapho.

3. *Et pâle.*] Le Grec ajoûte, *comme l'herbe*, mais cela ne se dit point en François. BOILEAU.

4. *Un*

4 *Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.*

* * * * * * * * * *

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.

N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes ces choses, l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la vûë, la couleur, 5 comme si c'étoient autant de personnes differentes, & prêtes à expirer? Voïez de combien de mouvemens contraires elle est agitée. 6 Elle gèle, elle brûle, elle est folle, elle est sage; 7 ou elle est entiérement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, on diroit qu'elle n'est pas éprise d'une simple passion, 8 mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions. Et c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voïez donc bien, comme j'ai

4. *Un frisson me saisit, &c.*] Il y a dans le Grec *une sueur froide*; mais le mot de *sueur* en François ne peut jamais être agréable; & laisse une vilaine idee à l'esprit. BOILEAU.

5. *Comme si c'étoient, &c.*] Lisez plûtôt, *comme si c'étoient des choses empruntées, qu'elle fût obligée d'abandonner.* TOLLIUS.

6. *Elle gèle, elle brûle, elle est folle, elle est sage.*] Ces mots forment un vers: C'est pour cela que Mr. Patru, à qui Mr. Despréaux faisoit revoir tous ses Ouvrages, vouloit qu'il changeât cet endroit. Mr. Despréaux, pour se defendre, dit qu'il étoit impossible qu'il n'échapât quelquefois des vers dans la prose. Mais M. Patru soûtint avec raison, que c'étoit une faute que l'on devoit éviter, ajoûtant qu'il étoit bien assuré qu'on ne trouveroit aucun vers dans ses Plaidoiers imprimez. *Je parie*, dit Mr. Despréaux, *que j'y en trouverai quelqu'un si je cherche bien*; & prenant en même tems le volume des Oeuvres de Mr. Patru, il tomba à l'ouverture du Livre, sur ces mots qui font un vers:

On-

j'ai déja dit, que ce qui fait la principale beauté de son Discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos, & ramassées avec choix. Ainsi quand HOMÉRE veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête. Car, par exemple, l'Auteur * du Poëme des Arimaspiens † pense dire des choses fort étonnantes, quand il s'écrie:

O prodige étonnant! ô fureur incroiable!
Des hommes insensez, sur de frêles vaisseaux,
S'en vont loin de la Terre habiter sur les eaux;
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goûtent jamais de paisible repos.

Ils

* ARISTÉE. † *C'étoient des Peuples de Scythie.*

Onzième Plaidoié, pour un jeune Allemand.

7. *Ou elle est entièrement hors d'elle.*] C'est ainsi que j'ai traduit φοβεῖται, & c'est ainsi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aisément s'il est nécessaire. Horace, qui est amoureux des Hellénismes, emploïe le mot de *metus* en ce même sens dans l'Ode *Bacchum in remotis*, quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu*; car cela veut dire, *Je suis encore plein de la sainte horreur du Dieu qui m'a transporté.* BOILEAU.

8. *Mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions.*] Notre Langue ne sauroit bien dire cela d'une autre manière: cependant il est certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec *σύνοδος*, qui ne signifie pas seulement *assemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étenduë, car il dit que *Sapho a ramas-*

sé

Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots:
Et les bras étendus, les entrailles émûës,
Ils font souvent aux Dieux des prières perduës.

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voïe bien que ce discours est en effet plus fardé & plus fleuri, que grand & sublime. Voïons donc comment fait Homère, & considerons cet endroit * entre plusieurs autres.

Comme l'on voit les flots soûlevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit:
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.
Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la Mort qui l'environne.

ARA-

* *Iliad. liv. 15. V. 624.*

sé & uni toutes ces circonstances, pour faire paroître non pas une seule passion, mais une assemblée de toutes les passions qui s'entrechoquent, &c. DACIER.

9. *Imprime jusques dans ses mots.*] Il y a dans le Grec, *& joignant par force ensemble des prépositions qui naturellement n'entrent point dans une même composition, ὑπ' ἐκ θανάτοιο: par cette violence qu'il leur fait, il donne à son vers le mouvement même de la tempête, & exprime admirablement la passion. Car par la rudesse de ces syllabes qui se heurtent l'une l'autre, il imprime jusques dans ses mots l'image du peril, ὑπ' ἐκ θανάτοιο φέρονται.* Mais j'ai passé tout cela, parce qu'il est entierement attaché à la Langue Grecque. BOILEAU.

10. *Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage.*] Je sai bien que par *son naufrage*, Mr. Despréaux a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit,

ARATUS a tâché d'encherir sur ce dernier Vers, en disant :

Un bois mince & léger les défend de la Mort.

Mais en fardant ainsi cette pensée, il l'a renduë basse & fleurie, de terrible qu'elle étoit. Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & léger les défend de la Mort*, il l'éloigne & le diminuë plûtôt qu'il ne l'augmente. Mais Homère ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les Matelots ; il les représente, comme en un tableau, sur le point d'être submergez à tous les flots qui s'élèvent ; & [9] imprime jusques dans ses mots & ses syllabes l'image du peril. [10] ARCHILOQUE ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage, non plus que DÉMOSTHÈNE dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit : [11] *Il étoit déja fort tard, &c.* Car ils n'ont fait

décrit, &c. Néanmoins, comme le mot *son* fait une équivoque, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque lui-même auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la description du naufrage.* Archiloque avoit décrit le naufrage de son beau-frère. DACIER.

11. *Il étoit déja fort tard.*] L'Auteur n'a pas rapporté tout le passage, parce qu'il est un peu long. Il est tiré de l'Oraison pour Crésiphon. Le voici. *Il étoit déja fort tard, lorsqu'un Courrier vint aporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée étoit prise. Les Magistrats qui soupoient dans ce moment, quittent aussi tôt la table. Les uns vont dans la place publique, ils en chassent les Marchands, & pour les obliger de se retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoient avertir les Officiers de l'Armée : on fait venir le Heraut public. Toute la ville est pleine de tumulte. Le lendemain dès le point du jour, les Magistrats assemblent le Sénat. Cependant, Messieurs, vous couriez*

fait tous deux que tirer, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point inserer dans leurs discours, des particularitez basses & superfluës, ou qui sentissent l'Ecole. En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout; & c'est comme du moëlon ou des plâtras qu'on auroit arrangez & comme entassez les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTRE les moïens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut aussi donner rang à ce qu'ils appèlent *Amplification.* Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des causes qu'on plaide, demande des periodes plus étenduës, & composées de plus de membres, on peut s'élever par degrez, de telle sorte qu'un mot encherisse toûjours sur l'autre. Et cette adresse peut beaucoup servir, ou pour traiter quelque lieu d'un Discours, ou pour exagerer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un fait, ou pour manier une passion. En effet, l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'espèces: mais l'Orateur doit savoir que pas une de ces espèces n'est parfaite de soi, s'il n'y a du Grand & du Su-

riez de toutes parts dans la place publique, & le Sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le Peuple étoit déja assis. Dès que les Sénateurs furent entrez, les Magistrats firent leur raport. On entend le Courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le Heraut commence à crier: Quelqu'un veut-il haranguer le Peuple?

Sublime : si ce n'est lors qu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par tout ailleurs, si vous ôtez à l'Amplification ce qu'elle a de Grand, vous lui arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dès que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, disons en peu de mots la difference qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précedent, & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies, que l'on réunit ensemble : & voïons par où l'Amplification en géneral diffère du Grand & du Sublime.

CHAPITRE X.

Ce que c'est qu'Amplification.

JE ne saurois approuver la définition que lui donnent les Maîtres de l'Art. L'Amplification, disent-ils, est un *Discours qui augmente & qui agrandit les choses.* Car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique, & aux Figures : puisqu'elles donnent toutes au Discours je ne sai quel caractère de grandeur. Il y a pourtant bien de la différence. Et premierement le Sublime consiste dans la hauteur & l'élevation ; au

ple ? mais personne ne lui répond. Il a beau répeter la même chose plusieurs fois. Aucun ne se lève. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant présens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier : N'y a-t-il personne qui ait un conseil à me donner pour mon salut? BOILEAU.

CHAP.

au lieu que l'Amplification consiste aussi dans la multitude des paroles. C'est pourquoi le Sublime se trouve dans une simple pensée : mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance. L'Amplification donc, pour en donner ici une idée generale, *est un accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulieres des choses, & de tous les lieux de l'Oraison, qui remplit le Discours, & le fortifie, en appuiant sur ce qu'on a déja dit.* Ainsi elle differe de la preuve, en ce qu'on emploïe celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'Amplification 1 ne sert qu'à éten-

CHAP. X. 1. *Ne sert qu'à exagerer.*] Cet endroit est fort défectueux. L'Auteur, après avoir fait quelques remarques encore sur l'*Amplification*, venoit ensuite à comparer deux Orateurs dont on ne peut pas deviner les noms : il reste même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaison que j'ai supprimees dans la Traduction : parce que cela auroit embarrassé le Lecteur, & auroit été inutile ; puisqu'on ne sait point qui sont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en restent : *Celui-ci est plus abondant & plus riche. On peut comparer son Eloquence a une grande mer qui occupe beaucoup d'espace, & se repand en plusieurs endroits. L'un, à mon avis, est plus Pathétique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuse n'est pas froid à la verité, mais n'a pas aussi tant d'activité, ni de mouvement.* Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Ciceron & Démosthène : mais il se trompe. BOILEAU.

2. *Entre Demosthène & Ciceron.*] J'ai montré dans mes Remarques Latines, que c'est de Platon, & non pas de Ciceron, que notre Auteur parle ici. * TOLLIUS.

* Tollius se trompe ici doublement, en disant que cet endroit regarde Platon & non pas Ciceron, & qu'il l'a montré dans ses Remarques Latines. Car 1, Longin fait ici la comparaison de Ciceron & de Démosthène, qu'il nomme tous deux : *Neque alia est, me judice*, dit Longin, sui-

étendre & à exagerer. * * * * * * * * * * *

La même difference, à mon avis, est 2 entre DÉMOSTHÈNE & CICERON pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des Ouvrages d'un Auteur Latin. En effet, Démosthène est grand en ce qu'il est serré & concis; & Ciceron au contraire, en ce qu'il est diffus & étendu. On peut comparer ce premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. 3 Pour Ciceron, l'on peut dire, à mon avis,

suivant la traduction même de Tollius, *inter Ciceronis & Demosthenis granditatem, diversitas.* Καὶ ὁ Κικέρων τοῦ Δημοσθένους, *&c.* 2. Tollius a observé, dans ses Remarques Latines, que l'endroit où Longin fait la comparaison de Démosthène & de Platon, est le passage précedent, dont Tollius a traduit ce qui reste, mais que Mr. Despréaux a supprimé dans sa traduction, parce que cet endroit est mutilé & corrompu dans le texte. Tollius devoit donc tourner ainsi cette derniere note: *J'ai montré dans mes Remarques Latines, que c'est de Platon, & non pas de Ciceron, que notre Auteur a parlé dans le passage précedent.* Ou plûtôt, Tollius devoit supprimer sa Remarque.

3. *Pour Ciceron, &c.*] Longin en conservant l'idée des embrasemens qui semblent quelquefois ne se ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit très-bien le caractere de Ciceron, qui conserve toujours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorsqu'il semble qu'il va s'éteindre. DACIER.

CHANG. Ibid. *Pour Ciceron, l'on peut dire, &c.*] Premiere Traduction, avant l'Edition de 1683. *Pour Ciceron, à mon sens, il ressemble à un grand embrasement qui se répand par tout, s'élève en l'air, avec un feu dont la violence dure & ne s'éteint point: qui fait de differens effets, selon les differens endroits où il se trouve; mais qui se nourrit néanmoins & s'entretient toujours dans la diversité des choses où il s'attache. Mais vous pouvez,* &c.

avis, que comme un grand embrasement, il devore & consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses Ouvrages, & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toûjours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reste, le Sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagerations fortes, & dans les violentes passions, 4 quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lors qu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, 5 répandre une rosée agréable dans les esprits. Et certainement un Discours diffus est bien plus propre pour les Lieux communs, les Peroraisons, les Digressions, & géneralement pour tous ces Discours qui se font dans le Genre démonstratif. Il en est de même

4. *Quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur*] Cette modification *pour ainsi dire*, ne me paroît pas necessaire ici, & il me semble qu'elle affoiblit en quelque manière la pensée de Longin, qui ne se contente pas de dire, *que le Sublime de Démosthène vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur*; mais qui ajoûte, *quand il faut entièrement étonner*, &c. Je ne croi pas que le mot François *étonner*, demande de lui-même cette excuse, puisqu'il n'est pas si fort que le Grec ἐκπλῆξαι, quoi qu'il serve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'esprit de ceux qu'elle a presque touchés. DACIER.

5. *Répandre une rosée agréable, &c.*] Mr. le Févre & Mr. Dacier donnent à ce passage une interprétation fort subtile: mais je ne suis point de leur avis, & je rends ici le mot de καταντλῆσαι dans son sens le plus naturel, *arroser, rafraichir*, qui est le propre du stile abondant, opposé *au stile sec*. BOILEAU.

Ibid. *Répandre une rosée agréable dans les esprits.*] Outre que cette expression *répandre une rosée*, ne répond pas bien à l'a-

bon-

me pour les Histoires, les Traitez de Physique, & plusieurs autres semblables matières.

CHAPITRE XI.

De l'Imitation.

Pour retourner à notre Discours, Platon, dont le stile ne laisse pas d'être fort élevé, bien qu'il coule sans être rapide, & sans faire de bruit, nous a donné une idée de ce stile, que vous ne pouvez ignorer, si vous avez lû les Livres de sa République. * *Ces Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne savent ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont continuellement plongez dans les festins & dans la débauche, vont toûjours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La Verité*

* *Dialog. 9. pag. 585. Edit. de H. Etienne.*

bondance dont il est ici question, il me semble qu'elle obscurcit la pensée de Longin, qui oppose ici καταντλῆσαι à ἐκπλῆξαι, & qui après avoir dit que *le Sublime concis de Démosthène doit être emploié lorsqu'il faut entièrement étonner l'Auditeur*, ajoûte, *qu'on doit se servir de cette riche abondance de Ciceron lorsqu'il faut l'adoucir*. Ce καταντλῆσαι est emprunté de la Médecine: il signifie proprement *fovere, fomenter, adoucir*; & cette idée est venuë à Longin du mot ἐκπλῆξαι. Le Sublime concis est pour frapper; mais cette heureuse abondance est pour guérir les coups que ce Sublime a portez. De cette manière Longin explique fort bien les deux genres de discours que les anciens Rhéteurs ont établis, dont l'un, qui est pour toucher & pour frapper, est appelé proprement *Oratio vehemens*; & l'autre, qui est pour adoucir, *Oratio lenis*. Dacier.

Ibid. *Répandre une rosée.*] On verra dans ma Traduction Latine, & dans mes Remarques, que je suis ici du même sentiment que Mr. Dacier. Tollius.

té n'a point pour eux d'attraits ni de charmes: Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder; en un mot ils n'ont jamais goûté de pur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bêtes qui regardent toûjours en bas, & qui sont courbées vers la terre. Ils ne songent qu'à manger & à repaître, qu'à satisfaire leurs passions brutales; & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & perissent à la fin par leur gourmandise insatiable.

Au reste, ce Philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin? c'est l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illustres qui ont vécu avant nous. Car c'est le but que nous devons toûjours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prêtresse d'Apollon sur le sacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre, d'où sort un souffle, une vapeur toute céleste, qui la remplit

CHAP. XI. 1. *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté plusieurs.*] Il y a dans le Grec εἰ μὴ τὰ ἐπ' Ἰνδοὺς καὶ οἱ περὶ Ἀμμώνιον. Mais cet endroit est vraisemblablement corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au sujet dont il s'agit? BOILEAU.

Ibid. *Si Ammonius n'en avoit déja rapporté plusieurs.*] Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de singuliers*, τὰ ἐπ' εἴδους, comme Mr. le Févre a corrigé. DACIER.

2. *En effet, jamais, à mon avis.*] Il me semble que cette periode n'exprime pas toutes les beautez de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit: *En effet Platon semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses Traitez, de*

plit ſur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De même, ces grandes beautez, que nous remarquons dans les Ouvrages des Anciens, ſont comme autant de ſources ſacrées, d'où il s'élève des vapeurs heureuſes, qui ſe répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les eſprits même naturellement les moins échauffez: ſi bien que dans ce moment ils ſont comme ravis & emportez de l'enthouſiasme d'autrui. Ainſi voïons-nous qu'HERODOTE, & avant lui STE'SICHORE & ARCHILOQUE, ont été grans imitateurs d'HOME'RE. PLATON néanmoins eſt celui de tous qui l'a le plus imité: car il a puiſé dans ce Poëte, comme dans une vive ſource, dont il a détourné un nombre infini de ruiſſeaux: & j'en donnerois des exemples, [1] ſi AMMONIUS n'en avoit déja rapporté Pluſieurs.

Au reſte, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a euë, & qu'il s'eſt formée ſur les mœurs, l'invention, & les Ouvrages d'autrui. [2] En effet, jamais, à mon avis, [3] il n'eût mêlé de ſi gran-

de Philoſophie, & ne s'être jetté ſi ſouvent dans des expreſſions & dans des matières Poëtiques, que pour diſputer de toute ſa force le prix à Homère, comme un nouvel Athlète à celui qui a déja reçu toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde. Cela conſerve l'image que Longin a voulu donner des Athlètes, & c'eſt cette image qui fait la plus grande beauté de ce paſſage. DACIER.

Ibid. *En effet, jamais.*] J'avois déja remarqué cet endroit dans la premiere édition de Mr. Despréaux, avec intention de l'éclaircir un peu mieux: mais la remarque de Mr. Dacier m'en épargne la peine. TOLLIUS.

CHANG. 3. *Il n'eût mêlé de ſi grandes choſes &c.*] *Il ne dit*

dit

grandes choses dans ses Traitez de Philosophie, passant, comme il fait, du simple discours à des expressions & à des matières Poëtiques, s'il ne fût venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlète, disputer de toute sa force le prix à Homère, c'est-à-dire, à celui 4 qui avoit déja reçû les applaudissemens de tout le monde. Car, bien qu'il ne le fasse peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas néanmoins de lui servir beaucoup, puis qu'enfin, selon Hésiode *,

La noble jalousie est utile aux Mortels.

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux, & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précedé, puisque dans ces sortes de combats on peut même être vaincu sans honte?

CHA-

* *Opera & Dies*, V. 25.

de si grandes choses dans ses Traitez de Philosophie, que quand, du simple discours, passant à des expressions & à des matières Poëtiques, il vient, s'il faut ainsi dire, comme un nouvel &c. Premières éditions.

CHANG. 4. *Qui avoit déja* &c.] *Qui étoit déja l'admiration de tous les siecles.* Editions avant 1683.

CHAP. XII. 1. *Car ces grans Hommes que nous nous proposons à imiter.*] SÆNEQUE à la fin de son Epître XI. donne, pour les mœurs, la même règle que Longin propose ici pour l'éloquence.

2. *En effet, nous ne croirons pas.*] A mon avis, le mot Grec ἀγώνισμα ne signifie point ici, *prix*, mais *spectacle.* Longin dit, *En effet, de nous figurer que nous allons rendre compte de nos Ecrits devant un si célèbre Tribunal, & sur un Théâtre où nous avons de tels Heros pour Juges ou pour témoins,* ce

CHAPITRE XII.

De la manière d'imiter.

TOUTES les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il eſt bon de faire cette réflexion : Comment eſt-ce qu'HOMÈRE auroit dit cela ? Qu'auroient fait PLATON, DÉMOSTHENE, ou THUCYDIDE même, s'il eſt queſtion d'hiſtoire, pour écrire ceci en ſtile ſublime ? [1] Car ces grans Hommes que nous nous propoſons à imiter, ſe préſentant de la ſorte à notre imagination, nous ſervent comme de flambeaux, & nous élèvent l'ame presque auſſi haut que l'idée que nous avons conçûë de leur génie ; ſur tout ſi nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes : Que penſeroient Homère ou Démoſthène de ce que je dis, s'ils m'écoutoient ? quel jugement feroient-ils de moi ? [2] En effet, nous ne croirons pas avoir un médiocre prix à disputer, ſi nous pou-

ce ſera un ſpectacle bien propre à nous animer. Thucydide s'eſt ſervi plus d'une fois de ce mot dans le même ſens. Je ne rapporterai que ce paſſage du Livre VII. Ὁ γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζεν οἱ εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τοὺς ἀντιστρατήγους κομίσαι Λακεδαιμονίοις. GYLIPPE *eſtimoit que ce ſeroit un ſpectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en triomphe les deux Géneraux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat.* Il parle de Nicias & de Demoſthène, chefs des Athéniens. DACIER.

Ibid. *En effet nous ne croirons.*] C'eſt encore ici que je ne trouve pas juſte la Traduction Françoiſe : & j'ai montré ailleurs la force & la veritable ſignification de ces mots, ἀγὼν & ἀγώνισμα. On n'a qu'à voir ma Traduction Latine. TOLLIUS.

CHANG. Ibid. *En effet, nous ne croirons pas* &c.] On li-

pouvons nous figurer que nous allons, mais férieufement, rendre compte de nos Ecrits devant un fi célèbre Tribunal, & fur un théatre où nous avons de tels Heros pour Juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puiffant pour nous exciter, c'eft de fonger au jugement que toute la Pofterité fera de nos Ecrits. 3 Car fi un homme, 4 dans la défiance de ce jugement, a peur, pour ainfi dire, d'avoir dit quelque chofe qui vive plus que lui, fon efprit ne fauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits; & il ne fe donnera jamais la peine d'achever des Ou-

foit dans les premières éditions: *En effet, ce fera un grand avantage pour nous, fi nous pouvons nous figurer* &c.

3. *Car fi un homme dans la défiance de ce jugement.*] C'eft ainfi qu'il faut entendre ce paffage. Le fens que lui donne Mr. Dacier s'accommode affez bien au Grec; mais il fait dire une chofe de mauvais fens à Longin, puifqu'il n'eft point vrai qu'un Homme qui fe défie que fes ouvrages aillent à la pofterité, ne produira jamais rien qui en foit digne, & qu'au contraire cette défiance même lui fera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y paffer avec éloge. BOILEAU.

Ibid. *Car fi un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainfi dire, d'avoir dit quelque chofe qui vive plus que lui, &c.*] A mon avis, aucun Interprète n'eft entré ici dans le fens de Longin, qui n'a jamais eu cette penfée, qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque chofe qui vive plus que lui, ni même qu'il ne fe donnera pas la peine d'achever fes ouvrages. Au contraire, il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui furvive, quand il travailleroit fans ceffe, & qu'il feroit les plus grands efforts; *car fi un homme*, dit-il, *après avoir envifagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui furvive, il eft impoffible que les conceptions de fon efprit ne foient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainfi dire, fans pouvoir jamais* par-

Ouvrages qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la derniere Posterité.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CES *Images*, que d'autres appèlent *Peintures*, ou *Fictions*, sont aussi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au Discours. Ce mot d'*Images* se prend en géneral pour toute pensée propre à produire une expression, & qui fait

parvenir à la derniere posterité. Un homme qui écrit doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siècle, mais envisager toute la posterité. Cette idée lui élevera l'ame & animera ses conceptions, au lieu que si dès le moment que cette posterité se présentera à son esprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit digne d'elle, ce découragement & ce desespoir lui feront perdre toute sa force, & quelque peine qu'il se donne, ses Ecrits ne seront jamais que des avortons. C'est manifestement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriser par là une confiance aveugle & temeraire, comme il seroit facile de le prouver. DACIER.

Ibid. *Car si un homme.*] C'est une chose assez surprenante, que Mr. Dacier & moi nous nous soïons tant de fois rencontrez. Quand je considère sa traduction dans cet endroit j'y trouve un parfait raport avec la mienne, excepté le mot d'αὐτόθεν, que Mr. Boileau a aussi bien traduit que Mr. Dacier, & que j'ai expliqué par les mots, *ita protinus:* c'est-à-dire, *aussi tôt, quand il entreprend quelque ouvrage.* On trouve chez Suidas un fragment d'un ancien Poëte Grec; où la Renommée immortelle est appelée, *la Fille de l'Esperance:* Τέκνον dit il, ἐλπίδος ἄμβροτε φήμη. TOLLIUS.

CHANG. *Dans la défiance &c.*] *Dans la crainte de ce jugement, ne se soucie pas qu'aucun de ses ouvrages vive plus que lui, son esprit ne sauroit rien produire que &c.* Avant l'édition de 1683.

fait une peinture à l'esprit de quelque manière que ce soit. Mais il se prend encore dans un sens plus particulier & plus resserré, pour ces Discours que l'on fait, *lors que par un enthousiasme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il semble que nous voions les choses dont nous parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reste, vous devez savoir que les *Images*, dans la Rhétorique, ont tout un autre usage que parmi les Poëtes. En effet, le but qu'on s'y propose dans la Poësie, c'est l'étonnement & la surprise : au lieu que dans la Prose, c'est de bien peindre les choses, & de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir 1 en l'une & en l'autre rencontre.

* *Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux*
Ces Filles de l'Enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent : je les voi : mon supplice s'apprête.
2 *Quels horribles serpens leur sifflent sur la tête!*

Et ailleurs †:

Où fuirai je? Elle vient : Je la voi. Je suis mort.

Le

* *Paroles d'Euripide, dans son Oreste, V. 255.*
† *Euripide, Iphigénie en Tauride, V. 290.*

CHAP. XIII. 1. *En l'une & en l'autre rencontre.*] Je préférerois, *en l'un & l'autre Art.* Voïez ce qu'en dit Porphyre *de Abstinentia Animalium* lib. II. c. XLI : Τὸ μὲν γὰρ ποιητικὸν, καὶ προσεξέκαυσε τὰς ὑπολήψεις τῶν ἀνθρώπων τοῦ χρήματος, πρὸς ἔκπληξιν, καὶ γοητείαν πεποιημένον, κίνησιν τ' ἐμποιῆσαι, καὶ πίστιν περὶ τῶν ἀδυνάτων. TOLLIUS.

CHANG. 2. *Quels horribles serpens.*] *Mille horribles serpens*, avant l'édition de 1694.

5. Je

Le Poëte en cet endroit ne voïoit pas les Furies: cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux Auditeurs. Et veritablement 3 je ne saurois pas bien dire si EURIPIDE est aussi heureux à exprimer les autres passions: mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'est à quoi il s'est étudié particulierement, & il y a fort bien réüssi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grans sujets: de sorte qu'on lui peut appliquer ces Vers du Poëte:

* *A l'aspect du peril, au combat il s'anime:*

Et le poil herissé, 4 les yeux étincelans,

De sa queuë il se bat les côtez & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit †, où le Soleil parle ainsi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les rênes de ses Chevaux:

5 *Prens garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie*

Ne t'emporte au dessus de l'aride Libye.

Là

* *Iliad. 20. V. 170.*

† *Euripide dans son* Phaëton, *Tragedie perduë.*

3. *Je ne saurois pas bien dire.*] Mr. Despréaux s'est ici servi du texte corrompu; où il y avoit εἰ τισιν ἑτέροις, au lieu d'εἴ τις ἕτερος; c'est-à-dire, *si Euripide n'est pas plus heureux qu'aucun autre à exprimer les passions de l'amour & de la fureur, à quoi il s'est étudié avec une application très-particulière.* TOLLIUS.

4. *Les yeux étincelans.*] J'ai ajoûté ce vers que j'ai pris dans le texte d'Homère. BOILEAU.

5. *Prens garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie.*] Je trouve

quel-

Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

Et dans ces Vers suivans :

Aussi-tôt devant toi s'offriront sept Etoiles.
Dresse par là ta course, & sui le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main ;
De ses chevaux ailez il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair,

Pénè-

quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers : il me semble pourtant, que lors que le Soleil dit, *au dessus de la Libye, le sillon n'étant point arrosé d'eau, n'a jamais rafraichi mon char*, il parle plûtôt comme un homme qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. Mr. Despréaux a suivi ici tous les autres Interprètes, qui ont expliqué ce passage de la même manière, mais je croi qu'ils se sont fort éloignez de la pensée d'Euripide, qui dit : *Marche & ne te laisse point emporter dans l'air de Libye, qui n'aiant aucun mélange d'humidité, laissera tomber ton char.* C'étoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la solidité de l'air. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leurs principes de Physique. DACIER.

6. *Et du plus haut des Cieux.*] Le Grec porte, *au dessus de la Canicule ;* ὄπισθε νῶτα Σειρίου βεβὼς, ἵππευε. *Le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule.* Je ne voi pas pourquoi RUTGERSIUS, & Mr. LE FEVRE, veulent changer cet endroit, puisqu'il est fort clair, & ne veut dire autre chose, sinon que le Soleil monta au dessus de la Canicule, c'est-à-dire dans le centre du Ciel, où les Astrologues tiennent que cet Astre est placé, & comme j'ai mis, *au plus haut des Cieux ;* pour voir marcher Phaëton, & que de là il lui crioit encore : *Va par là, revien, détourne, &c.* BOILEAU.

Ibid. *Et du plus haut des Cieux.*] Mr. Despréaux dit dans

sa

Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
Le Pere cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste;
Lui montre encor sa route, 6 & du plus haut des Cieux,
Le suit autant qu'il peut, de la voix & des yeux,
Va par là, lui dit-il: revien: détourne: arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous

sa Remarque, que le Grec porte *que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule*, ὄπισθε νῶτα Σειρίου βεβώς. & il ajoute, qu'il ne voit pas pourquoi Rutgersius & Mr. le Févre veulent changer cet endroit qui est fort clair. Premierement ce n'est point Mr. le Févre, qui a voulu changer cet endroit: au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgersius*, qui lisoit Σειρίῳ, au lieu de Σειρίου. Il a dit seulement qu'il faut lire Σειρίου & cela est sans difficulté, parce que le pénultième pied de ce vers doit être un ïambe, ρίου. Mais cela ne change rien au sens. Au reste, Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule*; mais plûtôt que le Soleil pour suivre son fils monta à cheval sur un Astre qu'il appelle Σείριον, *Sirium*, qui est le nom géneral de tous les Astres, & qui n'est point du tout ici la Canicule: ὄπισθε ne doit point être construit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers suivant, de cette manière: *Πατὴρ δὲ βεβὼς νῶτα Σειρίου ἵππευε ὄπισθε παῖδα νουθετῶν; Le Soleil monté sur un Astre, alloit après son fils, en lui criant, &c.* Et cela est beaucoup plus vrai-semblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller seulement au centre du Ciel au dessus de la Canicule, & pour crier de là à son fils & lui enseigner le chemin. Ce centre du Ciel est un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton. DACIER.

* *Le ridicule de la correction de Rutgersius.*] SAUMAISE sur SOLIN, pag. 896. de l'édition de Paris, a le premier corrigé Rutgersius.

tous ses perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les suivoit dans les Cieux, s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe, pourroit-il peindre la chose comme il fait ? Il en est de même de cet endroit de sa *Cassandre* *, qui commence par

Mais, ô braves Troïens, &c.

7 ESCHYLE a quelquefois aussi des hardiesses & des images tout-à-fait nobles & heroïques, comme on le peut voir dans sa Tragédie intitulée, *Les Sept devant Thèbes*, où un Courrier venant apporter à Etéocle la nouvelle de ces sept Chefs, qui avoient tous impitoïablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi :

* *Sur*

* *Piece perduë.*

7. *Eschyle a quelquefois.*] Je ne trouve pas ici la connexion que je voudrois avec ce qui suit. Qu'on regarde seulement ma Traduction Latine, & on en verra la difference. TOLLIUS.

8. *S'expose quelquefois aux mêmes perils.*] Je me trompe fort, si un François entend le sens de ces paroles, sans qu'on leur donne quelque lumière. Car le mot Grec *κίνδυνος* signifie ici les pensées & les expressions, qui par leur sublimité aprochent fort de l'enflure, ou plutôt de l'enthousiasme qui va trop loin, & qui selon l'expression de Quintilien, rend le Poëte *grandiloquum usque ad vitium.* Car c'est de lui que Longin a tiré cette belle remarque. Mais je ne trouve pas que Longin ait ici autant de raison qu'il croit, de préferer cet *adoucissement* d'Euripide à l'expression *trop rude*, comme il l'appèle, *& mal polie* d'Eschyle. Car c'étoit le sentiment universel de presque tous les Païens, que dans les apparitions des Dieux tout se mouvoit & trembloit, non seulement les édifices & les palais, mais les montagnes même. Et voici ce que CLAUDIEN dit à cet égard des Temples, *lib. I. de raptu Proserpinæ :*

Jam

* *Sur un bouclier noir sept Chefs impitoïables*

Epouvantent les Dieux de fermens effroïables :

Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,

Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.

Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reste, bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe assez souvent dans des pensées rudes, grossieres & mal polies, Euripide néanmoins, par une noble émulation, [8] s'expose quelquefois aux mêmes perils. Par exemple, dans Eschyle †, le Palais de Lycurgue est émû, & entre en fureur à la vûë de Bacchus:

9 Le

* *V.* 42. † *Lycurgue*, Tragedie perdue.

Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri

Sedibus, & clarum dispergere culmina lumen

Adventum testata Dei.

Virgile dit le même des montagnes; *libro* VI. *Æn.*

Ecce autem primi sub lumina Solis & ortus

Sub pedibus mugire solum, juga cœpta moveri

Silvarum; visaque canes ululare per umbram,

Adventante Dea.

De sorte que cette apparition ne se faisoit jamais sans quelque prodige, ou, comme les Grecs le nomment, *διοσημεία*. Mais, comme je l'ai dit dans mes remarques Latines, ce n'est ni toute la pensée, ni le mot 'Ενθουσιᾷ, comme Mr. le Févre a crû, mais le seul mot *βακχεύει*, qui deplait à Longin, & cela, parce qu'il n'a pas tant de douceur, &

ne-

9 Le Palais en fureur mugit à son aspect.

Euripide emploie cette même pensée d'une autre manière, en l'adouciſſant néanmoins :

La Montagne à leurs cris répond en mugiſſant.

Sophocle n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Oedipe mourant, & s'enſeveliſſant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuſe ; & dans cet endroit, où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins, pour cette apparition, que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions

ne nous donne pas une idée ſi délicate que le mot *συμβακχεύει* : qui marque un mouvement libre, agréable, & qui vient d'une volonté emportée plutôt par la joie que lui cauſe la vûë d'un ſi grand Dieu, que par l'effort ou par la préſence de ſa Divinité. Tollius.

9. *Le Palais en fureur mugit à ſon aspect.*] Le mot *mugir* ne me paroit pas aſſez fort pour exprimer ſeul le *ἐνθουσιᾷ* & le *βακχεύειν* d'Eſchyle ; car ils ne ſignifient pas ſeulement *mugir*, mais *ſe remuer avec agitation, avec violence.* Quoique ce ſoit une folie de vouloir faire un vers mieux que Mr. Despréaux, je ne laiſſerai pas de dire que celui d'Eſchyle ſeroit peut-être mieux de cette manière pour le ſens.

Du Palais en fureur les combles ébranlés

Tremblent en mugiſſant.

Et celui d'Euripide :

Le

lions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous disions, 10 les *Images* dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de croïance; au lieu que dans la Rhétorique le beau des *Images*, c'est de représenter la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la verité. Car une invention Poëtique & fabuleuse, dans une Oraison, traîne nécessairement avec soi 11 des digressions grossieres & hors de propos, & tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs; ils voient quelquefois les Furies, ces grans Orateurs, aussi bien que les Poëtes tragiques; & les bonnes gens ne prennent pas garde que lors qu'Oreste dit dans Euripide:

* *Toi*

La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris.

DACIER.

10. *Les Images dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.*] C'est le sens que tous les Interprètes ont donné à ce passage: mais je ne croi pas que ç'ait été la pensée de Longin; car il n'est pas vrai que dans la Poësie les images soient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les images de la Rhétorique. Longin dit simplement, *que dans la Poësie les images sont poussées à un excès fabuleux & qui passe toute sorte de créance.* DACIER.

11. *Des digressions grossieres.*] Ce n'est pas tout-à-fait le sentiment de Longin. Si je ne me trompe, il auroit falu le traduire de cette manière: *Car c'est une terrible faute, & tout-à-fait extravagante, de se servir dans celle-là des images & des fictions Poëtiques & fabuleuses, qui sont tout-à-fait impossibles.* Quand on prendra la peine de regarder mes remarques Latines, & de les conferer avec ma traduction, on y verra plus de jour. TOLLIUS.

11. *Si*

* *Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,*
Déesse, cesse enfin de me persecuter;

il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *Images* dans la Rhétorique? C'est qu'outre plusieurs autres proprietez, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le Discours. Si bien qu'étant mêlées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement, mais elles domptent, pour ainsi dire, elles soumettent l'Auditeur. 12 *Si un homme*, dit un Orateur, *a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à même tems vienne annoncer que les prisons sont ouvertes, & que les prison-*

* *Oreste, Tragédie, V.* 264.

12. *Si un homme &c.*] Ciceron s'est très-bien servi de cet endroit, quand il dit (l. IV. contra Verrem c. XLIII.) *Intereà ex clamore fama tota urbe percrebuit, expugnari Deos patrios, non hostium adventu inopinato, neque repentino prædonum impetu, sed ex domo atque cohorte prætoriâ manum fugitivorum instructam armatamque venisse. Nemo Agrigenti neque ætate tam affectâ, neque viribus tam infirmis fuit, qui non illa nocte eo nuntio excitatus surrexerit, telumque, quod cuique fors offerebat, arripuerit. Itaque brevi tempore ad fanum ex tota urbe concurritur.* TOLLIUS.

13. *Ce n'est point*, dit il, *un Orateur qui a fait passer cette Loi, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.*] Pour conserver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce passage d'Hyperide il faut traduire: *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Car c'est en cela que consiste l'image. *La bataille a écrit cette Loi.* Au lieu qu'en disant, *la bataille a fait passer cette Loi*, on ne conserve plus l'image, ou elle est du moins fort peu sensible. C'étoit même chez les Grecs le terme propre, *écrire une Loi, une Ordonnance, un Edit*, &c. Mr. Despréaux a évité cette expression, *écrire une Loi*, parce qu'elle n'est pas Françoise dans ce sens-là; mais il auroit pû mettre,

sonniers de guerre se sauvent ; il n'y a point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifferent, qui ne coure de toute sa force au secours. Que si quelqu'un, sur ces entrefaites, leur montre l'auteur de ce desordre, c'est fait de ce malheureux ; il faut qu'il perisse sur le champ, & on ne lui donne pas le tems de parler.

HYPERIDE s'est servi de cet artifice dans l'Oraison, où il rend compte de l'Ordonnance qu'il fit faire, après la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. 13 *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a fait passer cette Loi ; c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Au même tems qu'il prouve la chose par raison, il fait une *Image*, & 14 par cette pro-

tre, *ce n'est pas un Orateur qui a fait cette Loi*, &c. Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoisie à tous les habitans d'Athènes indifferemment, la liberté aux esclaves ; & qu'on envoïeroit au Pirée les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance, dans la Vie d'Hyperide, & il cite même un passage, qui n'est pourtant pas celui dont il est question. Il est vrai que le même passage rapporté par Longin, est cité fort differemment par Démétrius Phaleréus, *Ce n'est pas*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loi, c'est la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moi je suis persuadé que ces derniers mots, *qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράψων, ne sont point d'Hyperide ; elles sont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajoûter quelque chose à la pensée de cet Orateur, & l'embellir même, en expliquant par une espèce de pointe, le mot πόλεμος ἔγραψεν, *la guerre a écrit*, & je m'assure que cela paroîtra à tous ceux qui ne se laissent point éblouir par de faux brillans. DACIER.

Ibid. *Ce n'est point, dit-il, un Orateur &c.*] On eût pû traduire : *Ce n'est point, dit-il, l'Orateur.* Cela seroit un peu plus fort. TOLLIUS.

14. *Par cette propositien.*] J'aimerois mieux dire, *& par ce tour d'adresse il fait plus &c.* TOLLIUS.

propoſition qu'il avance, il fait plus que perſuader & que prouver. Car comme en toutes choſes on s'arrête naturellement à ce qui brille & éclate davantage, l'eſprit de l'Auditeur eſt aiſément entraîné par cette Image qu'on lui preſente au milieu d'un raiſonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de ſi près la force des preuves, à cauſe de ce grand éclat dont elle couvre & environne le Diſcours. Au reſte, il n'eſt pas extraordinaire que cela faſſe cet effet en nous, puiſqu'il eſt certain que de deux corps mêlez enſemble, celui qui a le plus de force attire toujours à ſoi la vertu & la puiſſance de l'autre. Mais c'eſt aſſez parlé de cette Sublimité, qui conſiſte dans les penſées & qui vient, comme j'ai dit, ou de *la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation*, ou de *l'Imagination*.

CHAPITRE XIV.

Des Figures; & premièrement de l'Apoſtrophe.

IL faut maintenant parler des Figures, pour ſuivre l'ordre que nous nous ſommes preſcrit. Car, comme j'ai dit, elles ne font pas une des moindres parties du Sublime, lors qu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce ſeroit un Ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, ſi nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le Diſcours. C'eſt pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuent le plus au Sublime-

bliine : seulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. DE'MOSTHE'NE veut justifier sa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à PHILIPPE. Quel étoit l'air naturel d'énoncer la chose? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Messieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté & le salut de toute la Grèce, & vous en avez des exemples qu'on ne sauroit dementir. Car on ne peut pas dire que ces grans Hommes aient failli, qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platées.* Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un Dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grèce: * *Non Messieurs, non, vous n'avez point failli: j'en jure par les mânes de ces grans Hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon.* Par cette seule forme de serment, que j'appellerai ici *Apostrophe*, il déifie ces anciens Citoïens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux, par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses Juges l'esprit & les sentimens de ces illustres Morts; & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique manière d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux, & si dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ses Auditeurs comme une espèce de contrepoison & d'antidote, qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur élève le courage par des loüan-

* *De Corona, pag. 343. Edit. Basil.*

loüanges. En un mot il leur fait concevoir, qu'ils ne doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine; & par tous ces differens moïens, renfermez dans une seule figure, il les entraîne dans son parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce serment se trouve dans Eupolis, quand il dit:

On ne me verra plus affligé de leur joie.
J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

1 Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on le fait. Or dans le passage de ce Poëte il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle aux Athéniens heureux, & dans un tems où ils n'avoient pas besoin de consolation. 2 Ajoûtez, que dans ce serment il ne jure pas, comme Démosthène, par des Hommes qu'il rende immortels; & ne songe point à faire naître dans l'ame des Atheniens des sentimens dignes de la vertu de leurs Ancêtres: vû qu'au lieu de jurer par le nom

CHAP. XIV. 1. *Mais il n'y a pas grande finesse.*] Ce jugement est admirable, & Longin dit plus lui seul que tous les autres Rhéteurs qui ont examiné le passage de Démosthène. QUINTILIEN avoit pourtant bien vû que les sermens sont ridicules, si l'on n'a l'adresse de les emploïer aussi heureusement que l'Orateur; mais il n'avoit point fait sentir tous les défauts que Longin nous explique clairement dans le seul examen qu'il fait de ce serment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX. DACIER.

CHANG. 2. *Ajoûtez, que dans ce serment &c.*] Première tra-

nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuſe à jurer par une choſe inanimée, telle qu'eſt un combat. Au contraire, dans Démoſthène ce ferment eſt fait directement pour rendre le courage aux Athéniens vaincus, & pour empêcher qu'ils ne regardaſſent dorênavant, comme un malheur, la bataille de Cheronée. De ſorte que, comme j'ai déja dit, dans cette ſeule figure, il leur prouve par raiſon qu'ils n'ont point failli; il leur en fournit un exemple; il le leur confirme par des ſermens; il fait leur éloge, & 3 il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à notre Orateur: Il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous maniïez les affaires de la République, & vous jurez par les victoires que nos Ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher ſûrement, il a ſoin de règler ſes paroles, & n'emploie que celles qui lui ſont avantageuſes, faiſant voir que même dans les plus grans emportemens il faut être ſobre & retenu. 4 En parlant donc de ces victoires de leurs Ancêtres, il dit: *Ceux qui ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine; ceux qui ont donné*

traduction, avant l'édition de 1683: *Ajoûtez, que par ce ſerment il ne traite pas, comme Démoſthène, ces grans hommes d'immortels, & ne ſonge point &c.*

CHANG. 3. *Il les exhorte à la guerre contre Philippe.*] Ces deux mots furent ajoûtez dans l'édition de 1683.

CHANG. 4. *En parlant donc de ces victoires &c.*] Premières éditions: *En diſant donc que leurs Ancêtres avoient combatu par terre à Marathon, & par mer à Salamine, avoient donné bataille près d'Artémiſe & de Platées; il ſe garde bien de dire qu'ils en fuſſent ſortis victorieux. Il a ſoin de taire &c.*

CHAP

donné bataille près d'Artemise & de Platées. Il se garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu.* Il a soin de taire l'évenement, qui avoit été aussi heureux en toutes ces batailles, que funeste à Cheronée, & prévient même l'Auditeur, en poursuivant ainsi: *Tous ceux, ô Eschine, qui sont peris en ces rencontres, ont été enterrez aux dépens de la République, & non pas seulement ceux dont la fortune a secondé la valeur.*

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soûtenir.

IL ne faut pas oublier ici une réflèxion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'est que si les Figures naturellement soûtiennent le Sublime, le Sublime de son côté soûtient merveilleusement les Figures: mais où, & comment; c'est ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il est certain qu'un Discours où les Figures sont emploïées toutes seules, est de soi-même suspect d'adresse, d'artifice,

CHAP. XV. 1. *Et ne sauroit souffrir qu'un chetif.*] Il me semble que ces deux expressions *chetif Rhetoricien* & *finesses grossières* ne peuvent s'accorder avec ces charmes du discours dont il est parlé six lignes plus bas. Longin dit, & *ne sauroit souffrir qu'un simple Rhétoricien*, *τεχνίτης ῥήτωρ*, *entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites finesses*, *σχηματίοις*. DACIER.

Ibid. *Et ne sauroit souffrir.*] *Τεχνίτης ῥήτωρ* est ici un Orateur qui se sert de tous les artifices de son Art, pour duper ses Juges, ou pour les attirer au moins dans ses sentimens. Et quand cela se fait un peu trop ouvertement, & qu'un Juge habile s'en apperçoit il s'en offense. C'est pourquoi

PHI-

tifice, & de tromperie ; principalement lors qu'on parle devant un Juge souverain, & sur tout si ce Juge est un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roi, ou un Géneral d'Armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'Orateur, [1] & ne sauroit souffrir qu'un chetif Rhétoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de grossières finesses. Il est même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une espèce de mépris, il ne s'effarouche entièrement : & bien qu'il retienne sa colère, [2] & se laisse un peu amolir aux charmes du discours, il a toûjours une forte répugnance à croire ce qu'on lui dit. C'est pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, & lors qu'on ne reconnoît point que c'est une Figure. Or il n'y a point de secours ni de remède plus merveilleux pour l'empêcher de paroître, que le Sublime & le Pathétique ; parce que l'Art ainsi renfermé au milieu de quelque chose de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'est plus suspect d'aucune tromperie. Je ne vous en saurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déja

PHILOSTRATE dans la Vie d'APOLLONIUS l. VIII. ch. II. le dissuade serieusement. Δεινότης γὰρ, dit-il, ἐν δικαστηρίοις ἡ περὶ φανερὰ, κἂν διαβάλλοι τινὰ ὡς ἐπιβουλεύοντα τοῖς ψηφιζομένοις. Ἡ δ' ἀφανὴς κἂν ἀπέλθοι κρατοῦσα. Τὸ γὰρ λαθεῖν τοὺς δικάζοντας ὡς δεινός ἐστιν, ἀληθεστέρα δεινότης. TOLLIUS.

2. *Et se laisse un peu amolir aux charmes du discours.*] Tout cela ne se trouve pas dans le Grec. Je pense que notre Auteur veut dire, que quand le Juge auroit même assez de force & de prudence pour retenir sa colère, & ne la pas faire éclater, il s'opiniâtreroit néanmoins à rejetter tout ce que l'Orateur lui pourroit dire. TOLLIUS.

déja rapporté : *J'en jure par les mânes de ces grans Hommes, &c.* Comment est-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il se sert ? N'est-il pas aisé de reconnoître que c'est par l'éclat même de sa pensée ? Car comme les moindres lumieres s'évanouïssent quand le Soleil vient à éclairer ; de même, toutes ces subtilitez de Rhétorique disparoissent à la vuë de cette grandeur qui les environne de tous côtez. La même chose, à peu près, arrive dans la Peinture. 3 En effet, que l'on colore plusieurs choses également tracées sur un même plan, & qu'on y mette le jour & les ombres ; il est certain que ce qui se présentera d'abord à la vuë, ce sera le lumineux, à cause de son grand éclat, qui fait 4 qu'il semble sortir hors du Tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime & le Pathétique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent davantage, & semblent toucher de plus près notre esprit, que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

CHA-

CHANG. 3. *En effet, que l'on colore &c.*] Première manière : *En effet, qu'on tire plusieurs lignes parallèles sur un même plan, avec les jours & les ombres ; il est certain &c.*

4. *Qu'il semble sortir hors du Tableau.*] Κείμενον ἔξοχον, καὶ ἐγγυτέρω παραπολὺ φαίνεται. Κείμενον ne signifie rien en cet endroit. Longin avoit sans doute écrit, καὶ οὐ μόνον ἔξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω &c. *ac non modò eminens, sed & propius multò videtur : Et paroît non seulement relevé, mais même plus proche.* Il y a dans l'ancien Manuscrit, καιόμενον ἔξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω &c. Le changement de ΚΑΙ ΟΥ ΜΟΝΟΝ en ΚΑΙΟΜΕΝΟΝ, est fort aisé à comprendre. BOIVIN.

CHAP.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUE dirai-je des demandes & des interrogations? Car qui peut nier que ces sortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au discours? * *Ne voulez-vous jamais faire autre chose*, dit DÉMOSTHÈNE aux Athéniens, *qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres; Que dit-on de nouveau? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voïez? Un homme de Macédoine se rend Maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grèce. Philippe est-il mort? dira l'un: Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé que vous importe, Messieurs, qu'il vive, ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit délivrez, vous vous feriez bien-tôt vous-mêmes un autre Philippe.* Et ailleurs: *Embarquons-nous pour la Macédoine. Mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe? La guerre même, Messieurs, nous découvrira 1 par où Philippe est facile à vaincre.* S'il eût dit la chose simplement, son discours n'eût

* *Première Philippique p. 15. Edit. de Basle.*

CHAP. XVI. 1. *Par où Philippe est facile à vaincre.*] Le Grec porte, *la guerre même nous découvrira le foible de l'état, ou des affaires de Philippe.* Tacite a égard à ce passage de Démosthène, quand il dit l. 2. histor. *Aperiet & recludet contecta & tumescentia victricium partium vulnera bellum ipsum.* Où j'aimerois mieux lire, *ulcera*; bien que je sache que le mot *vulnera* se trouve quelquefois dans cette signification. TOLLIUS.

n'eût point répondu à la majesté de l'affaire dont il parloit: au lieu que par cette divine & violente manière de se répondre sur le champ à soi-même, comme si c'étoit une autre personne, non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plausible & plus vrai-semblable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet, que lors qu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naître. Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'interrogations & de réponses. 2 Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre, 3 & de dire ce qu'ils savent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus méditez pour des choses dites sur l'heure 4 & dans la chaleur ***** 5 Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement

CHANG. 2. *Car ceux qu'on interroge, sentent* &c.] Première manière: *Car ceux qu'on interroge sur une chose dont ils savent la verité, sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre. Si bien que &c.*

3. *Et de dire ce qu'ils savent de vrai.*] J'avois déja considéré cette periode dans la première édition, comme ne s'accordant pas tout-à-fait avec le texte Grec: mais Mr. Boileau l'a un peu changée, de sorte qu'on n'y trouve rien à dire. Je l'expliquai ainsi: *Car comme d'ordinaire ceux qu'on interroge, s'irritent, & répondent sur le champ à ce qu'on leur demande, avec quelque émotion de cœur, & avec un ton qui nous exprime & nous fait voir les veritables sentimens de leur ame, il arrive le plus souvent que l'Auditeur se laisse duper & tromper par cette Figure, & qu'il prend le discours,* &c. TOLLIUS.

4. *Et dans la chaleur.*] Le Grec ajoûte: *Il y a encore un autre moïen; car on le peut voir dans ce passage d'*HERODOTE, *qui*

ment au discours, que d'en ôter les liaisons. En effet, un discours, que rien ne lie & n'embarasse, marche & coule de soi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vîte, que la pensée même de l'Orateur. * *Aiant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble.* Il en est de même de ces paroles d'EURYLOQUE à ULYSSE dans HOMERE:

† *Nous avons, par ton ordre, à pas précipitez,*
Parcouru de ces Bois les sentiers écartez:
6 *Nous avons, dans le fond d'une sombre vallée,*
Découvert de Circé la maison reculée.

Car ces periodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même

* *Xenoph. Hist. Gr. liv. 4. pag. 519. Edit. de Leuncla.*
† *Odyss. l. 10. V. 251.*

qui est extrèmement sublime. Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces paroles en cet endroit qui est fort defectueux: puisqu'elles ne forment aucun sens, & ne serviroient qu'à embarrasser le Lecteur. BOILEAU.

5. *Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours que d'en ôter les liaisons.*] J'ai suppleé cela au texte: parce que le sens y conduit de lui-même. BOILEAU.

6. *Nous avons dans le fond.*] Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme si l'endroit étoit défectueux; mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste, & ne regarde que ces deux periodes sans conjonction: *Nous avons par ton ordre*, &c. & ensuite: *Nous avons dans le fond* &c. BOILEAU.

même tems 7 & le force de parler. C'est ainsi qu'Homère fait ôter, où il faut, les liaisons du discours.

CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir, que de ramasser ensemble plusieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainsi mêlées, entrant, par ce moyen, dans une espèce de societé, se communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement: comme on le peut voir dans ce passage de l'Oraison de DE'MOSTHE'NE contre MIDIAS, où en même tems il ôte les liaisons de son discours, & mêle ensemble les Figures de Répétition & de Description. * *Car tout homme*, dit cet Orateur, *qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celui qui a été outragé ne sauroit peindre dans un récit.* Et de peur que dans la suite son discours ne vînt à se relâcher, sachant bien que l'ordre appartient à un esprit rassis, & qu'au contraire le desordre est la marque de la passion, qui n'est en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame; il poursuit dans la même diversité de Figures. † *Tantôt il le frappe comme ennemi, tantôt pour lui faire insulte,*

* *Contre Midias. pag. 395. Edit. de Basle.* † *Ibid.*

7. *Et le force de parler.*] La restitution de Mr. le Févre est fort bonne, *συνδιώκοντας*, & non pas *συνδιοικοῦντας*. J'en avois fait la remarque avant lui. BOILEAU.

CHAP.

te, tantôt avec les poings, tantôt au visage. Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres, l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puissamment ses Juges, que s'ils le voïoient frapper en leur présence. Il revient à la charge, & poursuit, comme une tempête: * *Ces affronts émeuvent, ces affronts transportent un homme de cœur, & qui n'est point accoûtumé aux injures. On ne sauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action.* Par ce changement continuel, il conserve par tout le caractère de ces Figures turbulentes: tellement que dans son ordre il y a un desordre; & au contraire, dans son desordre il y a un ordre merveilleux. 1 Pour preuve de ce que je dis, mettez, par plaisir, les conjonctions à ce passage, comme font les Disciples d'Isocrate: *Et certainement il ne faut pas oublier que celui qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses, premierement par le geste, ensuite par les yeux, & enfin par la voix même, &c.* . . . . . Car en égalant & applanissant ainsi toutes choses par le moïen des liaisons, vous verrez que d'un Pathétique fort & violent vous tomberez dans une petite afeterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon; & que toute la force de votre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même. Et comme il est certain que si on lioit le corps d'un homme qui court, on lui feroit perdre toute sa force, de même, si vous allez embarrasser

* *Ibid.*

CHAP. XVII. CHANG. 1. *Pour preuve de ce que je dis.*] Au lieu de ces mots on lisoit: *Qu'ainsi ne soit* dans les premières éditions.

raſſer une paſſion de ces liaiſons & de ces particules inutiles, elle les ſouffre avec peine; [2] vous lui ôtez la liberté de ſa courſe, & cette impétuoſité qui la faiſoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

[1] IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'eſt autre choſe que *la transpoſition des penſées ou des paroles dans l'ordre & la ſuite d'un Diſcours.* Et cette figure porte avec ſoi le caractère veritable d'une paſſion forte & violente. En effet, voïez tous ceux qui ſont émus de colere, de dépit, de jalouſie, ou de quelque autre paſſion que ce ſoit; car il y en a tant que l'on n'en ſait pas le nombre; leur eſprit eſt dans une agitation continuelle. 2 A peine ont-ils formé un deſſein qu'ils en conçoivent auſſi-tôt un autre; & au milieu de celui-ci, s'en propoſant encore de nouveaux, où

2. *Vous lui ôtez.*] *Parce que vous lui ôtez.* TOLLIUS.

CHAP. XVIII. 1. *Il faut donner rang.*] *Il faut conſiderer d'un même œil les Hyperbates.* TOLLIUS.

2. *A peine ont-ils formé un deſſein.*] J'aime mieux, *à peine ont-ils commencé à former un diſcours, qu'ils ſe jettent fort ſouvent ſur une autre penſée, & comme s'ils avoient oublié ce qu'ils commençoient de dire, ils y entremêlent hors de propos ce qui leur vient dans la fantaiſie, & après cela ils reviennent à leur première démarche.* TOLLIUS.

3. *Si donc vous voulez.*] Tous les Interprètes d'Herodote & ceux de Longin, ont expliqué ce paſſage comme Mr. Deſpreaux. Mais ils n'ont pas pris garde, que le verbe Grec ἐνδέκεσθαι ne peut pas ſignifier *éviter*, mais *prendre*, & que ταλαιπωρία n'eſt pas plus ſouvent emploïe pour *miſère*, *cala-*

où il n'y a ni raiſon ni rapport, ils reviennent ſouvent à leur première réſolution. La paſſion en eux eſt comme un vent léger & inconſtant, qui les entraîne, & les fait tourner ſans ceſſe de côté & d'autre : ſi bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de ſentimens oppoſez, ils changent à tous momens de penſée & de langage, & ne gardent ni ordre ni ſuite dans leurs diſcours.

Les habiles Ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la Nature, ſe ſervent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'eſt jamais dans un plus haut degré de perfection, que lors qu'il reſſemble ſi fort à la Nature, qu'on le prend pour la Nature même; & au contraire la Nature ne réüſſit jamais mieux que quand l'Art eſt caché.

Nous voïons un bel exemple de cette transpoſition dans HERODOTE, où DENYS Phocéen parle ainſi aux Ioniens: * *En effet, nos affaires ſont réduites à la dernière extrémité, Meſſieurs. Il faut néceſſairement que nous ſoyions libres, ou esclaves, & esclaves miſerables.* 3 *Si donc*

* *Herodote, liv. 6. pag. 338. Edit. de Francfort.*

calamité, que pour *travail, peine.* Herodote oppoſe manifeſtement ταλαιπωρίας ἐνδέκεσθαι, *prendre de la peine, n'apprébender point la fatigue*, à μαλακίῃ διαχρῆσθαι, *être lâche, pareſſeux* : & il dit, *ſi donc vous ne voulez point apprébender la peine & la fatigue, commencez dès ce moment à travailler, & après la défaite de vos ennemis vous ſerez libres.* Ce que je dis paroîtra plus clairement, ſi on prend la peine de lire le paſſage dans le ſixième Livre d'Herodote, à la Section XI. DACIER.

Ibid. *Si donc vous voulez.*] Je penſe qu'on exprimeroit mieux la force de cette penſée en diſant : *Si donc vous voulez à preſent vous reſoudre à ſouffrir un peu de travail & de fatigue*

donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut, sans differer, embrasser le travail & la fatigue, & acheter votre liberté par la défaite de vos ennemis. S'il eût voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eût parlé: *Messieurs, il est maintenant tems d'embrasser le travail & la fatigue. Car enfin nos affaires sont réduites à la dernière extrémité, &c.* Premièrement donc il transpose ce mot, *Messieurs*, & ne l'insère qu'immédiatement après leur avoir jetté la fraïeur dans l'ame, comme si la grandeur du peril lui avoit fait oublier la civilité, qu'on doit à ceux à qui l'on parle en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter: *En effet nos affaires sont reduites à la dernière extrémité*; afin qu'il ne semble pas que ce soit un Discours étudié qu'il leur apporte; mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. THUCYDIDE a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le

tigue, cela vous donnera bien au commencement quelque embarras & quelque fâcherie, mais vous en tirerez aussi ce profit, de voir vos ennemis défaits par votre courage, & votre liberté recouvrée & mise en sûreté. Mr. Dacier a vû le foible de la traduction dans cet endroit, aussi-bien que moi: & l'on peut confronter ses paroles avec ma traduction Latine. TOLLIUS.

CHANG. 4. *Démosthène est en cela* &c.] Dans les premières éditions: *Pour Démosthène, qui est d'ailleurs bien plus retenu que Thucydide, il ne l'est pas en cela; & jamais personne n'a plus aimé les Hyperbates. Car dans la passion* &c.

5. *En effet, pour Thucydide.*] M. Despréaux a fait bien du changement ici dans sa seconde édition. Mais je ne puis pas comprendre, pourquoi il a attribué dans celle-ci à Thucydide

le plus naturel & qu'on diroit ne pouvoir être ſeparées.

4 DÉMOSTHÈNE eſt en cela bien plus retenu que lui. 5 En effet, pour Thucydide, jamais perſonne ne les a répanduës avec plus de profuſion, & on peut dire qu'il en ſoûle ſes Lecteurs. Car dans la paſſion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, eſt dit ſur le champ, il traîne ſans ceſſe l'Auditeur par les dangereux détours de ſes longues transpoſitions. Aſſez ſouvent donc il ſuspend ſa premiére penſée, comme s'il affectoit tout exprès le deſordre: & entremêlant au milieu de ſon diſcours pluſieurs choſes differentes, qu'il va quelquefois chercher, même hors de ſon ſujet, il met la fraïeur dans l'ame de l'Auditeur, qui croit que tout ce diſcours va tomber, & l'intereſſe malgré lui dans le peril où il penſe voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lors qu'on ne s'y attendoit plus, diſant à propos ce qu'il y avoit ſi long-tems qu'on cherchoit; par cette Transpoſition également hardie & dangereuſe, il touche bien davantage que s'il eût gardé un ordre dans ſes paroles. Il y a tant

cydide ce qui appartient à Demoſthène. Car ce πολὺ τὸ ἀγωνιστικὸν, καὶ τὸ ἐξ ὑπογύου λέγειν, & tout ce qui ſuit, ne peut être entendu que de Démoſthène, qui eſt proprement le modéle d'un Orateur parfaitement ſublime. Même je ne trouve pas la traduction ici trop juſte. J'euſſe dit: *Démoſthène eſt en cela bien plus retenu que lui, mais il ſurpaſſe néanmoins de beaucoup tous les autres; & par ces Transpoſitions, & par cette maniére de dire ce qu'il dit ſur le champ, il nous fait paroître la force d'un diſcours vigoureux, & qui ébranle les ames. Et, comme ſi cela n'étoit pas aſſez, il jette les Auditeurs dans le même embarras, & les traine par les memes détours de ſes longues Transpoſitions, où il leur ſemble qu'il s'égare.* TOLLIUS.

tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter.

CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

IL n'en faut pas moins dire de ce qu'on appele *Diversitez de cas*, *Collections*, *Renversemens*, *Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui étant, comme vous savez, extrèmement fortes & véhémentes, peuvent beaucoup servir par conséquent à orner le discours, & contribuent en toutes manières au Grand & au Pathétique. Que dirai-je des changemens de Cas, de Tems, de Personnes, de Nombre, & de Genre? En effet, qui ne voit com-

CHAP. XIX. 1. *Par exemple, pour ce qui regarde.*] Je ne trouve pas ici ce que le Grec me dit. Tâchons de le suivre: *Ici ma pensée n'est pas de dire, que la seule sorte de changement de Nombre, qui donne du lustre & de l'ornement à un discours, soit celle qui dans une terminaison Singuliere a pourtant toute la force & toute la vertu des Pluriels; comme par exemple; Aussi-tôt &c. Je regarde plus ici les Pluriels, que j'estime d'autant plus dignes de remarque*, &c. TOLLIUS.

2. *Aussi-tôt un grand Peuple, &c.*] Quoiqu'en veuille dire Mr. le Fevre, il y a ici deux Vers; & la Remarque de Langbaine est fort juste. Car je ne voi pas pourquoi, en mettant θῦνον, il est absolument nécessaire de mettre καὶ. BOILEAU.

Ibid. *Aussi-tôt un grand Peuple accourant sur le port.*] Voici le passage Grec, *αὐτίκα λαὸς ἀπείρων θύνων ἐπ' ἠιόνεσσι διεσπάρμενοι κελάδησαν*, Langbaine corrige θῦνον pour θύνων, & il fait une fin de vers avec un vers entier,

—— —— *αὐτίκα λαὸς ἀπείρων*
Θῦνον ἐπ' ἠιόνεσσι διεσπάρμενοι κελάδησαν.

Mais

combien toutes ces choſes ſont propres à diverſifier & à ranimer l'expreſſion? 1 Par exemple, pour ce qui regarde le changement de Nombre, ces Singuliers, dont la terminaiſon eſt ſinguliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels:

2 *Auſſi-tôt un grand Peuple accourant ſur le Port,*
Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces Singuliers ſont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du ſon & de l'emphâſe. Tels ſont ces Pluriels qui ſortent de la bouche d'OEDIPE dans SOPHOCLE:

* *Hy-*

Mais M. le Févre ſoûtient que c'eſt de la proſe, qu'il n'y faut rien changer & que ſi l'on mettoit θῦνον, il faudroit auſſi ajoûter un καὶ, καὶ διεστάλμοι. Mr. Despreaux le determine ſur cela, & il ſuit la remarque de Langbaine, qui lui a paru plus juſte; parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoi, en mettant θῦνον, on eſt obligé de mettre la liaiſon καὶ. Il veut dire ſans doute, & cela eſt vrai, que deux verbes ſe trouvent très-ſouvent ſans liaiſon, comme dans le paſſage d'Homere que Longin rapporte dans le Chap. XVI: mais il devoit prendre garde que, dans ce paſſage, chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'ici il n'y auroit qu'un ſeul vers pour les deux verbes, ce qui eſt entierement oppoſé au génie de la Langue Grecque, qui ne ſouffre pas qu'un ſeul vers renferme deux verbes de même tems, & un participe, ſans aucune liaiſon. Cela eſt certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet aſyndeton, que l'on veut faire dans ce prétendu vers, au lieu de lui donner de la force & de la vîteſſe, l'énerve, & le rend languiſſant. DACIER.

 3. Car

* *Hymen, funeste Hymen, tu m'as donné la vie :*
Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé.
Et par là tu produis & des fils, & des peres,
Des freres, des maris, des femmes, & des meres:
Et tout ce que du Sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Tous ces differens noms ne veulent dire qu'une seule personne, c'est à savoir, Oedipe d'une part, & sa mere JOCASTE de l'autre. Cependant, par le moïen de ce nombre ainsi répandu & multiplié en divers Pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'est par un même pléonasme, qu'un Poëte a dit:

On vit les Sarpédons & les Hectors paroître.

Il en faut dire autant de ce passage de Platon, à propos des Athéniens, que j'ai rapporté ailleurs. † *Ce ne sont point des Pélops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni des hommes nez*

* *Oedip. Tyran. V.* 1417.
† *Platon.* Menexenus *Tom.* 2. *pag.* 245. *Edit. de H. Etienne.*

3. *Car d'attacher par tout ces cymbales.*] Les Anciens avoient accoûtumé de mettre des sonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occasions extraordinaires, c'est-à-dire, les jours où l'on faisoit des revuës ou des tournois; il paroît même par un passage d'Eschyle, qu'on en garnissoit les bouciiers tout autour. C'est de cette coûtume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin, qui veut dire que, comme un homme, qui mettroit ces sonnettes tous les jours,

nez barbares, qui demeurent avec nous. Nous sommes tous Grecs, éloignez du commerce & de la fréquentation des Nations étrangeres, qui habitons une même Ville, &c.

En effet, tous ces Pluriels, ainsi ramassez ensemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagerer; & dans la passion, c'est-à-dire, quand le sujet est susceptible d'une de ces choses, ou de plusieurs. 3 Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste.

CHAPITRE XX.

Des Pluriels réduits en Singuliers.

ON peut aussi tout au contraire réduire les Pluriels en Singuliers; & cela a quelque chose de fort grand. *Tout le Péloponese*, dit DÉMOSTHÈNE*, *étoit alors divisé en factions.* Il en est de même de ce passage d'HERODOTE: † *Phrynichus faisant représenter sa Tragédie intitulée*, La prise de Milet, *tout* 1 *le Théa-*

* *De Corona, p. 315. Edit. Basil.*
† *Herodote, liv. 6. p. 341. Edit. de Francfort.*

jours, seroit pris pour un Charlatan: l'Orateur qui emploïeroit par tout ces Pluriels, passeroit pour un Sophiste. DACIER.

CHAP. XX. 1. *Le Theatre se fondit en larmes.*] Il y a dans le Grec *οἱ θεώμενοι*. C'est une faute. Il faut mettre comme il y a dans Herodote, *θέητρον*. Autrement Longin n'auroit sû ce qu'il vouloit dire. BOILEAU.

CHAP.

Théatre se fondit en larmes. Car, de ramasser ainsi plusieurs choses en une, cela donne plus de corps au discours. Au reste, je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valoir ces deux differentes Figures. En effet, soit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une seule chose vous en fassiez plusieurs; soit qu'en ramassant des Pluriels, dans un seul nom Singulier, qui sonne agréablement à l'oreille, de plusieurs choses vous n'en fassiez qu'une, ce changement imprévû marque la passion.

CHAPITRE XXI.

Du changement de Tems.

IL en est de même du changement de Tems: lors qu'on parle d'une chose passée, comme si elle se faisoit présentement; parce qu'alors ce n'est plus une narration que vous faites; c'est une action qui se passe à l'heure même. * *Un Soldat*, dit Xenophon, *étant tombé sous le cheval de Cyrus, & étant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans le ventre. Le cheval blessé se demene & secouë son Maître. Cyrus tombe.* Cette Figure est fort fréquente dans THUCYDIDE.

CHAPITRE XXII.

Du changement de Personnes.

LE changement de Personnes n'est pas moins pathétique. Car il fait que l'Auditeur assez

* *Instit. de Cyrus, liv. 7. pag. 178. Edit. Leuncl.*

fez fouvent fe croit voir lui-même au milieu du peril.

* *Vous diriez, à les voir pleins d'une ardeur si belle,*

Qu'ils retrouvent toûjours une vigueur nouvelle;

Que rien ne les fauroit ni vaincre, ni laffer,

Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus:

Ne t'embarque jamais durant ce trifte mois.

Celà fe voit encore dans HERODOTE. † *A la fortie de la ville d'Eléphantine*, dit cet Hiftorien, *du côté qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline, &c. De là vous descendez dans une plaine. Quand vous l'avez traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours arriver à une grande ville qu'on appelle Méroé.* Voïez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend votre efprit avec lui, & le conduit dans tous ces differens païs, vous faifant plûtôt voir qu'entendre. Toutes ces chofes, ainfi pratiquées à propos, arrêtent l'Auditeur, & lui tiennent l'efprit attaché fur l'action préfente, principalement lors qu'on ne s'adreffe pas à plufieurs en géneral, mais à un feul en particulier.

* *Tu*

* *Iliad. liv. 15. V. 697.*
† *Liv. 2. p. 100. Edit. de Francfort.*

* *Tu ne saurois connoître au fort de la mêlée,*
Quel parti suit le fils du courageux Tydée.

Car en réveillant ainsi l'Auditeur par ces apostrophes, vous le rendez plus émû, plus attentif, & plus plein de la chose dont vous parlez.

* *Iliad. liv.* 4. *V.* 85.

CHAPITRE XXIII.

Des Transitions imprévûës.

IL arrive aussi quelquefois, qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place, & jouë son personnage. Et cette Figure marque l'impétuosité de la passion.

† [1] *Mais Hector, de ses cris remplissant le rivage,*
Commande à ses Soldats de quitter le pillage:
De courir aux vaisseaux. Car j'atteste les Dieux,
Que

† *Iliad. liv.* 15. *V.* 346.

CHAP. XXIII. CHANG. 1. *Mais Hector de ses cris.*] On a conservé ces cinq vers, tels qu'ils etoient dans les premières éditions. Dans celle de 1694. Mr. Despréaux les changea de cette manière:

Mais Hector, qui les voit épars sur le rivage,
Leur commande à grans cris de quitter le pillage,
De courir aux vaisseaux avec rapidité.
Car quiconque ces bords m'offriront écarté,
Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Enfin, dans l'édition de 1701. il refit ainsi le troisième & le quatrième Vers:

D'aller

Que quiconque osera s'écarter à mes yeux,
Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Le Poëte retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre ; & met tout d'un coup & sans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier bouillant & furieux. En effet, son discours auroit langui, s'il y eût entremêlé : *Hector dit alors de telles ou semblables paroles*. Au lieu que par cette Transition imprévûë il prévient le Lecteur, & la Transition est faite 2 avant que le Poëte même ait songé qu'il la faisoit. Le veritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure, c'est quand le tems presse, & que l'occasion qui se présente, ne permet pas de differer : lors que sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme dans HECATÉE *: 3 *Ce Heraut aïant assez pesé la conséquence de toutes ces choses, il commande aux descendans des Heraclides*

* *Livre perdu.*

D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jetter.
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter, &c.

CHANG. 2. *Avant que le Poëte même* &c.] Première manière, avant l'édition de 1683. *Avant qu'on s'en soit aperçû.*

3. *Ce Heraut aïant pesé; &c.*] Mr. le Févre & Mr. Dacier donnent un autre sens à ce passage d'Hécatée, & font même une restitution sur ὡς μὴ ὤν, dont ils changent ainsi l'accent ὡς μὴ ὦν: pretendant que c'est un Ionisme, pour ὡς μὴ οὖν. Peut-être ont-ils raison, mais peut-être aussi qu'ils se trompent, puisqu'on ne sait dequoi il s'agit en cet endroit, le Livre d'Hécatée étant perdu. En attendant donc que ce Livre soit retrouvé, j'ai crû que le plus sûr étoit de suivre le sens de Gabriel de Petra, & des autres Inter-

des de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bien-tôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelque autre Peuple. Démosthène, dans son Oraison contre Aristogiton, * a encore emploïé cette Figure d'une manière differente de celle-ci, mais extrèmement forte & pathétique. *Et il ne se trouvera personne entre vous*, dit cet Orateur, *qui ait du ressentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infame violer insolemment les choses les plus saintes? 4 Un scélérat, dis-je, qui... O le plus méchant de tous les hommes! rien n'aura pû arrêter ton audace effrenée? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi.* Il laisse là sa pensée imparfaite, la colère le tenant comme suspendu

* *Pag. 494. Edit. de Basle.*

Interprètes, sans y changer ni accent ni virgule. Boileau.

Ibid. *Ce Heraut aïant.*] Ce passage d'Hécatée a été expliqué de la même manière par tous les Interprètes; mais ce n'est guere la coûtume qu'un Heraut pèse la conséquence des ordres qu'il a reçûs: ce n'est point aussi la pensée de cet Historien. Mr. le Févre avoit fort bien vû que ταῦτα δεινὰ ποιούμενος ne signifie point du tout *pesant la conséquence de ces choses:* mais, *étant bien fâché de ces choses*, comme mille exemples en font foi, & que ὢν n'est point ici un participe; mais ὢν pour οὖν dans le stile d'Ionie, qui étoit celui de cet Auteur; c'est-à dire, que ὡς μὴ ὢν ne signifie point *comme si je n'étois point au monde*; mais *afin donc*, & cela dépend de la suite. Voici le passage entier: *Le Heraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit reçû, fait commandement aux descendans des Heraclides de se retirer. Je ne saurois vous aider. Afin donc que vous ne perissiez entierement, & que vous ne m'envelopiez dans votre ruine en me faisant exiler; partez, retirez-vous chez quelqu'autre Peuple.* Dacier.

Ibid. *Ce Heraut.*] J'ai si bonne opinion de la franchise de Mr.

pendu & partagé sur un mot, entre deux differentes personnes. *Qui. . . O le plus méchant de tous les hommes!* Et ensuite tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce même discours, qu'il sembloit avoir laissé là, il touche bien davantage, & fait une plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un Heraut de la part de ses Amans :

* *De mes fâcheux Amans Ministre injurieux,*

Heraut, que cherches-tu? Qui t'amène en ces lieux?

Y viens-tu de la part de cette troupe avare,

Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare?

Fasse

* *Odyss. liv. 4. V. 681.*

Mr. Boileau, & de Mr. Dacier, que je ne doute pas, qu'ils n'approuvent ma Traduction Latine que j'exprimerai, comme je pourrai, en François : *Le Roi Ceyx étant fort troublé de cette declaration de guerre, commande incontinent aux descendans des Heraclides de quitter son Roïaume. Car je ne suis pas assez puissant pour vous proteger. Allez-vous-en donc, & retirez-vous dans un autre païs : afin que vous ne vous mettiez pas en danger de perdre la vie, & moi, d'être, à cause de vous, chassé de mon Roïaume.* Tollius.

4. *Un scélérat, dis-je.*] J'aimerois mieux tourner : *De voir cet impudent, cet infame, forcer insolemment les droits sacrez de cette ville. Ce scélérat, dis-je, qui. . . . . (ô le plus méchant de tous les hommes) voïant qu'on avoit réprimé l'audace effrénée de tes discours, non par ces barreaux, ni par ces portes, qu'un autre pouvoit aussi-bien rompre que toi, &c.* Tollius.

5. *Qu'il sembloit.*] J'eusse dit ; *lors qu'il sembloit avoir abandonné les Juges, il les touche bien davantage par la chaleur de son emportement, & fait une bien plus forte impression dans leurs esprits, que s'il avoit simplement poursuivi le fil de son discours.* Tollius.

Chap.

Fasse le juste Ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux soit le dernier repas!
Lâches, qui pleins d'orgueil, & foibles de courage,
Consumez de son Fils le fertile heritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme étoit Ulysse, &c.

CHAPITRE XXIV.

De la Periphrase.

IL n'y a personne, comme je croi, qui puisse douter que la Periphrase ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime. Car, comme dans la Musique 1 le son principal devient plus agréable à l'oreille, lors qu'il est accompagné 2 des differentes parties qui lui répondent: de même, la Periphrase tournant autour du mot propre, forme souvent, par rapport avec lui, une consonance & une harmonie fort belle dans le discours; sur tout lors qu'elle n'a rien

CHAP. XXIV. 1. *Le son principal.*] La Partie principale, ou le Sujet, en termes de Musique *Par la maniere dont j'ai traduit*, dit M. Despréaux dans une Lettre qu'il m'ecrivit au Mois de Janvier, 1709. *tout le monde m'entend: au lieu que si j'avois mis les termes de l'Art il n'y auroit eu que les Musiciens proprement qui m'eussent bien entendu.* Voïez la Remarque suivante.

2. *Des differentes parties qui lui répondent.*] C'est ainsi qu'il faut entendre παραφώνων. Ces mots φθόγγοι παράφωνοι ne voulant dire autre chose que les parties faites sur le sujet, & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphrase, qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui répondent differemment au mot propre, & par le moïen desquels, comme

rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste temperament. PLATON * nous en fournit un bel exemple au commencement de son Oraison funèbre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achèvent ce fatal voiage, & ils s'en vont tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la Ville en général & leurs Parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde.* Premièrement il appèle la Mort *ce fatal voiage*. Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique, que leur Païs leur avoit préparée exprès pour lès conduire hors de cette vie. Dirons-nous que toutes ces choses ne contribuent que médiocrement à relever cette pensée? Avouons plûtôt que par le moïen de cette Periphrase, mélodieusement répanduë dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espèce de concert & d'harmonie. De même XÉNOPHON †: *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse & plaisante. Au reste vo-*

tre

* *In Menexeno. pag. 236. Edit. de H. Estienne.*
† *Instit. de Cyrus, liv. I. pag. 24, Edit. de Leuncl.*

comme l'Auteur le dit dans la suite, d'une diction toute simple on fait une espèce de concert & d'harmonie. Voilà le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ce passage. Car je ne suis pas de l'avis de ces Modernes, qui ne veulent pas, que dans la Musique des Anciens, dont on nous raconte des effets si prodigieux, il y ait eu des parties: puisque sans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en raporte pourtant aux Savans en Musique: & je n'ai pas assez de connoissance de cet Art, pour décider souverainement là-dessus. BOILEAU.

3. *Une*

tre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posseder des hommes nez pour la guerre ; c'est qu'il n'y a rien qui vous touche plus sensiblement que la louange. Au lieu de dire : *Vous vous adonnez au travail*, il use de cette circonlocution : *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse.* Et étendant ainsi toutes choses, il rend sa pensée plus grande, & relève beaucoup cet éloge. Cette periphrase d'HERODOTE * me semble encore inimitable : *La Déesse Vénus, pour châtier*

* *Liv. 1. p. 45. sect. 105. Edit. de Francfort.*

3. *Une maladie qui les rendoit Femmes.*] Les fit devenir impuissans. „ Ce passage, *dit Mr. Despréaux dans une Remarque*, a fort exercé jusques ici les Savans, & entr'autres „ Mr. COSTAR & Mr. de GIRAC : l'un prétendant que „ θήλεια νοῦσος signifioit une maladie qui rendit les Scythes „ efféminez, l'autre que cela vouloit dire que Venus leur „ envoïa des Hemorrhoïdes. Mais il paroît incontestablement, par un passage d'Hippocrate, que le vrai sens est, „ qu'elle les rendit impuissans, puisqu'en l'expliquant des „ deux autres manières, la periphrase d'Herodote seroit „ plûtôt une obscure énigme, qu'une agréable circonlocution.

Dans les premières éditions Mr. Despréaux avoit traduit : *Leur envoïa la maladie des Femmes*. ce qu'il expliquoit *des Hemorroïdes*, dans une note marginale. C'est à cette dernière Traduction que conviennent les trois Remarques suivantes de Mr. Despréaux, de Mr. Dacier, & de Mr. Tollius.

Ibid. *La maladie des Femmes.*] Ce passage a fort exercé jusqu'ici les Savans, & entr'autres Mr. Costar & Mr. de Girac. C'est ce dernier dont j'ai suivi le sens qui m'a paru le meilleur : y aïant un fort grand raport de la maladie naturelle qu'ont les Femmes, avec les Hemorrhoïdes. Je ne blâme pourtant pas le sens de Mr. Dacier. BOILEAU.

Ibid. *La maladie des femmes.*] Par cette maladie des femmes tous les Interprètes ont entendu les Hémorrhoïdes ; mais il me semble qu'Herodote auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui est aussi commun aux hommes, & que

châtier l'insolence des Scythes, qui avoient pillé son Temple, leur envoia une maladie qui les rendoit Femmes *.

4 Au reste il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin que la Periphrase, pourvû qu'on ne la répande pas par tout sans choix & sans mesure. Car aussi-tôt elle languit, & a je ne sai quoi de niais & de grossier. Et c'est pourquoi Platon, qui est toûjours figuré dans ses expressions, & quelquefois même un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a été raillé,

* *Les fit devenir impuissans.*

que la periphrase dont il s'est servi, ne seroit pas fort juste. Ce passage a embarrassé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas éte seul en peine. Pour moi je suis persuadé que la plûpart, pour avoir voulu trop finesser, ne sont point entrez dans la pensée d'Herodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui est particuliere aux femmes. C'est en cela aussi que sa periphrase paroît admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit plusieurs autres manières de circonlocution, mais qui auroient été toutes ou rudes, ou mal-honnêtes, au lieu que celle qu'il a choisie est très-propre & ne choque point. En effet, le mot νοῦσος, *maladie*, n'a rien de grossier, & ne donne aucune idée sale; on peut encore ajoûter pour faire paroître davantage la délicatesse d'Herodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νοῦσον γυναικῶν, *la maladie des femmes*; mais par l'Adjectif θήλειαν νοῦσον, *la maladie feminine*, ce qui est beaucoup plus doux dans le Grec, & n'a point du tout de grace dans notre Langue, où il ne peut être souffert. DACIER.

Ibid. *La maladie des femmes.*] Voïez mes remarques Latines, où je montre, que ce n'est ni l'une ni l'autre; mais une maladie plus abominable. TOLLIUS.

CHANG. Ibid. *Une maladie qui les rendoit Femmes.*] Dans toutes les éditions avant celle de 1701. *La maladie des Femmes.*

4. *Au reste, il n'y a rien.*] Le mot Grec ἐπίκαιρον signifie une chose qui est fort commode pour l'usage. TOLLIUS.

lé, pour avoir dit 5 dans ses Loix *: *Il ne faut point souffrir que les richesses d'or & d'argent prennent pié, ni habitent dans une Ville.* S'il eût voulu, poursuivent-ils, 6 interdire la possession du bétail, assurément qu'il auroit dit par la même raison, *les richesses de Bœufs & de Moutons.*

Mais ce que nous avons dit en géneral, suffit pour faire voir l'usage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain qu'elles rendent toutes le discours plus animé & plus pathétique. Or le Pathétique participe du Sublime autant que 7 le Sublime participe du Beau & de l'Agréable.

CHAPITRE XXV.

Du choix des Mots.

PUISQUE la Pensée & la Phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voïons si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours qui

* *Liv. 5. p. 741. & 742. Edit. de H. Etienne.*

CHANG. 5. *Dans ses Loix.*] *Dans sa République:* On lisoit ainsi dans toutes les éditions excepté la dernière de 1713.

CHANG. 6. *Interdire la possession.*] Dans toutes les Editions qui ont précedé celle-ci, on lisoit, *introduire*, au lieu d'*interdire.* La ressemblance de ces deux mots est apparemment cause que l'on a pris l'un pour l'autre. Mais il faut mettre, *interdire.* Ce qui précède le fait assez connoître: outre que c'est le sens de ces mots ἐκώλυε κεκτῆσθαι, qui sont dans le Texte de Longin, & qui doivent être traduits par *vetuisset comparari.*

7. *Le Sublime.*] *Le Moral*, selon l'ancien Manuscrit. BOILEAU.

Ibid.

qui regarde l'expreſſion. Or, que le choix des grans mots & des termes propres ſoit d'une merveilleuſe vertu pour attacher & pour émouvoir, c'eſt ce que perſonne n'ignore, & ſur quoi par conſéquent il ſeroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les Orateurs, & tous les Ecrivains en géneral qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élegance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'eſt par elles que toutes ces beautez éclatent dans le diſcours, comme dans un riche tableau; & elles donnent aux choſes une eſpèce d'ame & de vie. Enfin les beaux mots ſont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer une choſe baſſe en termes grans & magnifiques, c'eſt tout de même que ſi vous appliquiez un grand maſque de Théatre ſur le viſage d'un petit enfant: ſi ce n'eſt à la vérité 1 dans la Poëſie * * * * * 2 Cela ſe peut voir encore dans

Ibid. *Le Sublime.*] *Que l'Ethique participe du Doux & de l'Agréable.* TOLLIUS.

CHAP. XXV. 1. *Dans la Poëſie.*] L'Auteur, après avoir montré combien les grans mots ſont impertinens dans le ſtile ſimple, faiſoit voir que les termes ſimples avoient place quelquefois dans le ſtile noble. BOILEAU.

2. *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.*] Il y a avant ceci dans le Grec, *ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος οὐκέτι Θρηικίης ἐπιστρέφομαι.* Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a aſſurément de l'erreur; le mot *ὑπτικώτατον* n'étant point Grec: & du reſte, que peuvent dire ces mots, *Cette fécondité d'*ANACRÉON? *Je ne me ſoucie plus de la Thracienne.* BOILEAU.

Ibid. *Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.*] M. Despreaux

dans un passage de THE'OPOMPUS, que CECILIUS blâme, je ne sai pourquoi, & qui me semble au contraire fort à loüer pour sa justesse, & parce qu'il dit beaucoup. *Philippe*, dit cet Historien, *boit sans peine les affronts que la nécessité de ses affaires l'oblige de souffrir.* En effet, un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoûtez, qu'une chose énoncée d'une façon ordinaire, se fait aussi plus aisément croire. Ainsi en parlant d'un homme, qui pour s'agrandir souffre sans peine, & même avec plaisir, des indignitez; ces termes, *boire des affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de même de cette expression d'HERODOTE: * *Cléomène étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha*

* *L. 6. pag. 358. Edit. de Francfort.*

préaux a fort bien vû, que dans la lacune suivante Longin faisoit voir que les mots simples avoient place quelquefois dans le stile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce passage d'Anacréon, οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. Il a vû encore que dans le texte de Longin, ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος, le mot ὑπτικώτατον est corrompu & qu'il ne peut être Grec. Je n'ajoûterai que deux mots à ce qu'il a dit, c'est qu'au lieu d'ὑπτικώτατον Longin avoit écrit ὑπτιώτατον, & qu'il l'avoit rapporté au passage d'Anacréon, ὑπτιώτατον, καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος [οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι] il falloit traduire, *cet endroit d'Anacréon est très-simple, quoi que pur, je ne me soucie plus de la Thracienne.* Γόνιμον ne signifie point ici *fécond*, comme M. Despréaux l'a crû avec tous les autres Interprètes; mais *pur*, comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La restitution de ὑπτιώτατον est très-certaine, & on pourroit la prouver par HERMOGENE, qui a aussi appelé ὑπτιότητα λόγου, cette simplicité du discours. Dans le passage d'Anacréon

hacha la chair en petits morceaux ; & *s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut*. Et ailleurs † : *Pythès, demeurant toûjours dans le Vaisseau, ne cessa point de combatre qu'il n'eût été haché en pièces*. Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse ; & renferment néanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

CHAPITRE XXVI.

Des Métaphores.

POUR ce qui est du nombre des Métaphores, CÉCILIUS semble être de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une seule chose.

* *L. 7. pag. 444.*

créon cette simplicité consiste, dans le mot *ἐπεγείρομαι*, qui est fort simple & du stile ordinaire. Au reste, par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace dont Anacréon avoit eté amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII. Πῶλε Θρηικίη, *jeune cavale de Thrace*, &c. DACIER.

Ibid. *Cela se peut voir.*] Je ne dirai pas ici ce que disoit cet impatient, *Pereant, qui ante nos nostra dixerunt*. Mais je veux bien que le Lecteur se persuade, que cette remarque de M. Dacier m'a fâché, parce qu'elle ressemble trop à ma remarque Latine, pour ne donner pas quelque soupçon, que je me suis servi de son industrie. Mais ce seroit être trop effronté de le faire si ouvertement, & de joindre après cela ces remarques aux siennes dans la même Edition, comme pour faire voir à tout le monde, qu'on sait aussi impudemment usurper le travail d'autrui, que les grans Guerriers savent s'emparer des terres de leurs voisins. TOLLIUS.

ſe. * DE'MOSTHE'NE nous doit encore ici ſervir de règle. Cet Orateur nous fait voir, qu'il y a des occaſions où l'on en peut emploïer pluſieurs à la fois : quand les paſſions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles néceſſairement, & en foule. *Ces Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *ces lâches Flateurs, ces Furies de la République ont cruellement déchiré leur patrie. Ce ſont eux qui dans la débauche ont autrefois* 1 *vendu à* PHILIPPE *notre liberté, & qui la vendent encore aujourd'hui à* ALEXANDRE: *qui meſurant, dis-je, tout leur bonheur aux ſales plaiſirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renverſé toutes les bornes de l'Honneur, & détruit parmi nous cette règle, où les anciens Grecs faiſoient conſiſter toute leur félicité, de ne ſouffrir point de Maître.* Par cette foule de Métaphores 2 prononcées dans la colère, l'Orateur ferme entièrement la bouche à ces Traîtres. Néanmoins ARISTOTE & THE'OPHRASTE, pour excuſer l'audace de ces Figures, penſent qu'il eſt bon d'y apporter ces adouciſſemens, *pour ainſi dire*; *pour parler ainſi*; *ſi j'oſe me ſervir de ces termes*; *pour m'ex-*

* *De Corona, pag.* 354. *Edit. de Baſle.*

CHAP. XXVI. 1. *Vendu à Philippe notre liberté.*] Il y a dans le Grec προπεπωκότες, comme qui diroit, *ont bû notre liberté à la ſanté de Philippe.* Chacun ſait ce que veut dire προπίνειν en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François. BOILEAU.

CHANG. 2. *Prononcées dans la colère*, &c.] Ce changement fut fait dans l'Edition de 1683. Auparavant on liſoit: *Par cette foule de Métaphores, l'Orateur décharge ouvertement ſa colère contre ces Traitres.*

3. *Mais je ſoûtiens &c.*] J'aimerois mieux traduire, *mais je ſoûtiens toûjours que l'abondance & la hardieſſe des métaphores,* *comme*

m'expliquer un peu plus hardiment. En effet, ajoûtent-ils, l'excuse est un remède contre les hardiesses du discours; & je suis bien de leur avis. 3 Mais je soûtiens pourtant toûjours ce que j'ai déja dit, que le remède le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse, soit des Métaphores, soit des autres Figures, c'est de ne les emploïer qu'à propos: je veux dire, dans les grandes passions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathétique, par leur violence & leur impétuosité, emportent naturellement & entraînent tout avec eux; ils demandent nécessairement des expressions fortes, & ne laissent pas de tems à l'Auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des Métaphores, parce qu'en ce moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

4 Et même pour les lieux communs & les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses, qu'une foule de Métaphores continuées. C'est par elles que nous voïons dans XÉNOPHON une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. PLATON * néanmoins en a fait la peinture d'une ma-

* *Dans le Timée, pag. 69. & suiv. Edit. de H. Etienne.*

comme je l'ai déja dit, les Figures emploïées à propos, les passions vehémentes, & le Grand, sont les plus naturels adoucissemens du Sublime. Longin veut dire, que pour excuser la hardiesse du discours dans le Sublime, on n'a pas besoin de ces conditions, *pour ainsi dire, si je l'ose dire, &c.* & qu'il suffit que les Métaphores soient fréquentes & hardies, que les Figures soient emploïées à propos, que les passions soient fortes, & que tout enfin soit noble & grand. DACIER.

Ibid. *Mais je soûtiens.*] M. Dacier n'a pas bien compris ici le sens de notre Auteur. Voïez ma Traduction Latine. TOLLIUS.

manière encore plus divine. Ce dernier appèle la tête *une Citadelle*. Il dit que le cou est *un Isthme, qui a été mis entre elle & la poitrine*. Que les vertèbres sont *comme des gonds sur lesquels elle tourne*. Que la Volupté est *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes*. Que la langue est *le Juge des saveurs*. Que le cœur est *la source des veines, la fontaine du sang, qui de là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous côtez*. Il appelle les pores, *des ruës étroites*. *Les Dieux*, poursuit-il, *voulant soûtenir le battement du cœur, que la vûë inopinée des choses terribles, ou le mouvement de la colère, qui est de feu, lui causent ordinairement; ils ont mis sous lui le Poûmon, dont la substance est molle, & n'a point de sang: mais aiant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il sert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la*

4. *Il dit que la rate est la cuisine des intestins*] Le passage de Longin est corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont sans donte d'accord, car la rate ne peut jamais être appelée raisonnablement, *la cuisine des intestins*, & ce qui suit detruit manifestement cette métaphore. Longin avoit écrit comme Platon ἐκμαγεῖον, & non pas μαγειρεῖον. On peut voir le passage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tome III. de l'édition de Serranus; ἐκμαγεῖον signifie proprement χειρόμακτρον, *une serviette à essuïer les mains*. Platon dit, *que Dieu a placé la rate au voisinage du foie, afin qu'elle lui serve comme de torchon*, si j'ose me servir de ce terme, *& qu'elle le tienne toûjours propre & net; c'est pourquoi lorsque dans une maladie le foie est environné d'ordures, la rate, qui est une substance creuse, molle, & qui n'a point de sang, le nettoie & prend elle-même toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient boufie; comme au contraire, après que le corps est purgé, elle se desenfle, & retourne à son premier état.* Je m'étonne que personne ne se soit apperçû de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée sur le texte même de

la colère est enflamée, il ne soit point troublé dans ses fonctions. Il appèle la partie concupiscible *l'appartement de la Femme*; & la partie irascible, *l'appartement de l'Homme*. 4 Il dit que la rate est *la cuisine des intestins*; *& qu'étant pleine des ordures du foie, elle s'enfle, & devient bouffie. Ensuite*, continuë-t-il, *les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair qui leur sert comme de rempart & de défense contre les injures du chaud & du froid*, 5 *& contre tous les autres accidens. Et elle est*, ajoûte-t-il, *comme une laine molle & ramassée, qui entoure doucement le corps.* Il dit que le sang est *la pâture de la chair. Et afin que toutes les parties pussent recevoir l'aliment, ils y ont creusé, comme dans un jardin, plusieurs canaux, afin que les ruisseaux des veines sortant du cœur comme de leur source, pussent couler dans ces étroits conduits du corps humain.* Au reste, quand la Mort arrive, il dit, *que les organes*

de Platon, & sur le témoignage de Pollux, qui cite ce passage dans le chap 4. du Livre II. DACIER.

Ibid. *Il dit que la rate.*] M. Dacier a fort bien remarqué, qu'il faut lire ici *ἐκμαγεῖον*, comme j'ai fait dans le texte, suivant en cela l'avis de M. Vossius. JULIEN l'Empereur se sert aussi de ce mot Orat. v. pag. 305. : *ἡ ψυχὴ ὥσπερ ἐκμαγεῖόν τι τῶν ἀΰλων εἰδῶν καὶ εἰκών ἐστι.* Mais il signifie ici un modèle, un *ἐκτύπωμα, καὶ ἀποσφράγισμα*, comme l'explique SUIDAS, qui y joint *μαγῆα τὸ ἀπομάσσοντα. Τοῦτο μαγῆα σπόγγον ὑπὸ σιδαρᾶ κεκλεισμένον κοτίδι.* Et ce passage-ci est très-propre pour confirmer l'explication de M. Dacier. Car la rate est vraiement *l'éponge* des intestins. TOLLIUS.

5. *Et contre tous les autres accidens.*] Je ne me saurois pas ici aussi-bien expliquer en François, que j'ai fait en Latin. Le mot *πτωμάτων* ne signifie pas dans cet endroit *les autres accidens*, mais *les chûtes*: car la chair nous sert alors comme d'un rempart contre les blessures. TOLLIUS.

ganes se dénouënt comme les cordages d'un Vaisseau, & qu'ils laissent aller l'ame en liberté. Il y en a encore une infinité d'autres ensuite, de la même force : mais ce que nous avons dit suffit pour faire voir combien toutes ces Figures sont sublimes d'elles-mêmes ; combien, dis-je, les Métaphores servent au Grand, & de quel usage elles peuvent être dans les endroits pathétiques, & dans les descriptions.

Or, que ces Figures, ainsi que toutes les autres élegances du discours, portent toûjours les choses dans l'excès ; c'est ce que l'on remarque assez sans que je le dise. Et c'est pourquoi Platon même * n'a pas été peu blâmé, de ce que souvent, comme par une fureur de discours, il se laisse emporter à des Métaphores dures & excessives, & à une vaine pompe allégorique. 6 *On ne concevra pas aisément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit être de même d'une Ville comme d'un vase, où le vin qu'on verse, & qui est d'abord bouillant & furieux, tout d'un coup entrant en societé avec une autre Divinité sobre, qui le châtie, devient doux & bon à boire.* D'appeler l'eau *une Divinité sobre*, & de se servir du terme de *châtier* pour temperer : en un mot, de s'étudier si fort à ces petites finesses, cela sent, disent-ils, son Poëte qui n'est pas

* *Des Loix, liv. 6. pag. 773. Edit. de H. Etienne.*

6. *On ne concevra &c.*] Ce n'est pas Platon qui dit ceci, mais ce sont ceux qui le blâment. J'ai montré dans mes Remarques Latines, qu'il falloit lire ici *φασὶν*, au lieu de *φησὶν* : c'est-à-dire, *disent-ils*. TOLLIUS.

7. *De fait accusant Platon &c*] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit : *En effet il préfere*

pas lui-même trop ſobre. Et c'eſt peut-être ce qui a donné ſujet à Cécilius de décider ſi hardiment dans ſes Commentaires ſur Lyſias, que LYSIAS valoit mieux en tout que PLATON, pouſſé par deux ſentimens auſſi peu raiſonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimât Lyſias plus que ſoi-même, il haïſſoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyſias, ſi bien que porté de ces deux mouvemens, & par un eſprit de contradiction, il a avancé pluſieurs choſes de ces deux Auteurs, qui ne ſont pas des déciſions ſi ſouveraines qu'il s'imagine. 7 De fait, accuſant Platon d'être tombé en pluſieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts; ce qui, bien loin d'être vrai, n'a pas même une ombre de vraiſemblance. 8 Et en effet, où trouverons-nous un Ecrivain qui ne pèche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre?

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préferer le Médiocre parfait, au Sublime qui a quelques défauts.

PEUT-ETRE ne ſera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette queſtion en géneral,

preſere à Platon, qui eſt tombé en beaucoup d'endroits, il lui prefere, dis-je, Lyſias, comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défauts, &c. DACIER.

8. *Et en effet.*] Cette periode appartient au chapitre ſuivant, & y doit être jointe de cette manière: *Mais poſons qu'on puiſſe trouver un Ecrivain qui ne péche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre: un ſujet ſi noble ne mérite-t-il pas, qu'on examine ici cette queſtion en général*, &c. TOLLIUS.

ral, ſavoir, lequel vaut mieux, ſoit dans la Proſe, ſoit dans la Poëſie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une Médiocrité parfaite, & ſaine en toutes ſes parties, qui ne tombe & ne ſe dément point : & enſuite lequel, à juger équitablement des choſes, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautez, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces queſtions étant naturelles à notre ſujet, il faut néceſſairement les réſoudre. Premièrement donc je tiens pour moi, qu'une Grandeur au deſſus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Médiocre. En effet, dans un diſcours ſi poli & ſi limé, il faut craindre la baſſeſſe : & il en eſt de même du Sublime que d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque choſe. Au contraire, il eſt presque impoſſible, pour l'ordinaire, qu'un eſprit bas & médiocre faſſe des fautes. Car, comme il ne ſe hazarde & ne s'élève jamais, il demeure toûjours en ſûreté ; au lieu que le Grand de ſoi-même, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. 1 Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter

CHAP. XXVII. 1. *Je n'ignore pas pourtant.*] J'aimerois mieux traduire ainſi cette periode : *Mais auſſi ſai-je très-bien ce qu'il faut auſſi-bien remarquer que le premier, que naturellement les fautes nous donnent beaucoup plus fortement dans la vûë que les vertus ; & que le ſouvenir* &c. Ou ; *que naturellement nous nous appercevons plus vite & plus facilement des vices d'un autre, que de ſes vertus.* TOLLIUS.

2. *Et dans Théocrite.*] Les Anciens ont remarqué, que la ſimplicité de Théocrite étoit très-heureuſe dans les Bucoliques ;

ter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des Ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le ſouvenir des fautes qu'on y remarque, dure toûjours, & ne s'efface jamais: au lieu que ce qui eſt beau, paſſe vite, & s'écoule bien-tôt de notre eſprit. Mais bien que j'aie remarqué pluſieurs fautes dans Homère, & dans tous les plus célèbres Auteurs, & que je ſois peut-être l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins; j'eſtime, après tout, que ce ſont des fautes dont ils ne ſe ſont pas ſouciez, & qu'on ne peut appeler proprement fautes, mais qu'on doit ſimplement regarder comme des mépriſes, & de petites négligences, qui leur ſont échapées, parce que leur eſprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choſes. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne ſe ſoûtienne pas également par tout, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de ſa grandeur, l'emporte ſur tout le reſte. En effet, APOLLONIUS, par exemple, celui qui a compoſé le Poëme des Argonautes, ne tombe jamais; [3] & dans THÉOCRITE, ôté, quelques endroits, où il ſort un peu du caractère de l'Eglogue, il n'y a rien qui ne ſoit heureuſement imaginé. Cependant

aime

ques; cependant il eſt certain, comme Longin l'a fort bien vû, qu'il y a quelques endroits qui ne ſuivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette ſimplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits ſur ce Poëte, les endroits que Longin me paroît avoir entendus. DACIER.

CHANG. 3. *Quelques endroits, où il ſort un peu du caractère de l'Eglogue.*] *Quelques ouvrages qui ne ſont pas de lui:* C'eſt ainſi qu'on liſoit avant l'Edition de 1683.

aimeriez-vous mieux être Apollonius, ou Théocrite, qu'HOME'RE? L'*Erigone* d'ERATOSTHE'NE est un Poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratosthène est plus grand Poëte qu'ARCHILOQUE, qui se brouille à la verité, & manque d'ordre & d'économie en plusieurs endroits de ses Ecrits; 4 mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il ne sauroit règler comme il veut? Et même pour le Lyrique, choisiriez-vous plûtôt d'être BACCHYLIDE que PINDARE? ou pour la Tragédie, ION, ce Poëte de Chio, que SOPHOCLE? En effet, ceux-là ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'élegance & d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle: car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainsi

4. *Mais qui ne tombe dans ce défaut.*] Longin dit en géneral, *mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il est bien difficile de règler.* DACIER.

5. *Qui daignât comparer.*] M. Despréaux a très bien exprimé le sens de Longin, bien que je croie qu'il faille lire en cet endroit, *ἀντιτιμήσαιντο ἐξ ἴσου*, au lieu d'*ἀντιτιμήσαιντο ἴσως*. Ce qui m'est échappé dans mes Remarques Latines. TOLLIUS.

CHAP. XXVIII. 1. *Outre qu'il est plus harmonieux.*] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hyperide qu'il possède presque toutes les parties d'Orateur en un dégré éminent: il dit seulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Démosthène; & que dans toutes ces parties, *il est presque éminent, qu'il les possède toutes en un degré presque éminent, καὶ σχεδὸν ὕπατος ἐν πᾶσιν.* DACIER.

2. *Semblable à ces Athlètes*] De la manière que ce passage est traduit, Longin ne place Hyperide qu'au dessus de l'ordinaire, & du commun; ce qui est fort éloigné de sa pensée.

ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & ils tombent malheureuſement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon ſens, 5 qui daignât comparer tous les Ouvrages d'Ion enſemble au ſeul *Oedipe* de Sophocle?

CHAPITRE XXVIII.

Comparaiſon d'Hyperide & de Démoſthène.

QUE ſi au reſte l'on doit juger du merite d'un Ouvrage par le nombre plûtôt que par la qualité & l'excellence de ſes beautez; il s'enſuivra qu'HYPERIDE doit être entierement préferé à DE'MOSTHE'NE. En effet, 1 outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſède preſque toutes en un degré éminent; 2 ſemblable

ſée. A mon avis, M. Despréaux & les autres Interprètes n'ont pas bien pris ni le ſens ni les paroles de ce Rhéteur. 'Ιδιωταὶ ne ſignifie point ici *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils ont crû, mais des gens qui ſe mêlent des mêmes exercices; d'où vient qu'HE'SYCHIUS a fort bien marqué ἰδιωτὰς, ἀθλητάς. Je traduirois, *Semblable à un Athlète que l'on apèle Pentathle, qui veritablement eſt vaincu par tous les autres Athlétes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui eſt au deſſus de tous ceux qui s'attachent comme lui à cinq ſortes d'exercices.* Ainſi la penſée de Longin eſt fort belle de dire, que ſi l'on doit juger du merite par le nombre des vertus, plutôt que par leur excellence, & que l'on commette Hyperide avec Démoſthène, comme deux Pentathles, qui combattent dans cinq ſortes d'exercices, le premier ſera beaucoup au deſſus de l'autre: au lieu que ſi l'on juge des deux par un ſeul endroit, celui ci l'emportera de bien loin ſur le premier; comme un Athlète, qui ne ſe mêle que de la courſe ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ſes compagnons pour courir, ou

ble à ces Athlètes, qui réüssissent aux cinq sortes d'Exercices, & qui n'étant les premiers en pas un de ces Exercices, passent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Démosthène en tout ce que Démosthène a de beau, excepté pourtant dans la composition & l'arrangement des paroles. 3 Il joint à cela les douceurs & les graces de LYSIAS. Il sait adoucir, où il faut, 4 la rudesse & la simplicité du discours, & ne dit pas toutes les choses d'un même air, comme Démosthène. Il excelle à peindre les mœurs. Son stile a, dans sa naïveté, une certaine douceur agréable & fleurie. Il y a dans ses Ouvrages un nombre infini de choses plaisamment dites. Sa manière de rire & de se moquer est fine, & a quelque chose de noble. Il a une facilité merveilleuse

ou pour lutter contre lui. C'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui étoit assurément très-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore été entendu. M. le Févre avoit bien vû, que c'étoit une imitation d'un passage de Platon dans le Dialogue intitulé *ἐρασταὶ*, mais il ne s'étoit pas donné la peine de l'expliquer. DACIER.

Ibid. *Semblable à ces Athlètes.*] Il y a ici tant de ressemblance entre la remarque & la Traduction Françoise de M. Dacier & la mienne Latine, que j'en suis surpris. Néanmoins on trouvera, comme je m'imagine, que je me suis expliqué en peu de mots aussi clairement que lui dans cette longue remarque. Car Longin compare Démosthène à un *Athlète*, qui se mêle seulement d'une sorte d'exercice, & qui y excelle: mais Hyperide à un *Pentathle*, qui surpasse bien tous ceux qui sont de son métier, mais doit ceder le prix à l'autre, qui dans le sien est le maître. TOLLIUS.

3. *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lysias.*] Pour ne se tromper pas à ce passage, il faut savoir qu'il y a deux sortes de graces, les unes majestueuses & graves, qui sont propres aux Poëtes, & les autres simples, & semblables aux railleries de la Comédie. Ces dernières entrent dans la composition du stile poli, que les Rhéteurs ont appelé

γλαφ-

leuse à manier l'ironie. Ses railleries ne sont point froides ni recherchées, [5] comme celles de ces faux imitateurs du stile Attique, mais vives & pressantes. Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaisant & de comique, & est tout plein de jeux & de certaines pointes d'esprit, qui frappent toûjours où il vise. Au reste, il assaisonne toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitable. Il est né pour toucher & émouvoir la pitié. Il est étendu dans ses narrations fabuleuses. Il a une flexibilité admirable pour les digressions; il se détourne, [6] il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces Fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraison funèbre, qui est écrite avec tant de

γλαφυρὸν λόγον; & c'étoit là les Graces de Lysias, qui, au jugement de DENYS *d'Halicarnasse*, excelloit dans ce stile poli; c'est pourquoi Ciceron l'appèle *venustissimum Oratorem* *. Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur. En parlant un jour contre ESCHINE, qui étoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit-il, *une femme dont il est plus facile de compter les dents que les doigts.* C'est par cette raison que DE'METRIUS a mis les Graces de Lysias dans le même rang que celles de Sophron, qui faisoit des Mimes. DACIER.

4. *La rudesse & la simplicité.*] M. Despréaux a pris ici le mot ἀφελείας, comme s'il se devoit joindre avec le mot μαλακίζεται: mais la mauvaise distinction l'a trompé. Lisez donc: *Il faut adoucir & abaisser le haut ton du discours, quand la matière a besoin de simplicité.* TOLLIUS.

5. *Comme celles de ces faux imitateurs.*] Voïez mes Remarques Latines. TOLLIUS.

6. *Il reprend haleine où il veut.*] *Il se remet en chemin quand il le trouve à propos, comme il fait voir dans cette digression de Latone, qui a toutes les beautez de la Poësie.* TOLLIUS.

7. Un

* *De Oratore*, p. 189. No. Ed. Hamb. *Jan. Gruteri.*

de pompe & d'ornement, que je ne sai si pas un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire, Démosthène ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point étendu dans son stile. Il a quelque chose de dur, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot, il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule, plûtôt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher. Cependant, parce qu'à mon avis, toutes ces beautez, qui sont en foule dans Hyperide, n'ont rien de grand; 7 qu'on y voit, pour ainsi dire, un Orateur toûjours à jeun, & une langueur d'esprit, qui n'échauffe, qui ne remuë point l'ame; personne n'a jamais été fort transporté de la lecture de ses Ouvrages. 8 Au lieu que Démosthène aïant ramassé en soi toutes les qualitez d'un Orateur veritablement né au Sublime, & entierement perfectionné par l'étude, ce ton de majesté & de grandeur, ces mouvemens animez, cette fertilité, cette adresse, cette promptitude, & ce qu'on doit sur tout estimer en lui, cette force & cette vehémence, dont jamais

7. *On y voit, pour ainsi dire, un Orateur toûjours à jeun.*] Je ne sai si cette expression exprime bien la pensée de Longin. Il y a dans le Grec *καρδίαν νήφοντος*, & par là ce Rhéteur a entendu un Orateur, *toûjours égal & moderé*; car *νήφειν* est opposé à *μαίνεσθαι être furieux*. M. Despréaux a crû conserver la même idée, parce qu'un Orateur veritablement sublime ressemble en quelque manière à un homme qui est échauffé par le vin. DACIER.

Ibid. *On y voit.*] Mes Remarques Latines montrent, que j'ai été encore ici de même sentiment que M. Dacier. TOLLIUS.

8. Au

jamais personne n'a sû approcher: Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares présens qu'il avoit reçûs des Dieux & qu'il ne m'est pas permis d'appeler des qualitez humaines; il a effacé tout ce qu'il y a eû d'Orateurs célèbres dans tous les siècles, les laissant comme abbatus & éblouïs, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs. Car dans les parties où il excelle, il est tellement élevé au dessus d'eux, qu'il répare entierement par là celles qui lui manquent. Et certainement il est plus aisé d'envisager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel, que de n'être point émû des violentes passions qui regnent en foule dans ses Ouvrages.

CHAPITRE XXIX.

1 *De Platon, & de Lysias; & de l'excellence de l'Esprit humain.*

POUR ce qui est de PLATON, comme j'ai dit, il y a bien de la différence. Car il

8. *Au lieu que Démosthène.*] Je n'ai point exprimé [illegible] & [illegible], de peur de trop embarasser la periode. BOILEAU.

CHAP. XXIX. 1. *De Platon, & de Lysias.*] Le titre de cette Section suppose qu'elle roule entièrement sur Platon & sur Lysias: & cependant il n'y est parlé de Lysias qu'à la seconde ligne; & le reste de la Section ne regarde pas plus Lysias ou Platon, qu'Homère, Démosthène, & les autres Ecrivains du premier ordre. La division du Livre en Sections, comme on l'a déja remarqué, n'est pas de Longin, mais de quelque Moderne, qui a aussi fabriqué les argumens des Chapitres. Dans l'ancien Manuscrit, au lieu de

il surpasse LYSIAS, non seulement par l'excellence, mais par le nombre de ses beautez. Je dis plus, 2 c'est que Platon n'est pas tant au dessus de Lysias par un plus grand nombre de beautez, 3 que Lysias est au dessous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'est-ce donc qui a porté ces Esprits divins à mépriser cette exacte & scrupuleuse délicatesse, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Ecrits? En voici une raison. C'est que la Nature n'a point regardé l'Homme comme un animal de basse & de vile condition; mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande Assemblée, pour être spectateur de toutes les choses qui s'y passent; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlète, qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand & de plus divin. Aussi voions-nous que le

de *ὁ Λυσίας*, qui se lit ici dans le texte à la seconde ligne de la Section, on lit *ὑπουσίας*. Mais *ὑπουσίας* ne fait aucun sens: & je croi qu'en effet Longin avoit écrit *ὁ Λυσίας*. BOIVIN.

CHANG. 2. *C'est que Platon n'est pas tant &c.*] Ce changement est encore de l'Edition de 1683. Les Editions précedentes portoient: *C'est que Platon est au-dessus de Lysias, moins pour les qualitez qui manquent à ce dernier, que pour les fautes dont il est rempli.*

3. *Que Lysias est au dessous.*] Le jugement que Longin fait ici de Lysias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXVI. pour faire voir que CECILIUS avoit eu tort de croire que Lysias fût sans défaut; mais il s'accorde fort bien aussi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un passage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*, où CICERON parle

le Monde entier ne suffit pas à la vaste étenduë de l'esprit de l'Homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les Cieux, & pénètrent au delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choses.

4 Et certainement si quelqu'un fait un peu de reflexion sur un Homme dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours que de grand & d'illustre, il peut connoître par là à quoi nous sommes nez. Ainsi nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage: mais nous sommes veritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur tout. Nous ne sommes pas fort étonnez de voir une petite flamme, que nous avons allumée, conserver long-tems sa lumiere pure: mais nous sommes frappez d'admiration, quand nous contemplons 5 ces feux, qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouïs-

parle & juge en même tems des Orateurs qu'on doit se proposer pour modèle. DACIER.

4. *Et certainement.*] Le texte Grec a été ici corrompu; & c'est la cause pourquoi M. Boileau n'a pas bien réüssi dans la Traduction de ce passage. Il eût du dire: *Et certainement si quelqu'un considère de toutes parts la vie humaine, & fait réflexion qu'on prefère toûjours en toutes choses le surprenant & le grand, au mignon & au beau, il pourra aussi-tôt connoître par là, à quoi nous sommes nez.* TOLLIUS.

5. *Ces feux, qui s'allument.*] Ce sont ici le Soleil & la Lune dont notre Auteur parle, qui s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses. * TOLLIUS.

* Ainsi, selon Tollius, il faloit traduire: *Mais nous sommez frapez d'admiration, quand nous contemplons ces deux grandes lumieres du Ciel, quoi qu'elles s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses.*

CHAP.

vanouïssent en naissant : & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la Nature, que ces fournaises du mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ses abîmes,

* *Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.*

De tout cela il faut conclurre, que ce qui est utile, & même nécessaire aux hommes, souvent n'a rien de merveilleux, comme étant aisé à acquerir : mais que tout ce qui est extraordinaire, est admirable & surprenant.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.

1 A L'EGARD donc des grans Orateurs, en qui le Sublime & le Merveilleux se

* *Pind. Pyth. 1. p. 254. Edit. de Benoist.*

CHAP. XXX. 1. *A l'égard donc des grans Orateurs.*] Le texte Grec est entièrement corrompu en cet endroit, comme M. le Févre l'a fort bien remarqué. Il me semble pourtant que le sens que M. Despréaux en a tiré ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet, ce Rhéteur venant de dire à la fin du Chapitre précedent, qu'il est aisé d'acquerir l'utile & le nécessaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroît pas possible, qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce necessaire & cet utile. Cela étant, je croi que la restitution de ce passage n'est pas si difficile que l'a cru M. le Févre; & quoique ce savant homme ait desesperé d'y arriver sans le secours de quelque Manuscrit, je ne laisserai pas de dire ici ma pensée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν οὐκ ἔτ' ἔξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point que Longin n'eût écrit, ἐφ' ὧν οὐ δῆτ' ἔσω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, C'est-à-dire : *A l'égard donc des*

se rencontre joint avec l'Utile & le Necessaire, il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions, n'aïent point été exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme: mais le Sublime nous élève presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut être repris: mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes, qui sont dans les Ouvrages de ces excellens Auteurs, peut païer tous leurs défauts. Je dis bien plus; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans HOMÈRE, dans DÉMOSTHÈNE, dans PLATON, & dans tous ces autres célèbres Heros, elles ne feroient pas la moindre ni la millième partie des bonnes choses qu'ils

des grans Orateurs, en qui se trouve ce Sublime & ce merveilleux, qui n'est point resserré dans les bornes de l'utile & du nécessaire, il faut avouer, &c. Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le précedent, j'espère que l'on trouvera cette restitution très-vraisemblable & très-bien foudée. DACIER.

Ibid. *A l'égard donc.*] On verra dans mes Remarques Latines, que M. Dacier n'a pas si bien compris le sens de notre Auteur, que M. Despréaux: & qu'il ne faut rien ici changer dans le texte Grec. Dans ma Traduction Latine on a oublié de mettre ces deux paroles *apud illos* entre *quidem* & *ratio*: si on les y remet, tout sera clair & net. * TOLLIUS.

* Voici la Traduction de Tollius: *Ego igitur de hujuscemodi Viris, quorum tam excellens in scribendo est sublimitas, (quamquam ne hujus quidem* apud illos *ratio ab utilitate, atque commodo separata est) ita colligendum, pronuntiandumque est.*

2. Comme

qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siècles, & personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vraisemblablement ils conserveront toûjours,

** Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,*
Et les bois dépouillez au Printems refleurir.

On me dira peut-être qu'un Colosse, qui a quelques défauts, n'est pas plus à estimer qu'une petite Statuë achevée; comme, par exemple, le Soldat de Polyclète †. A cela je réponds, que dans les Ouvrages de l'Art, c'est le travail & l'achèvement que l'on considère: au lieu que dans les Ouvrages de la Nature, c'est le Sublime & le Prodigieux. Or discourir, c'est une operation naturelle à l'Homme. Ajoûtez, que dans une Statuë on ne cherche que le rapport & la ressemblance : mais dans le discours, on veut, comme j'ai dit, le surnaturel

* *Epitaphe pour* MIDIAS, *pag.* 534. 2. *vol. d'Homère Edition des Elzev.*

† *Le* Doryphore, *petite Statuë, faite par* POLYCLÈTE, *célèbre Sculpteur.*

2. *Comme c'est le devoir de l'Art d'empêcher* &c.] Au lieu de τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ οὐχ ὁμότονον, on lit dans l'ancien Manuscrit τὸ δ' ἐν ὑπεροχῇ πολλῇ, πλὴν οὐχ ὁμότονον, &c. La construction est beaucoup plus nette en lisant ainsi, & le sens très-clair: *Puisque de ne jamais tomber, c'est l'avantage de l'Art; & que d'être très-élevé, mais inégal, est le partage d'un Esprit sublime: il faut que l'Art vienne au secours de la Nature.* BOIVIN.

CHAP. XXXI. 1. *Les Paraboles & les Comparaisons.*] Ce que Longin disoit ici de la difference qu'il y a des Paraboles & des

naturel & le divin. Cependant, pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, [2] comme c'est le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il est bien difficile qu'une haute élevation à la longue se soûtienne, & garde toûjours un ton égal; il faut que l'Art vienne au secours de la Nature; parce qu'en effet c'est leur parfaite alliance qui fait la souveraine perfection. Voilà ce que nous avons crû être obligez de dire sur les questions qui se sont présentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre & entier.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles.

POUR retourner à notre discours, [1] les Paraboles & les Comparaisons approchent fort des Métaphores, & ne different d'elles

des Comparaisons aux Métaphores est entiérement perdu; mais on en peut fort bien suppléer le sens par Aristote, qui dit comme Longin, qu'elles ne different qu'en une chose, c'est en la seule énonciation: par exemple, quand Platon dit, *que la tête est une citadelle*, c'est une Métaphore, dont on fera aisément une Comparaison, en disant, *que la tête est comme une citadelle*. Il manque encore après cela quelque chose de ce que Longin disoit de la juste borne des Hyperboles, & jusques où il est permis de les pousser. La suite & le passage de Demosthène, ou plutôt d'Hégesippe son Collegue, font assez comprendre quelle étoit sa pensée. Il est certain que les Hyperboles sont dangereuses; & comme Aristote l'a fort bien remarqué, elles ne sont presque jamais supportables que dans la passion. DACIER.

les 2 qu'en un seul point *.

3 Telle est cette Hyperbole : * *Supposé que votre esprit soit dans votre tête , & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.* C'est pourquoi il faut bien prendre garde jusqu'où toutes ces Figures peuvent être poussées ; parce qu'assez souvent , pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'est comme une corde d'arc, qui, pour être trop tenduë , se relâche ; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainsi ISOCRATE dans son Panégyrique †, par une sotte ambition de ne vouloir rien dire 4 qu'avec emphase, est tombé, je ne sai comment, dans une faute de petit Ecolier. Son dessein , dans ce Panégyrique , c'est de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de service à la Grèce , que ceux de Lacédémone : & voici par où il débute : *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes*,

* *Démosth. ou Hégésippe*, de Halonesο. p. 34. *Edit. de Basle.*
† *Pag. 42. Edit. de H. Etienne.*

2. *Qu'en un seul point.*] Cet endroit est fort defectueux, & ce que l'Auteur avoit d t de ces Figures, manque tout entier. BOILEAU.

3. Telle est cette Hyperbole : *Supposé que votre esprit soit dans votre tête, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.*] C'est dans l'Oraison *de Halonese* que l'on attribuë vulgairement à Démosthène, quoi qu'elle soit d'Hegésippe son Collègue. Longin cite ce passage sans doute pour en condamner l'Hyperbole qui est en effet très-vicieuse; car *un esprit foulé sous les talons*, est une chose bien étrange. Cependant HERMOGÈNE n'a pas laissé de la louer. Mais ce n'est pas seulement par ce passage, que l'on peut voir que le jugement de Longin est souvent plus sûr que celui d'Her-

des, petites; & les petites, grandes; qu'il fait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites. Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacédemoniens & des Athéniens? En faisant de cette sorte l'éloge du Discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en général; que celles-là sont les meilleures, qui sont entiérement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toûjours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme par exemple, l'Hyperbole de THUCYDIDE, * à propos des Atheniens qui perirent dans la Sicile. 5 *Les Siciliens étant des-*

* *Liv. 7. p. 555. Edit. de H. Etienne.*

d'Hermogène & de tous les autres Rhéteurs. DACIER.

4. *Qu'avec emphase.*] *Qu'en exagerant.* TOLLIUS.

5. *Les Siciliens étant descendus en ce lieu*, &c.] Ce passage est pris du septieme Livre. Thucydide parle ici des Athéniens qui en se retirant sous la conduite de Nicias furent attrapez par l'armée de Gylippe & par les troupes des Siciliens près du fleuve Asinarus aux environs de la ville *Neetum*; mais dans le texte, au lieu de dire *les Lacédémoniens étant descendus*, Thucydide écrit *οἵ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες*, & non pas *οἵ τε γὰρ Συρακόσιοι*, comme il y a dans Longin. Par *ces Péloponésiens* Thucydide entend les troupes de Lacédémone conduites par GYLIPPE, & il est certain que dans cette occasion les Siciliens tiroient sur Nicias de dessus les bords du fleuve, qui étoient hauts &

descendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage, de ceux sur tout qui s'étoient jettez dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompuë du sang de ces Miserables; & néanmoins toute bourbeuse & toute sanglante qu'elle étoit, ils se battoient pour en boire. Il est assez peu croïable que des hommes boivent du sang & de la bouë, &

& escarpez, les seules troupes de Gylippe descendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Athéniens. DACIER.

6. *Ils se défendirent encore quelque tems.*] Ce passage est fort clair. Cependant c'est une chose surprenante qu'il n'ait été entendu ni de Laurent Valle, qui a traduit Herodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes sur cet Auteur. Tout cela, faute d'avoir pris garde que le verbe *καταχέω* veut quelquefois dire *enterrer*. Il faut voir les peines que se donne M. le Févre, pour restituer ce passage, auquel, après bien du changement, il ne sauroit trouver de sens qui s'accommode à Longin, prétendant que le texte d'Herodote étoit corrompu dès le tems de notre Rhéteur, & que cette beauté qu'un si savant Critique y remarque, est l'ouvrage d'un mauvais Copiste, qui y a mêlé des paroles qui n'y étoient point. Je ne m'arrêterai point à refuter un discours si peu vraisemblable. Le sens que j'ai trouvé, est si clair & si infaillible, qu'il dit tout. BOILEAU.

Ibid. *Ils se défendirent encore quelque tems.*] M. Despréaux a expliqué ce passage au pied de la lettre, comme il est dans Longin, & il assûre dans sa remarque, qu'il n'a point été entendu, ni par les Interprètes d'Herodote, ni par ceux de Longin; & que M. le Févre, après bien du changement, n'y a sû trouver de sens. Nous allons voir si l'explication qu'il lui a donnée lui-même, est aussi sûre & aussi infaillible qu'il l'a crû. Herodote parle de ceux qui, au Detroit des Thermopyles, après s'être retranchez sur un petit poste élevé, soûtinrent tout l'effort des Perses, jusques à ce qu'ils furent accablez & comme ensevelis sous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens postez & retranchez sur une hauteur se defendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toûjours, & qui ne les attaquent que de loin. M. le Févre, à qui cela n'a pas paru possible, a mieux aimé suivre toutes les éditions de

& se battent même pour en boire; & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce que dit HERODOTE * de ces Lacédémoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. 6 *Ils se défendirent encore quel-*

* *Liv. 7. p. 458. Edit. de Francfort.*

de cet Historien, où ce passage est ponctué d'une autre manière, & comme je le mets ici : ἐν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρῃσι τῇσιν αὐτέων, ταῖ ἐτύγχανον ἔτι περιεοῦσαι, καὶ χερσὶ καὶ στόμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. Et au lieu de χερσὶ καὶ στόμασι, il a crû qu'il faloit corriger χερμαδίοις καὶ δόρασι, en le raportant à κατέχωσαν: *Comme ils se défendoient encore dans le même lieu avec les épées qui leur restoient, les Barbares les accablerent de pierres & de traits.* Je trouve pourtant plus vrai-semblable qu'Herodote avoit écrit λάεσι καὶ δόρασι. Il avoit sans doute en vûë ce vers d'Homère du III. de l'Iliade:

Ἰοῖσίν τε τιτυσκόμενοι λάεσσί τ' ἔβαλλον.

Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits :

la corruption de λάεσι en χερσὶ étant très-facile. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas douter que ce ne soit le véritable sens. Et ce qu'Herodote ajoûte le prouve visiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 125. du Liv. VII. D'ailleurs Diodore, qui a décrit ce combat, dit que les Perses environnerent les Lacedémoniens, & qu'en les attaquant de loin ils les percèrent tous à coups de fleches & de traits. A toutes ces raisons M. Despréaux ne sauroit opposer que l'autorité de Longin qui a écrit & entendu ce passage de la même manière dont il l'a traduit; mais je repons, comme M. le Févre, que dès le tems même de Longin ce passage pouvoit être corrompu: que Longin étoit homme, & que par conséquent il a pû faillir aussi bien que Démosthène, Platon, & tous ces grans Heros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils étoient hommes, que par quelques fautes, & par leur mort. Si on veut encore se donner la peine d'examiner ce passage, on cherchera, si je l'ose dire,

quelque tems en ce lieu avec les armes qui leur restoient, & avec les mains & les dents; jusqu'à ce que les Barbares, tirant toûjours, les eussent comme ensevelis sous leurs traits. Que dites-vous de cette Hyperbole? Quelle apparence que des hommes se défendent avec les mains & les dents contre des gens armez; 7 & que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs Ennemis? Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vraisemblance; parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbole; mais que l'Hyperbole semble naître du sujet même. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un remède infaillible pour empêcher que les hardiesses ne cho-

Longin dans Longin même. En effet, il ne rapporte ce passage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armez*, & cependant cette Hyperbole est puerile, puisque lors qu'un homme a approche son ennemi, & qu'il l'a saisi au corps, comme il faut nécessairement en venir aux prises pour emploïer les dents, il lui a rendu ses armes inutiles, ou même plutôt incommodes. De plus, ceci, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armez*, ne présuppose pas que les uns ne puissent être armez comme les autres; & ainsi la pensée de Longin est froide, parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se défendent avec les dents & des hommes qui combattent armez. Je n'ajoûterai plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de Longin, il y aura encore une fausseté dans Herodote, puisque les Historiens remarquent que les Barbares étoient armez à la légère avec de petits boucliers, & qu'ils étoient par conséquent exposez aux coups des Lacédémoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-ci étoient bien armez, serrez en peloton, & tous couverts de leurs larges boucliers. DACIER.

Ibid. *Ils se defendirent.*] Je me suis servi dans ma Traduction Latine du mot *tumulaverunt*, pour expliquer le Grec

κα-

choquent ; c'eſt de ne les emploïer que dans la paſſion, & aux endroits à peu près qui ſemblent les demander. Cela eſt ſi vrai, que dans le Comique on dit des choſes qui ſont abſurdes d'elles-mêmes, & qui ne laiſſent pas toutefois de paſſer pour vraiſemblables, à cauſe qu'elles émeuvent la paſſion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le Rire eſt une paſſion de l'ame, cauſée par le plaiſir. Tel eſt ce trait d'un Poëte Comique : * *Il poſſedoit une Terre à la campagne*, [8] *qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*

Au reſte, on ſe peut ſervir de l'Hyperbole, auſſi-bien pour diminuer les choſes que pour les agrandir : car l'Exageration eſt propre à ces deux differens effets ; & le *Diaſyrme* *, qui eſt une

* *V.* Strabon, *l.* 1. *p.* 36. *Edit. de Paris.*

† Διασυρμός.

κατέχωσαν. Je ſuis néanmoins de même ſentiment que Mr. le Fevre & M. Dacier : hormis que je n'aprouve pas le mot χερμαδίοισι, ni auſſi l'autre λάεσσι : mais au lieu de καὶ χερσί, καὶ στόμασι, je remets τοῖσι ὀϊστεύμασι, ou τοξεύμασι. Philostrate dans la Vie d'Apollonius *de Tyane*, liv. IV. ch. VII : Ἐπὶ δὲ τὸν κολωνὸν βαδίζων, ἐφ' οὗ λέγονται οἱ Λακεδαιμόνιοι περιχωσθῆναι τοῖς τοξεύμασιν, ἤκουσε, &c. on pourroit auſſi lire βέλεσι, καὶ τοξεύμασι. Tollius.

7. *Et que tant de perſonnes ſoient enſevelies.*] Les Grecs dont parle ici Herodote étoient en fort petit nombre, Longin n'a donc pû écrire *& que tant de perſonnes*, &c. D'ailleurs de la maniére que cela eſt écrit, il ſemble que Longin trouve cette Métaphore exceſſive, plûtôt à cauſe du nombre des perſonnes qui ſont enſevelies ſous les traits, qu'à cauſe de la choſe même, & cela n'eſt point ; car au contraire Longin dit clairement, *quelle Hyperbole !* combattre avec les dents contre des gens armez ? *& celle-ci encore*, être accablé ſous les traits ? *cela ne laiſſe pas néanmoins*, &c. Dacier.

8. *Qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.*] J'ai ſuivi la reſtitution de Caſaubon, Boileau.

une espèce d'Hyperbole, n'est, à le bien prendre, que l'exageration d'une chose basse & ridicule.

CHAPITRE XXXII.

De l'Arrangement des Paroles.

DES cinq parties qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquième à examiner ; c'est à savoir, la Composition & l'Arrangement des Paroles. Mais, comme nous avons déja donné deux volumes de cette matière, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue speculation nous en a pû apprendre; nous.

CHAP. XXXII. 1. *N'est pas simplement un agrément.*] Les Traducteurs n'ont point conçu ce passage, qui sûrement doit être entendu dans mon sens, comme la suite du Chapitre le fait assez connoître. Ἐνέργημα veut dire un *effet* & non pas *un moïen*, *n'est pas simplement un effet de la nature de l'homme.* BOILEAU.

Ibid. *N'est pas simplement &c.*] M. Despréaux assûre dans ses Remarques, que ce passage doit être entendu comme il l'a expliqué; mais je ne suis pas de son avis, & je trouve qu'il s'est éloigné de la pensée de Longin, en prenant le mot Grec *organum* pour un instrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le sens de Longin pour *un organe*, comme nous disons pour *une cause*, *un moïen*. Longin dit clairement, *l'harmonie n'est pas seulement un moïen naturel à l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir, mais encore un organe, un instrument merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions.* C'est, à mon avis, le veritable sens de ce passage. Longin vient ensuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoi que ces organes, pour émouvoir & pour persuader, n'approchent point des moïens qui sont propres & naturels à l'homme, &c. DACIER.

Ibid. *N'est pas simplement.*] M. Dacier a raison ici de rejetter.

nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument nécessaire à notre sujet ; comme par exemple, que l'Harmonie 1 n'est pas simplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme, pour persuader & pour inspirer le plaisir : 2 mais que dans les instrumens même inanimez, c'est un moïen merveilleux 3 pour élever le courage, & pour émouvoir les passions.

Et de vrai, ne voïons-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent, & les remplit de fureur, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et

jetter le sentiment de M. Despréaux. Qu'on regarde ma Traduction, & mes Remarques Latines : & on verra que ma conjecture a beaucoup de vraisemblance. Même M. Despréaux a très-bien exprimé le mot μεγαληγορίας, que je préfere au μετ' ἐλευθερίας. TOLLIUS.

2. *Mais que dans &c.*] Cela ne se trouve pas dans le Grec. Lisez donc : *Mais que c'est un moïen merveilleux pour rendre le discours sublime, & pour émouvoir les passions. Car ce n'est pas la flûte seulement qui émeut, &c. mais presque tout ce &c.* TOLLIUS.

3. *Pour élever le courage & pour émouvoir les passions.*] Il y a dans le Grec μετ' ἐλευθερίας καὶ πάθους : c'est ainsi qu'il faut lire & non point ἐπὶ ἐλευθερίας, &c. Ces paroles veulent dire, *Qu'il est merveilleux de voir des instrumens inanimez avoir en eux un charme pour émouvoir les passions, & pour inspirer la noblesse de courage.* Car c'est ainsi qu'il faut entendre ἐλευθερία. En effet, il est certain que la trompette, qui est un instrument, sert à reveiller le courage dans la guerre. J'ai ajoûté le mot d'*inanimez*, pour éclaircir la pensée de l'Auteur, qui est un peu obscure en cet endroit. Ὄργανον, absolument pris, veut dire toutes sortes d'instrumens musicaux & inanimez, comme le prouve fort bien Henri Etienne. BOILEAU.

Et non seulement le son des flûtes, [4] mais presque tout ce qu'il y a de differens sons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mêmes, néanmoins, par ces changemens de tons, qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mélange de leurs accords, souvent, comme nous voïons, ils causent à l'ame un transport & un ravissement admirable. [5] Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien; n'étant, s'il faut parler ainsi, que des sons bâtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Composition, qui est en effet comme l'harmonie du discours, dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille,

4. *Mais presque tout ce qu'il y a de differens sons au monde.*] Κἂν ἄλλοις ὅσοι παντάπασι: Tollius veut qu'on lise, ἀλλὰ καὶ ἴσοι παντάπασι. Mr. le Févre lisoit, ἄλλως τε καὶ ἐπεὶ, *&c.* Certainement il y a faute dans le texte, & il est impossible d'y faire un sens raisonnable sans corriger. Je suis persuadé que Longin avoit écrit κἂν ἄμουσος ᾖ παντάπασι, *licet imperitus sit omninò*, ou, *licet à Musis omninò alienus sit.* La flûte, dit Longin, force celui qui l'entend, fût-il ignorant & grossier, n'eût-il aucune connoissance de la Musique, de se mouvoir en cadence, & de se conformer au son mélodieux de l'instrument. L'ancien Manuscrit, quoique fautif en cet endroit, autorise la nouvelle correction: Car on y lit, κἂν ἄλλους ἔση, Ce qui ressemble fort à κἂν ἄμουσος ᾖ, sur-tout si on écrit en majuscules, sans accent, sans esprit, & sans distinction de mots, comme on écrivoit autrefois, & comme il est certain que Longin avoit écrit, ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ. Entre ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ & ΚΑΝΑΛΛΟΥΣΟΣΗ, il n'y a de difference que de la lettre Μ aux deux Λ: difference très légere, où les Copistes se peuvent aisément tromper. BOIVIN.

5. Cer-

le, mais l'eſprit : qui remuë tout à la fois tant de differentes ſortes de noms, de penſées, de choſes ; tant de beautez & d'élegances, avec leſquelles notre ame a comme une eſpèce de liaiſon & d'affinité ; qui par le mêlange & la diverſité des ſons, inſinuë dans les eſprits, inſpire à ceux qui écoutent, les paſſions mêmes de l'Orateur, & qui bâtit ſur ce ſublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majeſté, à la magnificence du diſcours & à toutes ces autres beautez qu'elle renferme en ſoi; & qu'aïant un empire abſolu ſur les eſprits, elle ne puiſſe en tout tems les ravir & les enlever ? Il y auroit de la folie à douter d'une verité ſi univerſellement reconnuë, 6 & l'experience en fait foi.

Au

5. *Cependant ce ne ſont que des images.*] Longin, à mon ſens, n'a garde de dire que les inſtrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, *ne diſent & ne perſuadent rien.* Il dit, *Cependant ces imitations ne ſont que des organes bâtards pour perſuader, & n'approchent point du tout de ces moïens qui, comme j'ai déja dit, ſont propres & naturels à l'homme.* Longin veut dire, que l'harmonie qui ſe tire des differens ſons d'un inſtrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'eſt qu'une foible image de celle qui ſe forme par les differens ſons, & par la differente flexion de la voix ; & que cette dernière harmonie, qui eſt naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre, pour perſuader & pour émouvoir. C'eſt ce qu'il ſeroit fort aiſé de prouver par des exemples. DACIER.

6. *Et l'experience en fait foi.*] L'Auteur juſtifie ici ſa penſée par une periode de Démoſthène *, dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais, comme ce qu'il en dit, eſt entièrement attaché à la Langue Grecque, j'ai crû qu'il valoit

* *De Corona p. 340. Edit. de Bâle.*

Au reste, il en est de même des discours que
des

valoit mieux le passer dans la Traduction, & le renvoïer aux Rémarques, pour ne point effraïer ceux qui ne savent point le Grec. En voici donc l'explication. *Ainsi cette pensée que Démosthène ajoûte, après la lecture de son Decret, paroit fort sublime; & est en effet merveilleuse. Ce Decret*, dit-il, *a fait évanouïr le peril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui se dissipe de lui-même.* Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avoüer que l'harmonie de la periode ne cède point à la pensée. Car elle va toûjours de trois tems en trois tems, comme si c'étoient tous Dactyles, qui sont les piés les plus nobles & les plus propres au Sublime: & c'est pourquoi le vers Heroïque, qui est le plus beau de tous les vers, en est composé. En effet, si vous ôtez un mot de sa place, comme si vous mettiez* τοῦτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, *ou si vous en retranchez une seule syllabe, comme* ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, *vous connoîtrez aisément combien l'harmonie contribuë au Sublime. En effet, ces paroles,* ὥσπερ νέφος, *s'appuïant sur la premiere syllabe qui est longue, se prononcent à quatre reprises: De sorte que, si vous en ôtez une syllabe, ce retranchement fait que la periode est tronquée. Que si au contraire vous en ajoûtez une, comme* παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ τε νέφος, *c'est bien le même sens; mais ce n'est plus la même cadence: parce que la periode s'arrêtant trop long-tems sur les dernières syllabes, le Sublime, qui étoit serré auparavant, se relâche & s'affoiblit.* Au reste, j'ai suivi, dans ces derniers mots, l'explication de M. le Févre, & ajoûté comme lui, τὲ à ὥσπερ. BOILEAU.

Ibid. *Et l'experience en fait foi* * * * *.] Longin rapporte après ceci un passage de Démosthène que M. Despréaux a rejetté dans ses Remarques, parce qu'il est entièrement attaché à la Langue Grecque. Le voici: τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rhéteur assûre que l'harmonie de la periode ne cède point à la beauté de la pensée, parce qu'elle est toute composée de nombres dactyliques; je croi qu'il ne sera pas inutile d'expliquer ici cette harmonie & ces nombres, vû même que le passage de Longin est un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pié de la lettre, sans entendre la pensée de Longin, & sans connoître la beauté du passage de Démosthène. Je vais donc tâcher d'en donner au Lecteur une intelligence nette & distincte; & pour cet effet je distribuerai d'abord la periode de Démosthène

dans

dès corps, qui doivent ordinairement leur principale

dans ces nombres dactyliques, comme Longin les a entendus,

- υ υ - υ υ - υ υ - υ υ υ υ - υ
[τοῦτο τὸ] ψήφισμα] τὸν τότε] τῇ πόλει] περιστάν] τα]
- υ υ υ υ - υ υ - υ - υ υ υ
κίνδυνον] παρελθεῖν] ἐποίη] σεν] [ὥσπερ νέφος.]

Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de passer plus avant, il est bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques, pour les avoir confondus avec les mètres ou les piés que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la difference. Pour le nombre dactylique, on n'a égard qu'au tems & à la prononciation: & pour le dactyle, on a égard à l'ordre & à la position des lettres, de sorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique sans être pourtant un Dactyle, comme cela paroît par [ψήφισμα] τῇ πόλει] παρελθεῖν.] Mais revenons à notre passage. Il n'y a plus que trois difficultez qui se présentent: la première, que ces nombres devant être de quatre tems, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts; le second nombre de cette periode ψήφισμα, le quatrième, le cinquième &.quelques autres paroissent en avoir cinq; parce que dans ψήφισμα la première syllabe étant longue, en vaut deux, la seconde étant aussi longue en vaut deux autres, & la troisième brève, un, &c. A cela je répons, que dans les Rythmes, ou nombres, comme je l'ai déja dit, on n'a égard qu'au tems & à la voïelle, & qu'ainsi φι est aussi bref que μα. C'est ce qui paroîtra clairement par ce seul exemple de Quintilien, qui dit, que la seconde syllabe d'*agrestis* est brève. La seconde difficulté naît de ce précepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV. du Livre IX. *Que quand la periode commence par une sorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le même rythme jusques à la fin.* Or dans cette periode de Démosthène le nombre semble changer, puisque tantôt les longues & tantôt les brèves sont les premières. Mais le même Quintilien ne laisse aucun doute là-dessus, si l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant: *Qu'il est indifferent au rythme dactylique d'avoir les deux premières ou les deux dernières breves, parce que l'on n'a égard qu'aux tems, & à ce que son élevation soit de même nombre que*

cipale excellence à l'assemblage & à la juste proportion de leurs membres : de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. Ainsi les parties du Sublime étant divisées, le Sublime se dissipe entiérement : au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la periode leur donne du son & de l'emphase. C'est pourquoi on peut comparer le Sublime dans les periodes, à un festin par écot, auquel plusieurs ont contribué. Jusques-là qu'on voit beaucoup de Poëtes & d'Ecrivains, qui n'étant point nez au Sublime, n'en ont jamais manqué néanmoins ; bien que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes, & fort peu élegantes. En effet, ils se soûtiennent par ce seul arrangement de paroles, qui leur enfle & grossit en quelque sorte la voix : si

sa position. Enfin, la troisième & dernière difficulté vient du dernier rythme ὥσπερ νέφος, que Longin fait de quatre syllabes, & par consequent de cinq tems, quoique Longin assûre qu'il se mesure par quatre. Je répons, que ce nombre ne laisse pas d'être dactylique comme les autres, parce que le tems de la dernière syllabe est superflu, & compté pour rien, comme les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui de là sont appellez *hypermètres.* On n'a qu'à écouter Quintilien : *Les rythmes reçoivent plus facilement des tems superflus, quoique la même chose arrive aussi quelquefois aux mètres.* Cela suffit pour éclaircir la periode de Démosthène, & la pensée de Longin. J'ajoûterai pourtant encore, que DE'METRIUS PHALERE'US cite ce même passage de Démosthène, & qu'au lieu de περιστάντα, il a lû ἐπιόντα, ce qui fait le même effet pour le nombre, DACIER.

Ti. Phin

si bien qu'on ne remarque point leur bassesse. [7] PHILISTE est de ce nombre. Tel est aussi ARISTOPHANE en quelques endroits, & EURIPIDE en plusieurs, comme nous l'avons déja suffisamment montré. Ainsi quand Hercule dans cet Auteur *, après avoir tué ses enfans, dit:

Tant de maux à la fois [8] sont entrez dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs:

cette pensée est fort triviale. Cependant il la rend noble par le moïen de ce tour, qui a quelque chose de musical & d'harmonieux. Et certainement, pour peu que vous renversiez l'ordre de sa periode, vous verrez manifestement combien Euripide est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles, que dans le sens de ses pensées. De même, dans sa Tragédie intitulée, [9] *Dircé traînée par un Taureau* †,

Il

* *Hercule furieux*, V. 1245.

† *Dircé*, ou *Antiope*, Tragédie perduë. V. les *Fragm.* de M. BARNES, *p.* 519.

7. *Philiste est de ce nombre.*] Le nom de ce Poëte est corrompu dans Longin; il faut lire PHILISCUS, & non pas *Philistus.* C'étoit un Poëte Comique, mais on ne sauroit dire précisément en quel tems il a vécu. DACIER.

Ibid. *Philiste est de ce nombre.*] M. Dacier a raison de préferer ici *Philiscus* à *Philistus.* Mais ce pourroit bien être aussi ce Philiscus de Corfou, un des sept Tragiques du second rang, qui a vécu sous Philadelphe, & a été Prêtre de Bacchus. TOLLIUS.

CHANG. 8. *Sont entrez dans mon ame.*] Edition de 1683. Les éditions précedentes portoient, *Ont assiégé mon ame.*

CHANG. 9. *Dircé traînée par un Taureau.*] Cette correction fut faite dans l'Edition de 1701: Mr. Despréaux avoit traduit dans ses premières Editions: *Dircé emportée* &c. Surquoi Mr. Dacier fit cette Remarque, que Mr. Despréaux

&

Il tourne aux environs dans sa route incertaine;
Et courant en tous lieux où sa rage le meine,
Traîne après soi la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette pensée est fort noble à la verité; mais il faut avouer que ce qui lui donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point précipitée, ni emportée comme une masse pesante, mais dont les paroles se soûtiennent les unes les autres, & où il y a plusieurs pauses. En effet, ces pauses sont comme autant de fondemens solides, sur lesquels son discours s'appuïe & s'élève.

CHAPITRE XXXIII.

De la mesure des Periodes.

AU contraire, il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus,

a suivi: „ Longin dit, *trainée par un Taureau*; & il faloit „ conserver ce mot, parce qu'il explique l'histoire de Dircé, „ que Zethus & Amphion attachèrent par les cheveux „ à la queuë d'un Taureau, pour se vanger des maux qu'elle „ & son mari Lycus avoient faits à Antiope leur mere.

CHAP. XXXIII. 1. *De même, ces paroles mesurées,* &c.] Longin dit, *De même, quand les periodes sont si mesurées, l'Auditeur n'est point touché du discours, il n'est attentif qu'au nombre & à l'harmonie: jusques-là que prévoïant les cadences qui doivent suivre, & batant toûjours la mesure comme en une danse, il prévient même l'Orateur, & marque la chûte avant qu'elle arrive.* Au reste, ce que Longin dit ici, est pris tout entier de la Rhétorique d'ARISTOTE, & il peut nous servir fort utilement à corriger l'endroit même d'où il a été tiré. Aristote, après avoir parlé des periodes mésurées, ajoûte, τὸ μὲν γὰρ ἀπίθανον, πεπλάσθαι γὰρ δοκεῖ· καὶ ἅμα * * * ἐξίστησι· προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῷ ὁμοίῳ πότε πάλιν ἥξει * * * ὥσπερ οὖν τῶν κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παι-

δία

pus, & qui se prononcent vîte, tels que sont les Pyrrhiques, les Trochées & les Dichorées, qui ne sont bons que pour la danse. En effet, toutes ces sortes de pieds & de mesures n'ont qu'une certaine mignardise & un petit agrément, qui a toûjours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'est que comme nous voïons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au sens des paroles, & sont entraînez par le chant: [1] de même, ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du discours; & impriment simplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette chûte qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danse, [2] la chûte avant qu'elle arrive.

C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le

διὰ τό, τίνα αἱρεῖται ἐπίτροπον ὁ ἀπελευθερούμενος; Κλέωνα. Dans la première lacune, il faut suppléer assurément, *καὶ ἅμα τοὺς ἀκούοντας ἐξίστησι*; & dans la seconde, après *ἄξει* ajoûter, *ὃ καὶ φθάνοντες προαποδιδοῦσι ὥσπερ ἂν*, &c. & après *ἀπελευθερούμενος*, il faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui paroîtra beaucoup mieux par cette Traduction: *Ces periodes mesurées ne persuadent point, car outre qu'elles paroissent étudiées, elles détournent l'Auditeur, & le rendent attentif seulement au nombre & aux chûtes, qu'il marque même par avance: comme on voit les enfans se hâter de repondre Cléon, avant que les Huissiers aïent achevé de crier, qui est le Patron que veut prendre l'affranchi?* Le savant VICTORIUS est le seul qui ait soupçonné que ce passage d'Aristote étoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moïens de le corriger. DACIER.

CHANG. 2. *La chûte, avant qu'elle arrive.*] *La cadence, avant* &c. dans les premières éditions.

3. *Qui*

le discours, quand les periodes ſont arrangées avec trop de ſoin, ou quand les membres en ſont trop courts, & ont trop de ſyllabes brèves, étant d'ailleurs comme joints & attachez enſemble avec des cloux aux endroits où ils ſe déſuniſſent. Il n'en faut pas moins dire des periodes qui ſont trop coupées. Car il n'y a rien qui eſtropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit eſpace. Quand je défends néanmoins de trop couper les periodes, je n'entends pas parler de celles [3] qui ont leur juſte étenduë, mais de celles qui ſont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper ſon ſtile, cela arrête l'eſprit; au lieu [4] que de le diviſer en periodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en même tems apparoît des periodes trop longues. Et toutes ces paroles recherchées pour alonger mal-à-propos un discours, ſont mortes & languiſſantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la baſſeſſe des termes.

UNE des choſes encore qui avilit autant le discours, c'eſt la baſſeſſe des termes. Ainſi nous voïons dans HERODOTE * une des-

* *Liv. 7. pag. 446. & 448. Edition de Francfort.*

3. *Qui ont leur juſte étenduë.*] *Qui n'ont pas leur juſte étenduë périodique.* TOLLIUS.

4. *Que de le diviſer en périodes.*] *Au lieu qu'une loüable briéveté le conduit & l'éclaire.* TOLLIUS.

CHAP. XXXIV. 1. *La Mer commençant à bruire.*] Il y a dans le Grec, *commençant à bouillonner*, ζεσάσης: mais le mot

description de tempête, qui est divine pour le sens: mais il y a mêlé des mots extrèmement bas; comme quand il dit, ¹ *La Mer commençant à bruire*. Le mauvais son de ce mot, *bruire*, fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort*, *& ceux qui furent dispersez par la tempête*, *firent une fin peu agréable*. Ce mot *balotter* est bas; & l'épithète de *peu agréable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De même, l'Historien THE'OPOMPUS * a fait une peinture de la descente du Roi de Perse dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ailleurs; mais il a tout gâté par la bassesse des mots qu'il y mêle. *Y a-t-il une Ville*, dit cet Historien, *& une Nation dans l'Asie, qui n'ait envoié des Ambassadeurs au Roi? Y a-t-il rien de beau & de précieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces Païs, dont on ne lui ait fait des présens? Combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres historiées de couleurs? Combien de tentes dorées, & garnies de toutes les choses nécessaires pour la vie? Combien de robes & de lits somtueux? Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses, ou artistement travaillez? Ajoûtez à cela un nombre infini d'armes étrangeres & à la* Grèc-

* *Livre perdu.*

mot de *bouillonner* n'a point de mauvais son en notre Langue, & est au contraire agréable à l'oreille. Je me suis donc servi du mot *bruire*, qui est bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à bouillonner. BOILEAU.

2. Des

*Grèque: une foule incroiable de bêtes de voiture, & d'animaux destinez pour les sacrifices: des boisseaux * remplis de toutes les choses propres pour rejouir le goût: ² des armoires & des sacs pleins de papier, & de plusieurs autres ustenciles; & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voioient de loin, pensoient que ce fussent des collines qui s'élevassent de terre.*

³ De la plus haute élevation il tombe dans la dernière bassesse, à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal à propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragoûts & des sacs, il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mît en parade des sacs & des boisseaux, cela feroit un vilain effet à la vûë. Il en est de même des mots bas dans le discours, & ce sont comme autant de taches & des marques honteuses, qui flétrissent l'expression. Il n'a-

* *V. Athenée, liv. 2. pag. 67. Edition de Lyon.*

2. *Des armoires & des sacs pleins de papier.*] Théopompus n'a point dit *des sacs pleins de papier*, car ce papier n'étoit point dans les sacs; mais il a dit, *des armoires, des sacs, des rames de papier, &c.* & par ce papier il entend du gros papier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il a parlé. DACIER.

3. *De la plus haute &c.*] Je préférerois, *des hautes pensées il descend aux basses: tout au contraire des préceptes de l'Art, qui nous enseigne d'élever toûjours le discours de plus en plus.* TOLLIUS.

4. *A caché & détourné ces égoûts.*] La Nature savoit fort bien, que si elle exposoit en vûë ces parties qu'il n'est pas hon-

n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en général, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil: qu'on envoïa au Roi des chameaux & plusieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choses nécessaires pour la bonne chère & pour le plaisir: ou des monceaux de viandes les plus exquises, & tout ce qu'on sauroit s'imaginer de plus ragoûtant & de plus délicieux: ou, si vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur pour la bouche de leur Maître. Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle considération, à moins qu'on n'y soit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite, & il est bon en cela d'imiter la Nature, qui, en formant l'homme, n'a point exposé à la vûë ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, & par où le corps se purge: mais, pour me servir des termes de XENOPHON *, [4] *a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il lui a été possible, de peur que la beauté*

* *Liv. 1. des Mémorables, pag. 726. Edition de Leunclav.*

honnête de nommer, la beauté de l'homme en seroit souillée; mais de la manière que Mr. Boileau a traduit ce passage, il semble que la Nature ait eu quelque espèce de doute, si cette beauté seroit souillée, ou si elle ne le seroit point; car c'est à mon avis l'idée que donnent ces mots, *de peur que, &c.* & cela déguise en quelque manière la pensée de Xenophon, qui dit, *La Nature a caché & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a été possible, pour ne point souiller la beauté de l'animal* DACIER.

Ibid. *A caché, & détourné ces égoûts.*] Ciceron a fort bien suivi Xénophon, *lib.* 1. de Officiis: *Principio, corporis nostri magnam natura ipsa videtur habuisse rationem, quæ formam nostram,*

beauté de l'animal n'en fût souillée. Mais il n'est pas besoin d'examiner de si près toutes les choses qui rabaissent le discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'annoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.

CHAPITRE XXXV

Des causes de la décadence des Esprits.

IL ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit il y a quelques jours un Philosophe. Car il est bon de l'éclaircir ; & je veux bien, ¹ pour votre satisfaction particulière, l'ajoûter encore à ce Traité.

Je ne saurois assez m'étonner, me disoit ce Philosophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans notre siècle il se trouve assez d'Orateurs qui savent manier un raisonnement, & qui ont même le stile oratoire : qu'il s'en voit, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & sur tout de l'agrément dans leurs

tram, reliquamque figuram, in qua esset species honesta, eam posuit in promtu : quæ partes autem corporis ad natura necessitatem data, adspectum essent deformem habitura, atque turpem, eas contexit atque abdidit. Hanc natura tam diligentem fabricam imitata est hominum verecundia, &c. TOLLIUS.

CHAP. XXXV. CHANG. 1. *Pour votre satisfaction.*] *Pour votre instruction* &c. on lisoit ainsi avant l'édition de 1683.

2. *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leur païs.*] Longin dit, *tellement qu'on voit briller dans leurs discours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire, que comme ces gens là sont les maîtres d'eux-mêmes,

leurs discours : mais qu'il s'en rencontre ſi peu qui puiſſent s'élever fort haut dans le Sublime : tant la ſterilité maintenant eſt grande parmi les eſprits. N'eſt-ce point, pourſuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'eſt le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grans génies : puiſqu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'Orateurs habiles, ont fleuri, & ſont morts avec lui ? En effet, ajoûtoit-il, il n'y a peut-être rien qui élève davantage l'ame des grans Hommes que la liberté, ni qui excite & réveille le plus puiſſamment en nous ce ſentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de ſe voir élevé au deſſus des autres. Ajoûtez que les prix qui ſe propoſent dans les Républiques, aiguiſent, pour ainſi dire, & achèvent de polir l'eſprit des Orateurs, leur faiſant cultiver avec ſoin les talens qu'ils ont reçûs de la Nature. [2] Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leur païs.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dès nos premières années à ſouffrir le joug d'une domination légitime, [3] qui avons été comme enveloppez par les coûtumes & les façons-de-

mes, leur eſprit accoûtumé à cet empire & à cette indépendance ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté, qui eſt le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toûjours dans le mouvement. Cela meritoit d'être bien éclairci ; car c'eſt ce qui fonde en partie la réponſe de Longin, comme nous l'allons voir dans la ſeconde Remarque après celle-ci. DACIER.

3. *Qui avons été comme enveloppez.*] *Etre enveloppé par les coûtumes*, me paroit obscur. Il ſemble même que cette expreſſion dit tout autre choſe que ce que Longin a prétendu. Il y a dans le Grec, *qui avons été comme emmaillotez*, &c. Mais comme cela n'eſt pas François, j'aurois voulu tra-

de-faire de la Monarchie, lors que nous avions encore l'imagination tendre, & capable de toutes sortes d'impressions ; en un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & féconde source de l'Eloquence, je veux dire, de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grans & magnifiques flatteurs. C'est pourquoi il estimoit, disoit-il, qu'un homme même né dans la servitude étoit capable des autres Sciences : mais que nul Esclave ne pouvoit jamais être Orateur. Car un esprit, continua-t-il, abbatu & comme dompté par l'accoûtumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien. Tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soi-même, & il demeure toûjours comme en prison. En un mot,

traduire pour approcher de l'idée de Longin : *qui avons comme succé avec le lait les coûtumes*, &c. DACIER.

4. *Le rendent même plus petits.*] Par cette bande Longin entend sans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la tête jusques aux pieds. Ces bandelettes etoient à peu près comme celles dont les filles se servoient pour empêcher leur gorge de croître. C'est pourquoi Terence appelle ces filles, *vincto pectore*, ce qui repond fort bien au mot Grec *δεσμὸς*, que Longin emploïe ici: & qui signifie *bande*, *ligature*. Encore aujourd'hui, en beaucoup d'endroits de l'Europe, les femmes mettent en usage ces bandes pour avoir les piés petits. DACIER.

Ibid. *Les rendent même plus petits.*] La remarque de M. Dacier est très-belle : car ces *γλωττόκομα* n'étoient autre chose que des bandes, dont on entouroit les Nains. Suidas *in εἰλητόν. Φαινόλης*, dit-il, *εἰλητὸν τομάριον, μεμβράϊνον, γλωττόκομον.* Cet *εἰλητὸν τομάριον*, est justement le *volumen* des Romains. Néanmoins le même Suidas *in γλωσσόκομον* l'explique comme je l'ai fait dans ma Traduction Latine, *Γλωσσόκομον θήκη λειψάνων ξυλίνη.* TOLLIUS.

5. *La plus justement établie.*] Le mot *δικαιοτάτη* ne signifie pas ici une servitude la plus justement établie, mais une très-douce, * *clemens & justa servitus*, comme TERENCE l'ap-

mot, pour me ſervir des termes d'Homère *,

Le même jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de ſa vertu première.

De même donc que, ſi ce qu'on dit eſt vrai, ces boîtes où l'on enferme les Pygmées, vulgairement appelez Nains, les empêchent non ſeulement de croître, mais [4] les rendent même plus petits, par le moïen de cette bande dont on leur entoure le corps. Ainſi la ſervitude, je dis la ſervitude [5] la plus juſtement établie, eſt une eſpèce de priſon, où l'ame décroît & ſe rapetiſſe en quelque ſorte. [6] Je ſai bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt ſon

* *Odyſſ. 17. V. 322.*

l'appèle. Tollius.

* C'eſt auſſi le ſentiment de Madame Dacier.: Voïez ſa Remarque ſur le Vers 9. de la Scène I. de l'Andrienne: *Ut ſemper tibi apud me juſta & clemens fuerit ſervitus.*

6. *Je ſai bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme*, &c.] Mr. Despréaux ſuit ici tous les Interprètes, qui attribuent encore ceci au Philoſophe qui parle à Longin. Mais je ſuis perſuadé que ce ſont les paroles de Longin, qui interrompt en cet endroit le Philoſophe & commence à lui répondre. Je croi même que dans la lacune ſuivante il ne manque pas tant de choſes qu'on a crû, & peut être n'eſt-il pas ſi difficile d'en ſuppléer le ſens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit: *Je ſai bien, lui répondis-je alors, qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt même ſon naturel de blâmer les choſes préſentes. Mais prenez y bien garde, ce n'eſt point la Monarchie qui eſt cauſe de la décadence des eſprits, & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames, que cette guerre ſans fin qui trouble depuis ſi long-tems toute la terre, & qui oppoſe des obſtacles inſurmontables à nos plus généreuſes inclinations.* C'eſt aſſurement le veritable ſens de ce paſſage & il ſeroit aiſé de le prouver par l'hiſtoire même du ſiècle

ſon naturel, de blâmer toûjours les choſes pré-ſentes: 7 mais prenez garde que * * * * * * * *
Et certainement, pourſuivis-je, ſi les délices d'une trop longue paix ſont capables de corrompre 8 les plus belles ames, cette guerre ſans fin, qui trouble depuis ſi long-tems toute la Terre, n'eſt pas un moindre obſtacle à nos deſirs.

Ajoûtez à cela ces paſſions qui aſſiègent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confuſion & le déſordre. En effet, continuai-je, c'eſt le deſir des Richeſſes, dont nous ſommes tout malades par excès; c'eſt l'amour des plaiſirs, qui, à bien parler, nous jette dans la ſervitude, & pour mieux dire nous traîne dans le précipice, où tous nos talens ſont comme engloutis. Il n'y a point de paſſion plus baſſe que l'Avarice; il n'y a point de vice plus infame que la Volupté. Je ne voi donc pas comment ceux qui font ſi grand cas des richeſſes, & qui s'en font comme une eſpèce

de Longin. De cette manière ce Rhéteur répond fort bien aux deux objections du Philoſophe, dont l'une eſt, que le gouvernement Monarchique cauſoit la grande ſterilité qui étoit alors dans les eſprits; & l'autre, que dans les Républiques, l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Républiquains dans un mouvement continuel, qui élevoit leur courage, qui aiguiſoit leur eſprit, & qui leur inſpiroit cette grandeur & cette nobleſſe dont les hommes véritablement libres ſont ſeuls capables. DACIER.

Ibid. *Je ſai bien &c.*] Mr Dacier a eu ici les yeux aſſez pénetrans pour voir la vérité. Voïez ma Traduction, & mes Remarques Latines. Pour peu qu'on y défère, on croira aiſément qu'il faut traduire; *Alors prenant la parole*: Il eſt fort aiſé, mon Ami, *dis-je*, & c'eſt le naturel de l'homme, de blâmer toûjours les choſes préſentes: mais conſiderez, je vous prie, ſi on n'aura pas plus de raiſon d'attribuer ce manquement des grans eſprits aux délices d'une trop

espèce de Divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même tems avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion [9] & les autres mauvaises habitudes, suivent de près les richesses excessives: elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moïen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque tems, qu'elles y *font leur nid*, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voïez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Faste & la [10] la Molesse, qui ne sont point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des Richesses; ils y auront bien-tôt fait éclorre l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoïables Tyrans de l'ame.

Si-tôt

trop longue paix; ou plutôt à cette guerre sans fin, qui ravageant tout, bride & retient nos plus nobles desirs. TOLLIUS.

7. *Mais prenez garde que.*] Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit. Après plusieurs autres raisons de la décadence des esprits, qu'aportoit ce Philosophe introduit ici par Longin: Notre Auteur vrai-semblablement reprenoit la parole & en établissoit de nouvelles causes, c'est à savoir la guerre qui étoit alors par toute la Terre, & l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoître. BOILEAU.

CHANG. 8. *Les plus belles ames.*] Après ces mots le Traducteur avoit ajoûté ceux-ci: *A plus forte raison*; qu'il retrancha dans l'edition de 1683.

9. *Et les autres mauvaises habitudes.*] *Et la Molesse.* TOLLIUS.

10. *La Molesse.*] *L'Arrogance.* TOLLIUS.

 11. *Où*

Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables; il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui : il ne sauroit plus lever les yeux pour regarder au dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun : il se fait en peu de tems une corruption générale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se seche de soi-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'est pas possible qu'un Juge, qu'on a corrompu, juge sainement & sans passion de ce qui est juste & honnête; parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux présens, ne connoît de juste & d'honnête que ce qui lui est utile : comment voudrions-nous que dans ce tems, où la corruption regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les hommes; [11] où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci; qu'à tendre des pieges à cet autre, pour nous faire écrire dans son testament; qu'à tirer un infame gain de toutes choses, vendant pour cela jusqu'à notre ame, miserables esclaves de nos propres passions: comment, dis-je, se pourroit-il faire, que dans cette contagion générale, il se trouvât un homme sain de jugement, & libre de passion; qui n'étant point aveuglé ni seduit par l'amour du gain, pût discerner ce qui est véritablement grand & digne de

11. *Où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci.*] Le Grec dit quelque chose de plus atroce : *où l'on ne songe qu'à hâter la mort de celui-ci*, &c. ἀλλότριαι θῆραι θανάτων. Il a egard aux moïens dont on se servoit alors pour avancer

de la posterité? En un mot, étant tous faits de la manière que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en notre propre puissance: de peur que cette rage insatiable d'acquerir, comme un Furieux qui a rompu ses fers, & qui se jette sur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la Terre? Enfin, lui dis-je, c'est l'amour du luxe qui est cause de cette faineantise, où tous les Esprits, excepté un petit nombre, croupissent aujourd'hui. En effet, si nous étudions quelquefois, on peut dire que c'est comme des gens qui relèvent de maladie, pour le plaisir, & pour avoir lieu de nous vanter; & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit loüable & solide. Mais c'est assez parlé là-dessus. Venons maintenant aux passions, dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne sont pas un des moindres ornemens du Discours, sur tout pour ce qui regarde le Sublime.

cer la mort de ceux dont on attendoit la succession; on voit assez d'exemples de cette horrible coûtume dans les Satires des Anciens. Dacier.

RÉFLÉXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DE LONGIN,

Où par occasion on répond à plusieurs objections de Mr. PERRAULT contre HOMERE & contre PINDARE; & tout nouvellement à la Dissertation de Mr. LE CLERC contre Longin, & à quelques Critiques faites contre Mr. RACINE.

RE'FLE'XION PREMIERE.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincerité que nous devons naturellement à nos Amis. PAROLES de Longin, CHAP. I.

LONGIN nous donne ici par son exemple un des plus importans préceptes de la Rhétorique; qui est de consulter nos Amis sur nos Ouvrages, & de les accoûtumer de bonne-

RE'FLEX. I. Mr. PERRAULT, de l'Académie Françoise, avoit fort maltraité tous les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité, dans son *Parallele des Anciens & des Modernes.*

ne-heure à ne nous point flater. HORACE & QUINTILIEN nous donnent le même conseil en plusieurs endroits; & VAUGELAS, le plus sage, à mon avis, des Ecrivains de notre Langue, confesse que c'est à cette salutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ses Ecrits. Nous avons beau être éclairez par nous-mêmes : les yeux d'autrui voient toûjours plus loin que nous dans nos défauts; & un Esprit mediocre fera quelquefois apercevoir le plus habile homme d'une mé-

dernes. Quoique M. Despréaux n'y eût pas été beaucoup ménagé, il ne s'étoit vangé d'abord que par quelques Epigrammes contre l'Auteur de ces Dialogues, & n'avoit aucun dessein d'y répondre dans les formes. Cependant, bien des gens le sollicitoient de prendre en main la défense des Anciens, dont il étoit grand admirateur, & aux ouvrages desquels il reconnoissoit avoir de très-grandes obligations. M. Racine étoit un de ceux qui l'animoient le plus. Il étoit un peu piqué contre Mr. Perrault, & ce n'étoit pas sans raison, puisque ce dernier avoit affecté de ne le point nommer dans ses Dialogues, en parlant de la Tragédie, quelque avantage qu'il eût pû tirer contre les Anciens, de l'exemple de cet illustre Moderne. Mais ce qui acheva de déterminer M. Despréaux à prendre la plume, fut un mot de M. le Prince de CONTI, sur le silence de notre Auteur. Ce grand Prince voiant qu'il ne répondoit point au Livre des Parallèles, dit un jour qu'il vouloit aller à l'Académie Françoise écrire sur la place de M Despréaux: TU DORS, BRUTUS!

M. Despréaux aïant donc résolu d'écrire contre M. Perrault, prit le parti d'emploïer quelques passages de Longin pour servir de Texte à ses Réfléxions critiques: voulant faire paroître qu'il ne répondoit à son Adversaire que par occasion. Il les composa en 1693. étant âgé de 57. ans, & les publia l'année suivante. CHARLES PERRAULT mourut au mois de Mai, 1703. âgé de 77. ans.

Il faut joindre aux Réfléxions critiques de notre Auteur, une Dissertation en forme de Lettre, que M. HUET, an-

méprise qu'il ne voïoit pas. On dit que MALHERBE consultoit sur ses Vers jusqu'à l'oreille de sa Servante; & je me souviens que MOLIERE m'a montré aussi plusieurs fois [1] une vieille Servante qu'il avoit chez lui, à qui il lisoit, disoit-il, quelquefois ses Comédies; & il m'assûroit que lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit: parce qu'il avoit plusieurs fois éprouvé sur son Théatre, que ces endroits n'y réussissoient point. Ces exemples sont un peu singuliers; & je ne voudrois pas conseiller à tout le monde de les imiter. Ce qui est de certain, c'est que nous ne saurions trop consulter nos Amis.

Il paroît néanmoins que M. Perrault n'est pas de ce sentiment. S'il croïoit ses Amis, on ne les verroit pas tous les jours dans le monde nous dire, comme ils font: „ M. Perrault „ est de mes amis, & c'est un fort honnête „ Homme: je ne sai pas comment il s'est allé „ mettre en tête de heurter si lourdement la „ Raison, en attaquant dans ses Parallèles „ tout ce qu'il y a de Livres anciens estimez „ & estimables. Veut-il persuader à tous les „ hom-

cien Evêque d'Avranches, écrivit à M. Perrault, au mois d'Octobre, 1692. & dans laquelle ce savant & illustre Prélat réfute, d'une manière également vive & judicieuse, le Livre des Parallèles. Cette Lettre a été inserée dans un Recueil de Dissertations, imprimé à Paris, en 1712.

1. *Une vieille Servante.*] Nommée LA FOREST. Un jour Moliere, pour éprouver le gout de cette Servante, lui lut quelques Scènes d'une Comédie qu'il disoit être de lui, mais qui étoit de Brécourt, Comedien. La Servante ne prit point le change; & après en avoir ouï quelques mots, elle soutint que son Maître n'avoit pas fait cette Pièce.

2. Son

„ hommes, que depuis deux mille ans ils n'ont
„ pas eu le ſens commun? Cela fait pitié. Auſſi
„ ſe garde-t-il bien de nous montrer ſes Ou-
„ vrages. Je ſouhaiterois qu'il ſe trouvât quel-
„ que honnête homme, qui lui voulût ſur cela
„ charitablement ouvrir les yeux.

Je veux bien être cet homme charitable. M. Perrault m'a prié de ſi bonne grace lui-même de lui montrer ſes erreurs, qu'en vérité je ferois conſcience de ne lui pas donner ſur cela quelque ſatisfaction. J'eſpère donc de lui en faire voir plus d'une dans le cours de ces Remarques. C'eſt la moindre choſe que je lui dois, pour reconnoître les grans ſervices que feu M. [2] ſon frere le Médecin m'a, dit-il, rendus, en me guériſſant de deux grandes maladies. [3] Il eſt certain pourtant que M. ſon frere ne fut jamais mon Médecin. [4] Il eſt vrai que, lors que j'étois encore tout jeune, étant tombé malade d'une fièvre aſſez peu dangereuſe, [5] une de mes Parentes chez qui je logeois, & dont il étoit Médecin, me l'amena, & qu'il fut appelé deux ou trois fois en conſultation par le Medecin qui avoit ſoin de moi. Depuis, c'eſt-à-dire, trois ans après, cette même Parente

2. *Son frere le Médecin.*] Claude Perrault, de l'Academie des Sciences.

CHANG. 3. *Il eſt certain pourtant.*] Première Edition de 1694: *La verité eſt pourtant.*

CHANG. 4. *Il eſt vrai que, lorsque* &c.] Même Edition: *Il eſt vrai, qu'étant encore tout jeune, une de mes Parentes chez qui je logeois, & dont il étoit Médecin, l'amena malgré moi, & me força de le conſulter ſur une difficulté* &c.

5. *Une de mes Parentes.*] La belle-Sœur de notre Auteur, veuve de Jérôme Boileau, ſon frere aîné.

rente me l'amena une feconde fois, & me força de le consulter sur une difficulté de respirer, que j'avois alors, & que j'ai encore. Il me tâta le pouls, & me trouva la fièvre, que fûrement je n'avois point. Cependant il me conseilla de me faire saigner du pié, remède assez bizarre pour l'asthme dont j'étois menacé. Je fus toutefois assez fou pour faire son ordonnance dès le soir même. Ce qui arriva de cela, c'est que ma difficulté de respirer [6] ne diminua point ; & que le lendemain aïant marché mal-à-propos, le pié m'enfla de telle sorte, que j'en fus trois semaines dans le lit. C'est-là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre Monde.

Je n'entendis plus parler de lui depuis cette belle consultation, sinon lors que mes Satires parurent, qu'il me revint de tous côtez, que, [7] sans que j'en aie jamais pû savoir la raison, il se déchaînoit à outrance contre moi ; ne m'accusant pas simplement d'avoir écrit contre des Auteurs, mais d'avoir glissé dans mes Ouvrages des choses dangereuses, & qui regardoient l'Etat. Je n'appréhendois guères ces calomnies, mes Satires n'attaquant que les

CHANG. 6. *Ne diminua point.*] Même Edition : *Augmenta considérablement.*

CHANG. 7. *Sans que j'en aie jamais pû savoir la raison.*] Ces mots furent ajoutez dans la seconde édition en 1701.

CHANG. 8. *Et fort savant, sur tout dans les matières de Physique.*] Addition faite en 1701.

9. *Un des plus célèbres* &c.] Mr. d'Orbay, Parisien, qui mourut en 1689. Il étoit Elève de M. le Vau, dont il est parlé dans la Remarque 11.

§. Mr. d'Orbay ne mourut pas en 1689, puisque Mr. Des-

les méchans Livres, & étant toutes pleines des loüanges du Roi, & ces loüanges même en faisant le plus bel ornement. Je fis néanmoins avertir M. le Médecin, qu'il prît garde à parler avec un peu plus de retenuë : mais cela ne servit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis même alors à M. son frere l'Académicien, qui ne me jugea pas digne de réponse. J'avouë que c'est ce qui me fit faire dans mon *Art Poëtique* la métamorphose du Médecin de Florence en Architecte : vengeance assez médiocre de toutes les infamies que ce Médecin avoit dites de moi. Je ne nierai pas cependant qu'il ne fût Homme de très-grand merite, [8] & fort savant, sur tout dans les matières de Physique. Messieurs de l'Académie des Sciences néanmoins ne conviennent pas tous de l'excellence de sa Traduction de VITRUVE, ni de toutes les choses avantageuses que M. son frere rapporte de lui. Je puis même nommer [9] un des plus célèbres de l'Académie d'Architecture, qui s'offre de lui faire voir, [10] quand il voudra, papier sur table, que c'est le dessein du fameux [11] M LE VAU, qu'on a suivi dans la façade du Louvre ; & qu'il n'est point vrai que ni ce grand

Despréaux en parle ici comme d'un homme plein de vie en 1693. DU MONTEIL.

CHANG. 10. *Quand il voudra.*] Après ces mots, il y avoit *démonstrativement*, & ; dans l'édition de 1694.

11. *M. le Vau.*] LOUÏS LE VAU, *Parisien*, Premier Architecte du Roi. Il a eu la direction des Bâtimens Roïaux depuis l'année 1653 jusqu'en 1670. qu'il mourut âgé de 58. ans, pendant qu'on travailloit à la façade du Louvre.

grand Ouvrage d'Architecture, ni l'Observatoire, ni l'Arc de Triomphe, soient des Ouvrages d'un Médecin de la Faculté. C'est une querelle que je leur laisse démêler entr'eux, [12] & où je déclare que je ne prens aucun interêt; mes vœux même, si j'en fais quelques-uns, étant pour le Médecin. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce Médecin étoit de même goût que M. son Frere sur les Anciens, & qu'il avoit pris en haine, aussi-bien que lui, tout ce qu'il y a de grans Personnages dans l'Antiquité. On assûre que ce fut lui qui composa cette belle *Défense de l'Opera d'Alceste*, où voulant tourner EURIPIDE en ridicule, il fit ces étranges bévûës, que M. RACINE a si bien relevées dans la Préface de son *Iphigenie*. C'est donc de lui, & [13] d'un autre Frere encore qu'ils avoient, grand ennemi comme eux de Platon, d'Euripide, & de tous les autres bons Auteurs, que j'ai voulu parler, quand j'ai dit, qu'il y avoit de la bizarrerie d'esprit dans leur famille, que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honnêtes gens, & où il y en a même plusieurs, je croi, qui souffrent Homère & Virgile.

On me pardonnera, si je prens encore ici l'occasion de désabuser le Public d'une autre fausseté, que Mr. Perrault a avancée dans la Lettre

CHANG. 12. *Et où je déclare que je ne prens &c.*] Ces mots, & ceux qui suivent, jusqu'à la fin de la Phrase, furent ajoûtez dans l'édition de 1701.

13. *D'un autre Frere qu'ils avoient.*] PIERRE PERRAULT Receveur Général des Finances, en la Généralité de Paris; qui a traduit en François le Poëme de *Secchia rapita*. Il a aussi composé un Traité de l'origine des Fontaines, &c.

Lettre bourgeoiſe qu'il m'a écrite, & qu'il a fait imprimer ; où il prétend qu'il a autrefois beaucoup ſervi à 14 un de mes Freres auprès de M. COLBERT, pour lui faire avoir l'agrément de la Charge de Controlleur de l'Argenterie. Il allègue pour preuve, que mon Frere, depuis qu'il eut cette Charge, venoit tous les ans luï rendre une viſite, qu'il appeloït de devoir, & non pas d'amitié. C'eſt une vanité, dont il eſt aiſé de faire voir le menſonge; puiſque mon Frere mourut dans l'année qu'il obtint cette Charge, qu'il n'a poſſédée, comme tout le monde ſait, que quatre mois ; & que même, en conſidération de ce qu'il n'en avoit point joui, 15 mon autre Frere, pour qui nous obtinmes l'agrément de la même Charge, ne païa point le marc d'or, qui montoit à une ſomme aſſez conſidérable. Je ſuis honteux de conter de ſi petites choſes au Public : mais mes Amis m'ont fait entendre que ces reproches de Mr. Perrault regardant l'honneur, j'étois obligé d'en faire voir la fauſſeté.

RE-

&c. C'eſt lui, dit-on, qui avoit composé la *Défenſe de l'Opera d'Alceſte*, dont notre Auteur vient de parler, & qu'il attribue à Mr. Perrault le Médecin.

14. *Un de mes Freres.*] GILLES BOILEAU de l'Académie Françoiſe. Il mourut en 1669.

15. *Mon autre Frere.*] PIERRE BOILEAU DE PUIMORIN, mort en 1683. âgé de 58. ans.

RE'FLE'XION II.

Notre esprit, même dans le Sublime, a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu. PAROLES de Longin, CHAP. II.

CELA est si vrai, que le Sublime hors de son lieu, non seulement n'est pas une belle chose, mais devient quelquefois une grande puérilité. C'est ce qui est arrivé à SCUDERI dès le commencement de son Poëme d'*Alaric*, lors qu'il dit:

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Ce Vers est assez noble, & est peut-être le mieux tourné de tout son Ouvrage: mais il est ridicule de crier si haut, & de promettre de si grandes choses dès le premier Vers. VIRGILE auroit bien pû dire, en commençant son Enéïde: *Je chante ce fameux Heros, fondateur d'un Empire qui s'est rendu maître de toute la Terre.* On peut croire qu'un aussi grand Maître que lui auroit aisément trouvé des expressions, pour mettre cette pensée en son jour. Mais cela auroit senti son Déclamateur. Il s'est contenté de dire: *Je chante cet Homme rempli de piété, qui après bien des travaux, aborda en Italie.* Un exorde doit être simple & sans affectation. Cela est aussi vrai dans la Poësie

RE'FLEX. II. 1. *Que Mr. Perrault allègue.*] Tome 3. de ses

Poëſie que dans les Discours oratoires: parce que c'eſt une règle fondée ſur la Nature, qui eſt la même par tout; & la comparaiſon du frontiſpice d'un Palais,[1] que Mr. Perrault allègue pour défendre ce Vers de l'*Alaric*, n'eſt point juſte. Le frontiſpice d'un Palais doit être orné, je l'avouë; mais l'exorde n'eſt point le frontiſpice d'un Poëme. C'eſt plûtôt une avenuë, une avant-court qui y conduit, & d'où on le découvre. Le frontiſpice fait une partie eſſentielle du Palais, & on ne le ſauroit ôter qu'on n'en détruiſe toute la ſymmetrie. Mais un Poëme ſubſiſtera fort bien ſans exorde; & même nos Romans, qui ſont des espèces de Poëme, n'ont point d'exorde.

Il eſt donc certain qu'un exorde ne doit point trop promettre; & c'eſt ſur quoi j'ai attaqué le Vers d'*Alaric*, à l'exemple d'HORACE, qui a auſſi attaqué dans le même ſens le début du Poëme d'un Scuderi de ſon tems, qui commençoit par

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum:

„ Je chanterai les diverſes fortunes de Priam, „ & toute la noble guerre de Troie ". Car le Poëte, par ce début, promettoit plus que l'Iliade & l'Odyſſée enſemble. Il eſt vrai que par occaſion Horace ſe moque auſſi fort plaiſamment de l'épouvantable ouverture de bouche, qui ſe fait en prononçant ce futur *cantābo*: mais au fond c'eſt de trop promettre qu'il accuſe ce Vers. On voit donc où ſe réduit

la

[1] Ses Paralleles, pag. 267. & ſuivantes.

R t's

la critique de Mr. Perrault, qui suppose que j'ai accusé le Vers d'Alaric d'être mal tourné, & qui n'a entendu ni Horace, ni moi. Au reste, avant que de finir cette Remarque, il trouvera bon que je lui apprenne qu'il n'est pas vrai que l'*a* de *cano*, dans *Arma virumque cano*, se doive prononcer comme l'*ă* de *cantăbo*; & que c'est une erreur qu'il a succée dans le Collège, où l'on a cette mauvaise méthode de prononcer les brèves dans les Dissylabes Latins, comme si c'étoient des longues. Mais c'est un abus qui n'empêche pas le bon mot d'Horace. Car il a écrit pour des Latins, qui savoient prononcer leur Langue, & non pas pour des François.

RE'FLE'XION III.

Il étoit enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoi qu'aveugle pour ses propres défauts. PAROLES de Longin, CHAP. III.

IL n'y a rien de plus insupportable qu'un Auteur médiocre, qui ne voïant point ses propres défauts, veut trouver des défauts dans tous les plus habiles Ecrivains. Mais c'est encore bien pis, lors qu'accusant ces Ecrivains de fautes qu'ils n'ont point faites, il fait lui-même des fautes, & tombe dans des ignorances grossières. C'est ce qui étoit arrivé quelquefois à Timée, & ce qui arrive toûjours à Mr. Perrault. 1 Il commence la censure qu'il fait

RE'FLE'X. III. 1. *Il commence la censure. . . . d'Homère.*] Parallèles de M. Perrault, Tome III, pag. 53.

2. *L'Ab-*

fait d'HOMÈRE par la chose du monde la plus fausse, qui est, que beaucoup d'excellens Critiques soûtiennent, qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homère, qui ait composé *l'Iliade* & *l'Odyssée*, & que ces deux Poëmes ne sont qu'une collection de plusieurs petits Poëmes de differens Auteurs, qu'on a joints ensemble. Il n'est point vrai que jamais personne ait avancé, au moins sur le papier, une pareille extravagance : & ELIEN, que Mr. Perrault cite pour son garant, dit positivement le contraire, comme nous le ferons voir dans la suite de cette Remarque.

Tous ces excellens Critiques donc se réduisent à feu M. 2 l'Abbé d'AUBIGNAC, qui avoit, à ce que prétend Mr. Perrault, préparé des Mémoires pour prouver ce beau paradoxe. J'ai connu M. l'Abbé d'Aubignac. Il étoit homme de beaucoup de merite, & fort habile en matière de Poëtique, bien qu'il sût médiocrement le Grec. Je suis sûr qu'il n'a jamais conçû un si étrange dessein, à moins qu'il ne l'ait conçû les dernières années de sa vie, où l'on sait qu'il étoit tombé en une espèce d'enfance. Il savoit trop qu'il n'y eût jamais deux Poëmes si bien suivis & si bien liez, que l'Iliade & l'Odyssée, ni où le même génie éclate davantage par tout, comme tous ceux qui les ont lûs en conviennent. Mr. Perrault prétend néanmoins qu'il y a de fortes conjectures pour appuïer le prétendu paradoxe de cet Abbé; & ces fortes conjectures se réduisent à deux; dont l'une

2. *L'Abbé d'Aubignac.*] Auteur *de la Pratiqué du Theatre.*

CHANG.

l'une est, qu'on ne sait point la Ville qui a donné naissance à Homère. L'autre est, que ses Ouvrages s'appèlent Rhapsodies, mot qui veut dire un amas de chansons cousuës ensemble: d'où il conclut, que les Ouvrages d'Homère sont des pièces ramassées de différens Auteurs; jamais aucun Poëte n'aïant intitulé, dit-il, ses Ouvrages, Rhapsodies. Voilà d'étranges preuves. Car pour le premier point, combien n'avons-nous pas d'Ecrits fort célèbres, qu'on ne soupçonne point d'être faits par plusieurs Ecrivains différens; bien qu'on ne sache point les Villes où sont nez les Auteurs, ni même le tems où ils vivoient? témoin QUINTE-CURCE, PE'TRONE, &c. A l'égard du mot de Rhapsodies, on étonneroit peut-être bien Mr. Perrault si on lui faisoit voir que ce mot ne vient point de *ῥάπτειν*, qui signifie joindre, coudre ensemble: mais de *ῥάβδος*, qui veut dire une branche, & que les Livres de l'Iliade & de l'Odyssée ont été ainsi appelez, parce qu'il y avoit autrefois des gens qui les chantoient, une branche de Laurier à la main, & qu'on appeloit à cause de cela les *Chantres de la branche* *.

La plus commune opinion pourtant est que ce mot vient de *ῥάπτειν ᾠδὰς*, & que Rhapsodie veut dire un amas de Vers d'Homère qu'on chan-

* Ῥαβδῳδούς.

CHANG. 3. *Les Auteurs.*] *Leurs Auteurs*, dans la première édition faite en 1694.

CHANG. 4. *Proprement.*] Mot ajouté dans l'Edition de 1701.

5. *Les voici: Elien*, &c.] Parallèles de Mr. Perrault, Tome

chantoit, y aïant des gens qui gagnoient leur vie à les chanter, & non pas à les composer, comme notre Censeur se le veut bizarrement persuader. Il n'y a qu'à lire sur cela Eustathius. Il n'est donc pas surprenant, qu'aucun autre Poëte qu'Homère n'ait intitulé ses Vers Rhapsodies, parce qu'il n'y a jamais eu 4 proprement, que les Vers d'Homère qu'on ait chantez de la sorte. Il paroît néanmoins que ceux qui dans la suite ont fait de ces Parodies, qu'on appeloit Centons d'Homère*, ont aussi nommé ces Centons *Rhapsodies:* & c'est peut-être ce qui a rendu le mot de Rhapsodie odieux en François, où il veut dire un amas de méchantes pièces recousuës. Je viens maintenant au passage d'Elien, que cite Mr. Perrault: & afin qu'en faisant voir sa méprise & sa mauvaise foi sur ce passage, il ne m'accuse pas, à son ordinaire, de lui imposer, je vais rapporter ses propres mots. 5 Les voici: *Elien, dont le témoignage n'est pas frivole, dit formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit qu'Homère n'avoit jamais composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux, sans unité de dessein; qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverses parties, qu'il avoit composées sans ordre & sans arrangement, dans la chaleur de son imagination, que les noms des matieres dont il traitoit: qu'il*

* Ὁμηρόκεντρα.

Tome III. pag. 36. Mr. Perrault a copié ce passage dans le Tome III. Artic. 1093. §. 10. des *Jugemens des Savans*, de l'Edit d'Amst. 1725. in 4. par Mr. BAILLET; & celui-ci avoit copié le P. Rapin, dans sa *Comparaison d'Homère & de Virgile*, ch. 14.

6. Les

qu'il avoit intitulé, La Colère d'Achille, *le chant qui a depuis été le premier Livre de l'Iliade:* Le Dénombrement des Vaisseaux, *celui qui est devenu le second Livre:* Le Combat de Pâris & de Ménelas, *celui dont on a fait le troisième; & ainsi des autres. Il ajoûte que* LYCURGUE *de Lacédemone fut le premier qui apporta d'Ionie dans la Grèce ces diverses parties separées les unes des autres; & que ce fut* PISISTRATE *qui les arrangea comme je viens de dire, & qui fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée, en la manière que nous les voions aujourd'hui, de vingt-quatre Livres chacune; en l'honneur des vingt-quatre lettres de l'Alphabet.*

A en juger par la hauteur dont Mr. Perrault étale ici toute cette belle érudition, pourroit-on soupçonner qu'il n'y a rien de tout cela dans Elien? Cependant il est très-veritable qu'il n'y en a pas un mot: Elien ne disant autre chose, sinon que les Oeuvres d'Homère, qu'on avoit complètes en Ionie, aïant couru d'abord par pièces détachées dans la Grèce, où on les chantoit sous differens titres, elles furent enfin apportées toutes entieres d'Ionie par *Lycurgue*, & données au Public par Pisistrate qui les revit. Mais pour faire voir que je dis vrai, il faut rapporter ici [6] les propres termes d'Elien: *Les Poësies d'Homère*, dit cet Auteur, *courant d'abord en Grèce par pièces détachées, étoient chantées chez les anciens Grecs sous de certains titres qu'ils leur donnoient. L'une*

6. *Les propres termes d'Elien.*] Livre XIII. des diverses Histoires, ch. 14.

ne s'appeloit, Le Combat des Vaisseaux: *l'autre*, Dolon surpris: *l'autre*, La Valeur d'Agamemnon: *l'autre*, Le Dénombrement des Vaisseaux: *l'autre*, La Patroclée: *l'autre*, Le Corps d'Hector racheté: *l'autre*, Les Combats faits en l'honneur de Patrocle: *l'autre* Les Sermens violez. *C'est ainsi à peu près que se distribuoit l'Iliade. Il en étoit de même des parties de l'Odyssée*; *l'une s'appeloit*, Le Voïage à Pyle: *l'autre*, Le Passage à Lacédemone, l'Antre de Calypso, le Vaisseau, la Fable d'Alcinoüs, le Cyclope, la Descente aux Enfers, les Bains de Circé, le Meurtre des Amans de Pénélope, la Visite renduë à Laërte dans son champ, &c. *Lycurgue Lacédémonien fut le premier, qui venant d'Ionie apporta assez tard en Grèce toutes les Oeuvres complètes d'Homère; & Pisistrate les aïant ramassées ensemble dans un volume, fut celui qui donna au Public l'Iliade & l'Odyssée en l'état que nous les avons.* Y a-t-il là un seul mot dans le sens que lui donne Mr. Perrault? Où Elien dit-il formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit qu'Homère n'avoit composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux: & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverses parties, qu'il avoit composées sans ordre & sans arrangement, dans la chaleur de son imagination, que les noms des matières dont il traitoit? Est-il seulement parlé là de ce qu'a fait ou pensé Homère en composant ses Ouvrages? Et tout ce qu'Elien avance ne regarde-t-il pas simplement ceux qui chantoient en Grèce les Poësies de ce divin Poëte, & qui en savoient par cœur beaucoup de pièces détachées, aus-

quel-

quelles ils donnoient les noms qu'il leur plaisoit; ces pièces y étant toutes, long-tems même avant l'arrivée de Lycurgue? Où est-il parlé que Pisistrate fit l'Iliade & l'Odyssée? Il est vrai que le Traducteur Latin a mis *confecit*. Mais outre que *confecit* en cet endroit ne veut point dire *fit*, mais *ramassa*; cela est fort mal traduit; & il y a dans le Grec ἀπέφηνε, qui signifie, *les montra*, *les fit voir au Public*. Enfin, bien loin de faire tort à la gloire d'Homère, y a-t-il rien de plus honorable pour lui que ce passage d'Elien, où l'on voit que les Ouvrages de ce grand Poëte avoient d'abord couru en Grèce dans la bouche de tous les Hommes, qui en faisoient leurs délices, & se les apprenoient les uns aux autres; & qu'ensuite ils furent donnez complets au Public par un des plus galans hommes de son siècle, je veux dire par Pisistrate, celui qui se rendit maître 7 d'Athènes? EUSTATHIUS cite encore, outre Pisistrate, 8 deux des plus 9 fameux Grammairiens d'alors, qui contribuèrent, dit-il, à ce travail; de sorte qu'il n'y a peut-être point d'Ouvrages de l'Antiquité qu'on soit si sûr d'avoir complets & en bon ordre, que l'Iliade & l'Odyssée. Ainsi voilà plus de vingt bévuës que Mr. Perrault a faites sur le seul passage d'Elien. Cependant c'est sur ce passage qu'il fonde toutes les absurditez qu'il dit d'Homère; prenant de là occasion de traiter de haut

CHANG. 7. *D'Athènes.*] *De la ville d'Athènes* dans l'Edition de 1694.

CHANG. 8. *Deux des plus fameux.*] Edition de 1694. & de

haut en bas l'un des meilleurs Livres de Poëtique, qui du consentement de tous les habiles gens, ait été fait en notre Langue; c'est à savoir, le *Traité du Poëme Epique* du Pere LE BOSSU; & où ce savant Religieux fait si bien voir l'unité, la beauté, & l'admirable construction des Poëmes de l'Iliade, de l'Odyssée, & de l'Enéïde. Mr. Perrault, sans se donner la peine de réfuter toutes les choses solides que ce Pere a écrites sur ce sujet, se contente de le traiter d'homme à chimères & à visions creuses. On me permettra d'interrompre ici ma Remarque, pour lui demander de quel droit il parle avec ce mépris d'un Auteur approuvé de tout le monde; lui qui trouve si mauvais que je me sois moqué de CHAPELAIN & de COTIN, c'est-à-dire, de deux Auteurs universellement décriez? Ne se souvient-il point que le P. le Bossu est un Auteur moderne, & un Auteur moderne excellent? Assurément il s'en souvient, & c'est vrai-semblablement ce qui le lui rend insupportable. Car ce n'est pas simplement aux Anciens qu'en veut Mr. Perrault; c'est à tout ce qu'il y a jamais eu d'Ecrivains d'un merite élevé dans tous les siècles, & même dans le nôtre; n'aïant d'autre but que de placer, s'il lui étoit possible, sur le Thrône des belles Lettres, ses chers amis les Auteurs médiocres, afin d'y trouver sa place avec eux. C'est dans cette vuë,

de 1701. *Trois des plus* &c.

9. *Fameux Grammairiens.*] ARISTARQUE & ZÉNODOTE. *Eustath. Préf. pag.* 5.

10. *Qu'en*

vuë, [10] qu'en son dernier Dialogue, il a fait cette belle apologie de Chapelain, Poëte à la verité un peu dur dans ses expressions, & dont il ne fait point, dit-il, son Heros, mais qu'il trouve pourtant beaucoup plus sensé qu'Homère & que Virgile, & qu'il met du moins en même rang que LE TASSE; affectant de parler de la *Jerusalem delivrée* & de *la Pucelle*, comme de deux Ouvrages modernes, qui ont la même cause à soûtenir contre les Poëmes anciens.

Que s'il louë en quelques endroits Malherbe, Racan, Moliere, & Corneille, & s'il les met au dessus de tous les Anciens; qui ne voit que ce n'est qu'afin de les mieux avilir dans la suite, & pour rendre plus complet le triomphe de M. QUINAUT, qu'il met beaucoup au dessus d'eux, & *qui est*, dit-il en propres termes, *le plus grand Poëte que la France ait jamais eû pour le Lyrique, & pour le Dramatique?* Je ne veux point ici offenser la mémoire de M. Quinaut, qui, malgré tous nos demêlez Poëtiques, est mort mon Ami. Il avoit, je l'avouë, beaucoup d'esprit, & un talent tout particulier pour faire des Vers bons à mettre en chant. Mais ces Vers n'étoient pas d'une grande force, ni d'une grande élevation; & c'étoit leur foiblesse même qui les rendoit d'autant plus propres [11] pour le Musicien, auquel ils doivent leur principale gloire; puisqu'il n'y a en effet de tous ses Ouvrages que les Opera qui

10. *Qu'en son dernier Dialogue.*] Parallèles de M. Perrault, Tome III. publié en 1692. Quatre années après il en parut un quatrième volume.

11. *Pour*

qui ſoient recherchez. Encore eſt-il bon que les Notes de Muſique les accompagnent. Car pour [12] les autres Pièces de Théatre qu'il a faites en fort grand nombre, il y a long-tems qu'on ne les jouë plus, & on ne ſe ſouvient pas même qu'elles aïent été faites.

Du reſte, il eſt certain que M. Quinaut étoit un très-honnête homme, & ſi modeſte, que je ſuis perſuadé que s'il étoit encore en vie, il ne ſeroit guères moins choqué des loüanges outrées que lui donne ici Mr. Perrault, que des traits qui ſont contre lui dans mes Satires. Mais pour revenir à Homère, on trouvera bon, puiſque je ſuis en train, qu'avant que de finir cette Remarque, je faſſe encore voir ici cinq énormes bévûës, que notre Cenſeur a faites en ſept ou huit pages, voulant reprendre ce grand Poëte.

La première eſt à la page 72. où il le raille d'avoir, par une ridicule obſervation anatomique, écrit, dit-il, dans le quatrième Livre de l'Iliade*, que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes. C'eſt ainſi qu'avec ſon agrément ordinaire, il traduit un endroit très-ſenſé & très-naturel d'Homère, où le Poëte, à propos du ſang qui ſortoit de la bleſſure de Ménélas, aïant apporté la comparaiſon de l'yvoire, qu'une femme de Carie a teint en couleur de pourpre, *De même*, dit-il, *Ménélas*, *ta cuiſ-*

* *Vers* 146.

11. *Pour le Muſicien.*] M. DE LULLI.

12. *Les autres Pièces de Théatre.*] Elles ſont imprimées en deux Volumes; & M. Quinaut les avoit faites avant ſes Opera.

cuisse & ta jambe, jusqu'à l'extremité du talon, furent alors teintes de ton sang.

Τοῖοί τοι, Μενέλαε, μιάνθην αἵματι μηροὶ
Εὐφυέες, κνῆμαί τ', ἠδὲ σφυρὰ κάλ' ὑπένερθε.

Talia tibi, Menelae, fœdata sunt cruore femora
Solida, tibiæ, talique pulchri infrà.

Eſt-ce là dire anatomiquement, que Ménélas avoit les talons à l'extrémité des jambes? Et le Cenſeur eſt-il excuſable de n'avoir pas au moins vû dans la Verſion Latine, que l'adverbe *infrà* ne ſe conſtruiſoit pas avec *talus*, mais avec *fœdata ſunt*? Si Mr. Perrault veut voir de ces ridicules obſervations anatomiques, il ne faut pas qu'il aille feuilleter l'Iliade: il faut qu'il reliſe la Pucelle. C'eſt là qu'il en pourra trouver un bon nombre, & entr'autres celle-ci, où ſon cher Mr. Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnès, qu'elle avoit les doigts inégaux: ce qu'il exprime en ces jolis termes:

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,

Dont

CHANG. 13. *La ville de Pyle.*] *La petite ville de* &c. dans les Editions de 1694. & 1701.
CHANG. 14. *Elaborabat.*] *Fabricabat*, dans les mêmes Edi-

Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,

Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

La seconde bévuë est à la page suivante, où notre Censeur accuse Homère de n'avoir point sû les Arts. Et cela, pour avoir dit dans le troisième de l'Odyssée *, que le Fondeur, que Nestor fit venir pour dorer les cornes du Taureau qu'il vouloit sacrifier, vint avec son enclume, son marteau & ses tenailles. A-t-on besoin, dit M. Perrault, d'enclume ni de marteau pour dorer ? Il est bon premièrement de lui apprendre, qu'il n'est point parlé là d'un Fondeur, mais d'un † Forgeron ; & que ce Forgeron, qui étoit en même tems & le Fondeur & le Batteur d'or de 13 la ville de Pyle, ne venoit pas seulement pour dorer les cornes du Taureau, mais pour battre l'or dont il les devoit dorer ; & que c'est pour cela qu'il avoit apporté ses instrumens, comme le Poëte le dit en propres termes, *οἷσίν τε χρυσὸν εἰργάζετο*, *Instrumenta quibus aurum* 14 *elaborabat*. Il paroît même que ce fut Nestor qui lui fournit l'or qu'il battit. Il est vrai qu'il n'avoit pas besoin pour cela d'une fort grosse enclume : aussi celle qu'il apporta étoit-elle si petite, qu'Homère assure qu'il la 15 tenoit entre ses mains. Ainsi on voit qu'Homère a parfaitement entendu l'Art dont il parloit. Mais comment justifierons-nous Mr. Perrault, cet hom-

* *V. 425, & suiv.* † Χαλκεύς.

Editions.

CHANG. 15. *Tenoit entre ses mains.*] Edition de 1694. *Tenoit à la main.*

homme d'un ſi grand goût, & ſi habile en toute ſorte d'Arts, ainſi qu'il s'en vante lui-même dans la Lettre qu'il m'a écrite; comment, dis-je, l'excuſerons-nous d'être encore à apprendre que les feuilles d'or, dont on ſe ſert pour dorer, ne ſont que de l'or extrèmement battu?

La troiſième bévûë eſt encore plus ridicule. 16 Elle eſt à la même page, où il traite notre Poëte de groſſier, d'avoir fait dire à Ulyſſe par la Princeſſe Nauſicaa, dans l'Odyſſée *, *qu'elle n'approuvoit point qu'une fille couchât avec un homme avant que de l'avoir épouſé.* Si le mot Grec, qu'il explique de la ſorte, vouloit dire en cet endroit, *coucher*, la choſe ſeroit encore bien plus ridicule que ne dit notre Critique, puiſque ce mot eſt joint, en cet endroit, à un pluriel; & qu'ainſi la Princeſſe Nauſicaa diroit, *qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec pluſieurs hommes avant que d'être mariée.* Cependant c'eſt une choſe très-honnête & pleine de pudeur qu'elle dit ici à Ulyſſe. Car dans le deſſein qu'elle a de l'introduire à la Cour du Roi ſon pere, elle lui fait entendre qu'elle va devant préparer toutes choſes, mais qu'il ne faut pas qu'on la voïe entrer avec lui dans la Ville, à cauſe des 17 Phéaques, peuple fort médiſant, qui ne manqueroient pas d'en faire de mauvais diſcours; ajoûtant qu'elle n'approuveroit pas elle-même la conduite d'une fille, qui, ſans le congé de ſon pere & de ſa mere, fréquenteroit des hommes avant que d'être mariée. C'eſt ainſi que tous les Inter-pré-

* *Liv. Z. Vers 288.*

16. *Elle eſt à la même page.*] C'eſt à la page 79. Chang.

prètes ont expliqué en cet endroit les mots, *ἀνδράσι μίσγεσθαι*, *misceri hominibus*; y en aïant même qui ont mis à la marge du texte Grec, pour prévenir les Perraults, *Gardez-vous bien de croire que μίσγεσθαι en cet endroit, veuille dire coucher*. En effet, ce mot est presque emploïé par tout dans l'Iliade, & dans l'Odyssée, pour dire fréquenter; & il ne veut dire coucher avec quelqu'un, que lors que la suite naturelle du discours, quelqu'autre mot qu'on y joint, & la qualité de la personne qui parle, ou dont on parle, le déterminent infailliblement à cette signification, qu'il ne peut jamais avoir dans la bouche d'une Princesse aussi sage & aussi honnête qu'est représentée Nausicaa.

Ajoûtez l'étrange absurdité qui s'ensuivroit de son discours, s'il pouvoit être pris ici dans ce sens; puisqu'elle conviendroit en quelque sorte par son raisonnement, qu'une femme mariée peut coucher honnêtement avec tous les hommes qu'il lui plaira. Il en est de même de *μίσγεσθαι* en Grec, que des mots *cognoscere* & *commisceri* dans le langage de l'Ecriture; qui ne signifient d'eux-mêmes que *connoître*, & *se mêler*, & qui ne veulent dire figurément *coucher*, que selon l'endroit où on les applique: si bien que toute la grossiereté du mot d'Homère appartient entierement à notre Censeur, qui salit tout ce qu'il touche, & qui n'attaque les Auteurs anciens que sur des interprétations fausses, qu'il se forge à sa fantaisie, sans savoir leur Langue, & que personne ne leur a jamais données.

La

CHANG. 17. *Phéaques.*] *Phéaciens*, Edition de 1694.

La quatrième bévûë eſt auſſi ſur un paſſage de l'Odyſſée. EUME'E, dans le [18] quinzième Livre de ce Poëme, raconte qu'il eſt né dans une petite Iſle appelée [19] Syros, qui eſt au couchant de l'Iſle [20] d'Ortygie. Ce qu'il explique par ces mots,

Ὀρτυγίας καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο.
Ortygiâ deſuper, quâ parte ſunt converſiones Solis;

„ Petite Iſle ſituée au deſſus de l'Iſle d'Or-„ tygie, du côté que le Soleil ſe couche ". Il n'y a jamais eu de difficulté ſur ce paſſage: tous les Interprètes l'expliquent de la ſorte; & EUSTATHIUS même apporte des exemples où il fait voir que le verbe *τρέπεσθαι*, d'où vient *τροπαὶ*, eſt emploïé dans Homère pour dire que le Soleil ſe couche. Cela eſt confirmé par Héſychius, qui explique le terme de *τροπαὶ* par celui de *δύσεις*, mot qui ſignifie inconteſtablement le Couchant. Il eſt vrai qu'il y a [21] un vieux Commentateur, qui a mis dans une petite note, qu'Homère, par ces mots, a voulu auſſi marquer, *qu'il y avoit dans cette Iſle un antre, où l'on faiſoit voir les tours ou converſions du Soleil.* On ne ſait pas trop bien ce qu'a voulu dire par là ce Commen-

CHANG. 18. *Quinzième Livre.*] Dans toutes les Editions on avoit mis, *neuvième.* Mais c'eſt par erreur. Vers 403.

19. *Syros.*] Iſle de l'Archipel, du nombre des Cyclades. M. Perrault la nomme Syrie, Tome III. p. 90.

20. *Ortygie.*] Une des Cyclades, nommée depuis Delos.

21. *Un vieux Commentateur.*] Didymus.

22. *Il a mis le fleuve de Méandre. . . . . . dans la Grece.*]

Le

mentateur, aussi obscur qu'Homère est clair. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ni lui, ni pas un autre, n'ont jamais prétendu qu'Homère ait voulu dire que l'Isle de Syros étoit située sous le Tropique: & que l'on n'a jamais attaqué ni défendu ce grand Poëte sur cette erreur; parce qu'on ne la lui a jamais imputée. Le seul Mr. Perrault, qui, comme je l'ai montré par tant de preuves, ne sait point le Grec, & qui sait si peu la Géographie, que dans un de ses Ouvrages [22] il a mis le fleuve de Méandre, & par conséquent la Phrygie & Troie, dans la Grèce; le seul Mr. Perrault, dis-je, vient, sur l'idée chimerique qu'il s'est mise dans l'esprit, & peut-être sur quelque miserable Note d'un Pédant, accuser un Poëte, regardé par tous les anciens Géographes comme le Pere de la Géographie, d'avoir mis l'Isle de Syros, & la Mer Méditerranée, sous le Tropique; faute qu'un petit Ecolier n'auroit pas fait: & non seulement il l'en accuse, mais il suppose que c'est une chose reconnuë de tout le monde, & que les Interprètes ont tâché en vain de sauver, en expliquant, dit-il, ce passage du Quadran que PHE'RECYDE'S, qui vivoit trois cens ans depuis Homère, avoit fait dans l'Isle de Syros: quoi qu'Eustathius, le seul Commenta-

Le Méandre est un fleuve de Phrygie, dans l'Asie mineure. Mr. Perrault avoit dit dans une Note de son Poëme intitulé, *Le Siècle de Louis le Grand*, que le Méandre etoit un fleuve de la Grèce. Mais il s'est justifie dans la suite, en disant que cette partie de l'Asie mineure où passe le Méandre, s'appele la Grèce Asiatique.

tateur qui a bien entendu Homère, ne dise rien de cette interprétation; qui ne peut avoir été donnée à Homère que par quelque Commentateur de 23 Diogène Laërce, 24 lequel Commentateur je ne connois point. Voilà les belles preuves, par où notre Censeur prétend faire voir qu'Homère ne savoit point les Arts; & qui ne font voir autre chose, sinon que Mr. Perrault ne sait point de Grec, 25 qu'il entend médiocrement le Latin, & ne connoît lui-même en aucune sorte les Arts.

Il a fait les autres bévûës pour n'avoir pas entendu le Grec; mais il est tombé dans la cinquième erreur, pour n'avoir pas entendu le Latin. La voici. * *Ulysse dans l'Odyssée est*, dit-il, *reconnu par son Chien, qui ne l'avoit point vû depuis vingt ans. Cependant Pline assûre que les Chiens ne passent jamais quinze ans.* Mr. Perrault sur cela fait le procès à Homère, comme aïant infailliblement tort d'avoir fait vivre un Chien vingt ans: Pline assûrant que les Chiens n'en peuvent vivre que quinze. Il me permettra de lui dire que c'est condamner un

* *Liv. 17. V. 300. & suiv.*

23. *Diogène Laërce.*] Voïez Diogène Laërce de l'Edition de Mr. Ménage, pag. 67. du Texte, & pag. 68. des Observations.

CHANG. 24. *Lequel Commentateur je ne connois point.*] Au lieu de ces mots, dans les Editions de 1694. & de 1701. on lisoit: *Que je ne connois point*

CHANG. 25. *Qu'il entend.*] Ce mot, *qu'il*, n'étoit point dans les mêmes Editions.

26. *De Chiens qui en ont vécu &c.*] C'est le Roi lui-même qui a fourni cet exemple à notre Auteur. Sa Majesté s'informant du sujet de la dispute de M. Despréaux avec M. Perrault; Mr. le Marquis de Termes en expliqua les principaux chefs au Roi, & lui dit entr'autres que Mr. Perrault soû-

un peu legèrement Homère ; puisque non ſeulement ARISTOTE, ainſi qu'il l'avouë lui-même, mais tous les Naturaliſtes modernes ; comme JONSTON, ALDROAND, &c. aſſûrent qu'il y a des Chiens qui vivent vingt années : que même je pourrois lui citer des exemples dans notre ſiècle, 26 de Chiens qui en ont vêcu jusqu'à vingt-deux ; & qu'enfin Pline, quoi qu'Ecrivain admirable, a été convaincu, comme chacun ſait, de s'être trompé plus d'une fois ſur les choſes de la Nature ; au lieu qu'Homère, avant les Dialogues de Mr. Perrault, n'a jâmais été même accuſé ſur ce point d'aucune erreur. Mais quoi? Mr. Perrault eſt réſolu de ne croire aujourd'hui que Pline, pour lequel il eſt, dit-il, prêt à parier. Il faut donc le ſatisfaire, & lui rapporter l'autorité de Pline lui-même, qu'il n'a point entendu, & qui dit poſitivement la même choſe qu'Ariſtote & tous les autres Naturaliſtes : c'eſt à ſavoir, que les Chiens ne vivent ordinairement que quinze ans, mais qu'il y en a quelquefois qui vont jusques à vingt. Voici ſes termes : * *Cette espece de Chiens, qu'on apèle*

* *Pline, Hiſt. nat. liv. X.*

ſoûtenoit, contre le témoignage d'Homère, que les Chiens ne vivoient pas jusqu'a vingt ans. *Perrault ſe trompe*, dit le Roi : *j'ai eû un Chien qui a vêcu vingt & trois ans.* „ Tout „ ce que Mr. Perrault pourra dire, *ajoûte Mr. Despreaux dans une Lettre du 29 Decembre 1761.* „ C'eſt que ce „ Prince eſt accoûtumé aux miracles & à des événemens „ qui n'arrivent qu'à lui ſeul ; & qu'ainſi, ce qui lui eſt „ arrivé ne peut pas être tiré à conſequence pour les au„ tres hommes. Mais je n'aurai pas de peine à lui prouver „ que dans notre famille même, j'ai eû un Oncle qui n'é„ toit pas un homme fort miraculeux, lequel a nourri vingt „ & quatre années une espèce de Bichon qu'il avoit. *&c.*

pèle Chiens de Laconie, ne vivent que dix ans: Toutes les autres especes de Chiens vivent ordinairement quinze ans, & vont quelquefois jusques à vingt. CANES *Laconici vivunt annis denis, cetera genera quindecim annos, aliquando viginti.* Qui pourroit croire que notre Cenſeur voulant, ſur l'autorité de Pline, accuſer d'erreur un auſſi grand perſonnage qu'Homère, ne ſe donne pas la peine de lire le paſſage de Pline, ou de ſe le faire expliquer; & qu'enſuite de tout ce grand nombre de bévûës, entaſſées les unes ſur les autres dans un ſi petit nombre de pages, il ait la hardieſſe de conclure, comme il a fait: *qu'il ne trouve point d'inconvenient* (ce ſont ſes termes) *qu'Homère, qui eſt mauvais Aſtronome & mauvais Géographe, ne ſoit pas bon Naturaliſte?* Y a-t-il un homme ſenſé, qui liſant ces abſurditez, dites avec tant de hauteur dans les Dialogues de Mr. Perrault, puiſſe s'empêcher de jetter de colère le Livre, & de dire comme Démiphon * dans Terence, 27 *Ipſum geſtio dari mi in conſpectum?*

Je ferois un gros volume, ſi je voulois lui montrer toutes les autres bévûës qui ſont dans les ſept ou huit pages que je viens d'examiner, y en aïant preſque encore un auſſi grand nombre que je paſſe, & que peut-être je lui ferai voir dans la première édition de mon Livre; ſi je voi que les hommes daignent jetter les yeux

* *Phorm. Act. I. Sc. 5. v. 30.*

CHANG. 27. *Ipſum geſtio* &c.] Dans les deux premières Editions on liſoit ainſi ce paſſage, que Mr. Despréaux avoit cité de mémoire: *Cuperem mihi dari in conſpectum hunc hominem.*

RE-

yeux sur ces éruditions Grecques, & lire des Remarques faites sur un Livre que personne ne lit.

REFLEXION IV.

C'est ce qu'on peut voir dans la description de la Déesse Discorde, qui a, dit-il, * La tête dans les Cieux, & les piés sur la terre. PAROLES de Longin, CH. III.

VIRGILE a traduit ce Vers presque mot pour mot dans le quatrième Livre de l'Eneïde †, appliquant à la Renommée ce qu'Homère dit de la Discorde:

Ingrediturque solo, & caput inter nubila condit.

Un si beau Vers imité par Virgile, & admiré par Longin, n'a pas été néanmoins à couvert de la critique de Mr. Perrault, [1] qui trouve cette hyperbole outrée, & la met au rang des contes de peau-d'âne. Il n'a pas pris garde, que même dans le discours ordinaire, il nous échape tous les jours des hyperboles plus fortes que celle-là, qui ne dit au fond que ce qui est très-veritable; c'est à savoir, que la Discorde regne par tout sur la Terre, & même

* *Iliad. l. 4. v. 443.* † *Vers 177.*

REFLEX. IV. 1. *Qui trouve cette hyperbole* &c.] Paralleles, Tome III, p. 118, & suiv.

même dans le Ciel entre les Dieux; c'eſt-à-dire, entre les Dieux d'Homère. Ce n'eſt donc point la deſcription d'un Géant, comme le prétend notre Cenſeur, que fait ici Homère, c'eſt une allégorie très-juſte : & bien qu'il faſſe de la Discorde un perſonnage, c'eſt un perſonnage allégorique qui ne choque point, de quelque taille qu'il le faſſe; parce qu'on le regarde comme une idée & une imagination de l'eſprit, & non point comme un être materiel ſubſiſtant dans la Nature. Ainſi cette expreſſion du Pſeaume, [2] *J'ai vû l'Impie élevé comme un cèdre du Liban*, ne veut pas dire que l'Impie étoit un Géant, grand comme un cèdre du Liban. Cela ſignifie que l'Impie étoit au faîte des grandeurs humaines; & Monſieur Racine eſt fort bien entré dans la penſée du Pſalmiſte, par ces deux Vers de ſon Eſther, qui ont du rapport au Vers d'Homère:

Pareil au cèdre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux.

Il eſt donc aiſé de juſtifier les paroles avantageuſes, que Longin dit du Vers d'Homère ſur la Diſcorde. La vérité eſt pourtant, que ces paroles ne ſont point de Longin: puiſque c'eſt moi, qui, à l'imitation de Gabriel de Petra, les lui ai en partie prêtées: le Grec en cet endroit étant fort défectueux, & même le Vers d'Homère n'y étant point raporté. C'eſt ce que M. Perrault n'a eu garde de voir; parce qu'il n'a jamais lû Longin, ſelon toutes les

2. *J'ai vû l'Impie élevé.*] Pſal. XXXVI. v. 35. *Vidi impium ſuperexaltatum & elevatum ſicut Cedros Libani.*

les apparences, que dans ma Traduction. Ainsi pensant contredire Longin, il a fait mieux qu'il ne pensoit, puisque c'est moi qu'il a contredit. Mais en m'attaquant, il ne sauroit nier qu'il n'ait aussi attaqué Homère, & sur tout Virgile, qu'il avoit tellement dans l'esprit, quand il a blâmé ce Vers sur la Discorde, que dans son Discours, au lieu de la Discorde, il a écrit, sans y penser, la Renommée.

C'est donc d'elle qu'il fait cette belle critique: * *Que l'exageration du Poëte en cet endroit ne sauroit faire une idée bien nette. Pourquoi? C'est*, ajoute-t-il, *que tant qu'on pourra voir la tête de la Renommée, sa tête ne sera point dans le Ciel, & que si sa tête est dans le Ciel, on ne sait pas trop bien ce que l'on voit.* O l'admirable raisonnement! Mais où est-ce qu'Homère & Virgile disent qu'on voit la tête de la Discorde, ou de la Renommée? Et afin qu'elle ait la tête dans le Ciel, qu'importe qu'on l'y voïe ou qu'on ne l'y voïe pas? N'est-ce pas ici le Poëte qui parle, & qui est supposé voir tout ce qui se passe même dans le Ciel, sans que pour cela les yeux des autres hommes le découvrent? En verité, j'ai peur que les Lecteurs ne rougissent pour moi, de me voir réfuter de si étranges raisonnemens. Notre Censeur attaque ensuite une autre hyperbole d'Homère à propos des chevaux des Dieux. Mais comme ce qu'il dit contre cette hyperbole n'est qu'une fade plaisanterie, le peu que je viens de dire contre l'objection précedente, suffira, je croi, pour répondre à toutes les deux.

* *Parallèles, Tom. III, pag. 119.*

RE'FLE'XION V.

Il en est de même de ces compagnons d'Ulysse changez en pourceaux, que Zoïle appèle * *de petits cochons larmoïans.* PAROLES de Longin, CHAP. VII.

IL paroît par ce passage de Longin, que ZOÏLE, aussi bien que M. Perrault, s'étoit égaïé à faire des railleries sur HOMÈRE. Car cette plaisanterie, *de petits cochons larmoïans*, a assez de rapport avec *les comparaisons à longue queuë*, que notre Critique moderne reproche à ce grand Poëte. Et puisque 1 dans notre siècle, la liberté que Zoïle s'étoit donnée, de parler sans respect des plus grans Ecrivains de l'Antiquité, se met aujourd'hui à la mode parmi beaucoup de petits Esprits, aussi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-mêmes; il ne sera pas hors de propos de leur faire voir ici, de quelle manière cette liberté a réüssi autrefois à ce Rhéteur, homme fort savant, ainsi que le témoigne DENYS d'Halicarnasse, & à qui je ne voi pas qu'on puisse rien reprocher sur les mœurs: 2 puisqu'il fut toute sa vie très-pauvre; & que malgré l'animosité que ses Critiques sur Homère & sur Platon avoient excitée contre lui, on ne l'a jamais accusé d'autre crime que de ces Critiques mêmes, & d'un peu de misanthropie.

Il

* Odyss. liv. 10. v. 239. & suiv.

RE'FLEX. V. 1. *Dans notre Siècle.*] Ces trois mots paroissent superflus.

2. *Puisqu'il fut toute sa vie très-pauvre,*] Il semble aussi que

Il faut donc premièrement voir ce que dit de lui Vitruve, le célèbre Architecte : car c'est lui qui en parle le plus au long ; & afin que M. Perrault ne m'accuse pas d'altérer le texte de cet Auteur, je mettrai ici les mots mêmes de M. son Frere le Médecin qui nous a donné Vitruve en François. *Quelques années après*, (c'est Vitruve qui parle dans la Traduction de ce Médecin) *Zoïle, qui se faisoit appeler le fleau d'Homère, vint de Macedoine à Alexandrie, & présenta au Roi les Livres qu'il avoit composez contre l'Iliade & contre l'Odyssée. Ptolemée indigné que l'on attaquât si insolemment le Pere de tous les Poëtes, & que l'on maltraitât ainsi celui que tous les Savans reconnoissent pour leur Maître, dont toute la Terre admiroit les Ecrits, & qui n'étoit pas là present pour se défendre, ne fit point de réponse. Cependant Zoïle, aiant longtems attendu, & étant pressé de la nécessité, fit supplier le Roi de lui faire donner quelque chose. A quoi l'on dit qu'il fit cette réponse, que puis qu'Homère, depuis mille ans qu'il y avoit qu'il étoit mort, avoit nourri plusieurs milliers de personnes, Zoïle devoit bien avoir l'industrie de se nourrir non seulement lui, mais plusieurs autres encore, lui qui faisoit profession d'être beaucoup plus savant qu'Homère. Sa mort se raconte diversement. Les uns disent que Ptolemée le fit mettre en croix ; d'autres qu'il fut lapidé ; & d'autres, qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Mais de quelque façon que cela soit, il est certain qu'il a bien mérité cette pu-*

que ces mots devroient être retranchez. Car on peut être mal-honnête homme, & très-pauvre. On pourroit donc mettre ici.... *rien reprocher sur les mœurs ; puisque, malgré l'animosité* &c. 6. Re-

punition : puisqu'on ne la peut pas mériter pour un crime plus odieux qu'est celui de reprendre un Ecrivain, qui n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il a écrit.

Je ne conçois pas comment M. Perrault le Médecin, qui pensoit d'Homère & de Platon à peu près les mêmes choses que Monsieur son Frere & que Zoïle, a pû aller jusqu'au bout, en traduisant ce passage. La vérité est qu'il l'a adouci, autant qu'il lui a été possible, tâchant d'insinuer que ce n'étoit que les Savans, c'est-à-dire, au langage de Mrs. Perrault, les Pédans, qui admiroient les Ouvrages d'Homère. Car dans le texte Latin il n'y a pas un seul mot qui revienne au mot de Savant, & à l'endroit où M. le Médecin traduit: *Celui que tous les Savans reconnoissent pour leur Maître*, il y a, *celui que tous ceux qui aiment les belles Lettres*, 3 *reconnoissent pour leur Chef.* En effet, bien qu'Homère ait sû beaucoup de choses, il n'a jamais passé pour le Maître des Savans. Ptolémée ne dit point non plus à Zoïle dans le texte Latin, *qu'il devoit bien avoir l'industrie de se nourrir, lui qui faisoit profession d'être beaucoup plus savant qu'Homère.* Il y a, 4 *lui qui se vantoit d'avoir plus d'esprit qu'Homère.* D'ailleurs, Vitruve ne dit pas simplement, que Zoïle *présenta ses Livres contre Homère à Ptolemée :* mais 5 *qu'il les lui récita.* Ce qui est bien plus fort, & qui fait voir que ce

3. *Reconnoissent pour leur Chef.*] Philologiæ omnis Ducem.
4. *Lui qui se vantoit* &c.] Qui meliori ingenio se profiteretur.

5. Qu'il

ce Prince les blâmoit avec connoissance de cause.

M. le Médecin ne s'est pas contenté de ces adoucissemens; il a fait une note, où il s'efforce d'insinuer qu'on a prêté ici beaucoup de choses à Vitruve; & cela fondé, sur ce que c'est un raisonnement indigne de Vitruve, de dire, qu'on ne puisse reprendre un Ecrivain qui n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il a écrit; & que par cette raison ce seroit un crime digne du feu, que de reprendre quelque chose dans les Ecrits que Zoïle a faits contre Homère, si on les avoit à présent. Je répons premièrement, que dans le Latin il n'y a pas simplement, reprendre un Ecrivain; mais citer, [6] appeler en jugement des Ecrivains; c'est-à-dire, les attaquer dans les formes sur tous leurs Ouvrages. Que d'ailleurs, par ces Ecrivains, Vitruve n'entend pas des Ecrivains ordinaires; mais des Ecrivains qui ont été l'admiration de tous les siècles, tels que Platon & Homère, & dont nous devons présumer, quand nous trouvons quelque chose à redire dans leurs Ecrits, que, s'ils étoient là présens pour se défendre, nous serions tout étonnez, que c'est nous qui nous trompons. Qu'ainsi il n'y a point de parité avec Zoïle, homme décrié dans tous les siècles, & dont les Ouvrages n'ont pas même eû la gloire que, grace à mes Remarques, vont avoir les Ecrits de M. Perrault, qui est, qu'on leur ait répondu quelque chose

Mais

5. *Qu'il les lui récita.*] Regi recitavit.
6. *Appeler en jugement.*] Qui citat eos quorum &c.

7. *Etoit*

Mais pour achever le Portrait de cet Homme, il est bon de mettre aussi en cet endroit ce qu'en a écrit l'Auteur que Mr. Perrault cite le plus volontiers, c'est à savoir Elien. C'est au Livre onzième de ses Histoires diverses. *Zoile, celui qui a écrit contre Homère, contre Platon, & contre plusieurs autres grans personnages,* 7 *étoit d'Amphipolis, & fut disciple de ce Polycrate qui a fait un Discours en forme d'accusation contre Socrate. Il fut appelé, le Chien de la Rhétorique. Voici à peu près sa figure. Il avoit une grande barbe qui lui descendoit sur le menton, mais nul poil à la tête qu'il se rasoit jusqu'au cuir. Son manteau lui pendoit ordinairement sur les genoux. Il aimoit à mal parler de tout, & ne se plaisoit qu'à contredire. En un mot, il n'y eût jamais d'homme si hargneux que ce Miserable. Un très-savant homme lui aiant demandé un jour, pourquoi il s'acharnoit de la sorte à dire du mal de tous les grands Ecrivains: C'est, repliqua-t-il, que je voudrois bien leur en faire, mais je n'en puis venir à bout.*

Je n'aurois jamais fait, si je voulois ramasser ici toutes les injures qui lui ont été dites dans l'Antiquité, où il étoit par tout connu sous le nom du *vil Esclave de Thrace.* On prétend que ce fut l'Envie, qui l'engagea à écrire contre Homère, & que c'est ce qui a fait que tous les Envieux ont été depuis appe-lez

7. *Etoit d'Amphipolis.*] Ville de Thrace.

8. *Plus d'un Demi-Savant.*] M. C*** de l'Académie Françoise, étant un jour chez M. Colbert, & entendant loüer Ciceron par M. l'Abbé Gallois, ne put l'écouter sans rougir, & se mit à contredire l'éloge que cet Abbé en faisoit.

9. Denys

lez du nom de Zoïles, témoin ces deux Vers d'OVIDE,

Ingenium magni livor detrectat Homeri:
Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.

Je raporte ici tout exprès ce passage, afin de faire voir à M. Perrault qu'il peut fort bien arriver, quoi qu'il en puisse dire, qu'un Auteur vivant soit jaloux d'un Ecrivain mort plusieurs siècles avant lui. Et en effet, je connois [8] plus d'un Demi-savant qui rougit lors qu'on loue devant lui avec un peu d'excès ou Ciceron, ou Démosthène, prétendant qu'on lui fait tort.

Mais pour ne me point écarter de Zoïle, j'ai cherché plusieurs fois en moi-même ce qui a pû attirer contre lui cette animosité & ce déluge d'injures. Car il n'est pas le seul qui ait fait des Critiques sur Homère & sur Platon. Longin, dans ce Traité même, comme nous le voïons, en a fait plusieurs; & [9] Denys d'Halicarnasse n'a pas plus épargné Platon que lui. Cependant on ne voit point que ces Critiques aïent excité contre eux l'indignation des hommes. D'où vient cela? En voici la raison, si je ne me trompe. C'est qu'outre que leurs Critiques sont fort sensées, il paroît visiblemen qu'ils ne les font point pour rabaisser la gloire

9. *Denys d'Halicarnasse.*] Le Grand Pompée s'étoit plaint à lui de ce qu'il avoit reproché quelques fautes à Platon, & Denys d'Halicarnasse lui fit une réponse qui contient sa justification. Elle est dans le Tome second de ses Oeuvres pag. 125. pour le Grec, & 229. pour le Latin, de l'Edition de Francfort, 1586.

10. Un

gloire de ces grans Hommes; mais pour établir la vérité de quelque précepte important. Qu'au fond, bien loin de disconvenir du mérite de ces Heros, c'est ainsi qu'ils les appèlent, ils nous font par tout comprendre, même en les critiquant, qu'ils les reconnoissent pour leurs Maîtres en l'Art de parler, & pour les seuls modèles que doit suivre tout homme qui veut écrire: Que s'ils nous y découvrent quelques taches, ils nous y font voir en même tems un nombre infini de beautez; tellement qu'on sort de la lecture de leurs Critiques, convaincu de la justesse d'esprit du Censeur, & encore plus de la grandeur du génie de l'Ecrivain censuré. Ajoûtez, qu'en faisant ces Critiques, ils s'énoncent toûjours avec tant d'égards, de modestie, & de circonspection, qu'il n'est pas possible de leur en vouloir du mal.

Il n'en étoit pas ainsi de Zoïle, homme fort atrabilaire, & extrèmement rempli de la bonne opinion de lui-même. Car, autant que nous en pouvons juger par quelques fragmens qui nous restent de ses Critiques, & par ce que les Auteurs nous en disent, il avoit directement entrepris de rabaisser les Ouvrages d'Homère & de Platon, en les mettant l'un & l'autre, au dessous des plus vulgaires Ecrivains. Il traitoit les fables de l'Iliade & de l'Odyssée, de contes de Vieille, appelant Homère, 10 un diseur de fornètes. Il faisoit de fades plaisanteries des plus beaux endroits de ces deux Poëmes, & tout cela avec une hauteur

10. *Un diseur de fornètes.*] Φιλόμυθον.

teur ſi pédanteſque, qu'elle révoltoit tout le monde contre lui. Ce fut, à mon avis, ce qui lui attira cette horrible diffamation, & qui lui fit faire une fin ſi tragique.

Mais à propos de hauteur pédanteſque, peut-être ne ſera-t-il pas mauvais d'expliquer ici ce que j'ai voulu dire par là, & ce que c'eſt proprement qu'un Pédant. Car il me ſemble que Mr. Perrault ne conçoit pas trop bien toute l'étenduë de ce mot. En effet, ſi l'on en doit juger par tout ce qu'il inſinuë dans ſes Dialogues, un Pédant, ſelon lui, eſt un Savant nourri dans un Collège, & rempli de Grec & de Latin, qui admire aveuglément tous les Auteurs anciens; qui ne croit pas qu'on puiſſe faire de nouvelles découvertes dans la Nature, ni aller plus loin qu'Ariſtote, Epicure, Hippocrate, Pline; qui croiroit faire une eſpèce d'impieté, s'il avoit trouvé quelque choſe à redire dans Virgile; qui ne trouve pas ſimplement Terence un joli Auteur, mais le comble de toute perfection; qui ne ſe pique point de politeſſe; qui non ſeulement ne blâme jamais aucun Auteur ancien; mais qui reſpecte ſur tout les Auteurs que peu de gens liſent, comme Jaſon, Bartole, Lycophron, Macrobe, &c.

Voilà l'idée du Pédant qu'il paroît que Mr. Perrault s'eſt formée. Il ſeroit donc bien ſurpris ſi on lui diſoit: qu'un Pédant eſt preſque tout le contraire de ce tableau: qu'un Pédant eſt un homme plein de lui-même, qui, avec un médiocre ſavoir, décide hardiment de toutes choſes: qui ſe vante ſans ceſſe d'avoir fait de nouvelles découvertes: qui traite de haut

en bas Ariſtote, Epicure, Hippocrate, Pline; qui blâme tous les Auteurs anciens: qui publie que Jaſon & Bartole étoient deux ignorans, Macrobe un Ecolier: qui trouve, à la vérité, quelques endroits paſſables dans Virgile; mais qui y trouve auſſi beaucoup d'endroits dignes d'être ſiflez: qui croit à peine Terence digne du nom de joli: qui, au milieu de tout cela, ſe pique ſur tout de politeſſe: qui tient que la plûpart des Anciens n'ont ni ordre, ni économie dans leurs discours: En un mot, qui compte pour rien de heurter ſur cela le ſentiment de tous les hommes.

Mr. Perrault me dira peut-être que ce n'eſt point là le véritable caractère d'un Pédant. Il faut pourtant lui montrer que c'eſt le portrait qu'en fait le célèbre REGNIER; c'eſt-à-dire, le Poëte François, qui, du conſentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs & le caractère des hommes. C'eſt dans ſa dixième Satire, où décrivant cet énorme Pédant, qui, dit-il,

Faiſoit par ſon ſavoir, comme il faiſoit entendre,
La figue ſur le nez au Pédant d'Alexandre.

Il lui donne enſuite ces ſentimens,

Qu'il a, pour enſeigner, une belle manière:
Qu'en ſon globe il a vû la Matiere première:
Qu'Epicure eſt yvrogne, Hippocrate un bourreau:

Que Bartole & Jason ignorent le Barreau:
Que Virgile est passable, encor qu'en quelques pages
Il meritât au Louvre être siflé des Pages:
Que Pline est inégal; Terence un peu joli:
Mais sur tout il estime un langage poli.
Ainsi sur chaque Auteur il trouve de quoi mordre.
L'un n'a point de raison, & l'autre n'a point d'ordre:
L'un avorte avant tems les Oeuvres qu'il conçoit:
Souvent il prend Macrobe, & lui donne le foüet, &c.

Je laisse à Mr. Perrault le soin de faire l'application de cette peinture, & de juger qui Regnier a décrit par ces Vers: ou un homme de l'Université, qui a un sincère respect pour tous les grans Ecrivains de l'Antiquité, & qui en inspire, autant qu'il peut l'estime à la Jeunesse qu'il instruit; ou un Auteur présomptueux qui traite tous les Anciens d'ignorans, de grossiers, de visionnaires, d'insensez; & qui étant déja avancé en âge, emploie le reste de ses jours, & s'occupe uniquement à contredire le sentiment de tous les hommes.

RE'FLE'XION VI.

En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout. PAROLES de Longin, CHAP. VIII.

IL n'y a rien de plus vrai, sur tout dans les Vers: & c'est un des grans défauts de Saint Amand. Ce Poëte avoit assez de génie pour les Ouvrages de débauche, & de Satire outrée, & il a même quelquefois des boutades assez heureuses dans le sérieux: mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle. C'est ce qu'on peut voir dans son Ode intitulée *la Solitude*, qui est son meilleur Ouvrage, où, parmi un fort grand nombre d'images très-agréables, il vient présenter mal-à-propos aux yeux les choses du monde les plus affreuses, des crapaux, & des limaçons qui bavent; le squelète d'un Pendu, &c.

Là branle le squelète horrible
D'un pauvre Amant qui se pendit.

Il est sur tout bizarrement tombé dans ce défaut en son *Moïse sauvé*, à l'endroit du passage de la mer rouge; au lieu de s'étendre sur tant de grandes circonstances qu'un sujet si majestueux lui présentoit, il perd le tems à peindre le petit Enfant, qui va, saute, revient, & ramassant une coquille, la va montrer à sa Mere,

RE'FLEX. VI. 1. *Dans ma Poëtique.*] Chant III. v. 264.
2. *Dans*

re, & met en quelque ſorte, comme j'ai dit 1 dans ma Poëtique, les poiſſons aux fenêtres par ces deux Vers,

Et là, près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les poiſſons ébahis les regardent paſſer.

Il n'y a que Mr. Perrault au monde qui puiſſe ne pas ſentir le comique qu'il y a dans ces deux Vers, où il ſemble en effet que les poiſſons aïent loué des fenêtres pour voir paſſer le Peuple Hébreu. Cela eſt d'autant plus ridicule que les poiſſons ne voïent presque rien au travers de l'eau, & ont les yeux placez d'une telle manière, qu'il étoit bien difficile, quand ils auroient eu la tête hors de ces remparts, qu'ils puſſent bien découvrir cette marche. Mr. Perrault prétend néanmoins juſtifier ces deux Vers, mais c'eſt par des raiſons ſi peu ſenſées, qu'en vérité je croirois abuſer du papier, ſi je l'emploïois à y répondre. Je me contenterai donc de le renvoïer à la comparaiſon que Longin raporte ici d'Homère. Il y pourra voir l'adreſſe de ce grand Poëte à choiſir, & à ramaſſer les grandes circonſtances. Je doute pourtant qu'il convienne de cette vérité. Car il en veut ſur tout aux comparaiſons d'Homère, & il en fait le principal objet de ſes plaiſanteries 2 dans ſon dernier Dialogue. On me demandera peut-être ce que c'eſt que ces Plaiſanteries, Mr. Perrault n'étant pas en réputation d'être fort plaiſant; & comme vraiſemblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je

2. *Dans ſon dernier Dialogue.*] **Parallèles de Mr. Perrault, Tome III.**

je veux bien, pour la curiosité des Lecteurs, en raporter ici quelque trait. Mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'est que les Dialogues de Mr. Perrault.

C'est une conversation qui se passe entre trois Personnages, dont le premier, grand ennemi des Anciens, & sur tout de Platon, est Mr. Perrault lui-même, comme il le déclare dans sa Préface. Il s'y donne le nom d'Abbé; & je ne sai pas trop pourquoi il a pris ce titre Ecclésiastique, puis qu'il n'est parlé dans ce Dialogue que de choses très-profânes; que les Romans y sont loüez par excès, & que l'Opera y est regardé comme le comble de la perfection, où la Poësie pouvoit arriver en notre Langue. Le second de ces Personnages est un Chevalier, admirateur de Monsieur l'Abbé; qui est là comme son Tabarin pour appuïer ses décisions, & qui le contredit même quelquefois à dessein, pour le faire mieux valoir. Mr. Perrault ne s'offensera pas sans doute de ce nom de Tabarin, que je donne ici à son Chevalier: puisque ce Chevalier lui-même déclare en un endroit, [3] qu'il estime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin, que ceux de Platon. Enfin le troisième de ces Personnages, qui est beaucoup le plus sot des trois, est un Président, protecteur des Anciens, qui les entend encore moins que l'Abbé, ni que le Chevalier; qui ne sauroit souvent répondre aux objections du monde les plus frivoles, & qui défend quelquefois si sottement la Raison, qu'elle devient plus ridi-

3. *Qu'il estime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin.*] Parallèles de Mr. Perrault, Tome II. pag. 116. Voïez la Remarque sur le Vers 86. du premier Chant de l'Art poëti-

dicule dans sa bouche que le mauvais sens. En un mot, il est là comme le Faquin de la Comédie, pour recevoir toutes les nazardes. Ce sont là les Acteurs de la Pièce. Il faut maintenant les voir en action.

M. l'Abbé, par exemple, 4 déclare en un endroit qu'il n'approuve point ces comparaisons d'Homère, où le Poëte non content de dire précisément ce qui sert à la comparaison, s'étend sur quelque circonstance historique de la chose, dont il est parlé: comme lors qu'il compare la cuisse de Menélas blessé, à de l'yvoire teint en pourpre par une femme de Méonie & de Carie, &c. Cette femme de Méonie ou de Carie déplaît à M. l'Abbé, & il ne sauroit souffrir ces sortes de *comparaisons à longue queuë*; mot agréable, qui est d'abord admiré par M. le Chevalier, lequel prend de là occasion de raconter quantité de jolies choses qu'il dît aussi à la campagne l'année dernière, à propos de ces *comparaisons à longue queuë*.

Ces plaisanteries étonnent un peu M. le Président, qui sent bien la finesse qu'il y a dans ce mot de *longue queuë*. Il se met pourtant à la fin en devoir de répondre. La chose n'étoit pas sans doute fort mal-aisée, puisqu'il n'avoit qu'à dire ce que tout homme qui sait les élemens de la Rhétorique auroit dit d'abord: Que les comparaisons, dans les Odes & dans les Poëmes Epiques, ne sont pas simplement mises pour éclaircir, & pour orner le discours; mais pour amuser & pour délasser l'esprit du

Lec-

tique, où il est parlé des Dialogues de Mondor & de Tabarin.

4. *Déclare en un endroit.*] Paralleles, Tom. III. pag. 58.

Lecteur, en le détachant de tems en tems du principal sujet, & le promenant sur d'autres images agréables à l'esprit: Que c'est en cela qu'a principalement excellé Homère, dont non seulement toutes les comparaisons, mais tous les discours sont pleins d'images de la Nature, si vraies & si variées, qu'étant toûjours le même, il est néanmoins toûjours different: instruisant sans cesse le Lecteur, & lui faisant observer dans les objets mêmes, qu'il a tous les jours devant les yeux, des choses qu'il ne s'avisoit pas d'y remarquer. Que c'est une verité universellement reconnuë, qu'il n'est point nécessaire, en matière de Poësie, que les points de la comparaison se répondent si juste les uns aux autres: qu'il suffit d'un rapport général, & qu'une trop grande exactitude sentiroit son Rhéteur.

C'est ce qu'un homme sensé auroit pû dire sans peine à M. l'Abbé, & à M. le Chevalier: mais ce n'est pas ainsi que raisonne M. le Président. Il commence par avoüer sincèrement que nos Poëtes se feroient moquer d'eux, s'ils mettoient dans leurs Poëmes de ces comparaisons étenduës; & n'excuse Homère, que parce qu'il avoit le goût Oriental, qui étoit, dit-il, le goût de sa Nation. Là-dessus il explique ce que c'est que le goût des Orientaux, qui, à cause du feu de leur imagination, & de la vivacité de leur esprit, veulent toûjours, poursuit-il, qu'on leur dise deux choses à la fois, & ne sauroient souffrir un seul sens dans un discours: Au lieu que nous autres Europeans, nous nous contentons d'un seul sens, & sommes bien aises qu'on ne nous dise qu'une seule cho-

chose à la fois. Belles observations que M. le Président a faites dans la Nature, & qu'il a faites tout seul! puisqu'il est très-faux que les Orientaux aïent plus de vivacité d'esprit que les Européans, & sur tout que les François, qui sont fameux par tout païs, pour leur conception vive & promte: le stile figuré, qui regne aujourd'hui dans l'Asie mineure & dans les païs voisins, & qui n'y regnoit point autrefois, ne venant que de l'irruption des Arabes, & des autres Nations Barbares, qui peu de tems après Heraclius inondèrent ces païs, & y portèrent, avec leur Langue & avec leur Religion, ces manières de parler empoulées. En effet, on ne voit point que les Pères Grecs de l'Orient, comme S. Justin, S. Basile, S. Chrysostome, S. Grégoire de Nazianze, & tant d'autres, aïent jamais pris ce stile dans leurs Ecrits: & ni Herodote, ni Denys d'Halicarnasse, ni Lucien, ni Josephe, ni Philon le Juif, ni aucun Auteur Grec, n'a jamais parlé ce langage.

Mais pour revenir aux *comparaisons à longue queuë:* Monsieur le Président rappèle toutes ses forces, pour renverser ce mot, qui fait tout le fort de l'argument de M. l'Abbé, & répond enfin: Que comme dans les cérémonies on trouveroit à redire aux queuës des Princesses, si elles ne traînoient jusqu'à terre; de même les comparaisons dans le Poëme Epique seroient blâmables, si elles n'avoient des queuës fort traînantes. Voilà peut-être une des plus extravagantes réponses qui aïent jamais été faites. Car quel rapport ont les comparaisons à des Princesses? Cependant M. le Chevalier, qui jusqu'alors n'avoit rien approuvé de tout ce que

le Président avoit dit, est éblouï de la solidité de cette réponse, & commence à avoir peur pour M. l'Abbé, qui frappé aussi du grand sens de ce discours, s'en tire pourtant avec assez de peine, en avoüant, contre son premier sentiment, qu'à la vérité on peut donner de longues queuës aux comparaisons, mais soûtenant qu'il faut, ainsi qu'aux robes des Princesses, que ces queuës soient de même étoffe que la robe. Ce qui manque, dit-il, aux comparaisons d'Homère, où les queuës sont de deux étoffes differentes; de sorte que s'il arrivoit qu'en France, comme cela peut fort bien arriver, la mode vînt de coudre des queuës de differente étoffe aux robes des Princesses, voilà le Président qui auroit entiérement cause gagnée sur les comparaisons. C'est ainsi que ces trois Messieurs manient entre eux la Raison humaine; l'un faisant toûjours l'objection qu'il ne doit point faire; l'autre approuvant ce qu'il ne doit point approuver: & l'autre répondant ce qu'il ne doit point répondre.

Que si le Président a eu ici quelque avantage sur l'Abbé, celui-ci a bien-tôt sa revanche à propos d'un autre endroit d'Homère. Cet endroit est dans le douzième Livre de l'Odyssée *, où Homère, selon la traduction de Mr. Perrault, raconte: *Qu'Ulysse étant porté sur son mât brisé, vers la Charybde, justement dans le tems que l'eau s'élevoit; & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redescendre, il se prit à un figuier sauvage qui sortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une chauve-souris; & où il attendit, ainsi suspendu, que son mât qui étoit*

* *V. 420. & suiv.*

étoit allé à fond, revint sur l'eau; *ajoûtant que lors qu'il le vit revenir, il fut aussi aise qu'un Juge qui se lève de dessus son Siège pour aller dîner, après avoir jugé plusieurs procès.* M. l'Abbé insulte fort à M. le Président sur cette comparaison bizarre du Juge qui va dîner; & voiant le Président embarassé, *Est-ce*, ajoûte-t-il, *que je ne traduis pas fidelement le Texte d'Homère?* Ce que ce grand Défenseur des Anciens n'oseroit nier. Aussi-tôt M. le Chevalier revient à la charge; & sur ce que le Président répond: que le Poëte donne à tout cela un tour si agréable, qu'on ne peut pas n'en être point charmé: *Vous vous moquez*, poursuit le Chevalier: *Dès le moment qu'Homère, tout Homère qu'il est, veut trouver de la ressemblance entre un homme qui se réjouit de voir son mât revenir sur l'eau, & un Juge qui se lève pour aller dîner, après avoir jugé plusieurs procès, il ne sauroit dire qu'une impertinence.*

Voilà donc le pauvre Président fort accablé; & cela faute d'avoir sû, que M. l'Abbé fait ici une des plus énormes bévûës qui aïent jamais été faites, prenant une date pour une comparaison. Car il n'y a en effet aucune comparaison en cet endroit d'Homère. Ulysse raconte que voïant le mât, & la quille de son vaisseau, sur lesquels il s'étoit sauvé, qui s'engloutissent dans la Charybde; il s'acrocha, comme un oiseau de nuit, à un grand figuier qui pendoit là d'un rocher; & qu'il y demeura long-tems attaché, dans l'espérance que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le débris de son vaisseau: Qu'en effet ce qu'il avoit prévû arriva; & qu'environ vers

 l'heure

l'heure qu'un Magiſtrat, aïant rendu la Juſtice, quitte ſa ſéance pour aller prendre ſa réfection, c'eſt-à-dire, environ ſur les trois heures après-midi, ces débris parurent hors de la Charybde, & qu'il ſe remit deſſus. Cette date eſt d'autant plus juſte qu'Euſtathius aſſure, que c'eſt le tems d'un des reflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures ; & qu'autrefois en Grèce on datoit ordinairement les heures de la journée par le tems où les Magiſtrats entroient au Conſeil ; par celui où ils y demeuroient ; & par celui où ils en ſortoient. Cet endroit n'a jamais été entendu autrement par aucun Interprète, & le Traducteur Latin l'a fort bien rendu. Par là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaiſon prétenduë, ou à Homère qui ne l'a point faite, ou à Monſieur l'Abbé qui la lui fait faire ſi mal-à-propos.

Mais avant que de quitter la converſation de ces trois Meſſieurs, Monſieur l'Abbé trouvera bon, que je ne donne pas les mains à la réponſe déciſive qu'il fait à Monſieur le Chevalier, qui lui avoit dit : *Mais à propos de comparaiſons, on dit qu'Homère compare Ulyſſe, qui ſe tourne dans ſon lit, au boudin qu'on rôtit ſur le gril.* A quoi Monſieur l'Abbé répond : *Cela eſt vrai* ; & à quoi je réponds : Cela eſt ſi faux, que même le mot Grec, qui veut dire boudin, n'étoit point encore inventé du tems d'Homère, où il n'y avoit ni boudins, ni ragoûts. La vérité eſt que dans le vingtième Livre de l'Odyſſée *, il compare Ulyſſe qui ſe tourne çà &

* *V. 24. & ſuiv.*

5 *Eſt défendu par une ancienne Loi Cenſorienne.*] Pline, Livre XI. de ſon Hiſtoire naturelle, ch. 84. *Hujus* (*ſuis fœmina*)

& là dans son lit, brûlant d'impatience de se soûler, comme dit Eustathius, du sang des Amans de Pénélope, à un homme affamé, qui s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre sanglant, & plein de graisse, d'un animal, dont il brûle de se rassasier, le tournant sans cesse de côté & d'autre.

En effet, tout le monde sait que le ventre de certains animaux chez les Anciens étoit un de leurs plus délicieux mets: que le *sumen*, c'est-à-dire, le ventre de la truïe parmi les Romains, étoit vanté par excellence, *s* & défendu même par une ancienne Loi Censorienne, comme trop voluptueux. Ces mots, *plein de sang & de graisse*, qu'Homère a mis en parlant du ventre des animaux, & qui sont si vrais de cette partie du corps, ont donné occasion à un misérable Traducteur, qui a mis autrefois l'Odyssée en François, de se figurer qu'Homère parloit là du boudin: parce que le boudin de pourceau se fait communément avec du sang & de la graisse; & il l'a ainsi sottement rendu dans sa Traduction. C'est sur la foi de ce Traducteur, que quelques Ignorans, & Monsieur l'Abbé du Dialogue, ont crû qu'Homère comparoît Ulysse à un boudin: quoique ni le Grec ni le Latin n'en disent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ait fait cette ridicule bevûë. Cela montre bien les étranges inconvéniens, qui arrivent à ceux qui veulent parler d'une Langue qu'ils ne savent point.

RE'-

na) sumen optimum, si modò fœtus non hauserit. Et Liv. VIII. ch. 77. *Hinc Censoriarum Legum paginæ, interdictaque omnis abdomina.*

RE'FLE'XION VII.

Il faut songer au jugement que toute la Posterité fera de nos Ecrits. PAROLES de Longin, CHAP. XII.

IL n'y a en effet que l'approbation de la Posterité, qui puisse établir le vrai mérite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un Ecrivain durant sa vie, quelques éloges qu'il ait reçûs, on ne peut pas pour cela infailliblement conclurre que ses Ouvrages soient excellens. De faux brillans, la nouveauté du stile, un tour d'esprit qui étoit à la mode, peuvent les avoir fait valoir; & il arrivera peut-être que dans le siècle suivant on ouvrira les yeux, & que l'on méprisera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronsard, & dans ses imitateurs, comme Du-Bellay, Du-Bartas, Des-Portes, qui dans le siècle précédent ont été l'admiration de tout le monde, & qui aujourd'hui ne trouvent pas même de Lecteurs.

La même chose étoit arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius, & à Ennius, qui, du tems d'Horace, comme nous l'apprenons de ce Poëte, trouvoient encore beaucoup de gens qui les admiroient; mais qui à la fin furent entiérement décriez. Et il ne faut point s'imaginer que la chûte de ces Auteurs, tant les François que les Latins, soit venuë de ce que les Langues de leurs païs ont changé. Elle n'est venuë, que de ce qu'ils n'avoient point attrapé dans ces Langues le point de solidité

& de perfection, qui est nécessaire pour faire durer, & pour faire à jamais priser des Ouvrages. En effet, la Langue Latine, par exemple, qu'ont écrite Ciceron & Virgile, étoit déja fort changée du tems de Quintilien, & encore plus du tems d'Aulugelle. Cependant Ciceron & Virgile y étoient encore plus estimez que de leur tems même; parce qu'ils avoient comme fixé la Langue par leurs Ecrits, aïant atteint le point de perfection que j'ai dit.

Ce n'est donc point la vieillesse des mots & des expressions dans Ronsard, qui a décrié Ronsard; c'est qu'on s'est apperçû tout d'un coup que les beautez qu'on y croïoit voir n'étoient point des beautez. Ce que Bertaut, Malherbe, De Lingendes, & Racan, qui vinrent après lui, contribuèrent beaucoup à faire connoître, aïant attrapé dans le genre sérieux le vrai génie de la Langue Françoise, qui, bien loin d'être en son point de maturité du tems de Ronsard, comme Pasquier se l'étoit persuadé faussement, n'étoit pas même encore sortie de sa première enfance. Au contraire le vrai tour de l'Epigramme, du Rondeau, & des Epîtres naïves, aïant été trouvé, même avant Ronsard, par Marot, par Saint-Gelais, & par d'autres; non seulement leurs Ouvrages en ce genre ne sont point tombez dans le mépris, mais ils sont encore aujourd'hui généralement estimez: jusques-là même, que, pour trouver l'air naïf en François, on a encore quelquefois recours à leur stile; & c'est ce qui a si bien réüssi au célèbre M. de la Fontaine. Concluons donc qu'il n'y a qu'une longue suite d'années, qui puisse établir la valeur & le vrai mérite d'un Ouvrage.

Mais lors que des Ecrivains ont été admirez durant un fort grand nombre de fiècles, & n'ont été méprifez que par quelques gens de goût bizarre ; car il fe trouve toûjours des goûts dépravez : alors non feulement il y a de la témérité, mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite de ces Ecrivains. Que fi vous ne voïez point les beautez de leurs Ecrits, il ne faut pas conclure qu'elles n'y font point, mais que vous êtes aveugle, & que vous n'avez point de goût. Le gros des Hommes à la longue ne fe trompe point fur les Ouvrages d'esprit. Il n'eft plus queftion, à l'heure qu'il eft, de favoir fi Homère, Platon, Ciceron, Virgile, font des hommes merveilleux. C'eft une chofe fans conteftation, puisque vingt fiècles en font convenus : il s'agit de favoir en quoi confifte ce merveilleux, qui les a fait admirer de tant de fiècles ; & il faut trouver moïen de le voir, ou renoncer aux belles Lettres, ausquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puisque vous ne fentez point ce qu'ont fenti tous les hommes.

Quand je dis cela néanmoins, je fuppofe que vous fachiez la Langue de ces Auteurs. Car fi vous ne la favez point, & fi vous ne vous l'êtes point familiarifée, je ne vous blâmerai pas de n'en point voir les beautez : je vous blâmerai feulement d'en parler. Et c'eft en quoi on ne fauroit trop condamner Mr. Perrault, qui ne fachant point la Langue d'Homère, vient hardiment lui faire fon procès fur les baffeffes de fes Traducteurs, & dire au Genre humain, qui a admiré les Ouvrages de ce grand Poëte durant tant de fiècles : Vous avez ad-

admiré des sottises. C'est à peu près la même chose qu'un Aveugle-né, qui s'en iroit crier par toutes les ruës: Messieurs, je sai que le Soleil que vous voïez, vous paroît fort beau; mais moi qui ne l'ai jamais vû, je vous déclare qu'il est fort laid.

Mais pour revenir à ce que je disois: Puis que c'est la Posterité seule qui met le véritable prix aux Ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que vous paroisse un Ecrivain moderne, le mettre aisément en parallèle avec ces Ecrivains admirez durant un si grand nombre de siècles: puisqu'il n'est pas même sûr que ses Ouvrages passent avec gloire au siècle suivant. En effet, sans aller chercher des exemples éloignez, combien n'avons-nous point vû d'Auteurs admirez dans notre siècle, dont la gloire est déchûë en très-peu d'années? Dans quelle estime n'ont point été il y a trente ans les Ouvrages de BALZAC? On ne parloit pas de lui simplement comme du plus éloquent homme de son siècle, mais du seul éloquent. Il a effectivement des qualitez merveilleuses. On peut dire que jamais personne n'a mieux sû sa Langue que lui, ni mieux entendu la propriété des mots, & la juste mesure des périodes. C'est une loüange que tout le monde lui donne encore. Mais on s'est apperçû tout d'un coup, que l'Art où il s'est emploïé toute sa vie, étoit l'Art qu'il savoit le moins; je veux dire l'Art de faire une Lettre. Car bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit, & de choses admirablement dites; on y remarque par tout les deux vices les plus opposez au Genre épistolaire, c'est à savoir, l'affectation & l'enflure; & on

ne peut plus lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que ne le disent les autres hommes. De sorte que tous les jours on retorque contre lui ce même Vers que Mainard a fait autrefois à sa loüange,

Il n'est point de Mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le lisent; mais il n'y a plus personne qui ose imiter son stile; ceux qui l'ont fait s'étant rendus la risée de tout le monde.

Mais pour chercher un exemple encore plus illustre que celui de Balzac; CORNEILLE est celui de tous nos Poëtes qui a fait le plus d'éclat en notre tems; & on ne croïoit pas qu'il pût jamais y avoir en France un Poëte digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élevation de genie, ni qui ait plus composé. Tout son mérite pourtant à l'heure qu'il est aïant eté mis par le tems comme dans un creuset, se réduit à huit ou neuf Pièces de Théatre qu'on admire, & qui sont, s'il faut ainsi parler, comme le Midi de sa Poësie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes Pièces, outre les fautes de Langue qui y sont assez fréquentes, on commence à s'apercevoir de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voïoit point autrefois. Ainsi non seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui Mr. RACINE; mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préferent. La Posterité jugera qui vaut le mieux des deux. Car je suis persuadé que les

Ecrits

Ecrits de l'un & de l'autre passeront aux siècles suivans. Mais jusques-là ni l'un ni l'autre ne doit être mis en parallèle avec Euripide, & avec Sophocle: puisque leurs Ouvrages n'ont point encore le seau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire, l'approbation de plusieurs siècles.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer, que dans ce nombre d'Ecrivains approuvez de tous les siècles, je veuille ici comprendre ces Auteurs, à la vérité anciens, mais qui ne se sont acquis qu'une médiocre estime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'Auteur des Tragédies attribuées à Sénèque, & plusieurs autres, à qui on peut, non seulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, justement préférer beaucoup d'Ecrivains modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'Ecrivains merveilleux, dont le nom seul fait l'éloge, comme Homère, Platon, Ciceron, Virgile, &c. Et je ne règle point l'estime que je fais d'eux par le tems qu'il y a qu'on les admire. C'est de quoi il est bon d'avertir beaucoup de gens, qui pourroient mal-à-propos croire ce que veut insinuer notre Censeur; qu'on ne louë les Anciens que parce qu'ils sont Anciens; & qu'on ne blâme les Modernes, que parce qu'ils sont Modernes: ce qui n'est point du tout véritable, y aïant beaucoup d'Anciens qu'on n'admire point, & beaucoup de Modernes que tout le monde louë. L'antiquité d'un Ecrivain n'est pas un titre certain de son mérite: mais l'antique & constante admiration qu'on a toûjours eûë pour ses Ouvrages, est une preuve sûre & infaillible qu'on les doit admirer.

RE'FLE'XION VIII.

Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle. Car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. PAROLES de Longin, CHAP. XXVII.

LONGIN donne ici assez à entendre qu'il avoit trouvé des choses à redire dans Pindare. Et dans quel Auteur n'en trouve-t-on point? Mais en même tems il déclare que ces fautes, qu'il y a remarquées, ne peuvent point être appèlées proprement fautes, & que ce ne sont que de petites négligences où Pindare est tombé, à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il n'étoit pas en sa puissance de règler comme il vouloit. C'est ainsi que le plus grand & le plus sévère de tous les Critiques Grecs parle de Pindare, même en le censurant.

Ce n'est pas là le langage de Mr. Perrault, homme qui sûrement ne sait point de Grec. Selon lui * Pindare non seulement est plein de véritables fautes; mais c'est un Auteur qui n'a au-

* *Parallèles, Tom. I. pag. 23. Tom. III. pag. 161.*

REFLEX. VIII. 1. *Il n'en est pas ainsi de Pindare.*] Mr. Despréaux n'avoit cité que ces mots dans la 1. édition de ces Réfléxions, en 1694. Il ajoûta le reste du passage de Longin dans l'édition de 1701.

2. *La Serre.*] Voïez la Remarque sur le Vers 176. de la Satire III.

3. *Richesource.*] JEAN DE SOUDIER, Ecuïer, Sieur de R I-

aucune beauté, un Diseur de galimathias impénétrable, que jamais personne n'a pû comprendre, & dont Horace s'est moqué quand il a dit que c'étoit un Poëte inimitable. En un mot, c'est un Ecrivain sans mérite; qui n'est estimé que d'un certain nombre de Savans, qui le lisent sans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir quelques miserables Sentences, dont il a semé ses Ouvrages. Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer sans preuves dans le dernier de ses Dialogues. Il est vrai que, dans un autre de ses Dialogues *, il vient à la preuve devant Madame la Présidente Morinet, & prétend montrer que le commencement de la première Ode de ce grand Poëte ne s'entend point. C'est ce qu'il prouve admirablement par la traduction qu'il en a faite: Car il faut avouër que si Pindare s'étoit énoncé comme lui, [2] la Serre, [3] ni Richesource, ne l'emporteroient pas sur Pindare pour le galimathias, & pour la bassesse.

On sera donc assez surpris ici de voir, que cette bassesse & ce galimathias appartiennent entiérement à Mr. Perrault, qui en traduisant Pindare, n'a entendu ni le Grec, ni le Latin, ni le François. C'est ce qu'il est aisé de prouver. Mais pour cela, il faut savoir, que Pindare vivoit peu de tems après Pythagore, Thalès, & Anaxagore, fameux Philosophes Natura-

* *Parallèles*, *Tom. I. pag.* 28.

RICHESOURCE, étoit un miserable Déclamateur, façon de Pédant, qui prenoit la qualité de *Moderateur de l'Académie des Orateurs*; parce qu'il faisoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la Place Dauphine. Il avoit composé quelques Ouvrages, parmi lesquels il y en a un de critique, intitulé *le Camouflet des Auteurs*, & chaque critique est une *Camouflade*.

4. *Tha-*

ralistes; & qui avoient enseigné la Physique avec un fort grand succès. L'opinion de [4] Thalès, qui mettoit l'Eau pour le principe des choses, étoit sur tout célèbre. Empédocle Sicilien, qui vivoit du tems de Pindare même, & qui avoit été Disciple d'Anaxagore, avoit encore poussé la chose plus loin qu'eux; & non seulement avoit pénétré fort avant dans la connoissance de la Nature, mais il avoit fait ce que Lucrèce a fait depuis, à son imitation; je veux dire, qu'il avoit mis toute la Physique en Vers. On a perdu son Poëme. On sait pourtant que ce Poëme commençoit par l'éloge des quatre Elémens, & vraisemblablement il n'y avoit pas oublié la formation de l'Or & des autres Métaux. Cet Ouvrage s'étoit rendu si fameux dans la Grèce, qu'il avoit fait regarder son Auteur comme une espèce de Divinité.

Pindare venant donc à composer sa première Ode Olympique à la loüange d'Hieron Roi de Sicile, qui avoit remporté le prix de la course des chevaux, débute par la chose du monde la plus simple & la plus naturelle, qui est: Que s'il vouloit chanter les merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'imitation d'Empédocle Sicilien, l'Eau & l'Or, comme les deux plus excellentes choses du monde: mais que s'é-

4. *Thalès, qui mettoit l'Eau pour le principe* &c.] *Thales enim Milesius, qui primus de talibus rebus quæsivit, Aquam dixit esse initium rerum: Deum autem, eam Mentem, quæ ex aquâ cuncta fingeret.* Cic. *de nat. Deor.* L. 1. n. 25. *Vide* Senec. *natur. quæst.* L. 3. C. 13. Plut. *des opin. des Philos.* L. 1. C. 3. &c.

5. *Puisque c'est.*] La particule *si* veut aussi bien dire en cet endroit, *puisque* & *comme*, que *si*. Et c'est ce que Benoît

s'étant consacré à chanter les actions des hommes, il va chanter le combat Olympique; puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus grand: & que de dire qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique, c'est prétendre qu'il y a dans le Ciel quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil. Voilà la pensée de Pindare mise dans son ordre naturel, & telle qu'un Rhéteur la pourroit dire dans une éxacte Prose. Voici comme Pindare l'énonce en Poëte. *Il n'y a rien de si excellent que l'Eau: Il n'y a rien de plus éclatant que l'Or, & il se distingue entre toutes les autres superbes richesses, comme un feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon Esprit, 5 puisque c'est des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer, ni que dans les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour, 6 on puisse voir quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil; ni que sur la Terre nous puissions dire, qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique.*

Pindare est presque ici traduit mot pour mot; & je ne lui ai prêté que le mot de, *sur la Terre*, que le sens amène si naturellement, qu'en vérité il n'y a qu'un homme qui ne sait ce que c'est que traduire, qui puisse me chicaner là-dessus. Je ne prétens donc pas, dans une

noit a fort bien montré dans l'Ode III. où ces mots ἄριστον &c. sont répétez.

6. *On puisse voir quelque autre.*] Le Traducteur Latin n'a pas bien rendu cet endroit, μηκέτι σκόπει ἄλλο φαεινὸν ἄστρον, *ne contempleris aliud visibile Astrum*; qui doivent s'expliquer dans mon sens, *ne puta quòd videatur aliud Astrum.* NE *te figure pas qu'on puisse voir un autre Astre*, &c.

une traduction si litterale avoir fait sentir toute la force de l'original ; dont la beauté consiste principalement dans le nombre, l'arrangement, & la magnificence des paroles. Cependant quelle majesté & quelle noblesse un homme de bon sens n'y peut-il pas remarquer, même dans la sécheresse de ma traduction ? Que de grandes images présentées d'abord ! l'Eau, l'Or, le Feu, le Soleil ! Que de sublimes figures ensemble ! la Métaphore, l'Apostrophe, la Métonymie ! Quel tour & quelle agréable circonduction de paroles ! Cette expression : *Les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour*, est peut-être une des plus grandes choses qui aïent jamais été dites en Poësie. En effet, qui n'a point remarqué de quel nombre infini d'étoiles le Ciel paroît peuplé durant la nuit, & quelle vaste solitude c'est au contraire dès que le Soleil vient à se montrer ? De sorte que par le seul début de cette Ode on commence à concevoir tout ce qu'Horace a voulu faire entendre, quand il dit, que *Pindare est comme un grand fleuve qui marche à flots bouillonnans, & que de sa bouche, comme d'une source profonde, il sort une immensité de richesses & de belles choses.*

Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.

Examinons maintenant la traduction de Mr. Perrault. La voici : *L'eau est très-bonne à la vé-*

CHANG. 7. *Excellent entre les choses excellentes.*] Edition de 1694. *Excellent par excellence.*

8. Et

vérité, & l'or qui brille, comme le feu durant la nuit, éclate merveilleusement parmi les richesses qui rendent l'homme superbe. Mais, mon Esprit, si tu desires chanter des combats, ne contemples point d'autre Astre plus lumineux que le Soleil, pendant le jour, dans le vague de l'air. Car nous ne saurions chanter des combats plus illustres que les combats Olympiques. Peut-on jamais voir un plus plat galimathias? *L'Eau est très-bonne à la vérité*, est une manière de parler familière & comique, qui ne répond point à la majesté de Pindare. Le mot d'ἄριςον ne veut pas simplement dire en Grec *bon*, mais *merveilleux*, *divin*, [7] *excellent entre les choses excellentes*. On dira fort bien en Grec, qu'Alexandre & Jules César étoient ἄριςοι. Traduira-t-on qu'ils étoient de *bonnes gens*? D'ailleurs le mot de *bonne eau* en François, tombe dans le bas, à cause que cette façon de parler s'emploïe dans des usages bas & populaires, *à l'enseigne de la Bonne eau*, *à la Bonne eau de vie*. Le mot d'*à la verité* en cet endroit est encore plus familier & plus ridicule, & n'est point dans le Grec, où le μὲν & le δὲ sont comme des espèces d'enclitiques, qui ne servent qu'à soûtenir la versification. [8] *Et l'or qui brille.* Il n'y a point d'*Et* dans le Grec, & *qui* n'y est point non plus. *Eclate merveilleusement parmi les richesses. Merveilleusement* est burlesque en cet endroit. Il n'est point dans le Grec, & se sent de l'ironie que Mr. Perrault a dans l'esprit, & qu'il tâche de prêter même aux paroles

8. *Et l'or qui brille.*] S'il y avoit, *l'or qui brille*, dans le Grec, cela feroit un Solécisme, car il faudroit que αἰθόμενον fût l'adjectif de χρυσός.

CHANG-

les de Pindare en le traduisant. *Qui rendent l'homme superbe*. Cela n'est point dans Pindare, qui donne l'épithète de superbe aux richesses mêmes, ce qui est une figure très-belle: au lieu que dans la traduction, n'y aïant point de figure, il n'y a plus par conséquent de Poësie. *Mais mon Esprit*, *&c*. C'est ici où Mr. Perrault acheve de perdre la tramontane; & comme il n'a entendu aucun mot de cet endroit, où j'ai fait voir un sens si noble, si majestueux, & si clair, on me dispensera d'en faire l'analyse.

Je me contenterai de lui demander dans quel Lexicon, dans quel Dictionaire ancien ou moderne, il a jamais trouvé que μηδὲ en Grec, ou *ne* en Latin, voulût dire, *Car*. Cependant c'est ce *Car* qui fait ici toute la confusion du raisonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne sait-il pas qu'en toute Langue mettez un *Car* mal à propos, il n'y a point de raisonnement qui ne devienne absurde? Que je dise par exemple, *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la première Ode de Pindare*, *& Mr. Perrault ne l'a point entendu*. Voilà parler très-juste. Mais si je dis: *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la première Ode de Pindare*; *car Mr. Perrault ne l'a point entendu*; c'est fort mal argumenté; parce que d'un fait très-veritable je fais une raison très-fausse, * & qu'il est fort indifférent, pour faire qu'une chose soit claire ou obscure, que Mr. Perrault l'entende ou ne l'entende point.

Je

CHANG. 9. *Et qu'il est fort indifferent*, &c.] Première Edition: *Et qu'il y a un fort grand nombre de choses fort claires que Monsieur Perrault n'entend point.*

Je ne m'étendrai pas davantage à lui faire connoître une faute qu'il n'est pas possible que lui-même ne sente. J'oserai seulement l'avertir, que lors qu'on veut critiquer d'aussi grans Hommes qu'Homère & que Pindare, il faut avoir du moins les premières teintures de la Grammaire; & qu'il peut fort bien arriver que l'Auteur le plus habile devienne un Auteur de mauvais sens entre les mains d'un Traducteur ignorant, qui ne sait pas même quelquefois, que *ni* ne veut point dire *car*.

Après avoir ainsi convaincu Mr. Perrault sur le Grec & sur le Latin, il trouvera bon que je l'avertisse aussi, qu'il y a une grossière faute de François dans ces mots de sa traduction : *Mais, mon Esprit, ne contemples point, &c.* & que *contemple*, à l'imperatif, n'a point d'*s*. Je lui conseille donc de renvoïer cette *s* au mot de *Casuite*, qu'il écrit toûjours ainsi, quoi qu'on doive toûjours écrire & prononcer *Casuiste*. Cette *s*, je l'avouë, y est un peu plus nécessaire qu'au pluriel du mot d'*Opera:* car bien que j'aie toûjours entendu prononcer des Operas, comme on dit des Factums & des Totons, je ne voudrois pas assûrer qu'on le doive écrire, & je pourrois bien m'être trompé en l'écrivant de la sorte.

RE-

REPONSE
AUX REFLEXIONS CRITIQUES DE MR. DESPREAUX SUR LONGIN.
PAR MR. PERRAULT [1].

MONSIEUR DESPREAUX s'étant imaginé que j'avois fait de grands outrages aux Auteurs Anciens dans mes *Paralleles*, a crû être obligé de prendre leur fait & cause, comme le principal heritier de leur merite, & leur imitateur le plus fidelle. Il l'a fait à l'occasion de la reimpression de ses ouvrages, où sous pretexte d'éclaircir ses Notes sur Longin par des *Reflexions critiques*, il a répandu sur moi toute l'amertume de son fiel. Ces Reflexions sont au nombre de neuf, & contiennent, avec une conclusion qui leur sert de couronnement, quatre-vingt-quatre pages, dans lesquelles il n'y a presque pas un seul mot qui ne me frappe, & qui ne soit aux yeux de Mr. Despreaux un coup de foudre qui me terrasse & qui m'accable.

Comme ce n'est pas un petit travail de répondre à toutes ces critiques, (les Réponses étant

1. Mr. Perrault publia cette Reponse en 1694.

étant de leur nature toûjours beaucoup plus longues que les objections qu'elles refutent) & qu'un trop long silence de ma part donneroit lieu de croire que je me tiens battu; j'ai crû devoir pour empêcher que cette pensée ne s'établisse, & ne se fortifie, ne pas tarder davantage à me mettre en défense, & parce que l'endroit de mes *Paralleles* où il est parlé de Pindare, est le sujet principal de notre dispute, celui qui a blessé davantage Mr. Despreaux, & qui l'a échauffé jusqu'à lui faire composer une Ode Pindarique ou soi disant telle, j'ai jugé qu'il étoit à propos de commencer par là, faisant mon compte de répondre ensuite à toutes ses autres Reflexions. Je mets d'abord le texte de la Reflexion sans en oublier un seul mot, afin qu'on ne dise pas que j'ai évité les endroits difficiles, & je mets ma Réponse au dessous, separant le tout en plusieurs articles pour en rendre l'intelligence plus nette & plus facile. On sera sans doute étonné de la hauteur de mon adversaire, & sur tout de son peu de soin à citer juste. Il faut qu'il ait cru que je mourrois subitement après l'impression de ses *Reflexions critiques*, & que personne ne se donnant la peine d'éclaircir ce qu'il lui a plû de dire, on l'en croiroit sur sa parole. Voici de quelle sorte commence la huitiéme Reflexion qui est toute entiere sur le sujet de Pindare.

REFLEXION VIII.

Il n'en est pas ainsi de Pindare, &c. [1]. " Longin donne ici assez à entendre qu'il avoit trouvé des choses à redire dans Pindare: Et dans quel Auteur n'en trouve-t-on point? Mais en même tems il declare que ces fautes qu'il y a remarquées, ne peuvent point être appellées proprement fautes, & que ce ne sont que de petites negligences où Pindare est tombé, à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il n'étoit pas en sa puissance de regler comme il vouloit. C'est ainsi que le plus grand & le plus severe de tous les Critiques Grecs parle de Pindare, même en le censurant.

REPONSE.

Dans le XVI. Chapitre de Longin où Mr. Despréaux dit avoir pris ce qu'il rapporte, il n'est pas dit un seul mot de Pindare; ce Chapitre ne traitte que *Des Interrogations*, & en porte même le titre. Je veux croire que c'est une faute de l'Imprimeur, qui par inadvertance a mis chap. XVI. au lieu de mettre chap. XXVII. quoi qu'on pût soupçonner que cette erreur est affectée pour dépaïser le Lecteur, & l'empêcher de voir le sentiment de Longin, qui parle en cette sorte dans la Traduction même de Mr. Despréaux que voici. *Il n'en est pas ainsi de*

1. *Longin chap. XVI.*
2. Pindarum huc usque à doctioribus viris vix intellectum.

de Pindare & de Sophocle: car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Je ne sai si je me trompe, mais il me semble que Longin traitte ici Pindare plus mal que je n'ai jamais fait, puisque j'ai pretendu seulement que Pindare étoit fort obscur dans le commencement de sa première Ode, & en plusieurs autres endroits, en quoi je n'ai fait autre chose que suivre le sentiment de Jean Benoist [2] l'un de ses plus celebres Interpretes, qui assûre qu'avant lui, les plus savans hommes n'y ont presque rien entendu. [3] Mr. Blondel dans la Comparaison qu'il a faite de Pindare & d'Horace, dit que *Pindare fait souvent d'énormes digressions qui n'ont aucun rapport au sujet de l'Ode.* Le P. Rapin [4] a écrit que *ce sont des égaremens perpetuels que les Panegyriques de Pindare qui promene ses Lecteurs de fables en fables, d'illusions en illusions, de chimeres en chimeres, car c'est,* ajoûte-t-il, *l'imagination la plus déreglée du monde.* Il faut que Mr. Despréaux m'en veuille d'ailleurs pour relever comme il fait le peu que j'ai dit de Pindare, après avoir laissé passer à ses meilleurs amis ce que je viens de rapporter.

SUITE DE LA MEME REFLEXION.

„ Ce n'est pas là le langage de Mr. Per-
„ rault

tum. *Joan. Ben. Epist. ad Jean. H.*
3. *Page 205. & suivantes.*
4. *Refl. 30. sur la Poëtique.*

„ rault homme qui sûrement ne sait point de
„ Grec.

R E' P O N S E.

Peut-être sai-je assez de Grec pour faire voir à Mr. Despréaux qu'il n'en sait gueres & qu'il s'est trompé plus d'une fois dans ses Critiques. Cette grande affectation d'entendre bien le Grec m'est fort suspecte, je ne voi point que ceux qui savent bien quelque chose en fassent tant de parade, & on remarque qu'aux receptions des Echevins de l'Hôtel de Ville il n'y a que ceux qui ne savent point de Latin qui en mettent dans leurs harangues.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Selon lui Pindare non seulement est plein
„ de veritables fautes ; mais c'est un Auteur
„ qui n'a aucune beauté.

R E' P O N S E.

Je n'ai jamais dit ni en termes exprès, ni en termes équivalens, que Pindare fût un Auteur qui n'a aucune beauté, j'ai même dit le contraire à la page 163. du 3. Tome de mes *Paralleles*, comme on le verra ci-après.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *Un diseur* 5 *de galimatias impenetrable que*
„ *ja-*

5. { *Paral, tom.* 1. *pag.* 235. *& tom.* 3. *pag.* 163. 184.

„ *jamais personne n'a pû comprendre*, & *dont*
„ *Horace s'est mocqué, quand il dit, que c'étoit*
„ *un Poëte inimitable.*

REPONSE.

Ces paroles que Mr. Despréaux a fait mettre en Italique * pour marquer qu'elles sont extraites mot à mot de la page 235. du 1. Tome de mes *Paralleles*, n'y sont point du tout, & il n'est parlé que de Peinture dans cette page. Il est vrai que dans la page 184. du 3. Tome, il est dit que comme Horace n'a point imité Pindare dans son galimatias impenetrable, il eût bien fait de ne l'imiter pas aussi en finissant un vers par la moitié d'un mot, & en commençant le vers qui suit par l'autre moitié du même mot; mais je ne croi point avoir eu tort de le dire: car s'il est vrai, comme on ne peut pas en disconvenir, qu'il y a de très-belles choses dans Pindare, il est plus vrai encore qu'il y en a de si obscures qu'elles peuvent passer pour inintelligibles.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *En un mot, c'est un Ecrivain sans merite.*

REPONSE.

Cela, quoi qu'écrit en Italique, ne se trouvera

* Mr. Despreaux avoit, en effet, marqué *en Italique* ces paroles, & celles qu'on trouvera ci-après: mais cela fut corrigé dans l'Edition de 1701. DU MONTEIL.

vera en aucun endroit de mes ouvrages, ni expressément, ni d'une manière équivalente.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *Qui n'est estimé que d'un certain nombre de*
„ *Savans qui le lisent sans le concevoir, & qui*
„ *ne s'attachent qu'à recueillir quelques miserables*
„ *Sentences, dont il a semé ses ouvrages.*

RE'PONSE.

Voici ce qu'il y a dans la page 163. du 3. Tome de mes Paralleles d'où l'on dit que le passage ci-dessus a été extrait. *Les Savans en lisant Pindare passent legerement sur ce qu'ils n'entendent pas, & ne s'arrêtent qu'aux traits qu'ils transcrivent dans leurs Recueils.* Dire qu'on ne s'arrête qu'*aux beaux traits* d'un Auteur, est-ce dire, qu'on ne *s'attache qu'à en recueillir quelques miserables Sentences*? Est-ce dire, que c'est *un Ecrivain sans merite*, que c'est un *Auteur qui n'a aucune beauté*? Où est la bonne foi? J'ai honte de faire de semblables Remarques.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer
„ sans preuves dans le dernier de ses Dialogues.
„ Il est vrai que dans un autre de ses Dialo-
„ gues, il vient à la preuve devant Madame
„ la Presidente Morinet, & pretend montrer
„ que le commencement de la premiere Ode
„ de ce grand Poëte ne s'entend point. C'est ce
„ qu'il prouve admirablement par la traduction
„ qu'il

„ qu'il en a faite: Car il faut avouër que si
„ Pindare s'étoit énoncé comme lui, la Ser-
„ re, ni Richesource, ne l'emporteroient pas
„ sur Pindare pour le galimatias, & pour la
„ bassesse.

RE'PONSE.

Puisque Mr. Despreaux reconnoît que dans le 1. Tome de mes Dialogues j'en suis venu à la preuve, pourquoi dit-il que dans le 3. Tome j'avance la même chose sans preuve? Il dira peut-être que mes preuves ne valent rien, & qu'il faut les regarder comme nulles, mais c'est de quoi il s'agit & qu'il a tort de supposer. Pendant qu'il s'acharne sur moi & qu'il me mord de tous côtez à son contentement, pourquoi faut-il qu'il donne encore des coups de dent à des gens, qui n'ont que faire de nos disputes? C'est être bien peu maître de sa mauvaise humeur que de se jetter ainsi sur les passans. S'il y a du galimatias dans ma version, & qu'il vienne de moi, (car du côté de Pindare, j'avouë qu'il y en a du plus fin & du plus sublime) ce galimatias ne peut ressembler à celui dont on accuse les deux Auteurs ausquels il me compare, puisque ces Auteurs vont toûjours par haut, au lieu que selon Mr. Despreaux j'ai un style rampant, trivial, & tout plein de bassesse.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ On sera donc assez surpris ici de voir que
„ cette bassesse de galimatias appartient entie-

„ rement à Mr. Perrault qui en traduisant Pindare, n'a entendu ni le Grec, ni le Latin, ni le François. C'est ce qu'il est aisé de prouver. Mais pour cela, il faut savoir que Pindare vivoit peu de tems après Pythagore, Thalès, & Anaxagore, fameux Philosophes naturalistes, & qui avoient enseigné la Physique avec un fort grand succès. L'opinion de Thalès, qui mettoit l'eau pour le principe des choses, étoit sur tout célèbre. Empedocle Sicilien, qui vivoit du tems de Pindare même, & qui avoit été disciple d'Anaxagore, avoit encore poussé la chose plus loin qu'eux, & non seulement avoit penetré fort avant dans la connoissance de la Nature: mais il avoit fait ce que Lucrece a fait depuis, à son imitation; je veux dire, qu'il avoit mis toute la Physique en vers. On a perdu son Poëme. On sait pourtant que ce Poëme commençoit par l'éloge des quatre Elemens, & vrai-semblablement il n'y avoit pas oublié la formation de l'Or & des autres métaux. Cet ouvrage s'étoit rendu si fameux dans la Grece, qu'il y avoit fait regarder son Auteur comme une espece de Divinité.

REPONSE.

Je ne conteste point cette érudition qui va à insinuer que Pindare a voulu faire allusion aux opinions de Pythagore, de Thalès & d'Anaxagore dans le commencement de son Ode; je le veux bien, mais l'a-t-il fait d'une maniere intel-

6. La particule *ai* veut aussi bien dire en cet endroit, *puisque* & *comme*, que *si*, & c'est ce que Benoist a fort bien.

telligible? Il ne ſuffit pas d'avoir intention de dire de bonnes choſes, il les faut dire effectivement, & les dire de ſorte qu'on les entende.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Pindare venant donc à compoſer ſa pre„miere Ode Olympique, à la loüange d'Hie„ron Roi de Sicile, qui avoit remporté le prix „de la courſe des chevaux, débute, par la „choſe du monde la plus ſimple & la plus na„turelle, qui eſt: Que s'il vouloit chanter les „merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'i„mitation d'Empedocle Sicilien, l'Eau & „l'Or, comme les deux plus excellentes cho„ſes du monde: mais que s'étant conſacré à „chanter les actions des hommes, il va chan„ter le Combat Olympique; c'eſt en effet ce „que les hommes font de plus grand: & que „de dire qu'il y ait quelque autre combat auſſi „excellent que le Combat Olympique, c'eſt „pretendre qu'il y a dans le Ciel quelque au„tre aſtre auſſi lumineux que le Soleil. Voilà „la penſée de Pindare miſe dans ſon ordre „naturel, & telle qu'un Rheteur la pourroit „dire dans une exacte proſe. Voici comme „Pindare l'énonce en Poëte. *Il n'y a rien de „ſi excellent que l'Eau: Il n'y a rien de plus „éclatant que l'Or: & il ſe diſtingue entre tou„tes les autres ſuperbes richeſſes comme un feu „qui brille dans la nuit. Mais, ô mon Eſprit, „puiſque* * *c'eſt des combats que tu veux chan„ter,*

bien montré dans l'Ode III. où ces mots ἄριστον, &c. ſont repetez.

„ *ter, ne va point te figurer, ni que dans les vaſ-*
„ *tes deſerts du Ciel, quand il fait jour* [7], *on*
„ *puiſſe voir quelqu'autre Aſtre auſſi lumineux que*
„ *le Soleil; ni que ſur la Terre nous puiſſions di-*
„ *re, qu'il y ait quelqu'autre combat auſſi excel-*
„ *lent que le Combat Olympique.*

RE' PONSE.

Je veux ſuppoſer d'abord que la Traduction de Mr. Deſpréaux eſt auſſi litterale & auſſi fidelle qu'il le prétend & qu'elle l'eſt peu: car aſſûrément elle n'eſt ni fidelle, ni litterale, comme je le ferai voir dans la ſuite. Peut-on dire que cette Traduction, même telle qu'elle eſt, donne à entendre ce qu'il dit y être contenu, & ce qu'un Rheteur auroit pû dire en Proſe? Lorſqu'on lit ou qu'on entend prononcer ces paroles: *Il n'y a rien de ſi excellent que l'Eau, il n'y a rien de plus éclatant que l'Or qui ſe diſtingue entre toutes les autres ſuperbes richeſſes, comme le feu qui brille dans la nuit.* Peut-on s'imaginer ni deviner même que cela veut dire: *Si je voulois chanter les merveilles de la Nature, je chanterois, à l'imitation d'Empedocle Sicilien, l'Eau & l'Or comme les deux plus excellentes choſes du monde.* Lorſqu'on lit ou qu'on entend ce qui ſuit: *Mais, ô mon Eſprit! puiſque c'eſt des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer ni que dans les vaſtes deſerts du Ciel quand il fait jour, on puiſſe voir quelqu'autre*

7. Le Traducteur Latin n'a pas bien rendu cet endroit: μηκέτι σκόπει ἄλλο φαεινὸν ἄςρον, *Ne contempleris aliud viſibile aſtrum*, qui doivent s'expliquer dans mon ſens, Ne-

pas

tre astre aussi lumineux que le Soleil, ni que sur la Terre nous puissions dire qu'il y ait quelqu'autre combat aussi excellent que le Combat Olympique. Peut-on s'imaginer que cela veut dire: *Mais comme je me suis consacré à chanter les actions des hommes, je vais chanter le Combat Olympique, puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus grand, & que de dire qu'il y ait quelqu'autre combat aussi excellent que le Combat Olympique, c'est prétendre qu'il y a dans le Ciel quelqu'autre astre aussi lumineux que le Soleil.* Je suis persuadé que si un homme parvenoit à trouver dans les Vers de Pindare, & même dans la Traduction prétenduë litterale de Mr. Despreaux ce qui est dans l'explication du Rheteur, cet homme auroit fait un plus grand effort d'esprit que Pindare en composant le commencement de son Ode. Il falloit que les Grecs fussent bien subtils & bien indulgens tout ensemble, bien subtils pour deviner tant de choses qui ne sont point exprimées, & bien indulgens pour vouloir bien les suppléer. Cette indulgence est un mauvais préjugé pour Pindare: car on a remarqué qu'à mesure que la Poësie s'est perfectionnée, on s'y est rendu plus difficile. Il n'y avoit rien dans les Poëtes des premiers tems qu'on n'admirât ou qu'on n'excusât. Depuis & particulierement en ce tems-ci il n'y a rien qu'on ne critique ou qu'on ne blâme, sans vouloir rien excuser ni suppléer. Au lieu qu'on s'efforçoit autrefois à trouver des

pura quod videatur aliud astrum: ne te figure pas qu'on puisse voir un autre astre.

des beautez dans les Ouvrages des Poëtes, on ne tâche aujourd'hui qu'à y remarquer des défauts, encore faut-il que les Ouvrages soient excellens pour s'en donner la peine : car pour peu qu'ils soient mediocres, on ne daigne pas les regarder. Pour les notes marginales, elles sont bien inutiles ; puisque quand on accorderoit à Mr. Despreaux tout ce qu'il pretend,

* J'ai une Traduction Françoise de Pindare, imprimée à Paris en 1617, sous ce titre : *Les Olympioniques, Pythioniques, Nemeoniques, Isthmioniques, de Pindare. Ou Odes en l'honneur de ceux qui sont sortis victorieux des ieux Olympiens, Pythiens, Nemeens, Isthmiens. Translatées du Grec de Pindare. Avec quelques petites notes sur la diction & intention de l'Auteur, pour la commodité de ceux qui sont amateurs de la langue Grecque. Par F. Marin Champenois.*

Voici comment il a traduit & commenté l'endroit de Pindare dont il s'agit:

Tom

(a) „ Les Anciens Philosophes ont été fort en peine
„ pour trouver le premier principe des choses naturelles.
„ Voyez ce qu'en note brieuement A sancto Paulo q. 4.
„ du premier traicté de la premiere partie de sa Physique,
„ & un peu plus amplement Eusebe chap. 5. du premier
„ liure de la preparation Euangelique. Or Pindare auec
„ Thales est de l'opinion de ceux qui disoient que l'eau
„ est ce principe de toutes choses, suiuant laquelle opi-
„ nion quelques anciens Grecs faisoient offrande de leur
„ poil aux fleuues.

(b) „ Vous auez au texte *μεγάνορος*, qui vaut autant
„ comme *ἀγήνορος*, qui enfle le courage aux hommes.
„ Tous deux ont double signification, pource qu'ils se
„ prennent en bonne & mauuaise part. Ces epithetes con-
„ uiennent extremement bien aux richesses, quand les
„ hommes s'y laissent aueugler. Car comme dict un jour
„ Platon aux habitans de la ville de Cyrene qui lui de-
„ mandoient des loix ; *οὐδὲν οὕτω γαῦρον καὶ τραχὺ καὶ δύ-*
„ *σαρκτον ὡς ἀνὴρ ἔφυ εὐπραγίας δοκούσης ἐπιλαμβανόμενος*,
„ c'est-à-dire, il n'y a rien si haut à la main, si farou-
„ che, si malaisé à dompter, qu'un personnage qui s'est
„ persuadé d'estre heureux, *μεγάνωρ* donc & *ἀγήνωρ*, ou-
„ tre

tend, & qu'il n'a pas raiſon de prétendre, Pindare n'en ſeroit gueres plus clair, ni plus intelligible.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Pindare eſt ici preſque traduit mot à mot *,
„ & je ne lui ai prêté que le mot de Terre,
„ que

* *Tout ainſi que l'eau* (a) *excelle entre les Elements, & que l'or (ne plus ny moins qu'un feu brillant ſe faict paroiſtre durant la nuict) ſurpaſſe toute autre magnifique* (b) *richeſſe; de meſme auſſi qu'en plain iour l'on ne peut veoir par le vague de l'air un aſtre apparant qui flamboye d'avantage que le Soleil. Ainſi (ma chere* (c) *Muſe, ſi tu deſire que nous celebrions les Ieux d'exercice, n'en cherchons pas de plus excellents ou plus dignes de nos vers encomiaſtes que les combats qui ſe font aux champs Olympiques.*

„ tre qu'ils ſignifient courageux & vaillant, ils ſignifient
„ auſſi ſuperbe & arrogant, ce qui eſt frequent dans les
„ Poëtes.

(c) „ Φίλον ἦτορ, *id eſt, amatum ſeu amicum cor.* ἦτορ
„ ſignifie l'ame, le cœur: mais pource que les Poëtes,
„ comme témoigne doctement & philoſophiquement Eu-
„ ſtathius ſur le premier de l'Iliade, inuoquants l'aſſiſtan-
„ ce de quelque diuinité aux commencemens de leurs
„ œuures, prennent indifferemment en même ſens, ces
„ mots, Muſe, ame, Deeſſe, je me ſuis donné la liberté
„ de mettre en ceſte verſion celui qui m'a ſemblé plus
„ conuenable à noſtre langage. ἦτορ, θεὰ, μοῦσα, φίλον
„ κῆρ, ne ſont qu'une meſme choſe

Le Lecteur ſera, ſans doute, bien aiſe de trouver ici la Traduction que Mr. le Clerc nous a donnée de ce même endroit de Pindare, dans le Tome VI. de ſa *Bibliotheque choiſie*, pag. 266. La voici.

L'eau eſt le meilleur des élemens, *& l'or brille entre les richeſſes, comme le feu allumé de nuit. Mais, ô mon eſprit, ſi vous voulez raconter les combats, ne cherchez pendant le jour aucun autre aſtre que le Soleil, dans le vuide des airs; nous*

L 7 ne

„ que le sens amene si naturellement, qu'il n'y a qu'un homme qui ne sait pas traduire „ qui me puisse chicaner là-dessus.

REPONSE

Cette Traduction de Mr. Despreaux est si peu litterale, qu'il y a plus de la moitié des mots ausquels il n'y en a point dans le Grec qui y répondent. C'est ce qu'on peut voir à la fin de mes Réponses, où je rapporte le texte Grec de Pindare; & parce que les gens qui entendent parfaitement le Grec, ne sont pas les seuls qui ont attention à nôtre dispute, & que plusieurs personnes qui ne savent que le Latin, sont bien-aises d'en prendre connoissance: j'y ai joint la version Latine d'Henri Estienne, un des plus excellens hommes pour le Grec qui ait jamais été, & qui assûrément en savoit plus que Mr. Despreaux. Ensuite j'ai mis celle de Mr. Despreaux & puis la mienne; on aura le plaisir de les comparer ensemble. Je ne croi pas que la mienne très-conforme au Grec, doive en valoir moins pour être aussi très-conforme à celle d'Henri Estienne, ni que celle de Mr. Despreaux doive être trouvée meilleure, pour s'éloigner de celle de ce

ne sçaurions chanter de plus illustres combats, que ceux qui se font à Olympie.

„ On trouvera, *ajoute Mr. le Clerc*, un grand renverse„ ment dans ces expressions, mais il y en a bien plus dans „ le Grec; où le renversement est le caractère du stile d'un „ homme plein de fureur poëtique. Ces paroles ne renfer„ ment autre chose qu'une comparaison, que l'on expri„ meroit ainsi en stile vulgaire: comme l'eau est le plus

„ ex-

ce grand Perſonnage, de même que du texte Grec dont il s'écarte à tous momens, ce qu'il n'a point dû faire: il faut qu'il ſe trouve du ſens dans les paroles de Pindare, & ce n'eſt pas aſſez qu'il y en ait dans celles qu'on lui fournit.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Je ne prétens donc pas dans une Traduc-
„ tion ſi litterale avoir fait ſentir toute la force
„ de l'original, dont la beauté conſiſte princi-
„ palement dans le nombre, l'arrangement &
„ la magnificence des paroles; cependant quel-
„ le majeſté & quelle nobleſſe un homme de
„ bon-ſens n'y peut-il pas remarquer, même
„ dans la ſechereſſe de ma Traduction? Que
„ de grandes images preſentées d'abord, l'Eau,
„ l'Or, le Feu & le Soleil? Que de figures en-
„ ſemble! la Metaphore, l'Apoſtrophe & la
„ Metonymie.

REPONSE.

J'avouë que l'Eau, l'Or, le Feu & le Soleil preſentent de grandes images; mais plus ces images ſont grandes & lumineuſes: & plus elles

„ excellent des élemens, comme l'or eſt la principale de
„ toutes les richeſſes, comme le Soleil eſt le ſeul aſtre,
„ qui brille pendant le jour: les Jeux Olympiques ſont
„ les plus fameux de tous, & les ſeuls qu'il faut choiſir,
„ lorsqu'on veut louer des Jeux. Je ſai qu'il y a des gens
„ d'esprit [*Mr. Deſpreaux*,] qui cherchent ici un ſens beau-
„ coup plus myſterieux; mais ce qu'ils diſent eſt tiré de
„ trop loin; & il faut beaucoup aider à la lettre pour l'y
„ trouver. [*Cette Remarque eſt de Mr. Des Maizeaux.*]

elles blessent quand on ne voit pas pourquoi on les a mises ensemble. Il en est de même des grandes figures de Rhetorique, qui offensent l'esprit à proportion de leur grandeur & de leur force, quand elles sont hors de leur place ou dans un discours qu'on n'entend point. Ces figures sont d'elles-mêmes aussi propres à rendre un discours ridicule, qu'à le rendre sublime, & il s'en fait à tous momens par toutes sortes de personnes & en toute sorte de rencontres. C'est dommage que Mr. Jourdain, après avoir appris qu'il faisoit de la Prose, n'ait pas eu la joye de savoir qu'il lui arrivoit souvent de faire aussi des Metaphores, des Apostrophes & des Metonymies.

REFLEXION.

„ Quel tour & quelle agreable circonduction „ de paroles!

REPONSE.

Je ne sai ce que c'est qu'une circonduction de paroles; ce mot n'est point dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise, & je ne croi pas qu'il soit dans aucun autre Dictionnaire. *Circumductio* en Latin signifie tromperie; mais il n'est pas possible que Mr. Despreaux ait voulu dire qu'il y a de la tromperie dans les paroles de Pindare, & que ces grands mots d'Eau, d'Or, de Feu & de Soleil qui imposent d'abord, se trouvent dans la suite ne signifier rien qui fasse une idée bien nette & bien distincte.

RE-

RE'FLEXION.

„ *Les vastes deserts du Ciel quand il fait jour*, „ est peut-être une des plus grandes choses qui „ ayent jamais été dites en Poësie; en effet „ qui n'a point remarqué de quel nombre in- „ fini d'Etoiles le Ciel paroît peuplé durant la „ nuit, & quelle vaste solitude c'est au con- „ traire dès que le Soleil vient à se montrer.

RE'PONSE.

Le Grec ne dit point *dans les vastes deserts du Ciel*, il dit *dans l'air qui est desert.* Henri Estienne traduit ainsi cet endroit, *per desertum aërem*; & dans une Edition posterieure, il met *per vacuum aërem.* Suivant la même idée j'ai traduit *dans le vague de l'air.* De sorte que cette pensée des vastes deserts du Ciel est presque toute de Mr. Despreaux, & c'est peut-être ce qui fait qu'il lui donne tant d'éloges. Le Ciel me paroît plus grand, plus vaste & plus desert dans le silence d'une nuit sereine, que durant le jour, où le Soleil & sa lumiere le remplissent de tous côtez.

RE'FLEXION.

„ De sorte que par le seul debut de cette „ Ode on commence à concevoir tout ce „ qu'Horace a voulu faire entendre, quand il „ dit que Pindare est comme un grand fleuve „ qui marche à flots bouillonnans, & que de „ sa bouche comme d'une source profonde il „ sort

„ sort une immensité de richesses & de belles „ choses.

„ *Fervet, immensusque ruit profundo*
„ *Pindarus ore.*

REPONSE.

Je ne m'oppose point aux loüanges qu'Horace donne à Pindare, je consens qu'il soit un fleuve, un torrent & tout ce qu'on voudra, pourvû qu'on demeure d'accord qu'il est fort obscur, qu'il fait souvent d'énormes digressions, & que ses Panegyriques ne sont que des égaremens perpetuels, ainsi que l'ont dit avant moi Jean Benoist, Mr. Blondel & le P. Rapin, & avant eux une infinité d'autres habiles gens, non prevenus & qui n'en vouloient à personne.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Examinons presentement la Traduction „ de Mr. Perrault. La voici: *L'Eau est très-* „ *bonne à la verité, & l'Or qui brille comme le* „ *feu durant la nuit, éclate merveilleusement* „ *parmi les richesses qui rendent l'homme super-* „ *be. Mais, mon Esprit! si tu desires chanter* „ *des combats, ne contemples point d'autre Astre* „ *plus lumineux que le Soleil, pendant le jour,* „ *dans le vague de l'air: car nous ne saurions* „ *chanter des combats plus illustres que les Com-* „ *bats Olympiques.* Peut-on jamais voir un plus „ plat galimatias?

REPONSE.

Je ne garantis ma verſion que pour être fidelle & litterale; & c'eſt de quoi on peut s'éclaircir en la comparant avec le Grec de Pindare qui eſt à la fin de mes Réponſes. Si avec ces qualitez ma Traduction eſt un plat galimatias, ce n'eſt plus ma faute, c'eſt celle de Pindare. Comment Mr. Deſpreaux n'a-t-il pas vû que cela retomboit ſur ſon Auteur bien-aimé, & qu'il ne faiſoit que confirmer la propoſition que j'ai avancée?

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *L'Eau eſt très-bonne à la verité*, eſt une
„ maniere de parler familiere & comique,
„ qui ne répond point à la majeſté de Pin-
„ dare.

REPONSE.

Encore une fois, ſi je traduis fidellement & en Proſe, ſuis-je garant du peu de majeſté qui ſe trouve dans ma Traduction? D'ailleurs comme il s'agit principalement de ſavoir ſi Pindare eſt obſcur ou s'il ne l'eſt pas, on ſe tourmente mal-à-propos à prouver que mon ſtile eſt trivial & familier, puiſque c'eſt le ſtile le moins ſujet au galimatias, & dans lequel on ſe donne le mieux à entendre. Quoi qu'il en ſoit, je ne comprens point pourquoi on trouve que ce commencement eſt comique. Si un homme vouloit donner à un autre le con-

conseil de ne pas boire de l'eau toute pure, & lui disoit ces paroles: *L'eau est très-bonne à la verité*; mais je vous conseille d'y mêler un peu de vin pour fortifier vôtre estomach, y auroit-il quelque chose de comique dans ce discours?

SUITE DE LA REFLEXION.

Le mot d'ἄριστον ne veut pas simplement dire en Grec, bon; mais merveilleux, divin, excellent par excellence.

REPONSE.

Ἄριστον veut dire très-bon, comme je l'ai traduit, & non pas simplement bon. Je demeure d'accord qu'il signifie aussi, très-excellent, très-merveilleux. Pour *excellent par excellence*, je ne connois point cette phrase. Je pouvois fort bien mettre, l'Eau est très-excellente, l'Eau est très-merveilleuse; mais on m'auroit demandé pourquoi je n'ai pas mis; l'Eau est très-bonne, qui est l'explication la plus naturelle & que les Interpretes Latins ont suivie, en mettant, *Optima quidem est aqua.*

SUITE DE LA REFLEXION.

On dira fort bien en Grec qu'Alexandre & Jules César étoient ἄριστοι, traduit-on qu'ils étoient de bonnes gens.

RE-

RE'PONSE.

Non assûrément, parce que ce seroit dire qu'ils étoient de sottes gens, ou du moins des gens fort simples & fort pacifiques: ce qui ne leur convient point du tout. Voilà une grande merveille, qu'un mot qui a de soi une signification avantageuse, se prenne quelquefois en mauvaise part, & que ce qui arrive dans une Langue n'arrive pas dans une autre, à l'égard des mots qui ont la même signification.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ D'ailleurs le mot de bonne Eau en François tombe dans le bas, à cause que cette façon de parler s'employe dans les usages bas & populaires, *à l'enseigne de la bonne eau*, *à la bonne eau de vie.*

RE'PONSE.

Je n'ai jamais ouï dire que bonne eau fût une expression basse, ou un *mot* bas, puisqu'il plaît à Mr. Despreaux que *bonne eau* ne soit qu'un mot. Parle-t-on bassement quand on dit qu'il y a presentement de bonne eau à Versailles, ou quand on se vante d'avoir de bonne eau à sa maison de campagne? Je veux croire qu'il y a une enseigne où on lit ces mots, *à l'enseigne de la bonne eau*. Mais une enseigne est-elle capable de rendre une expression basse? Le Roi de France, le Roi d'Espagne,

pagne, l'Empereur, la Renommée, la Victoire, les Mysteres de notre Religion, & tous les Saints de Paradis, ne pourront-ils plus entrer dans le discours, sans le rendre bas & trivial, parce qu'il n'y a rien de tout cela que l'on n'ait mis dans des enseignes? S'il falloit aussi que le cri qu'on fait dans les ruës de cent sortes de choses les avilît jusqu'à ne pouvoir plus s'en servir que bassement, que deviendroient les Declarations du Roi, les Bulles du Pape, les Indulgences, les Jubilez & tant d'autres choses très-graves & très-serieuses, dont il est necessaire que le public soit informé. Il y a là une delicatesse mal entenduë.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Le mot d'*à la verité* en cet endroit, est „ encore plus familier & plus ridicule, & n'est „ point dans le Grec, où le μὲν & le δὲ sont „ comme des especes d'enclytiques qui ne ser- „ vent qu'à soûtenir la versification.

REPONSE.

A la verité n'est point un mot, mais une façon de parler adverbiale, qui n'est point ridicule à l'endroit où je l'ai mise, puisqu'elle est dans le Grec, puisqu'elle amene le *mais* qui suit, & qu'elle sert à accomplir le sens, & même le sens que Mr. Despreaux y veut donner: car selon lui Pindare a voulu dire que l'Eau est *à la verité* très-excellente, & qu'il la celebreroit par ses vers, s'il avoit entrepris

de

de parler des choſes naturelles; *mais* que s'étant conſacré à chanter les actions des hommes, &c. Ainſi la particule *μὲν* n'eſt point en cet endroit une eſpece d'enclytique, & j'ai le même droit de l'expliquer par *à la verité*, qu'Henri Eſtienne a eu de l'expliquer par *quidem*.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *Et l'Or qui brille*; il n'y a point d'& dans „ le Grec, & *qui* n'y eſt point non plus.

REPONSE.

Il y a dans le Grec *ὁ δὲ χρυσὸς*. Il eſt très-ordinaire de traduire le *δὲ* Grec par l'&, ſoit Latin, ſoit François; Henri Eſtienne a traduit *& aurum*. D'ailleurs quel tort Pindare peut-il recevoir de cet &? L'Eau & l'Or ne ſont-ce pas deux choſes? Qu'importe qu'elles ſoient miſes l'une auprès de l'autre ſans conjonction ou avec une conjonction? J'ai honte de m'amuſer à ces minuties; mais c'eſt Mr. Deſpreaux qui m'y engage. Il dit que ce *qui* n'eſt pas dans le Grec: voilà peut-être la plus étrange Critique qui ait jamais été faite. Il y a dans le Grec *αἰθόμενον*, qui veut dire brillant; & parce que j'ai mis *qui brille* au lieu de brillant, il dit que ce *qui* n'eſt pas dans le Grec. Je ſoûtiens qu'il y eſt, puiſque brillant ne ſe peut définir autrement que par *qui brille*, & que toute definition eſt renfermée dans la choſe qu'elle définit. Mais ce qui eſt admirable, c'eſt que Mr. Deſpréaux a mis comme moi *qui brille*, au lieu de

de brillant, en expliquant le même mot d'αἰθό-μενον: Voici sa version. " Il n'y a rien de plus „ éclatant que l'Or, & il se distingue entre „ toutes les autres superbes richesses, comme un feu *qui brille* dans la nuit ". Voici la mienne: „ & l'Or *qui brille* comme le feu durant „ la nuit, éclate merveilleusement parmi les „ richesses qui rendent l'homme superbe " : Nous avons mis l'un & l'autre *qui brille* au lieu de brillant; comment puis-je avoir tort & lui raison? cela est incomprehensible.

SUITE DE LA REFLEXION.

Eclate merveilleusement parmi les richesses. Merveilleusement est burlesque en cet endroit. Il n'est point dans le Grec & se sent de l'ironie que Mr. Perrault a dans l'esprit, & qu'il tâche de prêter même aux paroles de Pindare en le traduisant.

REPONSE.

Je ne sai où je suis, quand j'entends dire que *merveilleusement* est burlesque en cet endroit. Si lorsqu'on dit qu'une personne chante merveilleusement bien, qu'elle réüssit merveilleusement en toutes choses, on ne trouve point de burlesque dans cette expression, pourquoi y en aura-t-il dans celle-ci, *l'or éclate merveilleusement parmi les autres richesses*? Je ne sai pas pourquoi Mr. Despreaux dit que merveilleusement n'est pas dans le Grec. Il y a ἔξοχα, qui veut dire excellemment: où est le mal d'avoir mis merveilleusement, qui vient bien où il

il eſt, au lieu d'excellemment, qui y viendroit fort mal: car on ne peut pas dire, éclater excellemment. J'ai eu dans l'eſprit auſſi peu d'Ironie en mettant merveilleuſement, que les Interpretes Latins en ont en mettant *eximiè*. Perſonne ne ſe ſert moins que moi de l'Ironie. Je ſai bien que c'étoit la figure favorite de Socrate; mais avec tout cela je ne l'aime point, elle eſt preſque toûjours offenſante, & je ne veux offenſer perſonne. Mr. Deſpreaux ajoûte que j'oſe prêter l'Ironie que j'ai dans l'eſprit, *même* aux paroles de Pindare. Ce *même* eſt réjouïſſant; ne ſemble-t-il pas que les paroles de Pindare ſoient les paroles de l'Ecriture ſainte? Cela me fait ſouvenir de ce qu'on lit dans les notes du Petrone de Mr. Nodot. *Il a paru depuis peu*, diſent ces Notes, *un* * *Poëme en nôtre Langue, où il n'y a pas un vers qui ne ſoit un blaſpheme contre la ſacrée Antiquité, & même contre Apollon.* O College! College! que tes impreſſions demeurent long-tems en de certains Eſprits!

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *Qui rendent l'homme ſuperbe.* Cela n'eſt
„ point dans Pindare, qui donne l'épithete de
„ *ſuperbes* aux richeſſes mêmes, ce qui eſt une
„ figure très-belle, au lieu que dans la Tra-
„ duction n'y ayant point de figure, il n'y a
„ plus par conſequent de Poëſie.

RE-

* C'eſt le Poëme du Siecle de Louïs le Grand.

RE'PONSE.

Qui rendent l'homme ſuperbe, eſt dans le Grec, puiſqu'il y a *μεγάνορος*. Voici comment le célèbre Tuſanus parle de ce mot dans ſon Lexicon. ⁹ *μεγάνωρ*, dit-il, *eſt une Epithete des Richeſſes dans Pindare, parce qu'elles donnent du faſte & de la fierté*; & Henri Eſtienne le traduit par celui de *ſuperbificas*, qui ne peut pas ſe rendre en François par d'autres mots que ceux dont je me ſuis ſervi. Je ne trouve pas d'ailleurs qu'il y ait un fort grand merite à donner l'Epithete de *ſuperbe* aux Richeſſes non plus que celle de modeſte à des habits, ou celle de ſobre à des repas. C'eſt la même figure fort ordinaire dans le diſcours & qui s'offre naturellement à tout le monde. Dire que les richeſſes *rendent l'homme ſuperbe*, me ſemble plus beau, plus moral & plus ingenieux, que de dire ſimplement qu'elles ſont *ſuperbes*.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ *Mais mon eſprit*, &c. C'eſt ici où Mr.
„ Perrault acheve de perdre la tramontane;
„ & comme il n'a entendu aucun mot de cet
„ endroit où j'ai fait voir un ſens ſi noble, ſi
„ ma-

9. *Μεγάνωρ*, Epitheton divitiarum apud Pindarum, ut quæ faſtum & animum addant.

* Mr. Deſpreaux cenſure avec beaucoup de raiſon Mr. Perrault d'avoir traduit *μηδ' Ὀλυμπίας ἀγῶνα φέρτερον αὐδάσομεν*, par, *Car nous ne ſaurions chanter* &c : Mais ayant écrit par mégarde *μηκέτι* au lieu de *μηδε*, Mr. Perrault a cru

„ majeſtueux & ſi clair, on me diſpenſera d'en
„ fait l'analyſe.

RE' PONSE.

Parce que je n'ai entendu aucun mot dans un endroit de Pindare, Mr. Deſpreaux veut que ce lui ſoit une raiſon de n'en pas faire l'analyſe. Il devoit au contraire par cette même raiſon avoir la bonté de me l'expliquer. Il eſt vrai qu'il dit enſuite qu'il a fait voir dans ce même endroit un ſens noble, majeſtueux & clair; mais la conſéquence qu'il tire ne tombe point là-deſſus. Elle tombe, directement ſur ce que je n'ai rien entendu de cet endroit. Un tel deſordre dans le diſcours ſe pardonneroit à un homme ignare & non lettré, mais il ne peut être ſouffert à un homme de l'Académie Françoiſe; quelque beau que ſoit ce vers,

On me diſpenſera d'en faire l'analyſe.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Je me contenterai de lui demander dans
„ quel Lexicon, dans quel Dictionnaire an-
„ cien ou moderne il a jamais trouvé que
„ *μενέτι* en Grec ou *ne* en Latin voulût dire
„ *car* *.

RE'

crû qu'il le blâmoit d'avoir rendu *μηκέθ' ἀλὶν σκόπει* &c. par, *ne contemple point* &c. Cette faute ſe trouve encore dans la derniere édition que Mr. Deſpreaux publia de ſes Oeuvres en 1701. On l'a corrigée dans l'édition poſthume de 1713; dans celle de Geneve de 1716. [*Cette Remarque eſt de Mr. Des Maizeaux.*]

R E' P O N S E.

Je ne ſai pas pourquoi Mr. Deſpreaux me fait cette demande: car je n'ai jamais donné à entendre que je cruſſe que μηκέτι ſignifiât *car*. Je l'ai expliqué par *ne*, comme Mr. Deſpreaux me dit charitablement qu'il le faut faire, & j'ai mis: *Mais mon eſprit!* ne *contemple point*. Cette demande donne lieu de croire que Mr. Deſpreaux a perdu quelque choſe de plus que *la tramontane.*

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Cependant c'eſt ce *car* qui fait ici toute „ la confuſion du raiſonnement qu'il veut at- „ tribuer à Pindare. Ne ſait-il pas qu'en tou- „ te Langue mettez un *car* mal à propos, il „ n'y a point de raiſonnement qui ne devien- „ ne abſurde? Que je diſe, par exemple, *Il n'y* „ *a rien de ſi clair que le commencement de la* „ *premiere Ode de Pindare*, & *M. Perrault* „ *ne l'a point entendu*. Voilà parler très-juſte. „ Mais ſi je dis: *Il n'y a rien de ſi clair que* „ *le commencement de la premiere Ode de Pin-* „ *dare: car Mr. Perrault ne l'a point entendu*. „ C'eſt fort mal argumenter, parce que d'un „ fait très-véritable je fais une raiſon très- „ fauſſe, & qu'il y a un fort grand nombre „ de choſes fort claires que Mr. Perrault „ n'entend point.

RE'PONSE.

Comme j'ai mis *ne*, & non pas *car*, dans l'endroit dont il s'agit, tout ce qui eſt dans cet article frappe à faux. Pour la Plaiſanterie dont on a voulu égayer la Reflexion critique, l'entendra & en rira qui pourra; mais c'eſt bien le plus profond galimatias qui ſe ſoit jamais fait.

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Je ne m'arrêterai pas davantage à lui faire
„ connoître une faute qu'il n'eſt pas poſſible
„ que lui-même ne ſente: j'oſerai ſeulement
„ l'avertir, que lorſqu'on veut critiquer d'auſſi
„ grands hommes qu'Homere & que Pindare,
„ il faut avoir du moins les premieres teintu-
„ res de la Grammaire, & qu'il peut fort bien
„ arriver que l'Auteur le plus habile devienne
„ un Auteur de mauvais ſens entre les mains
„ d'un Traducteur ignorant qui ne l'entend
„ point, & qui ne ſait pas quelquefois que *ne*
„ ne veut pas dire *car*.

RE'PONSE.

Comme je n'ai point crû que *ne* ou *μηκέτι* voulût dire *car*, Mr. Deſpreaux pouvoit ſe diſpenſer de me faire ſes charitables remontrances. Eſt-il poſſible que la loüange d'avoir bien fait des ſatyres, ait pû donner à un homme une ſi grande opinion de lui-même & un ſi grand mépris pour les autres!

SUITE DE LA REFLEXION.

„ Après avoir ainsi convaincu Mr. Perrault „ sur le Grec & sur le Latin, il trouvera bon „ que je l'avertisse aussi qu'il y a une grossiere „ faute de François dans ces mots de sa Tra- „ duction : *Mais, mon esprit! ne contemples* „ *point*, & que *contemple* à l'imperatif n'a point „ de *s*.

REPONSE

Je ne sai pas ce que Mr. Despreaux veut dire. Dans la premiere & dans la seconde édition de mes Parallèles, page 28. du premier Tome, il y a : *Mais mon esprit ! ne contemple point*, & non pas *ne contemples point*. Il faut que Mr. Despreaux ait trouvé cette faute d'orthographe dans une des éditions qu'on en a fait en Hollande : car Mr. Bayle a mandé à un de mes amis qu'on avoit réimprimé mes *Paralleles* à Amsterdam. Je croi que vous ne serez pas fâché de voir ici l'extrait de cette Lettre. Elle est écrite à Mr. Pinsson Avocat, homme de mérite & très-connu. En voici les termes.

„ Je suis tout-à-fait du sentiment de Mr. „ Perrault, & je remarque que ses Adversai- „ res ne se défendent jamais par des raisons, „ ils ne font que declamer, & ne viennent ja- „ mais au fait. Ses *Paralleles* ont été réim- „ primez à Amsterdam depuis quelques mois, „ & plaisent beaucoup à nos Curieux. Sa Let- „ tre à Mr. Boileau est tout-à-fait judicieuse „ &

„ & polie, & je ne voi pas ce qu'on y pour-
„ roit répondre. J'en ai fait part à Mr. de
„ Beauval, qui quoi que grand ami de Mr.
„ de Fontenelle, ne veut pas se trop ouver-
„ tement declarer pour aucun parti „. Cette Lettre est dattée du 19. Novembre 1693.

Cet extrait peut donner lieu à faire trois remarques. La premiere, que mon Livre n'est pas si peu lû que le pretend Mr. Despreaux. La seconde, que la loüange qu'il donne à un grand Prince de lire jusqu'à mes livres n'est pas si forte qu'il le veut faire entendre; & la troisiéme, que Mr. de Beauval, autrement Mr. Basnage, qui est de mon sentiment, n'oseroit se declarer. J'ai été surpris qu'on craignît encore Mr. Despreaux & les traits de sa Satyre. Cette crainte étoit pardonnable il y a vingt-cinq ans; mais aujourd'hui pourquoi le craindre? La Satyre lui avoit donné de la réputation, la Satyre la lui a ôtée; & il a été puni par où il avoit peché.

REFLEXION.

„ Je lui conseille donc de renvoyer cet *s*,
„ au mot de *Casuite* qu'il écrit toûjours ainsi.
„ Cet *s*, je l'avouë, y est un peu plus neces-
„ saire qu'au pluriel du mot d'*Opera*: car bien
„ que j'aye toûjours entendu prononcer des
„ *Operas*, comme on dit des *Factums* & des
„ *Totons*, je ne voudrois pas assûrer qu'on
„ le doive écrire, & je pourrois bien m'être
„ trompé en l'écrivant de la sorte.

RE'PONSE.

Il faut écrire *cette s*, & non pas *cet s*: car *s*, est un substantif feminin. Dans le troisiéme Tome de mes *Paralleles* [10] où j'ai parlé de *Casuistes*, on trouvera que ce mot est imprimé avec une *s*, tant dans la premiere que dans la seconde édition. Il est si peu vrai que je *l'écrive toûjours* sans *s*, comme l'assûre Mr. Despreaux, que dans le petit Conte de Peau d'Asne [11] je l'ai fait rimer avec *triste*: ce que je n'aurois pû faire, si je le mettois toûjours sans *s*. Je suis honteux de répondre à des Critiques si frivoles, & je ne comprens point comment on n'a pas eu honte de les faire. Si l'on se donne la peine d'observer la maniere dont Mr. Despreaux avoue qu'il peut avoir manqué en écrivant des *Operas*, au lieu d'écrire des *Opera*, on verra que nature pâtit beaucoup, quand il faut qu'il confesse avoir tort. J'oserai dire que je suis fâché de n'avoir pû trouver quelque endroit dans l'Article que je viens d'examiner, où j'eusse fait une faute un peu considerable, pour avoir le plaisir de l'avouër franchement, je m'en ferois fait plus d'honneur que de toutes mes Réponses, quelques bonnes & precises qu'elles soient. Je ne doute point que je n'aye ce plaisir-là plus d'une fois, en répondant aux autres Réflexions de Mr. Despreaux: car je ne pretends nullement être infaillible.

Il est aisé de conclure, par les mauvaises Critiques qu'on vient de voir, que ce n'est point l'interêt de Pindare qui échauffe Mr. Des-

10. Paral. Tom. 3. pag. 5.

Deſpreaux, & que je dois moi ſeul lui tenir compte de la peine qu'il s'eſt donnée.

COMMENCEMENT

DE LA PREMIERE ODE DE PINDARE.

Avec la Verſion d'Henri Eſtienne, la Verſion Françoiſe de Mr. Deſpreaux, celle de l'Auteur des Paralleles.

Pindare.

Ἄριϛον μὲν ὕδωρ.

Verſion d'Henri Eſtienne.

Optima quidem eſt aqua.

Verſion de Mr. Deſpreaux.

„ Il n'y a rien de ſi excellent que l'Eau.

Verſion de l'Auteur des Paralleles.

„ L'Eau eſt très-bonne à la verité.

Si Henri Eſtienne avoit été du ſentiment de Mr. Deſpreaux, il auroit mis: *Nihil eſt aquâ præſtantius*, & non pas: *Optima quidem eſt aqua*. Pourquoi vouloir être plus habile que les plus habiles, dans une choſe auſſi ſimple & auſſi claire que celle-là?

11. Page 9;

Pindare.

Ὁ δὲ χρυσὸς, αἰθόμενον πῦρ ἅτε διαπρέπει νυκτὶ μεγάνορος ἔξοχα πλούτου.

Verſion d'Henri Eſtienne.

Et aurum velut ignis noctu ardens coruſcat eximiè inter ſuperbificas divitias.

Verſion de Mr. Deſpreaux.

„ Il n'y a rien de plus éclatant que l'Or,
„ & il ſe diſtingue entre toutes les autres ſu-
„ perbes richeſſes, comme le feu qui brille
„ dans la nuit.

Verſion de l'Auteur des Paralleles.

„ Et l'Or qui brille, comme le feu durant
„ la nuit, éclate merveilleuſement parmi les
„ richeſſes qui rendent l'homme ſuperbe.

Pindare.

Εἰ δ' ἄεθλα γαρύεν ἔλδεαι Φίλον ἦτορ μηκέθ' ἀλίου σκόπει ἄλλο θαλπνότερον ἐν ἀμέρᾳ Φαεινὸν ἄςρον ἐρήμας δἰ αἰθέρος.

Henri Eſtienne.

At ſi certamina narrare cupis, anime mi! ne jam ſole contempleris aliud ſplendidius aſtrum, lucens interdiu per vacuum aërem.

Verſion

Verſion de Mr. Deſpreaux.

„ Mais, ô mon eſprit! puiſque c'eſt des
„ combats que tu veux chanter, ne va point
„ te figurer ni que dans les vaſtes deſerts du
„ Ciel, quand il fait jour, on puiſſe voir quel-
„ qu'autre aſtre auſſi lumineux que le Soleil.

Verſion de l'Auteur des Paralleles.

„ Mais, mon eſprit! ſi tu deſires chanter
„ des combats, ne contemple point d'autre
„ aſtre plus lumineux que le Soleil pendant le
„ jour dans le vague de l'air.

Pindare.

Μηδ' Ὀλυμπίας ἀγῶνα φέρτερον αὐδάσομεν.

Henri Eſtienne.

Neque Olympici certamen præſtantius dicemus.

Verſion de Mr. Deſpreaux.

„ Ni que ſur la terre nous puiſſions dire
„ qu'il y ait quelqu'autre combat auſſi excel-
„ lent que le Combat Olympique

Verſion de l'Auteur des Paralleles.

„ Car nous ne ſaurions chanter des com-
„ bats plus illuſtres que les combats Olympi-
„ ques.

RE'FLE'XION IX.

Les mots bas sont comme autant de marques honteuses qui flétrissent l'expression. PAROLES de Longin, CHAP. XXXIV.

CETTE Remarque est vraie dans toutes les Langues. Il n'y a rien qui avilisse davantage un discours que les mots bas. On souffrira plutôt, généralement parlant, une pensée basse exprimée en termes nobles, que la pensée la plus noble exprimée en termes bas. La raison de cela est, que tout le monde ne peut pas juger de la justesse & de la force d'une pensée: mais qu'il n'y a presque personne, sur tout dans les Langues vivantes, qui ne sente la bassesse des mots. Cependant il y a peu d'Ecrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice. Longin, comme nous voïons ici, accuse Herodote, c'est-à-dire le plus poli de tous les Historiens Grecs, d'avoir laissé échaper des mots bas dans son Histoire. On en reproche à Tite-Live, à Saluste, & à Virgile.

N'est-ce donc pas une chose fort surprenante, qu'on n'ait jamais fait sur cela aucun reproche à Homère? bien qu'il ait composé deux Poëmes, chacun plus gros que l'Eneïde; & qu'il n'y ait point d'Ecrivain qui descende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui dise si volontiers les petites choses: ne se servant jamais que de termes nobles, ou emploïant les termes les moins relevez avec tant d'art & d'industrie, comme remarque Denys d'Halicarnasse, qu'il les rend nobles & har-

harmonieux. Et certainement, s'il y avoit eu quelque reproche à lui faire sur la bassesse des mots, Longin ne l'auroit pas vraisemblablement plus épargné ici qu'Herodote. On voit donc par là le peu de sens de ces Critiques modernes, qui veulent juger du Grec sans savoir le Grec; & qui ne lisant Homère que dans des Traductions Latines très-basses, ou dans des Traductions Françoises encore plus rampantes, imputent à Homère les bassesses de ses Traducteurs, & l'accusent de ce qu'en parlant Grec, il n'a pas assez noblement parlé Latin ou François. Ces Messieurs doivent savoir que les mots des Langues ne répondent pas toujours juste les uns aux autres; & qu'un terme Grec très-noble ne peut souvent être exprimé en François que par un terme très-bas. Cela se voit par les mots d'*Asinus* en Latin, & d'*Ane* en François, qui sont de la dernière bassesse dans l'une & dans l'autre de ces Langues; quoi que le mot qui signifie cet animal, n'ait rien de bas en Grec ni en Hébreu, où on le voit emploïé dans les endroits même les plus magnifiques. Il en est de même du mot de *Mulet*, & de plusieurs autres.

En effet, les Langues ont chacune leur bizarrerie: mais la Françoise est principalement capricieuse sur les mots; & bien qu'elle soit riche en beaux termes sur de certains sujets, il y en a beaucoup où elle est fort pauvre; & il y a un très-grand nombre de petites choses qu'elle ne sauroit dire noblement. Ainsi, par exemple, bien que dans les endroits les plus sublimes elle nomme, sans s'avilir, *un Mouton*, *une Chèvre*, *une Brebis*; elle ne sauroit,

sans se diffamer, dans un stile un peu élevé, nommer *un Veau*, *une Truie*, *un Cochon*. Le mot de *Genisse* en François, est fort beau, sur tout dans une Eglogue: *Vache* ne s'y peut pas souffrir. *Pasteur* & *Berger* y sont du plus bel usage: *Gardeur de Pourceaux*, ou *Gardeur de Bœufs*, seroient horribles. Cependant il n'y a peut-être pas dans le Grec deux plus beaux mots que Συβώτης & Βουκόλος, qui répondent à ces deux mots François: & c'est pourquoi Virgile a intitulé ses Eglogues de ce doux nom de *Bucoliques*, qui veut pourtant dire en notre Langue à la lettre, *Les Entretiens des Bouviers*, ou *des Gardeurs de Bœufs*.

Je pourrois raporter encore ici un nombre infini de pareils exemples. Mais au lieu de plaindre en cela le malheur de notre Langue, prendrons-nous le parti d'accuser Homère & Virgile de bassesse, pour n'avoir pas prévû que ces termes, quoi que si nobles & si doux à l'oreille en leur Langue, seroient bas & grossiers étant traduits un jour en François? Voilà en effet le principe sur lequel Mr. Perrault fait le procès à Homère. Il ne se contente pas de le condamner sur les basses Traductions qu'on en a faites en Latin. Pour plus grande sûreté, il traduit lui-même ce Latin en François; & avec ce beau talent qu'il a de dire bassement toutes choses, il fait si bien que, racontant le sujet de l'Odyssée, il fait d'un des plus nobles sujets qui ait jamais été traité, un Ouvrage aussi burlesque que 1 *l'Ovide en belle humeur*.

Il

RE'FLE'X. IX. 1. *L'Ovide en belle humeur.*] **Ouvrage ridicule de Dassouci. Voïez la Remarque sur le Vers 90. du premier Chant de l'Art poëtique.**

Il change ce sage Vieillard, * qui avoit soin des troupeaux d'Ulysse, en un vilain Porcher. Aux endroits où Homère dit, *que la Nuit couvroit la Terre de son ombre, & cachoit les chemins aux Voiageurs*, il traduit : *que l'on commençoit à ne voir goute dans les ruës*. Au lieu de la magnifique chaussure dont Télémaque lie ses piés délicats, il lui fait mettre ses *beaux souliers* de parade. A l'endroit où Homère, pour marquer la propreté de la maison de Nestor, dit, *que ce fameux Vieillard s'assit devant sa porte sur des pierres fort polies, & qui reluisoient comme si on les avoit frotées de quelque huile précieuse* : il met, *que Nestor s'alla asseoir sur des pierres luisantes comme de l'onguent*. Il explique par tout le mot de *Sus*, qui est fort noble en Grec, par le mot de *Cochon* ou de *Pourceau*, qui est de la dernière bassesse en François. Au lieu qu'Agamemnon dit, *qu'Egisthe le fit assassiner dans son Palais, comme un Taureau qu'on égorge dans une étable* : il met dans la bouche d'Agamemnon cette manière de parler basse : *Egisthe me fit assommer comme un bœuf*. Au lieu de dire, comme porte le Grec, *qu'Ulysse voiant son Vaisseau fracassé, & son mât renversé d'un coup de tonnerre, il lia ensemble, du mieux qu'il put, ce mât avec son reste de Vaisseau, & s'assit dessus*. Il fait dire à Ulysse, *qu'il se mit à cheval sur son mât*. C'est en cet endroit qu'il fait cette énorme bévûë, que nous avons remarquée ailleurs dans nos Observations †.

Il

* *Parallèles*, *Tom. III. pag. 73. & suiv.*
† *Réflexion VI.*

Il dit encore sur ce sujet cent autres bassesses de la même force, exprimant en stile rampant & bourgeois, les mœurs des hommes de cet ancien Siècle, qu'Hésiode appèle le Siècle des Heros, où l'on ne connoissoit point la mollesse & les délices; où l'on se servoit, où l'on s'habilloit soi-même, & qui se sentoit encore par là du siècle d'or. Mr. Perrault triomphe à nous faire voir combien cette simplicité est éloignée de notre mollesse & de notre luxe, qu'il regarde comme un des grands présens que Dieu ait fait aux hommes, & qui sont pourtant l'origine de tous les vices, ainsi que Longin le fait voir dans son dernier Chapitre, où il traite de la décadence des Esprits, qu'il attribuë principalement à ce luxe & à cette mollesse.

Mr. Perrault ne fait pas reflexion, que les Dieux & les Déesses dans les Fables, n'en sont pas moins agréables, quoi qu'ils n'aïent ni Estafiers, ni Valets de Chambre, ni Dames d'atour: & qu'ils aillent souvent tout nuds: qu'enfin le luxe est venu d'Asie en Europe, & que c'est des Nations barbares qu'il est descendu chez les Nations polies, où il a tout perdu; & où, plus dangereux fléau que la peste ni que la guerre, il a, comme dit Juvénal, vangé l'Univers vaincu, en pervertissant les Vainqueurs:

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur Orbem.

J'aurois beaucoup de choses à dire sur ce sujet: mais il faut les réserver pour un autre endroit,

endroit, & je ne veux parler ici que de la baſſeſſe des mots. Mr. Perrault en trouve beaucoup dans les Epithètes d'Homère, qu'il accuſe d'être ſouvent ſuperfluës. Il ne ſait pas ſans doute ce que ſait tout homme un peu verſé dans le Grec; que comme en Grèce autrefois le Fils ne portoit point le nom du Père, il eſt rare, même dans la Proſe, qu'on y nomme un homme, ſans lui donner une épithète qui le diſtingue, en diſant ou le nom de ſon Père, ou ſon païs, ou ſon talent, ou ſon défaut: *Alexandre fils de Philippe*, *Alcibiade fils de Clinias*, *Herodote d'Halicarnaſſe*, *Clement Alexandrin*, *Polyclète le Sculpteur*, *Diogène le Cynique*, *Denys le Tyran*, *&c.* Homère donc écrivant dans le génie de ſa Langue, ne s'eſt pas contenté de donner à ſes Dieux & à ſes Heros ces noms de diſtinction, qu'on leur donnoit dans la Proſe; mais il leur en a compoſé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractère. Ainſi, par l'épithète de *leger à la courſe*, qu'il donne à Achille, il a marqué l'impétuoſité d'un jeune homme. Voulant exprimer la prudence dans Minerve, il l'appèle *la Déeſſe aux yeux fins.* Au contraire, pour peindre la majeſté dans Junon, il la nomme *la Déeſſe aux yeux grans & ouverts*; & ainſi des autres.

Il ne faut donc pas regarder ces épithètes qu'il leur donne, comme de ſimples épithètes, mais comme des eſpèces de ſurnoms qui les font connoître. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on répétât ces épithètes; parce que ce ſont, comme je viens de dire, des eſpeces de ſurnoms. Virgile eſt entré dans ce goût

goût Grec, quand il a répeté tant de fois dans l'Enéïde, *pius Æneas*, & *pater Æneas*, qui sont comme les surnoms d'Enée. Et c'est pourquoi on lui a objecté fort mal à propos, qu'Enée se loüe lui-même, quand il dit, *Sum pius Æneas*; *Je suis le pieux Enée*; parce qu'il ne fait proprement que dire son nom. Il ne faut donc pas trouver étrange, qu'Homère donne de ces sortes d'épithètes à ses Heros, en des occasions qui n'ont aucun raport à ces épithètes; puisque cela se fait souvent, même en François, où nous donnons le nom de Saint à nos Saints, en des rencontres où il s'agit de toute autre chose que de leur sainteté: comme quand nous disons que S. Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient S. Etienne.

Tous les plus habiles Critiques avoüent que ces épithètes sont admirables dans Homère; & que c'est une des principales richesses de sa Poësie. Notre Censeur cependant les trouve basses: & afin de prouver ce qu'il dit, non seulement il les traduit selon leur racine & leur étymologie; & au lieu, par exemple, de traduire Junon *aux yeux grans & ouverts*, qui est

2. *Maître de Rhéterique, sous lequel j'ai étudié.*] Mr. de la Place, Professeur de Rhétorique au Collége de St. Jean de Beauvais. Il étoit Recteur de l'Université en ce tems-là; c'est-à-dire, en 1650. & la même année il publia un Traité contre la pluralité des Bénéfices: *De necessaria unius uni Clerico Ecclesiastici Beneficii singularitate.* Quand quelqu'un de ses Ecoliers le faisoit impatienter: *Petit fripon*, lui disoit-il avec une emphase ridicule, *tu seras la premiére victime que j'immolerai à ma séverité.* Puis, en s'applaudissant, il disoit avec la même emphase: *Encore pourroient-ils même dans ma colère, apprendre de moi la belle locution Françoise!*

est ce que porte le mot βοῶπις, il le traduit selon sa racine, *Junon aux yeux de Bœuf.* Il ne sait pas qu'en François même il y a des dérivez & des composez qui sont fort beaux, dont le nom primitif est fort bas, comme on le voit dans les mots de *petiller* & de *reculer*. Je ne saurois m'empêcher de raporter, à propos de cela, l'exemple d'un [2] Maitre de Rhétorique, sous lequel j'ai étudié, & qui sûrement ne m'a pas inspiré l'admiration d'Homère, puisqu'il en étoit presque aussi grand ennemi que Mr. Perrault. Il nous faisoit traduire [3] l'Oraison pour Milon; & à un endroit où Ciceron dit, *Obduruerat & percalluerat Respublica:* La *République s'étoit endurcie, & étoit devenuë comme insensible*; les Ecoliers étant un peu embarassez sur *percalluerat*, qui dit presque la même chose qu'*obduruerat*, notre Régent nous fit attendre quelque tems son explication; & enfin aïant défié plusieurs fois Messieurs de l'Académie, & sur tout [4] M. d'Ablancourt, à qui il en vouloit, de venir traduire ce mot: *Percallere*, dit-il gravement, vient du cal & du durillon que les hommes contractent aux piés: & de là il conclut qu'il falloit

CHANG. 3 *L'Oraison pour Milon.*] Dans la première Edition l'Auteur avoit mis, *l'Oraison de Ciceron pour la Loi Manilia.* Mais dans les mots suivans qu'il avoit laissez dans les autres Editions, *& à un endroit où cet Orateur dit*; J'ai ôté, *cet Orateur*, & j'ai mis *Ciceron*: parce que *cet Orateur* ne se raportoit à rien.

Voici le passage de l'Oraison pour Milon: *Sed nescio quomodo jam usu obduruerat & percalluerat civitatis incredibilis patientia.* „ Rome étoit devenuë comme insensible; & „ la patience du Peuple Romain s'étoit, je ne sai com- „ ment, endurcie.

4. *Mr. D'Ablancourt.*] Célèbre Traducteur François.

5. *Mis*

falloit traduire : *Obduruerat & percalluerat Respublica:* La *République s'étoit endurcie, & avoit contracté un durillon.* Voilà à peu près la manière de traduire de Mr. Perrault; & c'est sur de pareilles traductions qu'il veut qu'on juge de tous les Poëtes & de tous les Orateurs de l'Antiquité: jusques-là qu'il nous avertit qu'il doit donner un de ces jours un nouveau volume de Parallèles, où il a, dit-il, [5] mis en Prose Françoise les plus beaux endroits des Poëtes Grecs & Latins, afin de les opposer à d'autres beaux endroits des Poëtes Modernes, qu'il met aussi en Prose: secret admirable qu'il a trouvé pour les rendre ridicules les uns & les autres, & sur tout les Anciens, quand il les aura habillez des impropriétez & des bassesses de sa traduction.

CONCLUSION

VOILA un léger échantillon du nombre infini de fautes, que Mr. Perrault a commises en voulant attaquer les défauts des Anciens. Je n'ai mis ici que celles qui regardent Homére & Pindare; encore n'y en ai-je mis qu'une très-petite partie, & selon que les paroles de Longin m'en ont donné l'occasion. Car si je voulois ramasser toutes celles qu'il a faites sur le seul Homère, il faudroit un très-gros volume. Et que seroit-ce donc si j'allois lui faire voir ses puérilitez sur la Langue Grecque & sur

5. *Mis en Prose Françoise les plus beaux endroits &c.*] Mr. Perrault a donné dans la suite un quatrième volume de Parallèles; mais il n'a pas osé y mettre les Traductions qu'il avoit promises.

sur la Langue Latine; ses ignorances sur Platon, sur Démosthène, sur Ciceron, sur Horace, sur Térence, sur Virgile, &c. les fausses interprétations, qu'il leur donne, les solécismes qu'il leur fait faire, les bassesses & les galimatias qu'il leur prête? J'aurois besoin pour cela d'un loisir qui me manque.

Je ne reponds pas néanmoins, comme j'ai déja dit, que dans les éditions de mon Livre, qui pourront suivre celle-ci, je ne lui découvre encore quelques-unes de ses erreurs, & que je ne le fasse peut-être repentir, de n'avoir pas mieux profité du passage de QUINTILIEN, qu'on a allegué autrefois si à propos à [1] un de ses freres sur un pareil sujet. Le voici: *Modeste tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quae non intelligunt.* „ Il faut „ parler avec beaucoup de modestie & de cir- „ conspection de ces grans Hommes, de peur „ qu'il ne vous arrive ce qui est arrivé à plu- „ sieurs, de blâmer ce que vous n'entendez pas. Mr. Perrault me repondra peut-être ce qu'il m'a déja répondu: Qu'il a gardé cette modestie, & qu'il n'est point vrai qu'il ait parlé de ces grands Hommes avec le mépris que je lui reproche; mais il n'avance si hardiment cette fausseté, que parce qu'il suppose, & avec raison, que personne ne lit ses Dialogues. Car de quel front pourroit-il la soûtenir à des gens qui

1. *Un de ses freres.*] PIERRE PERRAULT, duquel il a été parlé dans la Remarque 6. sur la Réfléxion I. C'est Mr. Racine qui lui allégua ce passage de Quintilien, Livre X. Ch. I. dans la Préface d'Iphigénie.

CHANS.

qui auroient seulement lû ce qu'il y dit d'Homère ?

Il est vrai pourtant, que comme il ne se foucie point de se contredire, il commence ses invectives contre ce grand Poëte, par avoüer, qu'Homère est peut-être le plus vaste & le plus bel Esprit qui aît jamais été. Mais on peut dire que ces loüanges forcées qu'il lui donne, sont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler à son mauvais sens : n'y aïant point d'infamies qu'il ne lui dise dans la suite ; l'accusant d'avoir fait ses deux Poëmes sans dessein, sans vûë, sans conduite. Il va même jusqu'à cet excès d'absurdité, de soûtenir qu'il n'y a jamais eu d'Homère ; que ce n'est point un seul homme qui a fait l'Iliade & l'Odyssée ; mais plusieurs pauvres Aveugles, qui alloient, dit-il, de maison en maison réciter pour de l'argent de petits Poëmes qu'ils composoient au hazard ; & que c'est de ces Poëmes qu'on a fait ce qu'on appèle les Ouvrages d'Homère. C'est ainsi que de son autorité privée il métamorphose tout à coup ce vaste & bel Esprit en une multitude de misérables Gueux. Ensuite il emploie la moitié de son Livre à prouver, Dieu sait comment, qu'il n'y a dans les Ouvrages de ce grand Homme ni ordre, ni raison, ni économie, ni suite, ni bienséance, ni noblesse de mœurs : que tout y est plein de bassesses, de chevilles, d'expressions grossières : qu'il est mauvais Géographe, mauvais Astronome, mauvais Naturaliste : finissant enfin toute [2] cette Critique par

CHANG. 2. *Cette Critique par ces belles paroles.* Première Edition

par ces belles paroles qu'il fait dire à ſon Chevalier: *Il faut que Dieu ne faſſe pas grand cas de la réputation de bel Esprit, puisqu'il permet que ces tîtres ſoient donnez préférablement au reſte du Genre humain, à deux hommes, comme Platon & Homère, à un Philoſophe qui a des viſions ſi bizarres, & à un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées.* A quoi Monſieur l'Abbé du Dialogue donne les mains, en ne le contrediſant point, & ſe contentant de paſſer à la Critique de Virgile.

C'eſt là ce que Mr. Perrault appèle parler avec retenuë d'Homère, & trouver, que ce grand Poëte s'endort quelquefois. Cependant comment peut-il ſe plaindre que je l'accuſe à faux d'avoir dit qu'Homère étoit de mauvais ſens? Que ſignifient donc ces paroles, *Un Poëte qui dit tant de choſes ſi peu ſenſées*? Croit-il s'être ſuffiſamment juſtifié de toutes ces abſurditez, en ſoûtenant hardiment, comme il a fait, qu'ERASME & le Chancelier BACON ont parlé avec auſſi peu de reſpect que lui des Anciens? Ce qui eſt abſolument faux de l'un & de l'autre, & ſur tout d'Eraſme, l'un des plus grans admirateurs de l'Antiquité. Car bien que cet excellent Homme ſe ſoit moqué avec raiſon de ces ſcrupuleux Grammairiens, qui n'admettent d'autre Latinité que celle de Ciceron, & qui ne croïent pas qu'un mot ſoit Latin, s'il n'eſt dans cet Orateur: jamais Homme au fond n'a rendu plus de juſtice aux bons Ecrivains de l'Antiquité, & à Ciceron même, qu'Eraſme.

Mr.

Edition: *Cette belle Critique par ces paroles* &c. **Parallèles, Tome III. pag. 125.**

Mr. Perrault ne fauroit donc s'appuïer que fur le feul exemple de JULES SCALIGER. Et il faut avoüer qu'il l'allègue avec un peu plus de fondement. En effet, dans le deffein que cet orgueilleux Savant s'étoit propofé, 3 comme il le déclare lui-même, de dreffer des autels à Virgile, il a parlé d'Homère d'une manière un peu profane. Mais outre que ce n'eft que par raport à Virgile, & dans un Livre 4 qu'il appèle Hypercritique, voulant temoigner par là qu'il qu'il y paffe toutes les bornes de la Critique ordinaire: Il eft certain que ce Livre n'a pas fait d'honneur à fon Auteur, Dieu aïant permis que ce favant Homme foit devenu alors un Mr. Perrault, & foit tombé dans des ignorances fi groffières qu'elles lui ont attiré la rifée de tous les Gens de Lettres, & de fon propre fils même.

Au refte, afin que notre Cenfeur ne s'imagine pas que je fois le feul qui aïe trouvé fes Dialogues fi étranges, & qui aïe paru fi férieufement choqué de l'ignorante audace avec laquelle il y décide de tout ce qu'il y a de plus reveré dans les Lettres: Je ne faurois, ce me femble, mieux finir ces Remarques fur les An-

3. *Comme il le déclare lui-même.*] A la fin de fon Hypercritique, qui eft le fixième Livre de fa Poëtique. *Ara P. Virgilii Maronis.* &c.

4. *Qu'il appèle Hypercritique.*] Le Livre où Scaliger, pour relever la gloire de Virgile, a fi mal traité Homère, n'eft pas l'Hypercritique: C'eft le livre précédent, dont le titre eft *le Critique*, & où fe trouve une longue comparaifon de divers endroits d'Homère, & de divers endroits de Virgile, à qui Scaliger donne toûjours la préference. Le Livre qu'il nomme *Hypercritique*, ne parle que des Poëtes Latins, & il ne s'agit point là d'Homère.

5. D'un

Anciens, qu'en raportant le mot [5] d'un très-grand Prince d'aujourd'hui, non moins admirable par les lumières de ſon esprit, & par l'étenduë de ſes connoiſſances dans les Lettres, que par ſon extrème valeur, & par ſa prodigieuſe capacité dans la guerre, où il s'eſt rendu le charme des Officiers & des Soldats; & où, quoi qu'encore fort jeune, il s'eſt déja ſignalé par quantité d'actions dignes des plus expérimentez Capitaines. Ce Prince, qui, à l'exemple du fameux Prince de Condé ſon Oncle paternel, lit tout, jusqu'aux Ouvrages de Mr. Perrault, aïant en effet lû ſon dernier Dialogue, & en paroiſſant fort indigné, comme quelqu'un [6] eut pris la liberté de lui demander ce que c'étoit donc que cet Ouvrage, pour lequel il témoignoit un ſi grand mépris: *C'eſt un Livre*, dit-il, *où tout ce que vous avez jamais oui louer au monde, eſt blâmé; & où tout ce que vous avez jamais entendu blâmer, eſt loué.*

5. *D'un très-grand Prince d'aujourd'hui.*] Le Prince de CONTI: FRANÇOIS LOUÏS DE BOURBON, né le 30. d'Avril, 1664. & mort à Paris, le 22. de Février, 1709.

CHANG. 6. *Eut pris la liberté de lui demander.*] *Lui eut demandé:* Première Edition, 1694.

AVERTISSEMENT *

Touchant la dixième Réfléxion sur Longin.

LEs Amis de feu M. Despréaux savent qu'après qu'il eut eu connoissance de la Lettre qui fait le sujet de la dixième Réfléxion, il fut longtems sans se déterminer à y répondre. Il ne pouvoit se résoudre à prendre la plume contre un Evêque, dont il respectoit la personne & le caractère, quoi qu'il ne fût pas fort frapé de ses raisons. Ce ne fut donc qu'après avoir vû cette Lettre publiée par M. LE CLERC, *que M. Despréaux ne put resister aux instances de ses Amis, & de plusieurs personnes distinguées par leur Dignité, autant que par leur zèle pour la Religion, qui le pressèrent de mettre par écrit ce qu'ils lui avoient oui dire sur ce sujet, lors qu'ils lui eurent réprésenté, que c'étoit un grand scandale, qu'un homme fort décrié sur la Religion s'appuiât de l'autorité d'un savant Evêque, pour soutenir une Critique, qui paroissoit plûtôt contre Moïse que contre Longin.*

M. Despréaux se rendit enfin, & ce fut en déclarant qu'il ne vouloit point attaquer M. l'Evêque d' AVRANCHES, *mais Mr. le Clerc; ce qui*

* Cet Avertissement a été composé par M. l'Abbé RENAUDOT de l'Academie Françoise.

qui est religieusement observé dans cette dixième Réflexion. M. d'Avranches étoit informé de tout ce détail, & il avoit témoigné en être content, comme en effet il avoit sujet de l'être.

Après cela, depuis la mort de Mr. Despréaux, cette Lettre a été publiée dans un Recueil de plusieurs Pièces, avec une longue Préface de Mr. l'Abbé de TILLADET, *qui les a ramassées & publiées, à ce qu'il assûre,* sans la permission de ceux à qui appartenoit ce trésor. *On ne veut pas entrer dans le détail de ce fait: le Public sait assez ce qui en est, & ces sortes de vols faits aux Auteurs vivans, ne trompent plus personne.*

Mais supposant que Mr. l'Abbé de Tilladet, qui parle dans la Préface, en est l'Auteur, il ne trouvera pas mauvais qu'on l'avertisse, qu'il n'a pas été bien informé sur plusieurs faits qu'elle contient. On ne parlera que de celui qui regarde Mr. Despreaux, duquel il est assez étonnant qu'il attaque la memoire, n'aiant jamais reçû de lui que des honnêtetez & des marques d'amitié.

Mr. Despréaux, *dit-il*, fit une sortie sur Mr. l'Evêque d'Avranches avec beaucoup de hauteur & de confiance. Ce Prélat se trouva obligé, pour sa justification, de lui répondre, & de faire voir que sa Remarque étoit très-jùste, & que celle de son Adversaire n'étoit pas soutenable. Cet Ecrit fut adressé par l'Auteur à Mr. le Duc de Montausier, en l'année 1683. parce que ce fut chez lui que fut connuë d'abord l'insulte qui lui avoit été faite par Mr.

Despréaux ; & ce fut auſſi chez ce Seigneur qu'on lut cet Ecrit en bonne compagnie, où les Rieurs, ſuivant ce qui m'en eſt revenu, ne ſe trouvèrent pas favorables à un homme, dont la principale attention ſembloit être de mettre les Rieurs de ſon côté.

On ne conteſtera pas que cette Lettre ne ſoit adreſſée à feu Mr. le Duc de Montauſier, ni qu'elle lui ait été lûë. Il faut cependant qu'elle ait été lûë à petit bruit, puiſque ceux qui étoient le plus familiers avec ce Seigneur, & qui le voioient tous les jours, ne l'en ont jamais oüi parler, & qu'on n'en a eu connoiſſance que plus de vingt ans après, par l'impreſſion qui en a été faite en Hollande. On comprend encore moins quels pouvoient être les Rieurs. *qui ne furent pas favorables à M. Despréaux dans un point de critique auſſi ſerieux que celui-là. Car ſi l'on appèle ainſi les approbateurs de la penſée contraire à la ſienne, ils étoient en ſi petit nombre, qu'on n'en peut pas nommer un ſeul de ceux qui de ce tems-là étoient à la Cour en quelque réputation d'eſprit, ou de capacité dans les belles Lettres. Pluſieurs perſonnes ſe ſouviennent encore que feu M. l'Evêque de* MEAUX, *feu M. l'Abbé de S.* LUC, *M.* DE COURT, *M.* DE LABROUE, *à préſent Evêque de Mirepoix, & pluſieurs autres, ſe déclarerent hautement contre cette penſée, dès le tems que parut la* Démonſtration Evangelique. *On ſait certainement, & non pas par des* oüi dire, *que M. de Meaux & M. l'Abbé de S. Luc, en diſoient beaucoup plus que n'en a dit M. Despréaux. Si on vouloit parler des perſonnes auſſi diſtinguées par leur eſprit que par leur*

leur naissance, outre le grand Prince de Condé & les deux Princes de Conti ses neveux, il seroit aisé d'en nommer plusieurs qui n'approuvoient pas moins cette Critique de M. Despréaux, que ses autres Ouvrages. Pour les Hommes de Lettres, ils ont été si peu persuadez que sa censure n'étoit pas soûtenable, qu'il n'avoit paru encore aucun Ouvrage serieux pour soûtenir l'avis contraire, sinon les Additions de M. le Clerc à la Lettre qu'il a publiée sans la participation de l'Auteur. Car GROTIUS *& ceux qui ont le mieux écrit de la vérité de la Religion Chrétienne, les plus savans Commentateurs des Livres de Moïse, & ceux qui ont traduit ou commenté Longin, ont pensé & parlé comme M. Despréaux.* TOLLIUS *qu'on n'accusera pas d'avoir été trop scrupuleux, a réfuté par une Note ce qui se trouve sur ce sujet dans la* Démonstration Evangelique; *& les Anglois, dans leur dernière édition de Longin, ont adopté cette Note. Le Public n'en a pas jugé autrement depuis tant d'années, & une autorité, telle que celle de M. le Clerc, ne le fera pas apparemment changer d'avis. Quand on est loué par des hommes de ce caractère, on doit penser à cette parole de* PHOCION, *lors qu'il entendit certains applaudissemens:* N'ai-je point dit quelque chose mal à propos?

Les raisons solides de M. Despréaux feront assez voir, que quoi que M. le Clerc se croie si habile dans la Critique qu'il en a osé donner des règles, il n'a pas été plus heureux dans celle qu'il a voulu faire de Longin, que dans presque toutes les autres.

C'est aux Lecteurs à juger de cette dixième Réflexion de M. Despréaux, qui a un préjugé fort avantageux en sa faveur, puisqu'elle apuie l'opinion communément reçuë parmi les Savans, jusqu'à ce que M. d'Avranches l'eût combattuë. Le caractère Episcopal ne donne aucune autorité à la sienne, puisqu'il n'en étoit pas revêtu lors qu'il la publia. D'autres grans Prélats, à qui M. Despréaux a communiqué sa Réflexion, ont été entiérement de son avis & ils lui ont donné de grandes louanges, d'avoir soûtenu l'honneur & la dignité de l'Ecriture sainte contre un homme qui sans l'aveu de M. d'Avranches, abusoit de son autorité. Enfin comme il étoit permis à M. Despréaux d'être d'un avis contraire, on ne croit pas que cela fasse plus de tort à sa memoire, que d'avoir pensé & jugé tout autrement que lui de l'utilité des Romans.

RE-

RÉFLEXION X. *

OU

REFUTATION D'UNE DISSERTATION

DE Mr. LE CLERC,

CONTRE LONGIN.

Ainsi le Légiſlateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, aïant fort bien conçû la puiſſance & la grandeur de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes Loix par ces paroles: DIEU DIT; QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT: QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE. PAROLES de Longin, CHAP. VII.

LORSQUE je fis imprimer pour la première fois, il y a environ trente-ſix ans, la Traduction que j'avois faite du Traité du Sublime de Longin, je crûs qu'il ſeroit bon, pour empêcher qu'on ne ſe méprît ſur ce mot de *Sublime*, de mettre dans ma Préface ces mots, qui y ſont encore, & qui par la ſuite du tems ne s'y ſont trouvez que trop néceſſaires. *Il faut ſavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appèlent ſtile ſublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui fait qu'un Ouvrage enlève, ravit, transporte. Le ſtile ſublime veut toûjours de grans*

* L'Auteur compoſa cette dixième Réflexion critique & les deux ſuivantes, en 1710. étant âgé de 74. ans.

grans mots; mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le stile sublime, & n'être pourtant pas sublime. Par exemple: Le Souverain Arbitre de la Nature, d'une seule parole forma la Lumiere: Voila qui est dans le stile sublime. Cela n'est pas néanmoins sublime; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aisément trouver. Mais Dieu dit: QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT: *ce tour extraordinaire d'expression, qui marque si bien l'obéïssance de la Créature aux ordres du Créateur a quelque chose de Divin. Il faut donc entendre par sublime dans Longin, l'extraordinaire, le surprenant, & comme je l'ai traduit, le merveilleux dans le Discours.*

Cette précaution prise si à propos fut approuvée de tout le monde, mais principalement des Hommes vraiment remplis de l'amour de l'Ecriture sainte; & je ne croïois pas que je dûsse avoir jamais besoin d'en faire l'apologie. A quelque tems de là ma surprise ne fut pas médiocre, lors qu'on me montra dans un Livre, qui avoit pour titre, *Demonstration Evangelique*, composé par le célèbre Mr. Huet, alors Sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, un endroit, où non seulement il n'étoit pas de mon avis; mais où il soûtenoit hautement que Longin s'étoit trompé, lors qu'il s'étoit persuadé qu'il y avoit du sublime dans ces paroles, DIEU DIT, &c. J'avouë que j'eûs de la peine à digerer, qu'on traitât avec cette hauteur le plus fameux & le plus savant Critique de l'Antiquité. De sorte qu'en une nouvelle

velle édition, qui se fit quelques mois après de mes Ouvrages, je ne pûs m'empêcher d'ajoûter dans ma Préface ces mots: *J'ai rapporté ces paroles de la Genèse, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour; & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge par Longin même, qui, au milieu des ténèbres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le Divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un des plus savans Hommes de notre siècle, qui éclairé des lumières de l'Evangile, ne s'est pas apperçû de la beauté de cet endroit; qui a osé, dis-je, avancer dans un Livre, qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé, lors qu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes?*

Comme ce reproche étoit un peu fort, & je l'avouë même, un peu trop fort, je m'attendois à voir bien-tôt paroître une replique très-vive de la part de Mr. Huet, nommé environ dans ce tems-là à l'Evêché d'Avranches; & je me préparois à y répondre le moins mal & le plus modestement qu'il me seroit possible. Mais soit que ce savant Prélat eût changé d'avis, soit qu'il dédaignât d'entrer en lice avec un aussi vulgaire Antagoniste que moi; il se tint dans le silence. Notre démêlé parut éteint, & je n'entendis parler de rien jusqu'en mil sept cens neuf qu'un de mes Amis me fit voir dans un dixième Tome de la *Bibliothèque Choisie* de Mr. le Clerc, fameux Protestant de Genève, réfugié en Hollande, un Chapitre de plus de vingt-cinq pages, où ce Protestant nous réfute très-impérieusement

Longin & moi, & nous traite tous deux d'Aveugles, & de petits Esprits, d'avoir crû qu'il y avoit là quelque ſublimité. L'occaſion qu'il prend pour nous faire après coup cette inſulte, c'eſt une prétenduë Lettre du ſavant Mr. Huet, aujourd'hui ancien Evêque d'Avranches, qui lui eſt, dit-il, tombée entre les mains, & que pour mieux nous foudroïer, il tranſcrit toute entière; y joignant néanmoins, afin de la mieux faire valoir, pluſieurs Remarques de ſa façon, preſque auſſi longues que la Lettre même. De ſorte que ce ſont comme deux espèces de Diſſertations ramaſſées enſemble, dont il fait un ſeul Ouvrage.

Bien que ces deux Diſſertations ſoient écrites avec aſſez d'amertume & d'aigreur, je fus médiocrement émû en les liſant, parce que les raiſons m'en parurent extrèmement foibles: que Mr. le Clerc, dans ce long verbiage qu'il étale, n'entame pas, pour ainſi dire, la queſtion; & que tout ce qu'il y avance, ne vient que d'une équivoque ſur le mot de Sublime, qu'il confond avec le ſtile ſublime, & qu'il croit entiérement oppoſé au ſtile ſimple. J'étois en quelque ſorte réſolu de n'y rien répondre. Cependant mes Libraires depuis quelque tems, à force d'importunitez, m'aïant enfin fait conſentir à une nouvelle édition de mes Ouvrages, il m'a ſemblé que cette édition ſeroit défectueuſe, ſi je n'y donnois quelque ſigne de vie ſur les attaques d'un ſi célèbre Adverſaire. Je me ſuis donc enfin déterminé à y répondre; & il m'a paru que le meilleur parti que je pouvois prendre, c'étoit d'ajoûter aux neuf Réflexions que j'ai déja faites

tes sur Longin, & où je crois avoir assez bien confondu Mr. Perrault, une dixième Reflexion, où je répondrois aux deux Dissertations nouvellement publiées contre moi. C'est ce que je vais exécuter ici. Mais comme ce n'est point Mr. Huet qui a fait imprimer lui-même la Lettre qu'on lui attribuë, & que cet illustre Prélat ne m'en a point parlé dans l'Academie Françoise, où j'ai l'honneur d'être son Confrere, & où je le vois quelquefois; Mr. le Clerc permettra que je ne me propose d'Adversaire que Mr. le Clerc, & que par là je m'épargne le chagrin d'avoir à écrire contre un aussi grand Prélat que Mr. Huet, dont, en qualité de Chrétien, je respecte fort la Dignité; & dont, en qualité d'Homme de Lettres, j'honore extrèmement le mérite & le grand savoir. Ainsi c'est au seul Mr. le Clerc que je vais parler; & il trouvera bon, que je le fasse en ces termes.

Vous croïez donc, Monsieur, & vous le croïez de bonne foi, qu'il n'y a point de sublime dans ces paroles de la Genese: DIEU DIT, QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT. A cela je pourrois vous répondre en général, sans entrer dans une plus grande discussion; que le Sublime n'est pas proprement une chose qui se prouve, & qui se démontre; mais que c'est un Merveilleux qui saisit, qui frappe, & qui se fait sentir. Ainsi personne ne pouvant entendre prononcer un peu majestueusement ces paroles, QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c. sans que cela excite en lui une certaine élevation d'ame qui lui fait plaisir; il n'est plus question de savoir s'il y a du sublime dans ces paroles, puis-

qu'il y en a indubitablement. S'il se trouve quelque Homme bizarre qui n'y en trouve point, il ne faut pas chercher des raisons pour lui montrer qu'il y en a; mais se borner à le plaindre de son peu de conception, & de son peu de goût, qui l'empêche de sentir ce que tout le monde sent d'abord. C'est là, Monsieur, ce que je pourrois me contenter de vous dire; & je suis persuadé que tout ce qu'il y a de gens sensez avoüeroient que par ce peu de mots je vous aurois répondu tout ce qu'il falloit vous répondre.

Mais puisque l'honnêteté nous oblige de ne pas refuser nos lumieres à notre Prochain, pour le tirer d'une erreur où il est tombé; je veux bien descendre dans un plus grand detail & ne point épargner le peu de connoissance que je puis avoir du Sublime, pour vous tirer de l'aveuglement où vous vous êtes jetté vous-même, par trop de confiance en votre grande & hautaine érudition.

Avant que d'aller plus loin, souffrez, Monsieur, que je vous demande comment il se peut faire qu'un aussi habile homme que vous, voulant écrire contre un endroit de ma Préface aussi considérable que l'est celui que vous attaquez, ne se soit pas donné la peine de lire cet endroit, auquel il ne paroît pas même que vous aïez fait aucune attention. Car si vous l'aviez lû, si vous l'aviez examiné un peu de près, me diriez-vous, comme vous faites, pour montrer que ces paroles, DIEU DIT, &c. n'ont rien de sublime, qu'elles ne sont point dans le stile sublime; sur ce qu'il n'y a point de grans mots, & qu'elles sont énon-

énoncées avec une très-grande ſimplicité ? N'a-vois-je pas prévenu votre objection, en aſſûrant, comme je l'aſſûre dans cette même Préface, que par Sublime, en cet endroit, Longin n'entend pas ce que nous appelons le ſtile ſublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui ſe trouve ſouvent dans les paroles les plus ſimples, & dont la ſimplicité même fait quelquefois la ſublimité ? Ce que vous avez ſi peu compris, que même à quelques pages de là, bien loin de convenir qu'il y a du ſublime dans les paroles que Moïſe fait prononcer à Dieu au commencement de la Genèſe, vous prétendez que ſi Moïſe avoit mis là du ſublime, il auroit péché contre toutes les règles de l'Art, qui veut qu'un commencement ſoit ſimple & ſans affectation. Ce qui eſt très-véritable, mais ce qui ne dit nullement qu'il ne doit point y avoir de ſublime : le ſublime n'étant point oppoſé au ſimple, & n'y aïant rien quelquefois de plus ſublime que le ſimple même, ainſi que je vous l'ai déja fait voir, & dont ſi vous doutez encore, je m'en vais vous convaincre par quatre ou cinq exemples, auſquels je vous défie de répondre. Je ne les chercherai pas loin. Longin m'en fournit lui-même d'abord un admirable, dans le Chapitre d'où j'ai tiré cette dixième Réfléxion. Car y traitant du ſublime qui vient de la grandeur de la penſée, après avoir établi, qu'il n'y a proprement que les grans Hommes, à qui il échappe de dire des choſes grandes & extraordinaires : *Voiez*, *par exemple*, ajoûte-t-il, *ce que répondit Alexandre quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Aſie, avec ſa fille en mariage. Pour*

 moi,

moi, *lui disoit Parménion*, *si j'étois Alexandre*, *j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, *repliqua ce Prince*, *si j'étois Parménion.* Sont-ce là de grandes paroles? Peut-on rien dire de plus naturel, de plus simple & de moins affecté que ce mot? Alexandre ouvre-t-il une grande bouche pour les dire? & cependant ne faut-il pas tomber d'accord, que toute la grandeur de l'ame d'Alexandre s'y fait voir? Il faut à cet exemple en joindre un autre de même nature, que j'ai allégué dans la Préface de ma dernière édition de Longin; & je le vais raporter dans les mêmes termes qu'il y est énoncé; afin que l'on voïe mieux que je n'ai point parlé en l'air, quand j'ai dit que M. le Clerc, voulant combattre ma Préface, ne s'est pas donné la peine de la lire. Voici en éfet mes paroles. „ Dans la Tragédie d'*Horace* * du „ fameux Pierre Corneille, une femme qui „ avoit été présente au combat des trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui „ s'étoit retirée trop tôt, & qui n'en avoit pas „ vû la fin; vient mal à propos annoncer au „ vieil Horace leur Pere, que deux de ses fils „ ont été tuez; & que le troisième, ne se „ voïant plus en état de résister, s'est enfui. „ Alors ce vieux Romain possédé de l'amour „ de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la perte „ de ses deux fils morts si glorieusement, ne „ s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, „ qui a, dit-il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace; & leur sœur qui étoit là présente, lui „ aïant dit, *Que vouliez-vous qu'il fît contre* „ *trois?*

* *Acte 3. Scène 6.*

„ *trois*? il répond brusquement, *qu'il mourût.* „ Voilà des termes fort ſimples. Cependant „ il n'y a perſonne qui ne ſente la grandeur „ qu'il y a dans ces trois ſyllabes, *qu'il mourût.* Sentiment d'autant plus ſublime qu'il „ eſt ſimple & naturel, & que par là on voit „ que ce Heros parle du fond du cœur, & „ dans les tranſports d'une colère vraiement „ Romaine. La choſe effectivement auroit „ perdu de ſa force, ſi au lieu de dire, *qu'il mourût*, il avoit dit, *qu'il ſuivît l'exemple de ſes deux Freres*; ou *qu'il ſacrifiât ſa vie à l'intérêt & à la gloire de ſon païs.* Ainſi c'eſt la „ ſimplicité même de ce mot qui en fait voir „ la grandeur". N'avois-je pas, Monſieur, en faiſant cette remarque, battu en ruine votre objection, même avant que vous l'euſſiez faite? & ne prouvois-je pas viſiblement, que le Sublime ſe trouve quelquefois dans la manière de parler la plus ſimple? Vous me répondrez peut-être que cet exemple eſt ſingulier, & qu'on n'en peut pas montrer beaucoup de pareils. En voici pourtant encore un que je trouve à l'ouverture du Livre dans la *Médée* * du même Corneille, où cette fameuſe Enchantereſſe, ſe vantànt que ſeule & abandonnée comme elle eſt de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moïen de ſe vanger de tous ſes ennemis; Nerine ſa Confidente lui dit:

Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes ſeduite,
Pour voir en quel état le Sort vous a réduite.
Votre Païs vous hait, votre Epoux eſt ſans foi.
Contre tant d'ennemis que vous reſte-t-il?

A

* *Acte I. Scène 4.*

A quoi Médée répond :

Moi.

Moi, dis-je, & c'est assez.

Peut-on nier qu'il n'y ait du Sublime, & du Sublime le plus relevé dans ce monosyllabe, *Moi*? Qu'est-ce donc qui frappe dans ce passage, sinon la fierté audacieuse de cette Magicienne, & la confiance qu'elle a dans son Art? Vous voïez, Monsieur, que ce n'est point le stile sublime ni par conséquent les mots, qui font toûjours le Sublime dans le Discours; & que ni Longin, ni moi ne l'avons jamais prétendu. Ce qui est si vrai par rapport à lui, qu'en son Traité du Sublime, parmi beaucoup de passages qu'il rapporte, pour montrer ce que c'est qu'il entend par Sublime, il ne s'en trouve pas plus de cinq ou six, où les grans mots fassent partie du Sublime. Au contraire il y en a un nombre considérable, où tout est composé de paroles fort simples & fort ordinaires: comme, par exemple, cet endroit de Démosthène, si estimé & si admiré de tout le monde, où cet Orateur gourmande ainsi les Athéniens: *Ne voulez-vous jamais faire autre chose qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres: Que dit-on de nouveau? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voïez? Un Homme de Macédoine se rend maître des Atheniens, & fait la loi à toute la Grèce. Philippe est-il mort, dira l'un? Non, répondra l'autre; il n'est que malade. Hé que vous importe, Messieurs, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit délivré,*

vré, vous vous feriez bien tôt un autre Philippe. Y a-t-il rien de plus simple, de plus naturel & de moins enflé que ces demandes & ces interrogations? Cependant qui est-ce qui n'en sent point le Sublime? Vous peut-être, Monsieur, parce que vous n'y voïez point de grans mots, ni de ces *ambitiosa ornamenta*, en quoi vous le faites consister, & en quoi il consiste si peu, qu'il n'y a rien même qui rende le discours plus froid & plus languissant, que les grans mots mis hors de leur place. Ne dites donc plus, comme vous faites en plusieurs endroits de votre Dissertation, que la preuve qu'il n'y a point de Sublime dans le stile de la Bible, c'est que tout y est dit sans exageration & avec beaucoup de simplicité; puisque c'est cette simplicité même qui en fait la sublimité. Les grans mots, selon les habiles connoisseurs, font en effet si peu l'essence entière du Sublime, qu'il y a même dans les bons Ecrivains des endroits sublimes, dont la grandeur vient de la petitesse énergique des paroles: comme on le peut voir dans ce passage d'Herodote, qui est cité par Longin: *Cléomene étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chair en petits morceaux; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut.* Car on ne peut guere assembler de mots plus bas & plus petits que ceux-ci, *se hacher la chair en morceaux, & se déchiqueter soi-même.* On y sent toutefois une certaine force énergique, qui marquant l'horreur de la chose qui y est énoncée, a je ne sai quoi de sublime.

Mais voilà assez d'exemples citez, pour vous montrer que le simple & le sublime dans le Dis-

Diſcours ne ſont nullement oppoſez. Examinons maintenant les paroles qui ſont le ſujet de notre conteſtation : & pour en mieux juger conſidérons-les jointes & liées avec celles qui les précèdent. Les voici : *Au commencement*, dit Moïſe, *Dieu créa le Ciel & la Terre. La Terre étoit informe & toute nuë. Les tenèbres couvroient la face de l'abîme, & l'Esprit de Dieu étoit porté ſur les eaux.* Peut-on rien voir, dites-vous, de plus ſimple que ce début ? Il eſt fort ſimple, je l'avouë, à la reſerve pourtant de ces mots, *Et l'Esprit de Dieu étoit porté ſur les eaux* ; qui ont quelque choſe de magnifique, & dont l'obſcurité élegante & majeſtueuſe nous fait concevoir beaucoup de choſes au delà de ce qu'elles ſemblent dire. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. Paſſons aux paroles ſuivantes, puiſque ce ſont celles dont il eſt queſtion. Moïſe aïant ainſi expliqué dans une narration également courte, ſimple, & noble, les merveilles de la Création, ſonge auſſi-tôt à faire connoître aux hommes l'Auteur de ces merveilles. Pour cela donc ce grand Prophète n'ignorant pas que le meilleur moïen de faire connoître les Perſonnages qu'on introduit, c'eſt de les faire agir ; il met d'abord Dieu en action, & le fait parler. Et que lui fait-il dire ? Une choſe ordinaire peut-être ? Non ; mais ce qui s'eſt jamais dit de plus grand, ce qui ſe peut dire de plus grand, & ce qu'il n'y a jamais eu que Dieu ſeul qui ait pû dire : QUE LA LUMIERE SE FASSE. Puis tout à coup, pour montrer qu'afin qu'une choſe ſoit faite, il ſuffit que Dieu veuille qu'elle ſe faſſe ; il

il ajoûte avec une rapidité qui donne à ſes paroles mêmes une ame & une vie, ET LA LUMIERE SE FIT; montrant par là, qu'au moment que Dieu parle, tout s'agite, tout s'émeut, tout obéït. Vous me repondrez peut-être ce que vous me répondez dans la prétenduë Lettre de M. Huet: Que vous ne voïez pas ce qu'il y a de ſi ſublime dans cette manière de parler, QUE LA LUMIERE SE FASSE &c. puiſqu'elle eſt, dites-vous, très-familiere & très-commune dans la Langue Hébraïque, qui la rebat à chaque bout de champ. En éfet, ajoûtez-vous, ſi je diſois: *Quand je ſortis, je dis à mes gens, ſuivez-moi, & ils me ſuivirent: Je priai mon Ami de me prêter ſon cheval, & il me le prêta*; pourroit-on ſoûtenir que j'ai dit là quelque choſe de ſublime? Non ſans doute; parce que cela ſeroit dit dans une occaſion très-frivole, à propos de choſes très-petites. Mais eſt-il poſſible, Monſieur, qu'avec tout le ſavoir que vous avez, vous ſoïez encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Aprentif Rhétoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux dans le Discours, il ne faut pas ſimplement regarder la choſe qu'on dit, mais la perſonne qui la dit, la manière dont on la dit, & l'occaſion où on la dit: enfin qu'il faut regarder, *non quid ſit, ſed quo loco ſit*. Qui eſt-ce en effet qui peut nier, qu'une choſe dite en un endroit, paroitra baſſe & petite; & que la même choſe dite en un autre endroit deviendra grande, noble, ſublime, & plus que ſublime? Qu'un homme, par exemple, qui montre à danſer, diſe à un jeune garçon

çon qu'il instruit ; Allez par là , Revenez, Détournez, Arrêtez : cela est très-puéril, & paroît même ridicule à raconter. Mais que le Soleil, voïant son fils Phaëton qui s'égare dans les Cieux sur un char qu'il a eu la folle temerité de vouloir conduire , crie de loin à ce fils à peu près les mêmes ou de semblables paroles , cela devient très-noble & très-sublime ; comme on le peut reconnoître dans ces Vers d'Euripide, raportez par Longin.

Le pere cependant, plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine celeste ;
Lui montre encor sa route ; & du plus haut des Cieux
Le suit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
Va par là, lui dit-il. Revien. Détourne. Arrête.

Je pourrois vous citer encore cent autres exemples pareils ; & il s'en présente à moi de tous les côtez. Je ne saurois pourtant , à mon avis, vous en alléguer un plus convainquant, ni plus démonstratif , que celui même sur lequel nous sommes en dispute. En effet, qu'un Maître dise à son Valet , *Apportez-moi mon manteau :* puis, qu'on ajoûte, *& son Valet lui apporta son manteau :* cela est très-petit ; je ne dis pas seulement en Langue Hébraïque , où vous prétendez que ces manières de parler sont ordinaires ; mais encore en toute Langue. Au contraire, que dans une occasion aussi grande qu'est la Création du Monde, Dieu dise : QUE LA LUMIERE SE FASSE : puis, qu'on ajoûte, ET LA LUMIERE FUT FAITE ; cela est non seulement sublime , mais d'autant

tant plus ſublime, que les termes en étant fort ſimples, & pris du langage ordinaire, ils nous font comprendre admirablement, & mieux que tous les plus grans mots, qu'il ne coûte pas plus à Dieu de faire la Lumiere, le Ciel & la Terre, qu'à un Maître de dire à ſon Valet, *Apportez-moi mon manteau.* D'où vient donc que cela ne vous frape point? Je vais vous le dire. C'eſt que n'y voïant point de grans mots, ni d'ornemens pompeux; & prévenu comme vous l'êtes, que le ſtile ſimple n'eſt point ſuſceptible de ſublime, vous croïez qu'il ne peut y avoir là de vraïe ſublimité.

Mais c'eſt aſſez vous pouſſer ſur cette mépriſe, qu'il n'eſt pas poſſible à l'heure qu'il eſt que vous ne reconnoiſſiez. Venons maintenant à vos autres preuves. Car tout à coup retournant à la charge comme Maître paſſé en l'Art Oratoire, pour mieux nous confondre Longin & moi, & nous accabler ſans reſſource, vous vous mettez en devoir de nous apprendre à l'un & à l'autre ce que c'eſt que Sublime. Il y en a, dites-vous, quatre ſortes; le Sublime des termes, le Sublime du tour de l'expreſſion, le Sublime des penſées, & le Sublime des choſes. Je pourrois aiſément vous embarraſſer ſur cette diviſion, & ſur les définitions qu'enſuite vous nous donnez de vos quatre Sublimes: cette diviſion & ces définitions n'étant pas ſi correctes ni ſi exactes que vous vous le figurez. Je veux bien néanmoins aujourd'hui, pour ne point perdre de tems, les admettre toutes ſans aucune reſtriction. Permettez-moi ſeulement de vous dire qu'après celle du Sublime des cho-
ſes,

ſes, vous avancez la propoſition du monde la moins ſoûtenable, & la plus groſſière. Car après avoir ſuppoſé, comme vous le ſuppoſez très-ſolidement, & comme il n'y a perſonne qui n'en convienne avec vous, que les grandes choſes ſont grandes en elles-mêmes & par elles-mêmes, & qu'elles ſe font admirer indépendamment de l'Art Oratoire; tout d'un coup prenant le change, vous ſoûtenez que pour être miſes en œuvre dans un Diſcours, elles n'ont beſoin d'aucun génie ni d'aucune adreſſe; & qu'un homme, quelque ignorant & quelque groſſier qu'il ſoit, ce ſont vos termes, s'il rapporte une grande choſe ſans en rien dérober à la connoiſſance de l'Auditeur, pourra avec juſtice être eſtimé éloquent & ſublime. Il eſt vrai que vous ajoûtez, *non pas de ce Sublime dont parle ici Longin.* Je ne ſai pas ce que vous voulez dire par ces mots, que vous nous expliquerez quand il vous plaira.

Quoi qu'il en ſoit, il s'enſuit de votre raiſonnement, que pour être bon Hiſtorien (ô la belle découverte!) il ne faut point d'autre talent que celui que Démétrius Phaléreus attribuë au Peintre Nicias, qui étoit, de choiſir toujours de grans ſujets. Cependant ne paroît-il pas au contraire, que pour bien raconter une grande choſe, il faut beaucoup plus d'eſprit & de talent, que pour en raconter une médiocre? En effet, Monſieur, de quelque bonne foi que ſoit votre homme ignorant & groſſier, trouvera-t-il pour cela aiſément des paroles dignes de ſon ſujet? Saura-t-il même les conſtruire? Je dis conſtruire: car cela n'eſt pas ſi aiſé qu'on s'imagine.

Cet

Cet homme enfin, fût-il bon Grammairien, ſaura-t-il pour cela, racontant un fait merveilleux, jetter dans ſon diſcours toute la netteté, la délicateſſe, la majeſté, & ce qui eſt encore plus conſidérable, toute la ſimplicité néceſſaire à une bonne narration ? Saura-t-il choiſir les grandes circonſtances ? Saura-t-il rejetter les ſuperfluës ? En décrivant le paſſage de la Mer rouge, ne s'amuſera-t-il point, comme le Poëte dont je parle dans mon Art Poëtique, à peindre le petit Enfant,

Qui va, ſaute, & revient,
Et joïeux, à ſa Mere offre un caillou qu'il tient ?

En un mot, ſaura-t-il, comme Moïſe, dire tout ce qu'il faut & ne dire que ce qu'il faut ? Je voi que cette objection vous embarraſſe. Avec tout cela néanmoins, répondrez-vous, on ne me perſuadera jamais que Moïſe, en écrivant la Bible, ait ſongé à tous ces agrémens, & à toutes ces petites fineſſes de l'Ecole ; car c'eſt ainſi que vous appelez toutes les grandes figures de l'Art Oratoire. Aſſurément Moïſe n'y a point penſé ; mais l'Eſprit Divin qui l'inſpiroit, y a penſé pour lui, & les y a miſes en œuvre, avec d'autant plus d'art, qu'on ne s'aperçoit point qu'il y ait aucun art. Car on n'y remarque point de faux ornemens, & rien ne s'y ſent de l'enflûre & de la vaine pompe des Déclamateurs, plus oppoſée quelquefois au vrai Sublime, que la baſſeſſe même des mots les plus abjets : mais tout y eſt plein de ſens, de raiſon & de majeſté. De ſorte que le Livre de Moïſe eſt en même tems

le

le plus éloquent, le plus sublime, & le plus simple de tous les Livres. Il faut convenir pourtant que ce fut cette simplicité, quoi que si admirable, jointe à quelques mots Latins un peu barbares de la Vulgate, qui dégoûtèrent Saint Augustin, avant sa conversion, de la lecture de ce Divin Livre; dont néanmoins depuis, l'aïant regardé de plus près, & avec des yeux plus éclairez, il fit le plus grand objet de son admiration, & sa perpétuelle lecture.

Mais c'est assez nous arrêter sur la considération de votre nouvel Orateur. Reprenons le fil de notre discours, & voïons où vous en voulez venir par la supposition de vos quatre Sublimes. Auquel de ces quatre genres, dites-vous, prétend-on attribuer le Sublime que Longin a crû voir dans le passage de la Genèse? Est-ce au Sublime des mots? Mais sur quoi fonder cette prétention, puisqu'il n'y a pas dans ce passage un seul grand mot? Sera-ce au Sublime de l'expression? L'expression en est très-ordinaire, & d'un usage très-commun & très-familier, sur tout dans la Langue Hébraïque, qui la répète sans cesse. Le donnera-t-on au Sublime des pensées! Mais bien loin d'y avoir là aucune sublimité de pensée, il n'y a pas même de pensée. On ne peut, concluez-vous, l'attribuer qu'au Sublime des choses, auquel Longin ne trouvera pas son compte, puisque l'Art ni le Discours n'ont aucune part à ce Sublime. Voilà donc, par votre belle & savante démonstration les premières paroles de Dieu dans la Genèse entièrement dépossedées du Sublime, que tous les hommes jusqu'ici avoient crû y voir; & le com-

commencement de la Bible reconnu froid, sec, & sans nulle grandeur. Regardez pourtant comme les manières de juger sont differentes ; puisque si l'on me fait les mêmes interrogations que vous vous faites à vous-même, & si l'on me demande quel genre de Sublime se trouve dans le passage dont nous disputons ; je ne répondrai pas qu'il y en a un des quatre que vous raportez : je dirai que tous les quatre y sont dans leur plus haut degré de perfection.

En effet, pour venir à la preuve & pour commencer par le premier genre, bien qu'il n'y ait pas dans le passage de la Genèse des mots grans ni empoulez, les termes que le Prophète y emploïe, quoi que simples, étant nobles, majestueux, convenables au sujet, ils ne laissent pas d'être sublimes, & si sublimes, que vous n'en sauriez suppléer d'autres, que le Discours n'en soit considerablement affoibli: comme si, par exemple, au lieu de ces mots, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE: ET LA LUMIERE SE FIT : vous mettiez : *Le Souverain Maître de toutes choses commanda à la Lumiere de se former ; & en même tems ce merveilleux Ouvrage, qu'on appèle Lumiere, se trouva formé.* Quelle petitesse ne sentira-t-on point dans ces grans mots, vis-à-vis de ceux-ci, DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c? A l'égard du second genre, je veux dire du Sublime du tour de l'expression ; où peut-on voir un tour d'expression plus sublime que celui de ces paroles, DIEU DIT ; QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT : dont

ne sai si je me trompe, mais il me semble que j'ai assez exactement répondu à toutes vos objections tirées des quatre Sublimes.

N'attendez pas, Monsieur, que je réponde ici avec la même exactitude à tous les vagues raisonnemens, & à toutes les vaines déclamations que vous me faites dans la suite de votre long discours, & principalement dans le dernier article de la Lettre attribuée à Monsieur l'Evêque d'Avanches, où vous expliquant d'une manière embarrassée, vous donnez lieu aux Lecteurs de penser, que vous êtes persuadé que Moïse & tous les Prophètes, en publiant les merveilles de Dieu, au lieu de relèver sa grandeur, l'ont, ce sont vos propres termes, en quelque sorte avili & deshonoré. Tout cela, faute d'avoir assez bien démêlé une équivoque très-grossière, & dont, pour être parfaitement éclairci, il ne faut que se ressouvenir d'un principe avoué de tout le monde, qui est, qu'une chose sublime aux yeux des hommes, n'est pas pour cela sublime aux yeux de Dieu, devant lequel il n'y a de vraiment sublime que Dieu lui-même. Qu'ainsi toutes ces manières figurées que les Prophètes & les Ecrivains sacrez emploient pour l'exalter, lors qu'ils lui donnent un visage, des yeux, des oreilles; lors qu'ils le font marcher, courir, s'asseoir; lors qu'ils le représentent porté sur l'aîle des Vents; lors qu'ils lui donnent à lui-même des aîles; lors qu'ils lui prêtent leurs expressions, leurs actions, leurs passions, & mille autres choses semblables; toutes ces choses sont fort petites devant Dieu, qui les souffre néanmoins & les agrée,

 par-

parce qu'il ſait bien que la foibleſſe humaine ne le ſauroit louer autrement. En même tems il faut reconnoître, que ces mêmes choſes préſentées aux yeux des hommes, avec des figures & des paroles telles que celles de Moïſe & des autres Prophètes, non ſeulement ne ſont pas baſſes, mais encore qu'elles deviennent nobles, grandes, merveilleuſes, & dignes en quelque façon de la Majeſté Divine. D'où il s'enſuit que vos réflexions ſur la petiteſſe de nos idées devant Dieu ſont ici très-mal placées, & que votre critique ſur les paroles de la Genèſe eſt fort peu raiſonnable; puiſque c'eſt de ce Sublime, préſenté aux yeux des hommes, que Longin a voulu & dû parler, lorſqu'il a dit que Moïſe a parfaitement conçû la puiſſance de Dieu au commencement de ſes Loix; & qu'il l'a exprimée dans toute ſa dignité par ces paroles, DIEU DIT, &c.

Croïez-moi donc, Monſieur; ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre contre Moïſe, contre Longin, & contre toute la Terre, une cauſe auſſi odieuſe que la vôtre, & qui ne ſauroit ſe ſoûtenir que par des équivoques, & par de fauſſes ſubtilitez. Liſez l'Ecriture ſainte avec un peu moins de confiance en vos propres lumières, défaites-vous de cette hauteur Calviniſte & Socinienne, qui vous fait croire qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop légerement le début d'un Livre, dont vous êtes obligé d'avouer vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les ſyllabes; & qu'on peut bien ne pas aſſez admirer, mais qu'on ne ſauroit trop admirer. Je ne vous en dirai pas davantage.

tage. Auſſi-bien il eſt tems de finir cette dixième Réflèxion, déja même un peu trop longue, & que je ne croïois pas devoir pouſſer ſi loin.

Avant que de la terminer néanmoins, il me ſemble que je ne dois pas laiſſer ſans replique une objection aſſez raiſonnable, que vous me faites au commencement de votre Diſſertation, & que j'ai laiſſée à part, pour y répondre à la fin de mon Discours. Vous me demandez dans cette objection, d'où vient que dans ma Traduction du paſſage de la Genèſe cité par Longin, je n'ai point exprimé ce monoſyllabe τί; *Quoi?* puis qu'il eſt dans le texte de Longin, où il n'y a pas ſeulement, DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE: mais, DIEU DIT, QUOI? QUE LA LUMIERE SE FASSE. A cela je réponds en premier lieu, que ſûrement ce monoſyllabe n'eſt point de Moïſe, & apartient entiérement à Longin, qui, pour préparer la grandeur de la choſe que Dieu va exprimer, après ces paroles, DIEU DIT, ſe fait à ſoi-même cette interrogation, QUOI? puis ajoûte tout d'un coup, QUE LA LUMIERE SE FASSE. Je dis en ſecond lieu, que je n'ai point exprimé ce QUOI, parce qu'à mon avis il n'auroit point eu de grace en François, & que non ſeulement il auroit un peu gâté les paroles de l'Ecriture, mais qu'il auroit pû donner occaſion à quelques Savans, comme vous, de prétendre mal à propos, comme cela eſt effectivement arrivé, que Longin n'avoit pas lû le paſſage de la Genèſe dans ce qu'on appèle la Bible des Septante, mais dans quelque autre Verſion où le texte étoit corrompu. Je

n'ai pas eu le même ſcrupule pour ces autres paroles, que le même Longin inſère encore dans le texte, lors qu'à ces termes, QUE LA LUMIERE SE FASSE; il ajoute, QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE; parce que cela ne gâte rien & qu'il eſt dit par une ſurabondance d'admiration que tout le monde ſent. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'eſt que dans les règles, je devois avoir fait il y a long-tems cette Note que je fais aujourd'hui, qui manque, je l'avouë, à ma Traduction. Mais enfin la voilà faite.



EXAMEN

EXAMEN *

DU SENTIMENT DE

LONGIN

SUR CE PASSAGE DE LA GENESE,

ET DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SOIT FAITE, ET LA LUMIERE FUT FAITE.

PAR MR. HUET,

Ancien Evêque d'Avranches.



IL y a quelque tems que cette Dissertation du savant Mr. HUET me tomba entre les mains. Je la lûs avec plaisir, & comme je croi qu'il a raison, je jugeai qu'il seroit utile qu'elle vît le jour, & j'eusse souhaité que l'Auteur lui-même l'eût publiée. Mais aïant apris qu'il ne vouloit pas se donner cette peine, j'ai crû qu'il ne seroit nullement fâché qu'elle parût ici, & qu'on lui donnât place dans la *Bibliotheque Choisie*, en y joignant quelques réflexions

* Tiré de la *Bibliothéque Choisie*, de Mr. LE CLERC, Tom. X. p. 211. *& suiv.*

flexions pour la confirmer, que l'on pourra distinguer des paroles de cet illustre Prélat, par les Guillemets, qu'on voit à côté de ces mêmes paroles; au lieu qu'il n'y en a point à côté de ce que l'on y ajoûte.

A Mr. LE DUC DE MONTAUSIER.

„ Vous avez voulu, Monseigneur, que je „ prisse parti, dans le différend, que vous avez „ eu * avec Mr. *l'Abbé de S. Luc*, touchant „ *Apollon*. J'en ai un autre à mon tour avec M. „ *Despreaux*, dont je vous supplie très-hum„ blement de vouloir être juge. C'est sur un „ passage de *Longin*, qu'il faut vous raporter, „ avant toutes choses. Le voici mot-à-mot: „ † *Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas* „ *un homme du Commun, aiant conçu la puis*„ *sance de Dieu, selon sa dignité, il l'a expri*„ *mée de même, aiant écrit au commencement* „ *de ses Loix en ces termes*: Dieu dit. *Quoi*? Que „ la Lumiere soit faite, & la Lumiere fut faite; „ que la Terre soit faite, & elle fut faite.

Il y a proprement, dans l'Hebreu, *que la Lumiere soit*, & *la Lumiere fut*; ce qui a meilleure grace, que de dire: *que la Lumiere soit faite & la Lumiere fut faite*, car à lire ces dernieres paroles, on diroit que Dieu commanda à quelque autre Etre de faire la Lumiere, & que cet

* *Cet Abbé soûtenoit qu'*Apollon *& le* Soleil *ne sont pas le même Dieu.*

† *Chap.* VII. *pag.* 57. *de cette Edition.*

cet autre Etre la fit. Ce qui a fait traduire ainsi, c'est la Vulgate qui a mis: *fiat lux, & lux facta est*, parce qu'elle suivoit le Grec, qui dit γενηθήτω φῶς, καὶ ἐγένετο φῶς, & qu'elle traduit ordinairement γένεσθαι par *fieri*; au lieu que ce verbe signifie souvent simplement *être*. Si la Vulgate a fait commettre cette faute aux Traducteurs Catholiques de la Bible; les Traducteurs de *Longin* n'y devoient pas tomber, comme ils ont fait, en Latin & en François. Mais ce n'est pas sur quoi roule la dispute de Mrs. *Huet* & *Despréaux*. Le premier continuë ainsi.

„ Dès la première lecture, que je fis de *Lon-*
„ *gin*, je fus choqué de cette remarque, & il
„ ne me parut pas, que le passage de Moïse fût
„ bien choisi, pour un exemple du Sublime. Il
„ me souvient qu'étant un jour chez vous,
„ Monseigneur, long-tems avant que j'eusse
„ l'honneur d'être chez Monseigneur le Dau-
„ fin, je vous dis mon sentiment sur cette ob-
„ servation, & quoi que la Compagnie fût assez
„ grande, il ne s'en trouva qu'un seul, qui fût
„ d'un avis contraire. Depuis ce tems-là, je
„ me suis trouvé obligé de rendre public ce sen-
„ timent, dans le Livre que j'ai fait, pour
„ prouver la verité de notre Religion; car aïant
„ entrepris le dénombrement des Auteurs Pro-
„ fanes, qui ont rendu témoignage à l'antiqui-
„ té des Livres de Moïse, je trouvai *Longin*
„ parmi eux, & parce qu'il ne rapportoit ce
„ qu'il dit de lui, que sur la foi d'autrui, je
„ me sentis obligé de tenir compte au Public de
„ cette conjecture, & de lui en dire la princi-
„ pale raison; qui est, que s'il avoit vû ce qui
„ suit & ce qui précede le passage de Moïse,

„ qu'il allègue, il auroit bien-tôt reconnu qu'il „ n'a rien de sublime. Voici mes paroles: „ * Longin *Prince des Critiques, dans l'excellent Livre, qu'il a fait* touchant le Sublime, „ *donne un très-bel Eloge à Moïse, car il dit* „ qu'il a connu & exprimé la puissance de Dieu „ selon sa dignité, aïant écrit au commencement de ses Loix, que Dieu dit que la Lumiere soit faite, & elle fut faite; que la Terre soit faite, & elle fut faite. *Néanmoins ce que* Longin *raporte ici de Moïse comme une expression sublime & figurée, me semble très-simple. Il est vrai que Moïse raporte une chose, qui est grande; mais il l'exprime d'une façon, qui ne l'est nullement. C'est ce qui me persuade que* Longin *n'avoit pas pris ces paroles, dans l'Original; car s'il eût puisé à la source, & qu'il eût eû les Livres mêmes de Moïse, il eût trouvé par tout une grande simplicité, & je croi que Moïse l'a affectée, à cause de la dignité de la matière, qui se fait assez sentir, étant raportée nuëment, sans avoir besoin d'être relevée, par des ornemens recherchez; quoi que l'on connoisse bien d'ailleurs, & par ses Cantiques, & par le Livre de Job, dont je croi qu'il est Auteur, qu'il étoit fort entendu dans le Sublime.*

„ Quoi que je susse bien que Mr. *Despréaux* „ avoit travaillé sur *Longin*, que j'eusse même „ lû son Ouvrage, & qu'après l'avoir examiné „ soigneusement, j'en eusse fait le jugement „ qu'il mérite, je ne crus pas qu'il eût pris cet „ Auteur sous sa protection, & qu'il se fût lié „ si

* *Demonst. Evang. Propos. IV. Cap. II. 52.*

„ si étroitement d'interêt avec lui, que de reprendre cet Auteur ce fût lui faire une offense; non plus qu'à trois ou quatre Savans Hommes, qui l'ont traduit avant lui. A Dieu ne plaise, que je voulusse épouser toutes les querelles d'*Origène*, & prendre fait & cause pour lui, lors qu'on le traite tous les jours d'hérétique & d'idolatre! Vous savez cependant, Monseigneur, que j'ai pris des engagemens avec lui du moins aussi grands que Mr. *Despréaux* en a pris avec *Longin*. Ainsi à dire la verité, je fus un peu surpris, lors qu'ayant trouvé l'autre jour sur votre table, la nouvelle Edition de ses Ouvrages à l'ouverture du Livre je tombai sur ces * paroles: *Mais que dirons-nous d'un Savant de ce siècle, qui, éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit,* (il parle du passage de Moïse raporté par *Longin*) *qui a osé, dis-je, avancer, dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que* Longin *s'étoit trompé, lors qu'il avoit crû que ces paroles étoient sublimes? J'ai la satisfaction au moins que des personnes, non moins considerables par leur pieté, que par leur savoir, qui nous ont donné depuis peu la Traduction du Livre de la Genèse, n'ont pas été de l'avis de ce savant Homme, & dans leur Préface, entre plusieurs preuves excellentes, qu'ils ont apportées, pour faire voir que c'est l'Esprit Saint, qui a dicté ce Livre, ont allegué le passage de* Longin; *pour montrer combien les Chrétiens doivent* „ *être*

* *Dans la Préface sur Longin p. 12. de cette Edition.*

„ *être persuadez d'une verité si claire, & qu'un* „ *Païen même a sentie, par les seules lumieres* „ *de la Raison.* Je fus surpris, dis-je, de ce dis- „ cours, Monseigneur; car nous avons pris „ des routes si differentes, dans le païs des Let- „ tres, Mr. *Despréaux* & moi, que je ne „ croyois pas le rencontrer jamais, dans mon „ chemin, & que je pensois être hors des at- „ teintes de sa rédoutable Critique. Je ne „ croyois pas non plus que tout ce qu'a dit „ *Longin* fussent mots d'Évangile, qu'on ne „ pût contredire sans audace; qu'on fût obligé „ de croire, comme un article de foi, que ces „ paroles de Moïse sont sublimes; & que de „ n'en demeurer pas d'accord, ce fût douter „ que les Livres de Moïse soient l'Ouvrage du „ S. Esprit. Enfin je ne me serois pas attendu „ à voir *Longin* canonizé, & moi presque ex- „ communié, comme je le suis par Mr. *Des-* „ *préaux.* Cependant, quelque bizarre que „ soit cette censure, il pouvoit l'exprimer d'u- „ ne maniere moins farouche & plus honnête. „ Pour moi, Monseigneur, je prétends vous „ faire voir, pour ma justification, que non seu- „ lement, il n'y a rien d'approchant du Sublime, „ dans ce passage de Moïse, mais même que „ s'il y en avoit, comme le veut *Longin*, le „ Sublime seroit mal employé, s'il est permis „ de parler en ces termes d'un Livre Sacré.

„ C'est une maxime reçûë de tous ceux qui „ ont traité de l'Éloquence, que rien ne donne „ plus de force au Sublime, que de lui bien „ choisir sa place, & que ce n'est pas un moin- „ dre défaut d'employer le Sublime, là où le „ discours doit être simple; que de tomber

„ dans

„ dans le genre ſimple, lors qu'il faut s'élever „ au Sublime. *Longin* lui-même, ſans en alleguer d'autres, en eſt un bon témoin. Quand „ les Auteurs ne le diroient pas, le Bon Sens „ le dit aſſez. Combien eſt-on choqué d'une „ baſſeſſe, qui ſe rencontre dans un Discours „ noble & pompeux? Combien eſt-on ſurpris, „ au contraire, d'un Discours, qui étant ſimple & dépouillé de tout ornement, ſe guinde „ tout d'un coup, & s'emporte en quelque figure éclatante? Croiroit-on qu'un homme „ fût ſage, qui racontant à ſes Amis quelque „ évenement ſurprenant, dont il auroit été témoin, après avoir raporté le commencement „ de l'aventure, d'une manière commune & „ ordinaire, s'aviſeroit tout d'un coup d'apoſtropher celui qui auroit eu la principale part à „ l'action, quoi qu'il fût abſent; & reviendroit „ enſuite à ſa première ſimplicité, & réciteroit „ la fin de ſon hiſtoire du même air, que le „ commencement? Cette apoſtrophe pourroit-elle paſſer pour un exemple de Sublime, & „ ne paſſeroit-elle pas au contraire, pour un „ exemple d'extravagance?

„ On accuſe cependant Moïſe d'avoir peché „ contre cette regle, quand on ſoûtient qu'il „ s'eſt élevé au deſſus du langage ordinaire, en „ raportant la création de la lumiere. Car ſi „ on examine tout le premier Chapitre de la „ Genèſe, où eſt ce paſſage, & même tous les „ cinq Livres de la Loi, hormis les Cantiques, „ qui ſont d'un autre genre, & tous les Livres „ Hiſtoriques de la Bible, on y trouvera une ſi „ grande ſimplicité, que des gens de ces derniers ſiècles, d'un eſprit poli à la verité, mais

„ gâté par un trop grand uſage des Lettres Pro-
„ fanes, & S. *Auguſtin*, lors qu'il étoit enco-
„ re Païen, n'en pouvoient ſouffrir la lecture.

Aux Cantiques, il faut ajoûter les Prophetics, qui ſont d'un ſtile plus élevé que la narration, & que les Hebreux nomment *maſchal*, ou figuré. Voïez Geneſ. XLIX. & Deut. XXXIII. Du reſte, toute la narration de Moïſe eſt la plus ſimple du monde. Ceux qui ne pouvoient ſouffrir le ſtile de la Bible étoient, à ce que l'on dit, *Ange Politien* & *Pierre Bembe*, qui ne la liſoient point, de peur de ſe gâter le ſtile. Mais leur dégout tomboit plûtôt ſur la Vulgate, que ſur les Originaux.

„ Je ne ſortirai point de ce premier Chapi-
„ tre, pour faire voir ce que je dis. Y a-t-il
„ rien de plus ſimple, que l'entrée du recit de
„ la Création du Monde: *Au commencement*
„ *Dieu créa le Ciel & la Terre, & la Terre*
„ *étoit vuide & informe, & les ténèbres étoient*
„ *ſur la face de l'abîme, & l'Eſprit de Dieu é-*
„ *toit porté ſur les eaux.* Moïſe ſentoit bien
„ que ſon ſujet portoit avec ſoi ſa recomman-
„ dation, & ſon Sublime; que de la raporter
„ nuëment, c'étoit aſſez s'élever; & que le
„ moins, qu'il y pourroit mettre du ſien, ce
„ ſeroit le mieux; & comme il n'ignoroit pas
„ qu'un diſcours relevé (ce que *Longin* lui-mê-
„ me a reconnu) n'eſt pas bon par tout, lors
„ qu'il a voulu annoncer aux hommes une vé-
„ rité, qui confond toute la Philoſophie pro-
„ fane, en leur apprenant que Dieu, par ſa pa-
„ role, a pû faire quelque choſe du néant, il a
„ crû ne devoir enſeigner ce grand principe,
„ qu'avec des expreſſions communes & ſans

„ orne-

„ ornement. Pourquoi donc, après avoir raporté la Création du Ciel & de la Terre d'une manière si peu étudiée, seroit-il sorti tout d'un coup de sa simplicité, pour narrer la Création de la Lumiere d'une manière sublime? *Et Dieu dit que la lumiere soit faite, & elle fut faite.* Pourquoi seroit-il retombé dans sa simplicité, pour n'en plus sortir? *Et Dieu vit que la lumiere étoit bonne, & il divisa la lumiere des ténèbres, & il appella la Lumiere Jour, & les Ténèbres Nuit: & du soir & du matin se fit le premier Jour.* Tout ce qui suit porte le même caractère: *Et Dieu dit que le Firmament soit fait au milieu des eaux, & sépare les eaux des eaux. Et Dieu divisa les eaux, qui étoient sous le Firmament, & il fut fait ainsi; & Dieu appella le Firmament Ciel, & du soir & du matin se fit le second Jour.* Dieu forma le Firmament de la même manière, qu'il a formé la Lumiere; c'est-à-dire, par sa parole. Le récit, que Moïse fait de la Création de la Lumiere, n'est point d'un autre genre que la Création du Firmament. Puis donc qu'il est évident que le récit de la Création du Firmament est très-simple, comment peut-on soûtenir que le récit de la Création de la Lumiere est sublime?

Ces raisons sont très-solides, pour ceux qui ont lû avec attention les Ecrits de Moïse dans l'Original, ou au moins dans les Versions & qui sont un peu accoûtumez au stile des Hebreux. Mais deux choses peuvent empêcher qu'on ne s'apperçoive du peu de fondement qu'il y a, en ce que dit *Longin.* La première est la grande idée, que l'on s'est formée avec raison de

de Moïſe, comme d'un homme tout extraordinaire. Dans cette ſuppoſition, on lui attribue, ſans y penſer, un ſtile tel que l'on croit que doit avoir un homme, dont on a une ſi haute idée; & l'on s'imagine que ſon langage doit être ſublime, lors qu'il parle de grandes choſes, & au contraire médiocre, lors qu'il parle de choſes médiocres, & ſimple, lors qu'il s'agit de choſes communes; ſelon les regles ordinaires de l'Art, que les Rheteurs Grecs & Latins nous ont données. Ainſi quand on vient à lire ſes Ecrits, avec cette prévention, on y trouve ce que l'on croit y devoir être, & qui n'y eſt néanmoins pas. On croit voir des figures de Rhetorique, où il n'y en a point, & on lui attribue des vûës fines & recherchées, auxquelles il n'a jamais penſé. Que ſi l'on dit que l'Esprit ſaint, qui a conduit la plume de Moïſe, a été capable des vûës les plus relevées, & que par conſéquent on ne ſauroit expliquer ce qu'il dit d'une manière trop ſublime; je réponds à cela que perſonne ne peut douter des grands deſſeins du S. Esprit, mais à moins qu'il ne les faſſe connoître lui-même, il n'eſt pas permis de les imaginer, comme l'on trouve à propos, & de lui attribuer des projets, ſeulement parce qu'on les juge dignes de lui. J'oſe même dire qu'il a executé ſes deſſeins par des inſtrumens foibles & incapables d'eux-mêmes d'y contribuer; auſſi-bien ſous le Vieux, que ſous le Nouveau Teſtament; c'eſt en quoi la Providence Divine eſt admirable, & cela fait voir que l'établiſſement du culte d'un ſeul Dieu & ſa propagation pendant tant de ſiècles, eſt un effet de ſa puiſſance, & non des moïens humains. Ainſi ſans avoir aucun

aucun égard aux règles de la Rhetorique, qui étoient déja établies, ou que les siècles à venir devoient établir; les Livres Sacrez nous ont appris ce qu'il étoit nécessaire que nous sussions, de la manière du monde la plus simple & la plus éloignée de l'art, que les hommes ont accoûtumé d'emploïer dans leurs Discours. Mr. *Huet* en parlera dans la suite. L'autre chose qui a fait que *Longin* a crû voir une expression sublime, dans Moïse, & que l'on a applaudi à sa remarque, c'est que l'on a consideré cette expression à part, *Dieu dit que la lumiere soit, & elle fut*; comme si on l'avoit trouvée dans un Orateur Grec, ou Latin, qui l'auroit employée dans une pièce d'éloquence, où il auroit tâché de représenter la Puissance Divine, dans les termes les plus relevez. A considerer de la sorte cette expression, elle paroît en effet sublime, & c'est ce qui a trompé *Longin*, qui apparemment n'avoit jamais lû Moïse, comme il paroîtra par la suite. Depuis, les Chrétiens, prévenus de la manière, que j'ai déja dite, & voïant qu'un Païen avoit trouvé cette expression sublime, ils ont crû devoir parler de même de Moïse, comme s'il leur eût été honteux de n'admirer pas dans ses Ecrits, ce qu'un Païen y avoit admiré. Mr. *Despréaux* a fait valoir ce prejugé populaire, contre Mr. *Huet*; mais s'il l'examine de près, il trouvera que ce n'est qu'un préjugé sans fondement. Pour l'autorité de Mr. de *Sacy*, quelque pieté qu'il ait pû avoir d'ailleurs, elle ne peut pas être fort grande en matiere de Critique, & d'explication exacte de l'Ecriture Sainte; à moins qu'on n'ait aucune idée de l'une, ni de l'autre. Mais écoutons notre Prélat.

„ Tou-

„ Toute la suite répond parfaitement à ce
„ commencement, il se tient toûjours dans sa
„ simplicité, pour nous apprendre comment
„ Dieu forma les Astres & y renferma la lu-
„ miere. *Et Dieu dit: qu'il se fasse des Lu-*
„ *minaires dans le Firmament, qui divisent le*
„ *jour & la nuit & servent de signes pour mar-*
„ *quer les tems, les jours & les années, & lui-*
„ *sent dans le Firmament & éclairent la Terre;*
„ *& il fut fait ainsi. Et Dieu fit deux grans*
„ *Luminaires, le plus grand Luminaire, pour*
„ *présider au Jour, & le plus petit Luminaire,*
„ *pour présider à la Nuit, & les Etoiles; & il*
„ *les mit au Firmament, pour luire sur la Ter-*
„ *re, & présider au Jour & à la Nuit, & di-*
„ *viser la lumiere des ténèbres; & Dieu vit que*
„ *cela étoit bon.* La Création même de l'Hom-
„ me, qui devoit commander à la Terre, qui
„ devoit porter l'image de Dieu, & qui devoit
„ être son Chef-d'œuvre, ne nous est enseignée
„ qu'en des termes communs, & des expres-
„ sions vulgaires. *Et Dieu dit: faisons l'Homme*
„ *à notre image & à notre ressemblance & qu'il*
„ *préside aux poissons de la Mer & aux oiseaux*
„ *du Ciel & aux bêtes & à toute la Terre, &*
„ *à tous les reptiles, qui se remuent sur la Ter-*
„ *re. Et Dieu créa l'Homme à son image, il le*
„ *créa à l'image de Dieu & il les créa mâle &*
„ *femelle.* Si en tout ceci il n'y a nulle ombre
„ de Sublime, comme assûrément il n'y en a
„ aucune, je demande par quelle prérogative
„ la Création de la lumiere a mérité d'être ra-
„ portée d'une maniere sublime, lors que tant
„ d'autres choses plus grandes & plus nobles,
„ sont raportées d'un air qui est au-dessous du
„ médiocre?

„ J'a-

„ J'ajoûte encore, que si ces paroles sont „ sublimes, elles pechent contre un autre pré- „ cepte d'éloquence, qui veut que les entrées „ des Ouvrages les plus grands & les plus su- „ blimes soient simples, pour faire sortir la flam- „ me du milieu de la fumée, pour parler com- „ me un grand Maître de l'art. S. *Augustin* as- „ sujettit à cette Loi ceux même, qui annon- „ cent les Mystères de Dieu : *il faut*, dit-il, *que* „ *dans le genre sublime, les commencemens* „ *soient mediocres*. Moïse se seroit bien écarté „ de cette règle, si le sentiment de *Longin* étoit „ véritable ; puisque les Livres de la Loi au- „ roient un exorde si auguste.

„ Aussi ne voïons-nous pas qu'aucun des „ anciens Peres de l'Eglise, ni des Interprêtes „ de l'Ecriture ait trouvé rien de relevé dans „ ce passage, hormis la matière, qui étant très- „ haute & très-illustre, frappe vivement l'esprit „ du Lecteur ; en sorte que, s'il n'a pas toute „ l'attention nécessaire, il attribuë aisément à „ l'artifice des paroles ce qui ne vient que de la „ dignité du sujet. Mais s'il considere cette ex- „ pression en elle-même, faisant abstraction de „ ce grand sens, qui la soûtient, il la trouvera „ si simple, qu'elle ne peut l'être davantage : „ de sorte que si *Longin* avoit donné les regles „ du Simple, comme il a donné celles du Su- „ blime, il auroit trouvé, sans y penser, que „ les paroles qu'il a rapportées de Moïse, y „ sont entièrement conformes.

Il est certain que la grandeur de la matière fait souvent que l'on s'imagine, sans y prendre garde, que celui qui en parle tient un langage sublime, quoi qu'il s'exprime d'une manière très-

très-simple. C'est ce que l'ancien Rheteur, dont nous avons un Traité du Style, sous le nom de *Demetrius de Phalere*, a très-bien * remarqué. *Il y a un Magnifique*, dit-il, *qui consiste dans les choses, comme est un grand & illustre combat par Terre, ou par Mer, ou lors que l'on parle du Ciel, ou de la Terre: car ceux qui entendent parler d'une grande chose, s'imaginent d'abord que celui qui parle a un Style grand & sublime, & c'est en quoi ils se trompent. Il faut considérer, non ce que l'on dit, mais la manière dont on le dit; car on peut dire en style simple de grandes choses; en sorte que l'on ne parle pas d'une manière, qui leur convienne. C'est pourquoi on dit que certains Auteurs ont un style grand, qui disent de grandes choses qu'ils n'expriment pas d'une manière relevée, comme Theopompe.* On peut dire la même chose de ceux, qui cherchent du Sublime en certains endroits de l'Ecriture Sainte, où il n'y en a point; seulement parce qu'il s'agit de grandes choses. C'est ce qui est arrivé à feu Mr. *Tollius*, dans sa note Latine sur le passage de *Longin*, où il réfute Mr. *Huet*. Il confond visiblement le style sublime, avec la chose même; sans prendre garde que tous ceux qui parleront de grandes choses, en termes qui ne soient pas tout-à-fait bas, parleront toûjours, à son compte, d'une manière sublime. Mr. *Huet* a très-bien montré, par toute la suite du discours de Moïse, qu'il n'y a rien de sublime dans l'expression, quoi que Dieu & la Création soient les choses du monde les plus sublimes.

„ Là

* *Tom.* 75.

„ La verité de ceci, continue-t-il, paroîtra „ par des exemples. Pourroit-on soupçonner „ un homme de vouloir s'énoncer figurément, „ & noblement, qui parleroit ainsi: *quand je* „ *sortis je dis à mes gens, suivez-moi & ils me* „ *suivirent.* Trouveroit-on du merveilleux, „ dans ces paroles: *je priai mon ami de me prê-* „ *ter son cheval & il me le prêta*? On trouve- „ roit sans doute au contraire, qu'on ne sauroit „ parler d'une manière plus simple. Mais si le „ Sublime se trouvoit dans la chose même, il „ paroîtroit dans l'expression, quelque nuë „ qu'elle fût. *Xerxès commanda qu'on enchaî-* „ *nât la Mer, & la Mer fut enchaînée. Alexan-* „ *dre dit: qu'on brûle Tyr & que l'on égorge* „ *les Tyriens, & Tyr fût brûlée & les Tyriens* „ *furent égorgez.* Il y a en cela de l'élevation „ & du grand, mais il vient du sujet, & ne pas „ faire cette distinction c'est confondre les cho- „ ses avec les paroles; c'est ne savoir pas sépa- „ rer l'Art de la Nature, l'ouvrage de la ma- „ tière, ni l'adresse de l'Historien de la gran- „ deur & de la puissance du Heros.

C'est pourquoi Mr. *Tollius* lui-même, dans un note sur le passage de *Longin*, avouë qu'il n'y a rien de sublime dans ces paroles d'*Apulée*, qui sont au * Liv. VII. de sa Métamorphose; *noluit esse Cæsar Hæmi latronis collegium, & confestim interiit. Tantùm potest nutus etiam magni Principis!* „ L'Empereur voulut qu'il „ n'y eût plus de bande du brigand Hemus, & „ cette bande perit promptement. Tant est „ grande la force de la seule volonté d'un puis- „ sant

* *Pag. 191. Ed. Elmenhorstii.*

„ ſant Prince „! Mr. *Tollius* a raiſon de ſe moquer d'*Apulée*, & de dire que ſans les dernieres paroles on n'auroit pas compris ce que veut dire ſa figure. Elle eſt même ſans fondement, parce que ce ne fut pas par ſa ſeule volonté que l'Empereur anéantit la bande d'Hemus, mais par le moïen de ſes troupes, qu'il mit à la pourſuite de ces brigans, & qui les prirent ou les tuérent avec aſſez de peine.

„ Je ne puis pas croire qu'un homme d'un
„ jugement auſſi exquis que *Longin* eût pû s'y
„ méprendre, s'il avoit lû tout l'Ouvrage de
„ Moïſe; & c'eſt ce qui m'a fait ſoupçonner
„ qu'il n'avoit pas vû ce paſſage dans l'Origi-
„ nal. J'en ai même une autre preuve, qui me
„ paroit inconteſtable; c'eſt qu'il fait dire à
„ Moïſe ce qu'il ne dit point. *Dieu dit*. Quoi?
„ *Que la Lumiere ſoit faite & elle fut faite*;
„ *que la Terre ſoit faite & elle fut faite*. Ces
„ dernieres paroles ne ſont point dans Moïſe,
„ non plus que cette interrogation, * *quoi*? &
„ apparemment *Longin* avoit lû cela, dans quel-
„ que Auteur, qui s'étoit contenté de raporter
„ la ſubſtance des choſes que Moïſe a écrites,
„ ſans s'attacher aux paroles. Mr. *le Févre* ne
„ s'éloigne pas de ce ſentiment: *il eſt aſſez*
„ *croïable*, dit-il, *que Longin avoit lû quelque*
„ *choſe dans les Livres de Moïſe, ou qu'il en*
„ *avoit entendu parler*.

„ Le Philoſophe *Ariſtobule*, tout Juif qu'il
„ étoit & paſſionné pour Moïſe, comme tous
„ ceux de ſa Nation, n'a pas laiſſé de bien diſ-
„ tinguer la parole dont Dieu ſe ſervit, pour
, créer

* *Mr.* Despréaux *l'a omiſe dans ſa Verſion.*]

„ créer le Monde, d'avec la parole, que Moïse a emploïée pour nous en faire le récit. *Il ne faut pas nous imaginer*, * dit-il, *que la voix de Dieu soit renfermée dans un certain nombre de paroles, comme un discours, mais il faut croire que c'est la production même des choses, & c'est en ce sens que Moïse appelle la Création de l'Univers la Voix de Dieu; car il dit de tous ses Ouvrages:* Dieu dit, & il fut fait. Vous voïez, Monseigneur, que cette remarque n'est pas faite pour la création seule de la Lumiere, mais pour la création de tous les Ouvrages de Dieu, & que, selon cet Auteur, le Merveilleux & le Sublime, qui se trouvent dans l'histoire de la Création, sont dans la parole de Dieu, qui est son operation même, & non pas dans les paroles de Moïse. *Aristobule* poursuit en ces termes: *& c'est à mon avis à quoi* Pythagore, Socrate *&* Platon *ont eu égard quand ils ont dit que, lors qu'ils consideroient la Création du Monde, il leur sembloit entendre la voix de Dieu.* Ces Philosophes admiroient le sublime de cette voix toute-puissante, & n'en avoient remarqué aucun dans les paroles de Moïse, quoi qu'ils ne les ignorassent pas. Car, selon le témoignage du même *Aristobule*, on avoit traduit en Grec quelques parties de la Sainte Ecriture avant Alexandre; & c'est cette traduction que Platon avoit lûë.

Je ne croi pas que *Platon* ait jamais lû rien de Moïse, & j'ai dit les raisons, que j'en ai, dans l'*Ars Critica* Tom. 3. Ep. VII. Cet *Aristobule*,

* *Apud* Eusebium *Prap. Evang. Lib. XIII. c.* 12.

bule, Juif & Peripateticien, m'est extrêmement suspect, aussi-bien qu'à Mr. *Hody*, que l'on peut consulter dans son Ouvrage de la Version des Septante, Liv. I. Ch. 9. Quand même ses Livres seroient veritablement d'un Juif, qui auroit en effet vécu dans le tems de *Ptolemée Philometor*, sous lequel *Aristobule* doit avoir vécu, je ne croirois pas pour cela que *Platon* eût pillé l'Ecriture Sainte, pendant que je n'en voi aucune preuve solide, & que j'ai même de très-fortes raisons de ne le point croire. Mais quoi qu'il en soit, cet *Aristobule*, vrai, ou faux, a assez bien réussi, dans son explication de ces mots, *& Dieu dit.* J'en ai déja parlé dans mon Commentaire sur la Genèse, & je ne répeterai pas ici ce que j'y ai dit. Voïons ce qu'ajoûte notre Prélat.

„ Je dis de plus que tant s'en faut que cette „ expression de Moïse soit sublime, elle est au „ contraire très-commune & très-familière aux „ Auteurs Sacrez; de sorte que si c'étoit une fi- „ gure, étant emploïée aussi souvent qu'elle „ l'est, elle cesseroit d'être sublime; parce qu'el- „ le cesseroit de toucher le Lecteur, & de faire „ impression sur son esprit, à cause de sa trop „ fréquente répetition. Car, selon * *Quintilien*, „ les figures perdent le nom de figures, quand „ elles sont trop communes & trop maniées. „ J'en pourrois donner mille exemples, mais il „ suffira d'en rapporter quelques-uns, qu'on ne „ peut soupçonner d'être sublimes. Dieu dit à „ Moïse, dans le VIII. Chapitre de l'Exode: „ *dites à Aaron qu'il étende sa verge, & qu'il* „ *frap-*

* *Lib. IX. c. 3.*

„ *frappe la poussiere de la Terre, & qu'il y ait*
„ *de la vermine dans toute l'Egypte, & ils fi-*
„ *rent ainsi, & Aaron étendit sa main, tenant*
„ *sa verge, & frappa la poussiere de la Terre,*
„ *& il y eut de la vermine dans les hommes &*
„ *dans les animaux.* Voilà le même langage
„ que dans le I. Chapitre de la Genèse, & ce
„ n'est point ici le commencement de la Loi,
„ que *Longin* a crû que Moïse avoit voulu ren-
„ dre plus auguste par une expression sublime.
„ En voici une autre du Chap. IX. de l'Exo-
„ de, qui ne l'est pas davantage; *& Dieu dit*
„ *à Moïse, étendez votre main vers le Ciel, a-*
„ *fin qu'il se fasse de la grêle dans toute la Terre*
„ *d'Egypte. Et Moïse étendit sa verge vers le*
„ *Ciel, & Dieu fit tomber de la grêle sur la Terre*
„ *d'Egypte.* Dans le XVII. Chapitre du même
„ Livre, Moïse dit à Josué: *combattez contre*
„ *les Amalecites. Josué fit comme Moïse lui avoit*
„ *dit, & combattit contre les Amalecites.* Dans
„ le I. Chapitre des Paralipomenes, où nous
„ lisons que David aïant défait les Philistins prit
„ leurs Idoles, & les fit brûler, le Texte por-
„ te: *& David dit, & elles furent brûlées*
„ *dans le feu.* Ceci ressemble encore mieux à
„ du Sublime, que ce qui a imposé à *Longin*;
„ & cependant tout le narré & tout le Livre
„ des Paralipomenes font assez voir que l'Histo-
„ rien Sacré n'a pensé à rien moins, qu'à s'ex-
„ pliquer, en cet endroit, par une figure. Dans
„ l'Evangile, lors que le Centurion veut épar-
„ gner à Notre Seigneur la peine de venir chez
„ lui, pour guérir son fils: Seigneur, dit-il,
„ sans vous donner la peine de venir chez moi,
„ vous n'avez qu'à dire une parole & mon fils

„ sera guéri, car j'obéïs à ceux qui sont au
„ dessus de moi, & les Soldats, qui sont sous
„ ma charge, m'obéïssent, *& je dis à l'un va,*
„ *& il va; & à l'un viens, & il vient; & à*
„ *mon valet, fais cela, & il le fait.* Ce Centurion
„ avoit-il lû les Livres des Rheteurs & les
„ Traitez du Sublime, & vouloit-il faire voir à
„ Notre Seigneur, par ce trait de Rhetorique,
„ la promptitude avec laquelle il étoit obéï?
„ Quand St. Jean raporte en ces termes, le mi-
„ racle de la guérison de l'aveugle-né, *Jesus*
„ *lui dit, allez, lavez-vous dans la piscine de*
„ *Siloé. Il s'y en alla & s'y lava*; & quand l'a-
„ veugle raconte ainsi ensuite sa guérison: *il*
„ *m'a dit, allez à la piscine de Siloé & vous y*
„ *lavez; j'y ai été, je m'y suis lavé & je voi*;
„ l'aveugle & l'Evangeliste usent-ils de cette ex-
„ pression figurée, pour faire admirer davanta-
„ ge le miracle? Croient-ils qu'il ne paroîtra
„ pas assez grand, s'il n'est rehaussé par le se-
„ cours du Sublime? Est-ce dans cette vûë,
„ que le même Evangeliste raportant la guéri-
„ son du malade de trente-huit ans, s'explique
„ ainsi: *Jesus lui dit: levez-vous, prenez vo-*
„ *tre lit & marchez; & cet homme fut aussi-tôt*
„ *guéri, & prit son lit & marcha*? S. Mat-
„ thieu prétend-il orner le récit de sa vocation,
„ quand il dit parlant de soi-même: *Jesus lui*
„ *dit, suivez-moi; & lui s'étant levé le suivit*?
„ A-t-il le même dessein, lors que parlant de
„ l'homme, qui avoit une main seche, & qui
„ fut guéri par Notre Seigneur, il use de ces
„ termes: *alors il dit à cet homme, étendez vo-*
„ *tre main & il l'étendit.*

Les exemples, que Mr. *Huet* raporte ici,
peu-

peuvent être en quelque ſorte conteſtez, parce qu'il s'y agit de paroles veritablement proferées, & executées en leur ſens propre, par des hommes. On ne pouvoit pas exprimer les choſes, dont il eſt parlé, plus ſimplement & plus naturellement. Mais dans cette deſcription de la Création du Monde, *Dieu dit & ſes commandemens furent executez*, l'action de Dieu eſt repréſentée figurément, ſous l'image d'un commandement, pour dire qu'il fit tout par ſa volonté, & c'eſt en quoi conſiſte la figure, qui n'a néanmoins rien de Sublime, dans Moïſe, qui dans ſes narrations n'a rien moins penſé qu'à s'exprimer d'une maniere relevée.

„ Ces façons de parler, continue Mr. *Huet*, „ ne ſont pas particulieres aux Auteurs Sacrez; „ quand les Juifs, qui ſont venus après eux, „ parlent de Dieu, ils le nomment ſouvent ainſi: *Celui qui a dit & le Monde a été fait*; „ pour dire, celui qui a créé le Monde par ſa „ parole. Ils le nomment ainſi, dans des Ouvrages dogmatiques, dénuez de toutes ſortes „ d'ornemens & de figures. La louange la plus „ ordinaire, que Mahomet donne à Dieu, dans „ l'Alcoran, c'eſt que lors qu'il veut quelque „ choſe, *il dit, ſois; & elle eſt*. Tout cela „ fait voir manifeſtement, que quand Moïſe a „ écrit: *Dieu dit que la Lumiere ſoit faite, & elle fut faite*, ce n'eſt qu'un tour de la Langue Hebraïque, qui n'a point d'autre ſignification, ni d'autre force, que s'il avoit dit: „ Dieu créa la Lumiere par ſa parole. Comme cette expreſſion, qui eſt ſi commune & „ ſi naturelle, dans la Langue Hebraïque, ne „ s'emploie guere dans la Grecque, que par

la figure, le pas étoit glissant pour *Longin*, & il lui a été aisé de tomber dans l'erreur; particulierement l'aiant trouvée repetée coup sur coup, dans les Livres, qu'il avoit vûs, où ce passage étoit autrement raporté, que Moïse ne l'avoit écrit: *Que la Lumiere soit faite, & elle fut faite*. Cette répetition, dis-je, qui est souvent figurée, parmi les Grecs, & qui ne l'est point, parmi les Hebreux, a paru à *Longin* avoir été faite avec dessein: car, selon * *Quintilien*, la répetition seule fait une figure. Et même l'interrogation, qui précéde: *Dieu dit*, *quoi*? *que la Lumiere soit faite*; cette interrogation, dis-je, qui n'est pas de Moïse, excitant, comme elle fait, l'attention du Lecteur, & préparant son esprit à apprendre quelque chose de grand, & n'étant point du langage ordinaire, a dû lui paroître venir de l'Art. C'est en vain que quelques-uns prétendent, que ce *quoi* n'a pas été mis là comme venant de Moïse & faisant partie du passage qu'il raporte, mais qu'il l'a mis comme venant de lui-même. Car à quoi seroit bonne cette interrogation? Si la sublimité prétenduë du passage consistoit purement dans ces paroles, *que la Lumiere soit faite*, on pourroit croire qu'il auroit voulu réveiller par là l'esprit du Lecteur, pour les lui faire mieux entendre. Mais si ce Sublime consiste, selon l'opinion des Adversaires, dans l'expression vive de l'obeïssance de la Créature à la voix du Créateur, il s'étend autant sur ce qui précède l'interrogation, que sur ce qui la suit, & ainsi elle auroit été mise là fort mal-

„ à-pro-

* *Lib. VIII. c. 5.*

„ à-propos par *Longin*; outre que ce n'eſt pas
„ ſa coûtume que de ſe mêler ainſi, parmi les
„ Auteurs, qu'il cite. Dans tous les paſſages,
„ dont ſon Ouvrage eſt rempli, il raporte nuë-
„ ment leurs paroles, ſans y rien mettre du
„ ſien. Ainſi on peut dire, que ſi l'on n'a é-
„ gard qu'aux paroles de Moïſe alterées, & peu
„ fidelement raportées, telles qu'il les avoit
„ lûës, le jugement qu'il en fait peut s'excuſer.
„ Mais il n'eſt pas ſupportable, ſi on le rapporte
„ à ce que Moïſe a dit en effet; & c'eſt cet O-
„ riginal que Mr. *Despréaux* devoit conſulter.
C'eſt auſſi ce qu'il a fait, comme il ſemble, bien plus que ce qu'il liſoit dans ſon exemplaire de *Longin*, puiſque dans la citation du paſſage de Moïſe, il a ôté ce *quoi*? Je ſuis ſurpris qu'il n'en ait rien dit, dans ſes notes, & que notre Prélat ne lui ait pas reproché ce retranchement; car enfin, comme il le remarque très-bien, ce *quoi* fait tomber le Sublime ſeulement ſur les paroles ſuivantes, au lieu qu'on prétend qu'il ne conſiſte pas moins dans ces paroles, *& Dieu dit*. Il n'eſt pas permis de retrancher rien, dans un paſſage de cette ſorte, en le traduiſant. Autrement on fait dire à un Auteur non ce qu'il a dit, mais ce qu'il a dû dire effectivement.

„ Il ſe trouve d'autres expreſſions dans l'E-
„ criture Sainte, qu'on a crû figurées & ſubli-
„ mes, & qui dans leur Langue Originale ne le
„ ſont nullement. Un des plus polis Ecri-
„ vains de ce ſiècle a mis dans ce genre ce paſ-
„ ſage du I. Livre des Macchabées, * ou il eſt
„ dit

* *Ch. I.* 3.

„ dit *que la Terre se tut devant Alexandre*; prenant ce silence pour une expression métaphorique de la soumission que la Terre domptée eut pour ce Conquerant; & cela faute de savoir que l'origine de cette façon de parler vient d'un mot de la Langue Hebraïque qui signifie *se taire*, *se reposer* & *être en paix*. Il seroit aisé d'en raporter plusieurs exemples; de sorte que ce qui paroissoit sublime dans notre Langue, & dans la Langue Latine, n'est en Hebreu qu'une façon de parler simple & vulgaire. Aussi dans ce même Livre des Macchabées, on trouve ces paroles, *& siluit terra dies paucos*; *& siluit terra annis duobus*, où le Grec porte, ἡσύχασεν, *fut en paix:* de même que dans S. Luc, lors qu'il dit que les femmes de Galilée *sabbatho siluerunt*, pour dire qu'elles se tinrent en repos le jour du Sabbat. Le Lecteur jugera si ces expressions sont sublimes.

Il est certain que c'est un Hebraïsme, car on dit en Hebreu *schaketah ha-erets*; le païs se tut, pour dire qu'il se reposa. Voyez Josué XI. 23.

„ Je ne desavouërai pas que David n'ait parlé figurément, quand il a dit au Pseaume XXXII. * en parlant de Dieu; *car il a dit, & il a été. Il a commandé & il s'est arrêté.* C'est ainsi que porte l'Original. Tout le tissu de ce Pseaume, enrichi de tant de figures si nobles & si hautes, fait assez voir ce qu'on doit penser de celle-ci, & elle porte aussi en elle-même des marques du Sublime; car en „ di-

* Ou XXXIII. 9.

„ disant que Dieu *a dit*, sans ajoûter quoi, &
„ que ce qu'il a dit *a été*, le Prophete ne don-
„ ne aucunes bornes à l'Imagination du Lec-
„ teur, & par deux paroles, il lui fait parcou-
„ rir en esprit tout le Ciel & toute la Terre, &
„ tous les grands Ouvrages, qui sont sortis de
„ la main de Dieu. Il fait ensuite une espece de
„ gradation, & de la simple parole, il passe au
„ commandement, pour faire connoître la puis-
„ sance infinie de cette parole & la souveraineté
„ de Dieu. Quand il ajoûte qu'à ce comman-
„ dement, *il s'est arrêté*, sans dire ce qui s'est
„ arrêté; soit qu'il veuille rapeller le souvenir
„ du miracle, qui arriva à la bataille de Ga-
„ baon, quand le Soleil s'arrêta, ou qu'il veuil-
„ le faire entendre le pouvoir absolu que Dieu
„ a toûjours sur ses créatures, pour les tenir
„ dans le repos & dans le mouvement, pour
„ les créer & les conserver; ne déterminant
„ rien, il porte notre esprit jusques dans l'infi-
„ ni, & c'est-là ce qui mérite le nom de Su-
„ blime.

Il est certain qu'il en est tout autrement d'une simple narration, comme le commencement de la Genèse, & d'un Cantique, tel qu'est le Pseaume, que Mr. ***Huet*** cite. Ce qui est simple, dans l'un, devient sublime dans l'autre, par le sens qu'on lui donne Par exemple, le Psalmiste dit, verset 6. *Par la parole du Créateur les Cieux ont été faits & par le souffle de sa bouche toute leur Armée.* Il est visible que ces expressions sont sublimes, non-seulement parce qu'elles le sont en elles-mêmes, mais parce qu'elles sont inserées dans un Cantique. Pour le verset 9. je croirois qu'il faut le tradui-

re: *il dit & le* Monde *fut*; *il commanda*, & il *se présenta à lui:* en Latin, *dixit &* Orbis *fuit*; *imperavit*, & *se ei stitit*; car le verbe *jahamod*, ne se raporte pas à Dieu, mais à la Créature, ou au mot *thebel*, qui est le dernier du verset précedent & qui signifie *le Monde*. C'est comme S. *Jerôme* l'a entendu, dans sa Version sur l'Hebreu, dont voici les termes: *quia ipse dixit & factus est* (Orbis) *ipso præcipiente*, *stetit*. Mr. *Huet* continue de la sorte.

„ Pour mieux juger encore du passage de „ Moïse, il faut faire une distinction des divers „ genres de Sublime, différente de celle de „ *Longin*, & en établir de quatre sortes, qui é- „ tant bien reconnuës feront la décision entière „ de notre Differend; le Sublime des termes, le „ Sublime du tour de l'expression, le Sublime „ des pensées & le Sublime des choses. *Le Su-* „ *blime des termes* est une élevation du dis- „ cours, qui ne consiste que dans un choix de „ beaux & de grands mots, qui ne renferment „ qu'une pensée commune; & quelques-uns „ ne croïent pas que ce genre mérite propre- „ ment le nom de Sublime. Mais en cela il „ n'est question que du nom. *Le Sublime du* „ *tour de l'expression* vient de l'arrangement & „ de la disposition des paroles, qui mises en un „ certain ordre ébranlent l'Ame, & qui demeu- „ rant au contraire dans leur ordre naturel la „ laissent sans aucune émotion. *Le Sublime* „ *des pensées* part immédiatement de l'esprit & „ se fait sentir par lui-même, pourvû qu'il ne „ soit point affoibli, ou par la bassesse des ter- „ mes, ou par leur mauvaise disposition. Pour „ le *Sublime des choses*, il dépend uniquement

„ de

„ de la grandeur & de la dignité du ſujet, que
„ l'on traite; ſans que celui qui parle ait beſoin
„ d'emploïer aucun artifice, pour le faire pa-
„ roître auſſi grand qu'il eſt; de ſorte que tout
„ homme qui ſaura raporter quelque choſe de
„ grand, tel qu'il eſt ſans en rien dérober à la
„ connoiſſance de l'Auditeur, & ſans y rien
„ mettre du ſien; quelque groſſier & quelque
„ ignorant qu'il ſoit d'ailleurs, il pourra être
„ eſtimé, avec juſtice, veritablement ſublime
„ dans ſon discours, mais non pas de ce Su-
„ blime enſeigné par *Longin*. Il n'y a presque
„ point de Rheteurs, qui n'aient reconnu ces
„ quatre ſortes de Sublimes; mais ils ne con-
„ viennent pas dans la manière de les diſtinguer
„ & de les définir. De ces quatre Sublimes, il
„ eſt évident que les trois premiers ſont de la
„ jurisdiction de l'Orateur, & dépendent des
„ préceptes, mais que la Nature ſeule a droit
„ ſur le dernier, ſans que l'Art y puiſſe rien
„ prétendre; & par conſéquent quand *Longin*,
„ Rheteur de profeſſion, a donné des regles du
„ Sublime, ce n'a pas été de ce dernier Subli-
„ me, qui n'eſt point de ſa competence; puis-
„ que ce qui eſt naturellement grand eſt tou-
„ jours grand, & paroîtra grand, aux yeux de
„ ceux qui le regarderont tel qu'il eſt en lui-
„ même.

„ Cela poſé, ſi on applique cette diſtinction
„ des Sublimes au paſſage de Moïſe, on verra
„ bientôt que le Sublime des termes ne s'y
„ trouve pas, puisque les termes en ſont com-
„ muns. Le Sublime de l'expreſſion façonnée
„ & figurée n'y eſt pas non plus; puisque j'ai
„ fait voir que les paroles ſont diſpoſées d'une

„ maniére, qui est très-ordinaire dans les Livres de Moïse, & dans tous les Livres des Hebreux anciens & modernes, & que c'est un tour de leur Langue & non de leur Rhetorique. On ne peut pas dire non plus qu'il y ait aucune sublimité de pensée, car où trouveroit-on cette pensée? Donc ce qui nous frappe & nous émeut, en lisant ces paroles de Moïse, c'est le sublime même de la chose exprimé par ces paroles : car quand on entend que la seule voix du Seigneur a tiré la Lumiere des abîmes du néant, une verité si surprenante donne un grand branle à l'esprit, & le saint Historien aïant bien connu que tout ce qu'il pourroit ajoûter de son invention, en obscurciroit l'éclat, il l'a renfermée dans des termes simples & vulgaires, & ne lui a point donné d'autre tour, que celui qui étoit d'un usage commun & familier, dans sa Langue; semblable à un Ouvrier habile, qui aïant à enchasser une pierre précieuse, sans défaut, n'employe qu'un filet d'or pour l'environner & la soûtenir, sans rien dérober de sa beauté aux yeux de ceux qui la regardent; sachant bien que ce qu'il ajoûteroit ne vaudroit pas ce qu'il cacheroit, & que le grand art, c'est qu'il n'y ait point d'art : au lieu que quand il faut mettre en œuvre une pierre, où il y a quelque défaut, il use d'un artifice contraire, couvrant adroitement sous l'or & l'émail, la tache, qui en peut diminuer le prix. Ce Sublime des choses est le veritable Sublime, le Sublime de la Nature, le Sublime original; & les aûtres ne le sont que par imitation & par art. Le Sublime des

„ cho-

„ choses a la sublimité en soi-même; les autres „ ne l'ont que par emprunt; le premier ne „ trompe point l'esprit; ce qu'il lui fait paroî- „ tre grand, l'est en effet. Le Sublime de l'Art „ au contraire, tend des pieges à l'esprit, & „ n'est employé que pour faire paroître grand „ ce qui ne l'est pas, ou pour le faire paroître „ plus grand qu'il n'est. Donc le Sublime que „ *Longin* & ses Sectateurs trouvent dans le pas- „ sage contesté fait veritablement honneur à „ Moïse, mais un honneur qu'il a méprisé. „ Celui que j'y trouve fait honneur à l'Ouvra- „ ge de Dieu, & c'est ce que Moïse lui-même „ s'est proposé. C'est dans cette vûë que *Chal-* „ *cidius* Platonicien, en raportant le commen- „ cement de la Genèse, a dit, que Moïse, qui „ en est l'Auteur, n'étoit pas soûtenu & animé „ d'une éloquence humaine; mais que Dieu „ même lui mettoit les paroles à la bouche, & „ l'inspiroit. Ce Philosophe ne trouvoit pas, „ comme *Longin*, dans le discours de Moïse, „ le fard de l'École, & les déguisemens, que „ l'esprit humain a inventez; mais il y recon- „ noissoit la voix féconde de Dieu, qui est tout „ esprit & vie.

„ Mais ce n'est pas encore le seul & le prin- „ cipal défaut que je trouve, dans le jugement „ que *Longin* a fait du passage en question. „ Quand il a dit ces paroles: *Dieu dit*, *Que* „ *la Lumiere soit faite*, *&* *elle fut faite*, en „ voulant réhausser la beauté de cette expres- „ sion, il a rabaissé la grandeur de Dieu, & a „ fait voir que ni la bassesse de l'esprit humain, „ ni l'élevation de la Majesté Divine ne lui é- „ toient pas assez connues. Il ne savoit pas

„ que nos conceptions & nos paroles ne sauroient atteindre à la hauteur infinie de la sagesse de Dieu, dont les richesses ne sont jamais entrées dans le cœur de l'homme, & qui lui sont incomprehensibles; & que quand Dieu a commandé aux Prophetes de publier ses mysteres, l'un lui a remontré qu'il étoit incirconcis de lèvres; l'autre lui a dit qu'il ne sauroit parler, & tous se sont reconnus inferieurs à la dignité de cet emploi: & cela seul découvre assez l'erreur de ceux qui croyent que le Sublime de ce passage consiste, en ce que l'acte de la volonté de Dieu nous y est représenté comme une parole. Quoi que les hommes n'aïent que des idées très-basses & très-grossieres de la grandeur de Dieu, leurs expressions sont pourtant encore au dessous de leurs idées. Ne pouvant s'élever jusqu'à lui, ils le rabaissent jusqu'à eux, & parlent de lui comme d'un homme. Ils lui donnent un visage, une bouche, des yeux & des oreilles, des pieds & des mains. Ils le font asseoir, marcher & parler. Ils lui attribuent les passions des hommes, la joie & le desir, le repentir & la colere. Ils lui donnent jusqu'à des ailes & le font voler. Est-ce-là connoître la puissance de Dieu, selon sa dignité, & l'exprimer de même? Et osera-t-on donner le nom de Sublime à un discours, qui avilit infiniment, & deshonore son sujet? Enfin, si c'est une expression sublime, que de dire que Dieu a parlé, qui est celui des Prophetes qui n'ait pû fournir mille exemples pareils à celui que *Longin* a tiré de Moïse? Les Prophetes même ne donnent-ils pas le nom

„ nom de parole aux jugemens que nous fai-
„ ſons interieurement des choſes, pour y con-
„ ſentir ou n'y conſentir pas: & la parole ex-
„ terieure, que forme notre bouche, qu'eſt-ce
„ autre choſe que l'image de la parole interieu-
„ re de l'Entendement? Moïſe s'eſt donc expri-
„ mé en Philoſophe & non pas en Rheteur,
„ quand il a dit que Dieu a créé la Lumiere,
„ par ſa parole.

On ne peut pas nier que ces reflexions de Mr. *Huet* ne ſoient très-fines, très-exactes & très-juſtes. Il n'y a rien de ſi vrai, que nous n'avons qu'une très-foible idée de la Divinité, & qui eſt infiniment au deſſous de la réalité; quelque ſoin que nous ayions pris d'épurer notre Raiſon par l'étude, & quelque effort que nous faſſions pour nous élever au deſſus des erreurs vulgaires. Il eſt encore très-vrai qu'après cela, lors que nous eſſayons de faire paſſer nos idées dans l'eſprit des autres hommes, par le moyen de la parole, nous ne faiſons qu'emploïer des expreſſions métaphoriques, dont la plûpart ſont tirées des choſes corporelles, parce qu'il n'y en a point d'autres. Ainſi à parler exactement, les hommes ſont encore moins en état de parler d'une manière ſublime de la Divinité, qu'ils ne le ſont de s'en former une idée qui réponde à cet immenſe Original; quoi qu'il ſoit auſſi peu poſſible d'en approcher, que d'épuiſer l'infini. Tous les efforts des hommes ne ſerviroient qu'à tromper les autres, & à les tromper eux-mêmes, ſi nous nous imaginions que nous pouvons parler de lui d'une manière, *qui exprime ſa grandeur & ſa puiſſance dans toute ſa dignité*, comme parle *Longin*. Dieu

même ne s'est fait connoître aux Prophetes, qu'autant que leur foiblesse le pouvoit permettre, & d'une manière proportionnée à la petitesse de l'esprit de ceux à qui il envoyoit ces saints hommes. Autrement si Dieu eût voulu se manifester d'une manière, qui fût au dessus de notre portée, cela nous auroit été inutile. C'est à cause de cela que l'on voit dans l'Ecriture une infinité d'expressions, que les Théologiens nomment des *Anthropopathies*, ou qui expriment des choses divines, par des métaphores tirées des choses humaines; & qui sont bien éloignées d'élever nos esprits à une connoissance, qui ait quelque proportion avec l'éternelle grandeur de la Divinité.

Cependant nous disons quelquefois que d'autres hommes ont parlé d'une manière sublime de Dieu; sans penser que nous n'avons ni idées, ni paroles, qui ne le rabaissent infiniment. Mais ce Sublime doit s'entendre par raport à notre foiblesse, & nous appellons relevé un langage, qui est au dessus de celui dont on se sert communément, & par lequel d'excellens génies, à proportion des autres, ont tâché d'élever nos esprits autant qu'ils ont pû au dessus des idées vulgaires. Mais il faut toujours se ressouvenir que ceux que nous admirons le plus parmi les hommes, ont tous été renfermez dans les bornes de la Nature Humaine, desquelles il est impossible à la posterité d'Adam de jamais sortir, ici bas. Les esprits du premier ordre, parmi nous, sont des esprits sans doute très-populaires, en comparaison des Intelligences élevées au dessus de notre nature, & il y a toujours une distance infinie entre les Intelligences les plus relevées

&

& la Divinité. Ainsi ce ne peut être que très-improprement que nous disons que quelque homme a parlé d'une maniere sublime de la Divinité ; & cette expression, comme toutes les autres semblables, doit être entenduë par raport à nous.

Homère qui, comme le remarque *Longin*, dans le Chapitre, où sont les paroles que l'on a examinées, décrit les Dieux comme des hommes, & quelquefois même comme des Etres plus maheureux que les hommes, se guinde d'autres fois aussi haut qu'il peut pour en parler d'une manière plus relevée ; mais il ne satisfait pas même, en toutes choses, *Longin*, & là où il fait le mieux, & où ce Rhéteur le trouve sublime, il est infiniment au dessous des idées des Philosophes ; comme ceux qui liront ce Chapitre en conviendront. Ainsi ce Rhéteur n'étoit pas un Juge fort pénetrant, quand il s'agissoit de juger si une expression est digne de Dieu, ou non.

Je dois encore dire, que Mr. *Huet* a fort bien réfuté, par ce qu'il a dit des différentes sortes de Sublimes, ce que Mr. *Tollius* avoit dit contre lui, dans ses notes sur *Longin*, & que je ne raporterai pas, à cause de cela.

Si l'on veut donc dire encore que le Législateur des Juifs, qui en effet n'étoit pas un homme du commun, *aiant fort bien conçu la grandeur & la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité*, il le faut entendre par raport à la foiblesse de la Nature humaine, à laquelle la revelation, qu'il avoit reçûë du Ciel, avoit dû être nécessairement proportionnée. Il faut nous former la plus grande & la plus magnifique idée

de la Divinité qu'il nous est possible, & cependant nous garder avec soin de nous imaginer que nous approchions de cet incompréhensible Original. Se conduire autrement c'est être peuple, & n'en vouloir pas revenir, c'est vouloir demeurer parmi la populace ignorante & entêtée.

„ Il est aisé maintenant de voir, conclut Mr. „ *Huet*, si la censure de Mr. *Despréaux* est „ bien fondée. Elle se réduit à faire un point „ de Religion, de notre Différend, & à m'accuser d'une espece d'impieté d'avoir nié que „ Moïse ait employé le Sublime, dans le passage dont il s'agit. Mais cela est avancé sans „ preuve, & c'est donner pour raison ce qui „ est en question. Or s'il est contre le Bon-Sens de dire que ce passage est sublime, comme je croi l'avoir fait voir; il est ridicule de „ dire que c'est blesser la Religion, que de ne „ parler pas contre le Bon-Sens. La seconde „ preuve roule sur les nouveaux Traducteurs „ de la Genèse, qui ont appuyé son opinion. „ Mais il est visible que Mr. *Despréaux* ne les „ a pas tant alleguez, pour le poids qu'il a crû „ qu'auroit leur sentiment en cette matiere, „ que pour s'aquiter des louanges, qu'ils lui „ ont données, en raportant ce même passage.

„ Puis donc que cette censure n'est soûtenue, que de l'air décisif dont elle est avancée; il me semble que j'ai droit de demander „ à mon tour ce que nous dirons d'un homme, qui, bien qu'éclairé des lumieres de l'Evangile, a osé faire passer Moïse pour un „ mauvais Rhetoricien, qui a soûtenu qu'il avoit employé des figures inutiles, dans son

„ His-

„ Histoire, & qu'il avoit déguisé par des ornemens superflus, une matiere excellemment belle & riche d'elle-même? Que dirons-nous, dis-je, de cet homme, qui ignore que la bonté, la force & le prix de l'Ecriture Sainte ne consiste pas dans la richesse de ses figures, ni dans la sublimité de son langage? * *Non in sublimitate sermonis aut sapientiæ, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis; sed in ostensione spiritûs & virtutis; ut fides nostra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei*; & que ni l'élevation, ni la simplicité des Livres Sacrez ne sont pas les marques, qui font connoître que l'Esprit Saint les a dictez, puisque S. *Augustin* a estimé qu'il étoit indifférent que le langage de l'Ecriture fût poli ou barbare; qui a ignoré que S. Paul n'entendoit point les finesses de la Rhetorique, & qu'il étoit † *imperitus sermone*; que Moïse avoit de la peine à s'expliquer; que le Prophete Amos étoit grossier & rustique, & que tous ces saints Personnages, quoi que parlans des Langages differens, étoient pourtant animez du même Esprit?

„ Du reste, Monseigneur, je vous demande un jugement. Vos lumieres vives & pénetrantes, & le grand usage que vous avez des saintes Lettres vous feront voir clair dans cette question. Quelque encens, que Mr. *Despréaux* vous ait donné dans la derniere Edition de ses Ouvrages, pour tâcher de fléchir l'indignation si digne de votre Vertu, que vous avez publiquement temoignée contre ses

* 1 *Cor. II.* 1, 4.
† 2 *Cor. XI. v.* 6.

„ ses Satires, ni les louanges interessées, ni le
„ souvenir du passé, ne sauroient vous empê-
„ cher de tenir la balance droite, & de garder
„ entre lui & moi cette droiture, que vous ob-
„ servez si réligieusement en toutes choses.
„ Pour moi, je ne serai pas moins docile &
„ soûmis à votre décision que j'ai toujours été
„ avec respect, Monseigneur, votre &c.

„ *A Paris le 26. de Mars* 1683.

Je n'ai rien apris de la suite de ce démêlé, & je n'ai garde d'y entrer, en ce qu'il peut renfermer de personnel. La Dissertation de Mr. *Huet* m'a paru digne de voir le jour, & je l'ai donnée, comme elle est tombée entre mes mains, sans y rien changer, sinon que j'ai mis au long le nom de Mr. *Despréaux*, qui n'y étoit marqué que par des étoiles, parce qu'il l'a mis lui-même dans la derniere Edition de ses Oeuvres. Il semble qu'il n'ait pas changé de sentiment, puisque ce qu'il avoit dit de Mr. *l'Evêque d'Avranches* est demeuré dans cette Edition, à quelques legers changemens près. Quoi qu'il en soit, on peut, sans perdre rien de l'estime, que M *Despréaux* mérite, n'être pas de son sentiment, en cette occasion.

RE-

REPONSE A L'AVERTISSEMENT

Qui a été ajoûté à la nouvelle Edition

DES OEUVRES DE MR. DESPREAUX,

Envoyée de Paris, à Mr. Le Clerc *& insérée dans sa* Bibliotheque Choisie, *Tom. XXVI. pag.* 64.

MR. *Despréaux*, dans sa dixième Réflexion, par laquelle il répond à la Lettre de Mr. *Huet*, sur le fameux passage de *Longin*, a été trop modeste, au gré de ceux qui ont pris soin de la derniere Edition de ses Ouvrages. Ils ont jugé devoir suppléer du leur, à ce qu'ils ont crû qui manquoit d'aigreur à cette Réponse; & ils avoient déja menacé Mr. *Huet* de l'indignation de leur cabale, pour avoir osé laisser paroître sa défense, contre une insulte publique réïterée par plusieurs Editions, que lui fit Mr. *Despréaux*.

Mais Mr. *Despréaux* & ses sectateurs devoient au moins, avant que de l'attaquer, s'éclaircir nettement du veritable sujet de la contestation, & tâcher d'entendre bien la matière & le nœud de la question. Il paroît clairement qu'ils

qu'ils ne l'ont pas fait, par un mot qui leur est échappé dans leur Avertissement, lorsqu'ils ont dit, que *la Critique de Mr. Huet paroît plûtôt contre Moïse, que contre Longin*; & que le conseil de répondre à Mr. *Huet*, fut donné à Mr. *Despréaux*, par plusieurs personnes zelées pour la Religion. Ils ont suivi en cela leur oracle Mr. *Despréaux*, qui dans ses Préfaces avoit déja voulu faire un point de Religion à Mr. *Huet*, & presque un Article de foi, du jugement qu'il avoit fait du sentiment de *Longin*, sur ce passage de Moïse, & d'avoir douté que *Longin* ait vû ce passage dans l'original. Mais lors qu'il a voulu raffiner, par une distinction frivole du Sublime & du stile sublime, & lorsqu'il a confondu le Sublime des choses, & le Sublime de l'expression; il a montré clairement, qu'il a traité du Sublime, sans le connoître; qu'il a traduit *Longin*, sans l'entendre; & qu'il devoit se contenir dans les bornes d'une Satire modeste, sans entrer dans les épines de la Critique, qui demandent d'autres talens.

Ses Editeurs l'ont imité, en parlant avec confiance de choses, dont ils sont fort mal instruits. *Il faut*, disent-ils, *que la Lettre de Mr. Huet ait été luë à petit bruit, puisque ceux qui étoient le plus familiers avec Mr. de Montausier & qui le voioient tous les jours, ne l'en ont jamais oüi parler: & qu'on n'en a eu connoissance, que plus de vingt ans après, par l'impression qui en a été faite en Hollande:* On leur répond que ceux, qui voïoient Mr. de *Montausier* plus souvent & plus particulierement qu'eux, qu'on ne connoissoit pas alors, l'entendoient incessamment parler de ce différend & de la juste indigna-

dignation qu'il sentoit de l'audace effrenée d'un homme, tel que Mr. *Despréaux*, de décrier une infinité de gens de mérite, qui valoient mieux que lui & qui ne lui étoient inferieurs en rien, qu'en l'Art de médire. Comme Mr. *Huet* proteste de n'avoir jamais donné d'autre copie de cette Lettre, que celle qu'il fut obligé de donner à Mr. de *Montausier*, à qui elle étoit adressée; il y a apparence que cette copie passa en d'autres mains, lorsqu'on la tira de son cabinet, après sa mort.

Mr. de *Montausier* ajoûtoit que, dans un Etat bien policé, tel que le nôtre, un calomniateur de profession devoit être envoïé aux Galeres. Il pouvoit joindre à cela l'Ordonnance d'Auguste, raportée par *Dion*, & les Loix de *Constantin* & des autres Empereurs, inserées dans le Code *Theodosien*, qui condamnent au feu les libelles scandaleux, & médisans, & leurs Auteurs au fouet. Comme l'applaudissement, que recevoit tous les jours Mr. *Despréaux*, des gens de son humeur, lui avoit enflé le courage; il eut l'insolence de rappeller Mr. de *Montausier* à l'exemple odieux de Neron. Toute la vengeance qu'en prit Mr. de *Montausier*, ce fut de dire souvent & publiquement, qu'il se levoit tous les matins, avec le dessein de châtier le Satirique, de la peine ordinaire des gens de son métier, & qui a été pratiquée depuis peu avec éclat, sur un de ses imitateurs, à la satisfaction de tous les gens de bien. C'est cette même peine, qui fut ordonnée dans l'ancienne Rome, par la Loi des XII. Tables, *ut fustibus feriretur, qui publicè invehebatur*: & qu'*Horace* dit avoir fait changer de ton à plusieurs Satiriques

de

de son tems, & les avoir réduit, malgré eux, à donner des louanges, au lieu des injures, qui leur étoient familieres, & à divertir seulement les Lecteurs. Mais comme Mr. de *Montausier* avoit de la pieté & de la bonté, il avouoit que sa colere du matin se trouvoit amortie, après sa priere. Un autre Duc *, illustre par la beauté de son esprit & les agrémens de ses vers, qui n'étoit pas favorable à la Satire maligne de Mr. *Despréaux*, jugeoit à propos d'emploïer le même moïen pour la corriger. Il a même annoncé au Public, par une Epigramme fort élegante, que notre homme avoit déja tâté de ce correctif, & en avoit profité. Il paroît du moins l'avoir apprehendé, lors qu'il a dit, au commencement de la septième Satire, que le métier de médire, qu'il pratiquoit, est souvent fatal à son Auteur, lui attire de la honte & ne lui cause que des larmes. Après la lecture que Mr. *Huet* fit de sa Lettre, dans cette bonne compagnie, que Mr. de *Montausier* avoit assemblée chez lui, pour l'entendre; le même Mr. de *Montausier* avouoit, selon sa candeur, qu'il avoit autrefois incliné vers le sentiment de *Longin*; mais que les raisons, qu'il venoit d'entendre, l'avoient pleinement desabusé. Et ces gens, qui se portent dans le Public pour témoins secrets, & confidents intimes de toutes ses paroles & de ses pensées, n'en seront pas crus sur leur témoignage; quand on saura que longtems avant cette lecture, & le différend de Mr. *Huet* avec Mr. *Despréaux*, la question sur le passage de *Longin* aïant été proposée un jour à sa

* Mr. le Duc de Nevers.

sa table, devant plusieurs personnes fort intelligentes, tout le monde se trouva de l'avis de Mr. *Huet*; hormis un seul homme, qui étoit reconnu pour affecter de se distinguer, par des opinions singulieres & bizarres.

Les Editeurs des Oeuvres de Mr. *Despréaux* disent, dans leur Avertissement, qu'il fût long-tems sans se déterminer à répondre à l'Ecrit de Mr. *Huet*, publié en Hollande par Mr. *Le Clerc*. Si cela est ainsi, Mr. *Despréaux* avoit donc bien changé d'humeur; étant devenu si lent à sa propre défense, lui qui s'étoit montré si prompt à l'attaque, dans la Préface de ses Oeuvres; & étant devenu si circonspect à la replique, lui qui, dans toutes les Editions de ses Oeuvres, qui se faisoient presque tous les ans, (car le peuple aime la médisance) n'oublioit pas de renouveller la remarque injurieuse, qu'il avoit lâchée contre Mr. *Huet*; qui, pendant tout ce tems-là, avoit eu assez de moderation, pour s'abstenir de rendre sa défense publique. Il faut avertir cependant cette petite cabale, protectrice de la Satire, que quand ils avancent, que Mr. *Despréaux* fût long-tems à se determiner à répondre à Mr. *Huet*, ils le contrédisent ouvertement; car il déclare dans sa dixième Reflexion, que quand il eut insulté Mr. *Huet*, par sa *Préface*, d'une manière qu'il reconnoît avoir été peu honnête, il s'attendoit à voir bientôt paroître une replique très-vive de sa part, & qu'il se préparoit à y répondre. Le voilà tout préparé à répondre à un Ecrit, qu'il savoit bien s'être attiré, qu'il n'avoit pas encore vû, & qui n'étoit pas encore fait; & le voici fort lent & indéterminé à répondre à cet Ecrit, après qu'il eut

eut été vû par tous les Gens Lettrez de la Cour. Comment Mr. *Despréaux* pût-il donc ignorer un fait si public, dont Mr. *Huet* parla même exprès, en pleine Académie, en présence de ses plus particuliers amis ? Comment a-t-il pû dire, qu'après le traitement que Mr. *Huet* avoit reçû de lui, il se tint dans le silence ?

Les suppôts du Satirique exposent, dans leur Avertissement, que Mr. *Huet* étoit informé de tout le détail de ce qui se passa chez Mr. *Despréaux*, lorsqu'il eut vû la Lettre imprimée à Amsterdam, par Mr. *Le Clerc*, Mr. *Huet* le nie. Il avoit sû par Mr. l'Abbé *Boileau*, frere du Satirique, que dans la nouvelle Edition de ses Oeuvres, qu'il préparoit sur la fin de sa vie, il répondroit à Mr. *Huet* d'une manière, dont il n'auroit pas sujet de se plaindre. Voilà ce que Mr. *Huet* a sû: mais que des personnes distinguées, par leur dignité & par leur zèle pour la Religion, au nombre desquels apparemment se mettent les approbateurs de la Satire, lui aïent conseillé de répondre; c'est ce que Mr. *Huet* ne sait point, & ne croit point; car il ne se persuadera pas aisément que des personnes zelées pour la Religion aïent emploïé leur zèle & leur soin, pour favoriser la défense d'une nouvelle publication de calomnies sanglantes; dont toutes les personnes de conscience, & qui se croient obligées de pratiquer la charité Chrétienne, doivent au contraire souhaiter la suppression. Le fameux Docteur, qui s'est voulu signaler pendant tant d'années par l'austerité de sa doctrine, & par tant d'Ecrits contentieux, s'est déclaré, sur ses vieux jours, le défenseur de la Satire, par une longue Apologie, que l'on
voit

voit dans cette nouvelle Edition des Oeuvres de Mr. *Despréaux*. Par-là, il a fait voir que, du moins en ce point, il n'eſt pas fort ennemi de la Morale relâchée. Il ne faut pas trop s'en étonner. Que ne croïoit-il point devoir faire, pour s'acquitter envers un homme, qui avoit pris ſi hautement ſon parti décrié ? Il ſe perſuada ſans doute d'être obligé, par ſa reconnoiſſance, de rabattre au moins quelque choſe de la ſeverité de ſes maximes; pour excuſer l'injuſtice du Poëte Satirique ſon ami, & les traits envenimez de ſa médiſance, en ſoûtenant qu'ils ne font tout au plus qu'effleurer la charité.

Les patrons de la Satire veulent rendre ſuſpecte la bonne foi de Mr. l'Abbé de *Tilladet*, ſur ce qu'il a dit, dans la Préface de ſon Recueuil de Diſſertations, qu'il les a publiées, ſans la permiſſion de ceux à qui appartenoit ce tréſor. C'eſt à cet illuſtre Abbé, à ſe juſtifier de cette calomnieuſe imputation, digne des défenſeurs de la calomnie. Il ne conviendra pas ſans doute du reproche, qu'ils lui font d'avoir attaqué la mémoire de Mr. *Despréaux*, en publiant une Lettre déja publique; qui ne traite que d'un point de Critique, & qui n'a été écrite que pour défendre Mr. *Huet*, contre les inſultes de Mr. *Despréaux*. Si la délicateſſe de cette petite cabale eſt ſi grande, qu'il leur paroiſſe auſſi étonnant, qu'ils le diſent, que Mr. l'Abbé de *Tilladet* ait pris une telle hardieſſe, contre le nom illuſtre de Mr. *Despréaux*, ſans avoir reçu de lui aucune offenſe; il eſt plus étonnant encore, qu'ils approuvent la note injurieuſe, que Mr. *Despréaux* a publiée tant & tant de fois contre Mr. *Huet*, qui ne lui avoit jamais donné aucun

ſujet de plainte ; & il ne l'eſt pas moins qu'ils attaquent eux-mêmes aujourd'hui publiquement & de ſang froid Mr. *Huet*, à qui non ſeulement ils ne peuvent pas reprocher la moindre offenſe, mais qui croïoit leur avoir donné ſujet d'être de ſes amis.

On n'a pas pû dire, qu'on n'a eu connoiſſance de l'Ecrit de Mr. *Huet*, que plus de vingt ans après l'Edition de la Préface injurieuſe de Mr. *Despréaux*. Après la lecture, qui en fut faite publiquement chez Mr. de *Montauſier*, en l'année 1683. & la conn'iſſance que l'on en donna à l'Academie, Mr. *Huet* fut fort ſollicité de la rendre publique, comme l'étoit l'inſulte, qui lui avoit été faite. Il répondit qu'il en uſeroit, ſelon que Mr. *Despréaux* profiteroit de ſa correction ; & que s'il regimboit contre l'éperon, elle ſeroit auſſi-tôt publiée. Mais Mr. *Despréaux* s'étant prudemment tû, Mr. *Huet* garda ſa Lettre, dans ſon porte-feuille ; ſans en vouloir donner d'autre copie, que celle qu'il fut obligé de laiſſer entre les mains de Mr. de *Montauſier*, à qui elle étoit écrite.

Les protecteurs du Poëte diſent, qu'ils ne comprennent pas quels pouvoient être les rieurs, qui ne furent pas favorables à Mr. *Despréaux*, après la lecture de la Lettre de Mr. *Huet* ; ne les trouvant pas dans la liſte, qu'il leur plaît de faire des beaux Eſprits, qui étoient alors à la Cour. En cela ces Meſſieurs perſeverent dans leur hardieſſe d'avancer des faits, qu'ils ne ſavent point, & où ils ne furent point appellez, étant inconnus alors. Du reſte quand on a dit, que Mr. *Despréaux* n'eut pas les rieurs de ſon côté, on ne l'a

l'a pas dit par raport à la matière, qui n'étoit pas propre à faire rire; mais par raport à Mr. *Despréaux*, qui dans la plus grande partie de ses Ouvrages, semble n'avoir eu en vûë, que de faire rire les Lecteurs, & qui dans sa première jeunesse n'avoit point de plus agréable exercice, que de faire rire les Clercs du Palais. Du nombre de ces rieurs, qui ne furent pas favorables au Poëte Satirique; dont les Auteurs de l'Avertissement disent, avec leur confiance ordinaire, qu'on n'en peut pas nommer un seul; on leur en nommera un, qui en vaut mille autres, par la beauté de son esprit, & la finesse de son goût. Je veux dire Mr. de *Pellisson*; sans parler de tous les autres, qui assistèrent à cette lecture, au nombre de neuf, ou dix, dont aucun ne contredit le sentiment de Mr. *Huet*, non pas même l'Abbé *de St. Luc*: quoi qu'en disent au contraire les nouveaux Editeurs des Satires, parmi tous les autres faits apocryphes, qu'ils debitent si liberalement. Mais quand le nombre des contradicteurs de Mr. *Huet* seroit aussi grand, & plus grand encore, qu'ils ne le font sans aucune preuve; la lumiere du Soleil est-elle obscurcie, parce que les taupes ne la peuvent voir? A quoi bon donc cette Kyrielle de gens, qu'ils veulent faire ici escadronner contre Mr. *Huet*? Ce gros se trouveroit foible, si l'on affectoit de leur opposer tous ceux, qui ont applaudi à la censure, que Mr. *Huet* a faite du passage de *Longin*. Ils doivent cependant, s'ils sont touchez de quelque amour de la Verité, en retrancher Mr. de *Meaux*, qu'ils mettent à la tête; puisque Mr. *Huet*, qui lui avoit communiqué sa *Démonstra-*

tion Evangelique avant l'Edition, en le priant de lui marquer ce qui ne seroit pas de son goût, ne lui opposa aucune contradiction, sur le passage de *Longin*.

Le petit bataillon Satirique, fertile en fictions, tâche de fortifier son parti, du nom du grand Prince de *Condé*, & de ceux des Princes de *Conti* ses neveux. Ce Prince avoit lû veritablement la *Démonstration Evangelique*, avec une grande avidité, comme il s'en expliqua avec l'Auteur; lui marquant même les endroits, qu'il souhaitoit, qui fussent retouchez dans la seconde Edition, sans lui rien dire du passage de *Longin*. Pour Mrs. les Princes de *Conti*, qui étoient à peine alors sortis de l'enfance, on voit bien que la cabale Satirique cherche à honorer le parti de son Heros, par de grands noms, & à éblouïr le Public, par l'éclat d'une haute naissance; sans examiner, si elle étoit soûtenue de la maturité de l'âge, que demande la discussion de ces matières. Lors même que ces Princes furent dans un âge plus avancé, ils étoient encore si éloignez de la capacité, qu'elles demandent, que Mr. le Prince de *Condé* leur Oncle prenoit soin de ne laisser approcher d'eux, & entrer dans leur familiarité, que des gens sages, non suspects, & incapables de corrompre ces jeunes Esprits, par leur doctrine dangereuse.

Pour Mr. *Le Clerc*, je ne sais pas comment il s'accommodera de l'air méprisant, dont il est traité par Mr. *Despréaux*, & par sa petite cohorte, & des injures atroces, qu'ils ont vomies contre lui. Ce seroit peu pour lui, que de n'avoir que le *Jansenisme* à leur objecter, contre le *Socinianisme*, qu'ils lui imputent. Mais il a un

un mérite à leur oppoſer, qui offusquera aiſément le leur : & il a du reſte bec & ongles, pour ſe défendre, contre les vangeurs de la Satire; qui, à l'exemple de leur Dictateur, répandent ſur lui ſi librement le venin de leur médiſance.

La concluſion de l'Avertiſſement, qui nous apprend le jugement que faiſoit Mr. *Despréaux* de l'utilité des Romans, contraire à ce que Mr. *Huet* en a écrit, eſt entierement poſtiche & étrangere à la queſtion préſente; & ne ſert qu'à découvrir de quel esprit eſt animée cette Societé, lors qu'ils ramaſſent ſi ſoigneuſement tout ce qu'ils croïent pouvoir faire repentir Mr. *Huet*, de n'avoir pas prodigué, comme eux, ſon encens à leur idole. Mais quand Mr. *Despréaux* tiendroit, comme ils le prétendent, quelque rang entre les Poëtes du premier ordre, eſt-ce un titre, pour lui en faire auſſi tenir un parmi les Caſuiſtes? Esperent-ils faire recevoir, dans les matieres de conſcience, l'autorité d'un homme, qui, pendant tout le cours de ſa vie, a fait ſon unique occupation d'exercer une maligne & noire médiſance, & de décrier la réputation du prochain ; ſans épargner, ni la vertu, ni le mérite, ni même le caractere Eccleſiaſtique, pour lequel il veut paroître avoir quelques égards; quoi que dans les premières copies, qu'il répandit de ſon Lutrin, il ait produit à viſage découvert, & ſous ſon nom propre, un bon *Evêque*, qui a long-tems exercé avec édification une Prélature conſiderable, au milieu de Paris ; plus reſpectable encore par l'integrité de ſes mœurs, que par ſa dignité? Voilà le Caſuiſte rafiné, au Tribunal duquel la cabale Satirique ſoûmet les Gens de Lettres, & les Ou-

vrages d'esprit. Voudront-ils aussi faire valoir la censure, qu'il a prononcée tant de fois contre les Opera; tâchant de nous faire accroire, qu'il ne les a condamnez, que par délicatesse de conscience; & non parce qu'aïant tenté d'y réüssir, il se trouva infiniment au dessous d'un homme, qu'il avoit entrepris de tourner en ridicule, & de ruiner de réputation, & dont il n'a jamais pû égaler le génie?

Mais avant que de finir cette Réponse, je crois devoir rendre ce bon office aux adorateurs insensez de Mr. *Despréaux*, de les faire revenir des fausses idées, qu'ils ont conçûës de son mérite, afin que le voïant réduit à sa juste valeur, ils cessent de nous le surfaire; & se délivrent d'un préjugé, qui n'est pas soûtenable, devant ceux qui ont le véritable goût de la bonne Poësie, & qui, par un long usage des Poëtes anciens & modernes, savent distinguer le Poëte du Versificateur; & l'inventeur de l'imitateur, qu'*Horace* appèle *une bête née pour l'esclavage*. Il faut pour cela les rappèler à la regle de ce même *Horace*, que Mr. *Despréaux* a choisi pour son modèle.

Neque si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

C'est à eux d'examiner de bonne foi, s'ils trouveront dans Mr. *Despréaux* ce génie divin, cet esprit sublime, & de belles & grandes choses sorties de sa bouche. Rien de tout cela; au con-

contraire un esprit sombre, & sec; plaisantant d'une manière chagrine, stérile, ennuïeux par ses redites importunes; des idées basses, bourgeoises, presque toutes tirées de l'enceinte du Palais; un stile pesant, nulle amenité, nulles fleurs, nulles lumieres, nuls agrémens, autres que ceux, que la malignité des hommes leur fait trouver dans la médisance; une humeur noire, envieuse, outrageuse, misanthrope, incapable de louer, telle qu'il la reconnoit lui-même. *Eumolpe*, dans *Petrone*, demande encore une autre condition dans les bons Poëtes, à laquelle je ne crois pas que Mr. *Despréaux* ait jamais aspiré. *Neque concipere*, dit-il, *aut edere partum mens potest, nisi ingenti flumine literarum inundata*. Quelque ostentation de savoir, qu'il ait affectée, elle n'impose pas aux connoisseurs; qui apperçoivent bien-tôt, dans ses Ecrits, une érudition mince & superficielle. On auroit du moins attendu d'un Académicien un stile châtié, & des expressions correctes & c'est ce qu'on ne trouve pas. Pour conclusion, si la vaine confiance & la présomption des Suppôts Satiriques ne leur permettent pas de reconnoître cette peinture; du moins aura-t-elle servi, à mettre en évidence leur entêtement, & leur mauvais goût.

* REMARQUES DE MR. LECLERC,

Sur la Réflexion X. de la nouvelle Edition de LONGIN, *par Monsieur* DESPREAUX.



ON peut avoir vû, dans l'Article précedent, que j'ai inferé ici, comme je l'ai reçû, que tout Paris ne parle pas, comme feu Mr. *Despréaux*, ou comme Mr. l'Abbé *Renaudot* Auteur de l'Avertissement, qui est à la tête de la nouvelle Edition, des Oeuvres de ce Poëte Satirique; quoi que ces Messieurs se vantent beaucoup du nombre de leurs approbateurs. On a trop bon goût à Paris, pour approuver généralement un sentiment si bien réfuté par Mr. *Huet*, & trop d'équité, pour trouver bonne l'aigreur de l'un & de l'autre, dans une contestation de nulle importance. Tout le monde n'est pas dans ce parti échauffé, qui croit avoir droit de maltraiter tous ceux, qui ne sont pas de ses sentimens; quelque moderation, qu'ils gardent d'ailleurs à son égard. On sait que je ne suis point du sentiment des *Jansenistes*, mais cela n'a pas empêché que je n'aye parlé d'eux avec éloge, quand j'ai crû qu'ils le méritoient, &

* Tirées de la *Biblioth. Choisie*, Tom. XXVI. pag. 83. *& suiv.*

& que je n'aye marqué de l'estime, pour plusieurs de leurs Livres. Je n'ai jamais approuvé la manière, dont on les a traitez, pour leurs sentimens. Au contraire, j'ai témoigné que je croïois qu'on devoit les tolerer, pourvû que de leur côté, ils usassent de la même douceur, envers leurs Adversaires.

Cela auroit dû rendre Mr. l'Abbé *Renaudot*, à qui d'ailleurs je n'ai jamais rien fait, plus retenu envers moi; & bien loin d'exhorter feu Mr. *Despréaux*, à me maltraiter & de le faire lui-même; il auroit dû l'en détourner, & parler plus civilement. Voudroit-il que je disse que le *Jansenisme* n'est qu'une pure faction, & que bien des gens soupçonnent que parmi ceux, qui l'approuvent, quelque dévotion qu'ils fassent paroître, il y a des *Spinosistes* cachez, qui cherchent à introduire la necessité de toutes choses, comme faisoit *Spinosa*? Il se récrieroit sans doute à la calomnie, & par conséquent il ne doit pas en user de même, en parlant de moi, comme d'un homme *dont la Religion est décriée*. Je n'ai point de Religion, que la Chrétienne: & si elle est *décriée* parmi quelques *Jansenistes*, j'espere qu'elle ne le sera jamais par tout.

Il y a six ans, ou environ, que je publiai, dans l'Article 8. du X. Tome de cette *Bibliotheque Choisie*, une Dissertation * de Mr. *Huet*, ancien Evêque d'Avranches, touchant le passage de *Longin*, où ce Rheteur soûtient qu'il y a un très-grand Sublime dans ces paroles de Moïse: *Que la Lumiere soit & la Lumiere fut*; dans

* Elle est ci-dessus, pag. 319. & *suiv.*

dans lesquelles cet Evêque avoit soûtenu, en sa *Demonstration Evangelique*, qu'il n'y a point le Sublime, que *Longin* y trouve. J'appuïai le sentiment de ce savant homme, par quelques raisons, que l'on y peut lire, & qui me paroissoient propres à l'éclaircir & à le confirmer. Mr. *Huet* & moi convenions avec Mr. *Despréaux* 1. que la chose même est sublime, parce qu'il s'agit de la Création de la Lumiere, par la seule volonté de Dieu: 2. que l'expression, prise à part, peut aussi passer pour sublime, & qu'elle le seroit dans un Discours Oratoire, dont l'Auteur entreprendroit de relever la puissance de Dieu. Tout le différend, qu'il y avoit entre Mr. *Despréaux* & nous, consistoit uniquement à savoir si les paroles que j'ai raportées sont sublimes, dans l'endroit de Moïse, où elles se trouvent. Il soûtenoit qu'elles le sont, & nous prétendions que non: parce qu'il ne se peut rien de plus simple, que toute la narration de Moïse, au Chap. I. de la Genèse, quoi que la chose même soit très-relevée. Il s'agissoit donc de savoir ici, s'il y a là une figure de Rhetorique, dans l'expression, ou s'il n'y en a point. On voit que le différend étoit de très-petite conséquence.

Mr. *Huet* s'est défendu d'ailleurs, avec une très-grande retenue, sans dire un seul mot, qui pût blesser la délicatesse de Mr. *Despréaux*; qui l'avoit traité avec beaucoup de hauteur, dans sa Préface sur *Longin*. Je n'ai rien ajoûté non plus, qui le pût offenser légitimement, dans les Remarques, que j'ai jointes à la Dissertation de Mr. *Huet*, que j'ai même finies par ces mots: *On peut, sans perdre rien de l'estime, que Mr. Des-*

Despréaux mérite, n'être pas de son sentiment, en cette occasion. Aïant apris en 1710. que Mr. *Despréaux* avoit répondu à Mr. *Huet*, je dis dans le XXI. Volume de cette même *Bibliotheque*, Part. 2. Art. III. après avoir parlé d'une nouvelle Edition de *Longin*, que je verrois, avec plaisir, la Dissertation de Mr. *Despréaux*; *qui apparemment*, continuois-je, *se sera défendu avec beaucoup d'esprit & de politesse. C'est ici une de ces matieres*, disois-je encore, *où l'on peut être de divers sentimens, sans perdre l'estime, que les gens distinguez, comme Mrs. Huet & Despréaux, doivent avoir les uns pour les autres.* J'ajoûtois de plus, *que le dernier sembloit être tombé dans la pensée de Longin, par respect pour l'Ecriture Sainte.* On voit par-là, que notre Poëte Satirique n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi, non plus que de Mr. *Huet*; à moins qu'il ne crût que c'étoit l'offenser, que de n'être pas de son sentiment, même dans des choses de néant. J'avouë que je n'avois pas crû qu'il fût capable de se fâcher, contre moi, avec toute l'aigreur & tout le fiel d'un esprit né pour la Satire, seulement parce que j'avois publié la Dissertation de son Adversaire, & témoigné que j'étois de son sentiment. Je m'étois encore moins imaginé, qu'il se trouvât des gens capables d'entrer dans sa passion, même après sa mort.

Je vois, par sa X. Réflexion sur *Longin*, & par l'Avertissement de Mr. *Renaudot*, que je m'étois trompé. Mais j'aime mieux m'être trompé, en pensant bien du Prochain, quoi que l'on m'ait rendu le mal, pour le bien; que d'avoir fait un mauvais jugement de quelqu'un,

qui ne l'auroit pas mérité. Comme ce que je puis dire à présent ne peut pas nuire à feu Mr. *Despréaux*, & que ses Amis ont publié, après sa mort, une Pièce, contre moi, qu'ils auroient dû supprimer, s'ils avoient eu un peu d'équité; personne ne pourra trouver mauvais, que je dise ce que j'en pense, avec autant de liberté, qu'il en a prise.

Avant toutes choses, il est ridicule de s'adresser à moi, comme si j'étois plus coupable de l'avoir contredit, que Mr. *Huet*, qui l'avoit réfuté exprès & beaucoup plus au long. Notre homme étoit si en colere, contre moi, de ce que j'avois crû que la Dissertation de Mr. *Huet* étoit digne de voir le jour, qu'il n'a pas pris garde à sa longueur, ni à celle de mes Remarques. Il dit que le tout a *vint-cinq pages*, pour dire vint-cinq feuillets, ou cinquante pages; & il ajoûte que mes *Remarques sont presque aussi longues, que la Lettre même*; au lieu que, de cinquante pages, elles n'en tiennent qu'environ quatorze. Le mécompte est un peu grand, mais ce faux calcul lui donnoit plus de droit, comme il lui sembloit, de ne s'adresser qu'à moi; & il lui étoit avantageux de le faire, plûtôt que de parler à Mr. *Huet*; contre qui il n'auroit osé vomir toute la bile, dont il se trouvoit chargé. Autrement, s'il avoit eu droit de se plaindre de ce qu'on n'entroit pas dans tous ses sentimens, & qu'on osoit les réfuter; il auroit eu bien plus de sujet de se fâcher contre ce savant Evêque, que contre moi; puis qu'il l'a fait bien plus directement, & avec beaucoup plus d'étendue, non seulement dans sa Lettre Françoise, mais encore dans la 3. Edition de

sa

sa *Demonstration Evangelique* ; où il y a, ce me semble, quelque chose, qui n'étoit pas dans la première ; que je n'ai pas à présent, pour la comparer avec la troisième. Voïez la Proposition IV. Chap. II, 55. La chose est visible, & quelque semblant qu'il fasse de ne lui en vouloir pas, l'on doit regarder ce qu'il dit contre moi, comme s'il le disoit contre Mr. *Huet* ; à qui, dans le fond de son ame, il adressoit tous ces beaux discours.

Il est surprenant que notre Poëte Satirique se soit imaginé d'avoir droit de laisser, dans toutes les Editions de ses Poësies, pendant plus de vint ans, des paroles très-aigres contre ce Prélat ; sans que ce Prélat, ni aucune autre personne pût défendre en public un sentiment opposé à celui de *Longin*, & de son Interprete. S'il s'étoit agi d'un passage d'un Poëte, ou d'un Orateur Grec, on auroit cru devoir avoir plus d'égard au jugement de ce Rhéteur, parce qu'il auroit pû en être un Juge plus competent, que nous. Mais il est absurde de vouloir qu'un Rhéteur Païen, qui n'avoit jamais lû l'Ecriture Sainte, & qui n'entendoit point l'Hebreu, ni le stile des Livres Sacrez, ait plus de droit de décider de ce qu'on doit penser d'un passage de Moïse, que Mr. *Huet*, qui a fait une très-longue étude de l'Ecriture Sainte, dans ses Originaux, & qui a d'ailleurs toutes les lumieres nécessaires, pour s'en bien acquiter. Je ne parle pas de moi, quoique j'aie emploïé la plus grande partie de ma vie à cette même étude, & que le Public n'ait pas mal reçû ce que j'ai produit, sur l'Ancien Testament. Mais je croi qu'on regarderoit en moi, comme une modestie ridicule & affectée,

une disposition, qui m'empêcheroit de dire librement mes sentimens, sur un passage de l'Ecriture; lorsqu'ils se trouveroient contraires à ceux de *Longin*, ou de quelque autre Auteur Païen.

S'il s'agissoit encore d'un passage d'un Poëte François, il se pourroit faire que l'on auroit de la déference, pour les sentimens de Mr. *Despréaux*, qui avoit fait toute son étude de la Poësie Françoise; à laquelle ni Mr. *Huet*, ni moi, ne nous sommes jamais attachez. Notre Poëte auroit peut-être, avec quelque apparence de raison, pû prendre, en cette occasion, un ton de Maître & décider plus hardiment, que nous. Mais c'étoit une présomption intolerable, à un homme, qui n'avoit que peu, ou point de lecture de l'Ecriture Sainte, & qui ne savoit pas plus d'Hebreu, que *Longin*; à l'égard de Mr. *Huet*, de l'érudition de qui il ne pouvoit pas douter. Je ne crois pas même qu'il pût s'imaginer d'être aussi habile, à peu près, dans les Belles Lettres, que ce savant Evêque; au moins il auroit été le seul, de son opinion, parmi ceux qui ont lû les Ouvrages de l'un & de l'autre. Il étoit donc de la Bienséance & de l'Equité de parler de lui, avec plus de respect, que notre Poëte n'a fait. Il auroit même beaucoup mieux valu se taire entierement; puisque Mr. *Huet* n'avoit nommé personne, ni rien dit, qui le pût choquer. Il est trop tard de dire, après tant d'années d'insulte, *que Mr. Huet est un grand Prélat, dont, en qualité de Chrétien, il respecte fort la Dignité; & dont, en qualité d'homme de Lettres, il honore extrémement le mérite & le grand savoir.* C'est un mauvais compliment, & qui ressemble à ceux, qu'il

qu'il a faits à Mr. *Perrault*, après sa réconciliation avec lui. Il falloit au moins, s'il ne vouloit pas se taire, réfuter civilement la Dissertation de Mr. *Huet*; car enfin, quoi qu'en dise notre Poëte accoûtumé aux fictions, c'est de lui, & non de moi, dont il s'agit. Pour s'excuser, il dit que *les deux Dissertations*, celle de Mr. *Huet*, & la mienne (car c'est ainsi qu'il nomme mes Remarques) *sont écrites avec assez d'amertume & d'aigreur*; ce qui n'est point véritable, comme on peut s'en assûrer, en les lisant. Il n'est pas plus vrai, que j'aie, en mon particulier, *réfuté très-imperieusement*, comme il s'en plaint, *Longin & lui*, *& que je les aie traitez d'Aveugles & de petits Esprits d'avoir crû qu'il y avoit là quelque sublimité*. Il n'y a aucune expression semblable, dans mes Remarques, & je n'ai jamais eu la moindre pensée de mal parler de Mr. *Despréaux*. J'ai appuïé seulement la refutation, que Mr. *Huet* avoit faite de son sentiment, qui peut être faux, comme il l'est en effet, sans que personne puisse dire que ni *Longin*, ni Mr. *Despréaux*, aient été des *Aveugles* & de *petits Esprits*. Je pourrois citer plus d'un endroit de mes Ouvrages, où j'ai fait l'éloge de ce dernier. Voïez le I. Tome des *Parrhasiana* p. 7. & ce que j'ai dit depuis peu, de sa Vie, dans le Tome XXIV. de cette *Bibliotheque Choisie*, p. 460. Mais il parle, comme un homme en colere, qui s'imagine d'avoir été offensé, quoi qu'on n'en ait eu aucun dessein; & qui se possede d'autant moins, qu'il n'ose pas se fâcher contre ceux, qui sont la veritable cause de son chagrin, & qu'il n'a rien de solide à leur répondre.

C'est se moquer du Public, que d'apeller *in-*

sulte

sulte la publication de la Lettre de Mr. *Huet*, & la liberté que l'on a prise de témoigner d'être du sentiment d'un aussi savant homme, plûtôt que de celui de Mr. *Despréaux*. J'avois déja dit, depuis l'an MDCXCIII. dans mon Commentaire sur la Genèse, que je ne croïois pas qu'il y eût rien de sublime, dans l'expression de l'endroit de Moïse, de laquelle il s'agit, & j'avois renvoïé le Lecteur à la *Démonstration Evangelique*, sans que Mr. *Despréaux* l'eût pris pour un affront. Il ne devoit pas ignorer qu'il étoit l'homme du monde, qui avoit le moins de droit d'exiger qu'on ne se déclarât pas contre ses sentimens, & cela d'une manière civile & modeste, puis qu'il étoit l'homme du monde, qui avoit censuré le plus librement, dans ses Satires, ceux qui ne lui plaisoient pas. Mais on voit souvent que ceux, qui aiment à contredire les autres, ne peuvent pas souffrir d'être contredits: ce qui est très-injuste.

Mr. *Despréaux* croit qu'il suffiroit, pour faire sentir la sublimité de ces paroles, *que la Lumiere se fasse & la Lumiere se fit*, de les prononcer un peu majestueusement. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Mr. *Huet* & moi lui avons accordé que ces paroles, prises à part, ou inserées dans une Pièce d'éloquence, peuvent paroître sublimes. Il s'agit de savoir si elles le sont, dans le Chap. I. de la Genèse, où Moïse ne fait que raconter, le plus simplement & le plus naïvement, qu'il a pû, la création du Monde. On pourra voir ce que j'avois déja remarqué là-dessus au Tome X *pag.* 224. & 244. & *suivantes* *.

Je

* Pag. 328, & *suiv*, & 343, de cette Edition.

Je n'ai point soûtenu, comme notre Poëte me le fait dire, que *si Moïse avoit mis du sublime au commencement de la Genèse, il auroit péché contre toutes les Regles de l'Art*. C'est Mr. *Huet*, qui dit quelque chose de semblable, p. 227. * Il n'y en a rien, dans mes Remarques. Ainsi c'est à lui en particulier que la censure de notre Satirique s'adresse; & quoi qu'il fût facile de lui répondre, je ne m'y arrêterai pas.

Il s'applique en vain à montrer que l'on peut dire des choses sublimes, en stile simple, comme si on le lui avoit nié: puis que Mr. *Huet* l'avoit expliqué au long, en parlant du Sublime des choses, pag. 248. † *& suiv.* On ne lui a jamais nié le Sublime de l'idée, mais on a dit qu'il n'y avoit rien de sublime dans le tour, ni dans les mots, en cet endroit de Moïse, & on l'a, ce me semble, prouvé. Ainsi il se bat ici contre sa propre ombre, en croïant porter des coups à ses Adversaires. On tombe d'accord qu'on peut dire de grandes choses, en termes simples, & l'on reconnoit que Moïse l'a fait; mais il s'agit de savoir si Moïse a eu dessein d'exprimer, d'une manière sublime, la création de la Lumiere, en parlant de la sorte, & on lui a soûtenu que non; parce que toute la suite du discours est tournée de la manière du monde la moins sublime, comme tout le reste de la narration de Moïse. Qu'on lise de sens froid quelque peu de Chapitres de ce Prophete, & l'on s'en convaincra. Il est donc inutile de chercher des exemples, où des choses sublimes soient dites, en termes simples.

Mr.

* p. 331. † p. 346.

Mr. *Despréaux* demande ensuite à Mr. *Huet*, car enfin ce sont ses paroles, qu'il censure, & non les miennes, *s'il est possible, qu'avec tout le savoir qu'il a, il soit encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Apprentif Rhetoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux, il ne faut pas simplement regarder la chose que l'on dit, mais la personne, qui la dit, la manière dont on la dit, & l'occasion, où on la dit?* Cette demande est ridicule, parce que Mr. *Huet* a remarqué presque tout cela, dans sa Lettre, & que j'ai réfuté le préjugé populaire tiré de la personne qui parle, * pag. 222. & *suiv.* Le reste de la déclamation de Mr. *Despréaux* n'a pas besoin d'être réfuté; il ne faut que prier le Lecteur, qui entend l'Hebreu, ou qui est au moins un peu versé dans le stile de l'Écriture Sainte, & qui sait ce que les Rhéteurs nomment *Sublime*, de lire de nouveau les deux ou trois premiers Chapitres de la Genèse, & de dire, en conscience, s'il en trouve le stile sublime. Pour bien juger de cela, il faut avoir lû avec soin l'Ecriture Sainte, en elle-même, & l'avoir méditée; comme l'on fait toutes sortes d'Auteurs, que l'on veut bien entendre; & non, comme notre Poëte semble l'avoir fait, n'y jetter les yeux que par occasion, ou en passant.

Mr. *Huet* avoit assuré, † pag. 247. que tout homme, qui saura raporter quelque chose de grand, tel qu'il est, sans en rien dérober à la connoissance de l'Auditeur & sans y mettre du sien,

* Ci-dessus pag. 328. & *suiv.*
† Ci-dessus pag. 344.

ſien, quelque groſſier & quelque ignorant qu'il ſoit d'ailleurs ; il pourra être eſtimé, avec juſtice, veritablement ſublime, dans ſon diſcours, non pas de ce Sublime enſeigné par *Longin.* Notre Poëte Satirique feint de ne pas entendre ce qu'il veut dire par *le Sublime de Longin*; quoique ſon Adverſaire l'explique aſſez clairement, dans la ſuite, d'un Sublime, qui dépend de l'art & qui eſt recherché, par celui qui parle. Tel eſt le Sublime des Cantiques, mais il n'y en a point de ſemblable, dans la Genèſe, ni dans la narration des Livres Hiſtoriques. Il feint encore de croire que Mr. *Huet* a voulu dire *que les grandes choſes, pour être miſes en œuvre dans un Diſcours, n'ont beſoin d'aucun génie, ni d'aucune adreſſe*; ce qui n'eſt pas veritable de tout un Diſcours, ſur tout s'il eſt un peu long; mais qui eſt très-vrai d'une période, ou deux, où la grandeur de la choſe ſe trouvera ſoûtenue par des expreſſions nobles; quoique celui qui parle, ne les ait point recherchées.

Notre Poëte déclamateur continue à montrer qu'un homme groſſier ne ſauroit faire un diſcours d'un Sublime ſoûtenu, & ménagé avec art; ce que perſonne ne lui nie. Il prétend enſuite *que l'Eſprit de Dieu* a mis, dans l'Ouvrage de Moïſe, quoique le Prophete *n'y ait point penſé, toutes les grandes figures de l'Art Oratoire, avec d'autant plus d'art qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun art.* Il ſemble qu'il parle de Moïſe, par ouïr dire, & ſur la foi de quelque Prédicateur, ou de quelque Auteur ſemblable, ſans l'avoir jamais lû. L'Eſprit de Dieu n'y a point emploïé d'art, ni ſenſible, ni caché; mais ſeulement de la naïveté & de la ſimplicité, qui doi-

doivent être les compagnes du Vrai; quand il s'agit de veritez serieuses & importantes. C'est par les choses, & non par les mots & l'artifice de la diction, qu'il a voulu gagner les Esprits.

Il n'y a ensuite que des répetitions de son sentiment, que Mr. *Huet* a très-bien réfuté. Après tout, ce savant homme convenant, aussi bien que moi, avec Mr. *Despréaux*, de la sublimité de la chose; il étoit ridicule de le chicaner sur la division, qu'il fait de quatre sortes de Sublimes, & sur tout sur celui *de la pensée*; par où il semble qu'il a voulu dire une pensée recherchée, & qui ne tombe pas d'elle-même dans l'esprit. En effet, l'Esprit de Dieu, ni Moïse n'ont pas voulu parler ici, comme un Rhéteur, qui auroit cherché la manière la plus noble d'exprimer la Création; mais seulement dire naïvement, selon l'usage des Hebreux, que j'ai prouvé par des exemples dans mon Commentaire, que Dieu a créé tout, par sa volonté; car *vouloir* & *dire* sont très-souvent la même chose, dans la Langue Hebraïque. Si Moïse avoit dit: DIEU VOULUT QUE LA LUMIERE FUT, & ELLE FUT, la Sublimité de la chose feroit trouver ce discours sublime; quoi que celui, qui s'en feroit servi, n'eût point pensé à parler d'une manière sublime, & il seroit plus clair, que de dire que DIEU DIT &c.

M. *Despréaux* me querelle, après cela, moi-même d'une manière assez grossière, selon sa coûtume, de ce que j'ai dit pag. 253. * & suivantes des vains efforts, que les hommes font

* Ci-dessus, p. 349.

font pour parler de Dieu, d'une manière sublime; parce qu'après tout nous ne faisons que bégaïer là-dessus Cependant il convient de la verité de ce que je dis, & il ne laisse pas de soûtenir que les expressions des hommes sont *sublimes*, selon la portée des hommes. Je ne le nie point, mais je dis que l'on doit s'en souvenir & ne pas s'écrier sur la beauté des expressions, & dire avec *Longin*, qui n'avoit qu'une mauvaise idée de Dieu, que les hommes *expriment la puissance & la grandeur de Dieu*, *dans toute sa dignité*. Ce que j'ai dit là-dessus ne se trouvant pas du goût d'une imagination Poëtique, qui pour l'ordinaire se païe de mots, & ne pénètre point les choses, a paru à notre Poëte du *verbiage*. Je ne m'en étonne point, il falloit avoir plus de Philosophie & de Théologie, qu'il n'en avoit, pour le goûter. Je m'en rapporte à ceux, qui ont étudié ces Sciences.

Enfin il m'apostrophe d'une manière odieuse, & en même tems Mr. *Huet*; car je n'ai paru digne à notre Poëte de ressentir le venin de sa plume Satirique, que parce que j'ai appuïé le sentiment de cet habile homme. Il ne s'agit point ici des opinions, qui distinguent les Protestans de l'Eglise Romaine, ou de quelque pensée qui me soit particuliere; mais d'un point de Critique, où l'on peut prendre quelque parti, que l'on veut, dans les differentes Societez des Chrétiens, sans en blesser aucune. La chose, dans le fond, est de très-petite conséquence, & devoit être traitée, avec douceur; mais c'est une vertu peu connuë, parmi les Poëtes Satiriques, & notre Auteur est aigre, jusques dans les complimens, qu'il tâche de faire à

ceux,

ceux, avec qui il veut paroître réconcilié, comme on le peut voir, par sa Lettre à Mr. *Perrault*; tant est vrai ce que dit un * Poëte, que Mr. *Despréaux* estimoit beaucoup:

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Voici comme il parle; *Croïez-moi donc, Monsieur, ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre, contre Moïse, contre Longin & contre toute la Terre, une cause aussi odieuse que la vôtre, & qui ne sauroit se soutenir, que par des équivoques, & par de fausses subtilitez.* Cela s'adresse, dans le fond, autant à Mr. *Huet*, qu'à moi. Ce vénerable vieillard, dont la Science & la Probité sont connues de tout le monde, sans parler de la dignité de l'Episcopat, méritoit assurément un traitement plus doux. Il s'agissoit comme je l'ai dit, d'une question de peu d'importance, & où l'on peut se tromper, sans que la Conscience y soit interessée. Il s'agissoit d'un point de Critique, qui ne pouvoit être bien entendu par notre Poëte, qui n'étoit pas capable de lire l'Original, que Mr. *Huet* entend à fonds. Par conséquent c'étoit une hardiesse inexcusable, dans notre Satirique, de prétendre en pouvoir mieux juger, que lui, & sur tout de le censurer, avec cette aigreur. Cela méritoit une rétractation, au lit de la mort. C'est se moquer du Lecteur, que de dire que ce Prélat, ou moi, soûtenons quelque chose *contre Moïse*: pour lequel nous avons

* *Hor. L. I. Ep. X. v. 24.*

avons témoigné plus de respect mille fois, que notre Poete; en soûtenant l'un & l'autre la verité & l'authenticité de ses Livres; lui dans sa *Demonstration Evangelique*, & moi dans la 3. *Dissertation*, que j'ai mise au devant du *Pentateuque*. Si j'ajoûte encore le Commentaire, que j'ai publié sur ses Livres, dont j'ai fait voir la sagesse & l'excellence; il n'y aura personne, qui me conteste l'estime infinie que j'en fais. Il n'est pas besoin, pour cela, de chercher dans le stile des figures de Rhetorique, qui n'y sont pas. Au contraire ce seroit l'exposer à la raillerie des Libertins, sans y penser; parce qu'ils verroient, sans peine, que l'on parleroit par un entêtement, qui ne doit se trouver, que dans les fausses Religions; où l'on emploie de mauvaises raisons, pour faire respecter ce qui ne le mérite pas. Moïse mérite si fort, par les choses qu'il dit, notre véneration; que nous n'avons que faire de lui prêter un stile, dans ses narrations, qu'il n'a point, & qu'il ne fait paroître que dans les endroits Oratoires, ou dans les Cantiques, qui sont dans ses Ouvrages. *Toute la Terre*, qu'on nous oppose, est un petit parti de gens, qui ne savent pas mieux l'Hebreu, & qui n'ont pas mieux lû le Pentateuque, que notre Satirique. Il n'y a rien d'*odieux* à dire qu'une chose est sublime, quoi que l'expression ne le soit pas, & à soûtenir que l'Auteur Sacré n'a point eu dessein de parler d'une manière sublime. Mr. *Despréaux*, ni qui que ce soit au monde, ne sauroit prouver, que ç'ait été le dessein de Moïse; & dans la supposition que ce ne l'a point été, comme il paroit par tout le Livre, on ne parle point *contre lui*, lors qu'on

qu'on soûtient qu'il n'a point recherché d'expression sublime dans le passage, dont il s'agit. Il n'y a point là *d'équivoque*, & Mr. *Huet* s'est exprimé très-nettement. Je ne croi pas non plus qu'il y en ait aucune, dans ce que j'ai dit. Mais il y en a, sans doute, une, si cela ne mérite pas un autre nom, en ce que Mr. *Despréaux* dit, dans l'Avertissement de cette Edition de ses Oeuvres, *qu'il n'a point fait la Satire*, de l'Equivoque, *contre les Jesuites*. Tout le monde & sur tout ses meilleurs Amis, à qui il en a plusieurs fois récité des morceaux, savent le contraire. La sincérité demandoit que, s'il n'osoit avouër la verité, il se tût là-dessus; pour ne pas grossir le nombre de ceux qui se servent d'Equivoques, & pour ne pas se condamner lui-même.

Lisez, continue-t-il, *l'Ecriture*, *avec un peu moins de confiance en vos propres lumieres*. Aux lumieres de qui faut-il donc, que je me soumette? Est-ce à celles d'un Rhéteur Païen, qui n'avoit jamais lû Moïse, & qui le prenoit pour un Imposteur? Est-ce à celles d'un Poëte Satirique, qui n'entendoit pas plus l'Original de Moïse, que celui de l'*Alcoran*, & qui, selon toutes les apparences, ne l'avoit pas lû non plus? Je croi que personne ne doutera que je ne l'aie lû avec application, & que je n'y entende quelque chose, puisque je l'ai traduit & commenté. Ce seroit donc à moi une extrême folie de renoncer à des lumieres claires, pour suivre les conjectures de *Longin*, & de Mr. *Despréaux*. *Défaites-vous*, ajoûte-t-il, *de cette hauteur Calviniste & Socinienne, qui vous fait*

fait croire qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop legerement le debut d'un Livre, dont vous êtes obligé d'avouër vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les syllabes & qu'on peut bien ne pas assez admirer, mais qu'on ne sauroit trop admirer. Je ne suis ni *Calviniste*, ni *Socinien*; mais ni les uns, ni les autres n'ont point d'orgueuil, qui leur fasse croire qu'il est de leur honneur d'empêcher qu'on n'admire Moïse. Ils n'emploient point, à la verité, de mauvais artifices, pour y trouver une figure de Rhetorique, qui n'y est pas. Ils s'attachent avec raison, plus aux choses, qu'aux mots, & sur tout ils tâchent, comme je le fais aussi, d'observer exactement ses préceptes, en ce qu'ils ont de commun avec l'Evangile. Ce ne sera pas pour avoir dit que l'on admire le Sublime d'un Prophete, que l'on n'a jamais lû, au moins dans l'Original, & peut-être pas même dans une Version; mais pour avoir suivi sa doctrine, que l'on sera jugé l'avoir respecté. Mr. *Despréaux* ne devoit pas reprocher aux Protestans de respecter moins Moïse, que lui. Il savoit bien les Disputes, qu'ils ont avec l'Eglise Romaine, sur le premier & le second Commandement du Décalogue; touchant le culte de ce qui n'est pas Dieu, & touchant les Images. Je sai aussi ce que l'Eglise Romaine en croit, & je n'attribue pas à tous ceux, qui y vivent, les mêmes excès. Mais il est certain que les Protestans observent ces commandemens, beaucoup plus à la lettre, que les Catholiques Romains. C'est à cette lettre, à quoi il faut s'attacher, & non à de pré-

tendues figures de Rhetorique, qui ne font rien à la Religion. Ajoûtez à tout ceci, qu'il ne s'agit point ici de *Socinianisme*, ni de *Calvinisme*, & que Mr. *Huet*, sans avoir *l'orgueuil*, que l'Auteur Satirique lui attribue, a été le premier qui a soûtenu le sentiment, que Mr. *Despréaux* me reproche, avec tant de hauteur.

Il auroit aussi dû penser à une autre controverse, qui est entre l'Eglise Romaine & nous, sur le stile de l'Ecriture; par où il auroit compris qn'il n'étoit pas à propos de parler de *l'admiration*, qu'il veut faire paroître pour les Livres Sacrez. A cet égard Mr. *Nicole*, qui a été l'un de ses Héros, lui auroit pû apprendre qu'il regardoit ce stile, comme un stile si obscur, qu'on ne peut savoir ce que les Ecrivains Sacrez ont crû des Articles de Foi les plus essentiels, sans l'explication de l'Eglise. Si cela étoit vrai, le stile de l'Ecriture ne seroit guere digne de notre admiration; car le plus grand défaut du stile est l'obscurité, sur tout lors qu'elle est si grande qu'on ne peut entendre un Livre, avec quelque étude que l'on y apporte & quelque attention qu'on le lise, pas même en ce qu'il renferme de principal. Mais ce n'est pas ici le lieu de pousser ce raisonnement plus loin, & je suis même persuadé que l'air dévot, que notre Satirique prend ici mal-à-propos, sur cette matière, ne venoit que du dessein de nuire; & non d'une opinion, qu'il s'en fût formée, par la lecture de l'Ecriture Sainte.

Il répond enfin * à l'objection que Mr. *Huet* avoit

* *Voiez*, *Tom*. X. p. 232. qui est la p. 334. de cette Edition.

avoit faite, pour montrer que *Longin* n'avoit pas lû les paroles, qu'il cite, dans Moïse même; parce qu'il les raporte autrement, qu'elles n'y sont. Il me semble que Mr. *Despréaux* n'y satisfait point, & je suis persuadé qu'un Rhéteur Païen, qui auroit lû quelques Chapitres dans la Version des Septante, n'y auroit assurément point trouvé de Sublime; ni même, comme je l'ai dit, dans l'Original, s'il avoit été capable de l'entendre. Mr. *Despréaux* en seroit peut-être convenu, s'il ne s'étoit pas entêté de l'Auteur, qu'il avoit publié, comme le font communément les Editeurs.

Je crois néanmoins qu'outre le penchant que ce Poëte Satirique avoit à défendre *Longin*, qu'il avoit pris sous sa protection; il y a eu des personnes *zelées*, *non pour la Religion*, comme l'Auteur de l'Avertissement nous le veut faire croire, mais pour un parti fort décrié, dans toute l'Eglise Romaine, qui ont échauffé l'imagination d'un homme facile à enflammer. Mr. *Huet* n'a jamais été dans ce parti, & il n'avoit pas parlé, non plus que moi, de Mr. de *Saci*, comme d'un Interprete fort exact & fort versé dans la Critique. Cela a suffi pour mettre ces gens en colere, contre nous. Mais les Versions de la Vulgate & les Remarques de Mr. de *Saci* sont entre les mains de tout le monde, & ceux qui en sont capables en peuvent juger. Je n'empêche nullement qu'on ne s'édifie de ses Remarques spirituelles, sur tout si l'on en devient plus doux envers le prochain; mais si on le prend, pour un bon

Interprete, j'avouë que je ne pourrai m'empêcher de croire, qu'on n'a aucun goût pour cette sorte de choses. D'ailleurs l'aigre dévotion, que l'on affecte, n'est qu'un pur esprit de parti; la vraie dévotion est inséparable de la justice, de la charité & de la moderation. Tout le mal, que j'ai à souhaiter, à ceux en qui ces vertus ne se trouvent pas, consiste à prier Dieu de les éclairer & de leur toucher le cœur.

R E' F L E' X I O N XI.

Néanmoins ARISTOTE *&* THE'OPHRASTE, *afin d'excuser l'audace de ces figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adoucissemens: Pour ainsi dire : si j'ose me servir de ces termes; pour m'expliquer plus hardiment, &c.* PAROLES de Longin, CHAP. XXVI.

LE conseil de ces deux Philosophes est excellent ; mais il n'a d'usage que dans la Prose; car ces excuses sont rarement souffertes dans la Poësie, où elles auroient quelque chose de sec & de languissant ; parce que la Poësie porte son excuse avec soi. De sorte qu'à mon avis, pour bien juger si une figure dans les Vers n'est point trop hardie, il est bon de la mettre en Prose avec quelqu'un de ces adoucissemens ; puis qu'en effet si, à la faveur de cet adoucissement, elle n'a plus rien qui choque, elle ne doit point choquer dans les Vers destituez même de cet adoucissement.

M.

M. DE LA MOTTE, mon Confrère à l'Académie Françoiſe, n'a donc pas raiſon en ſon [1] Traité de l'Ode, lors qu'il accuſe l'illuſtre M. Racine de s'être exprimé avec trop de hardieſſe dans ſa Tragédie de *Phédre*, où le Gouverneur d'Hippolyte, faiſant la peinture du Monſtre effroyable que Neptune avoit envoïé pour effraïer les Chevaux de ce jeune & malheureux Prince, ſe ſert de cette hyperbole,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté:

puis qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de tomber d'accord que cette hyperbole paſſeroit même dans la Proſe à la faveur d'un *pour ainſi dire*, ou d'un *ſi j'oſe ainſi parler*.

D'ailleurs Longin, enſuite du paſſage que je viens de rapporter ici, ajoûte des paroles qui juſtifient, encore mieux que tout ce que j'ai dit, le Vers dont il eſt queſtion. Les voici: *L'excuſe, ſelon le ſentiment de ces deux célèbres Philoſophes, eſt un remède infaillible contre les trop grandes hardieſſes du Diſcours; & je ſuis bien de leur avis. Mais je ſoûtiens pourtant toûjours ce que j'ai déja avancé, que le remède le plus naturel contre l'abondance & l'audace des métaphores, c'eſt de ne les emploïer que bien à propos, je veux dire dans le Sublime, & dans les grandes paſſions.* En effet, ſi ce que dit là Longin eſt vrai, Mr. Racine a entièrement cauſe gagnée: pouvoit-il emploïer la hardieſſe de ſa mé-

1. RÉFLEX. XI. 1. *Traité de l'Ode.*] Liſez, *Diſcours ſur l'Ode.*

métaphore dans une circonstance plus considérable & plus sublime, que dans l'effroïable arrivée de ce Monstre, ni au milieu d'une passion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné Gouverneur d'Hippolyte, qu'il représente plein d'une horreur & d'une consternation, que, par son recit, il communique en quelque sorte aux Spectateurs mêmes; de sorte que par l'émotion qu'il leur cause, il ne les laisse pas en état de songer à le chicaner sur l'audace de sa figure. Aussi a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on jouë la Tragédie de *Phèdre*, bien loin qu'on paroisse choqué de ce Vers,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté;

on y fait une espèce d'acclamation; marque incontestable qu'il y a là du vrai Sublime, au moins si l'on doit croire ce qu'atteste Longin en plusieurs endroits, & sur tout à la fin de son sixième Chapitre, par ces paroles: *Car lors qu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frapé également de quelque endroit d'un Discours, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.*

Mr. de la Motte néanmoins paroît fort éloigné de ces sentimens, puis qu'oubliant les acclamations que je suis sûr qu'il a plusieurs fois lui-même, aussi-bien que moi, entendu faire dans les représentations de Phèdre, au Vers qu'il attaque, il ose avancer, qu'on ne peut souffrir

ſouffrir ce Vers ; alléguant pour une des raiſons qui empêchent qu'on ne l'approuve, la raiſon même qui le fait le plus approuver ; je veux dire l'accablement de douleur où eſt Théramène. On eſt choqué, dit-il, de voir un homme accablé de douleur comme eſt Théramène, ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes. Mr. de la Motte nous expliquera quand il le jugera à propos, ce que veulent dire ces mots, *ſi attentif à ſa deſcription, & ſi recherché dans ſes termes* ; puis qu'il n'y a en effet dans le Vers de Mr. Racine aucun terme qui ne ſoit fort commun & fort uſité. Que s'il a voulu par là ſimplement accuſer d'affectation & de trop de hardieſſe la figure par laquelle Théramène donne un ſentiment de fraïeur au flot même qui a jetté ſur le rivage le Monſtre envoié par Neptune, ſon objection eſt encore bien moins raiſonnable ; puisqu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la Poëſie, que de perſonifier les choſes inanimées, & de leur donner du ſentiment, de la vie, & des paſſions. Mr. de la Motte me répondra peut-être que cela eſt vrai quand c'eſt le Poëte qui parle, parce qu'il eſt ſuppoſé épris de fureur ; mais qu'il n'en eſt pas de même des Perſonnages qu'on fait parler. J'avouë que ces Perſonnages ne ſont pas d'ordinaire ſuppoſez épris de fureur ; mais ils peuvent l'être d'une autre paſſion, telle qu'eſt celle de Théramene, qui ne leur fera pas dire des choſes moins fortes & moins exagerées que celles que pourroit dire un Poëte en fureur. Ainſi Enée, dans l'accablement de

douleur où il est, [2] à la fin du second Livre de l'Enéïde, lors qu'il raconte la miserable fin de sa patrie, ne cède pas en audace d'expression à Virgile même, jusques là que [3] la comparant à un grand arbre que des Laboureurs s'efforcent d'abbatre à coups de coignée, il ne se contente pas de prêter de la colère à cet arbre, mais il lui fait faire des menaces à ces Laboureurs. *L'arbre indigné*, dit-il, *les menace en branlant sa tête cheveluë:*

Illa usque minatur,

Et tremefacta comam concusso vertice nutat.

Je pourrois rapporter ici un nombre infini d'exemples, & dire encore mille choses de semblable force sur ce sujet; mais en voilà assez, ce me semble, pour désiller les yeux de Mr. de la Motte, & pour le faire ressouvenir que lors qu'un endroit d'un Discours frappe tout le monde, il ne faut pas chercher des raisons, ou plutôt de vaines subtilitez, pour s'empêcher d'en être frappé; mais faire si bien que nous trouvions nous-mêmes les raisons

2. *A la fin du second Livre.*] Vers 628. L'Auteur avoit mis par megarde: *Au commencement du second Livre* &c. suivant l'Edition de 1713.

3. *La comparant.*] On lisoit, *se comparant*, dans l'Edition de 1713. C'est la Ville de Troïe qu'Enée compare à un Arbre.

* § L'illustre Mr. de Fenelon, Archevêque de Cambray, a porté un jugement bien different de celui de Mr. Despreaux, sur ce Vers de Racine; dans ses *Reflexions sur la Grammaire, la Rhetorique, la Poëtique, & l'Histoire*, pag. 100. de l'Edition de Paris 1716, & pag. 51. de l'Edition d'Amsterdam 1717. „ Rien n'est moins naturel, *dit-il*, „ que la narration de la Mort d'Hippolyte à la fin de la „ Tra-

raisons pourquoi il nous frappe *. Je n'en dirai pas davantage pour cette fois. Cependant afin qu'on puisse mieux prononcer sur tout ce que j'ai avancé ici en faveur de Mr. Racine, je croi qu'il ne sera pas mauvais, avant que de finir cette onzième Réfléxion, de raporter l'endroit tout entier du recit dont il s'agit. Le voici.

Cependant, sur le dos de la Plaine liquide
S'élève à gros bouillons une Montagne humide.
L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissemens font trembler le rivage;
Le Ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage;
La

,, Tragedie de Phedre, qui a d'ailleurs de grandes beautez. Theramene, qui vient pour apprendre à Thesée la mort funeste de son fils, devroit ne dire que ces deux mots, & manquer même de force pour les prononcer distinctement. *Hippolyte est mort. Un Monstre envoyé du fond de la Mer par la colere des Dieux l'a fait perir. Je l'ai vu.* Un tel homme saisi, éperdu, sans haleine, peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse, & la plus fleurie de la figure du dragon?

,, *La terre s'en émeut, l'air en est infecté,*
,, *Le flot qui l'apporta recule épouvanté.*

DU MONTEIL.

 4. La

La Terre s'en émeut; l'Air en est infecté;

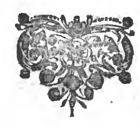
4 Le flot qui l'apporta recule épouvanté, &c.

4. *Le flot qui l'apporta* &c.] Notre Auteur, en citant Virgile pour appuïer son sentiment, auroit pû dire, que dans ce Vers, Mr. Racine a voulu imiter celui-ci de Virgile même, Livre VIII. de l'Eneïde:

Dissultant ripæ, refluitque exterritus amnis.

Ce qui paroît encore plus visiblement, si l'on compare le Vers du Poëte Latin avec les quatre derniers Vers du Poëte François. Et dans celui de Virgile, ce n'est pas le Poëte qui parle, c'est Evandre, un de ses Personnages.

Au reste, Mr. De la Motte a repondu à cette onziéme Réfléxion, & dans sa Répo se il a conservé, comme il le dit lui-même, tous les egards qui étoient dûs *à la haute estime qu'il avoit* pour Mr. Despréaux, & *à l'amitié dont Mr. Despréaux l'honoroit*. Sa conduite est d'autant plus loüable, que la mort de son illustre Adversaire l'affranchissoit de la crainte de la replique. Cette Réponse peut être proposée comme un modèle en ce genre: Mr. de la Motte n'aïant pas trouvé beaucoup d'exemples pareils d'honnêteté & de politesse dans les disputes des Gens de Lettres.



R E'-

RE'PONSE DE Mr. DE LA MOTTE A LA XI. REFLEXION DE Mr. DESPREAUX SUR LONGIN.

En parlant des expressions audacieuses, dans mon Discours sur l'Ode, j'ai dit qu'elles ne convenoient proprement qu'au Poëte Lyrique, & au Poëte Epique, quand il ne fait pas parler ses personnages; & j'ai crû que dès qu'on introduisoit des Acteurs, il se falloit contenter du langage ordinaire, soûtenu seulement de l'élégance & des graces que pouvoit comporter leur état.

J'ai cité de plus, pour exemple de l'excès que les Auteurs de Théatre doivent éviter, le vers célèbre que Mr. Racine met dans la bouche de Théramène,

Le flot qui l'aporta, recule épouvanté.

Mr. Despréaux, digne ami de Mr. Racine, lui

lui a fait l'honneur de le défendre, en me faisant celui de combattre mon sentiment, qu'il eût pû juger sans conséquence, s'il m'avoit traité à la rigueur.

Il emploïe sa onzième Réfléxion sur Longin, à vouloir démontrer que le Vers en question n'est point excessif. Je ferois gloire de me rendre, s'il m'avoit convaincu; mais comme les Esprits superieurs, quelque chose qu'ils avancent, prétendent païer de raison, & non pas d'autorité, je fais la justice à Mr. Despréaux de penser que s'il vivoit encore, il trouveroit fort bon que je défendisse mon opinion, dût-elle se trouver la meilleure.

Je me justifierai donc le mieux qu'il me sera possible, & pour le faire avec tout le respect que je dois à la memoire de Mr. Despréaux, je suppose que je lui parle à lui-même, comme j'y aurois été obligé, un jour qu'il m'alloit communiquer sa Réfléxion, si quelques visites imprevûes ne l'en avoient empêché.

Ce que la haute estime que j'avois pour lui, ce que l'amitié dont il m'honoroit m'auroient inspiré d'égards en cette occasion, je vais le joindre, s'il se peut, à l'exactitude & à la fermeté qui m'eussent manqué sur le champ & en sa présence.

J'aurois peine à trouver des modèles dans les disputes des Gens de Lettres. Ce n'est guere l'honnêteté qui les assaisonne; on attaque d'ordinaire par les railleries, & l'on se défend souvent par les injures; ainsi les manières font perdre le fruit des choses, & les Auteurs s'avilissent eux-mêmes, plus qu'ils n'instruisent les autres. Quelle honte que dans ce genre d'écri-

re,

re, ce soit être nouveau que d'être raisonnable!

Je suppose donc que Mr. Despréaux me lit sa Réfléxion: je l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre, & comme l'intérêt de me corriger ou de me défendre, auroit alors redoublé mon attention, & soûtenu ma mémoire, je m'imagine qu'après la première lecture j'aurois été en état de lui repondre à peu près en ces termes:

Il me semble, Monsieur, que la première raison que vous alleguez, contre moi, est la plus propre à justifier mon sentiment. Vous dites que les expressions audacieuses qui seroient reçûes dans la prose, à l'aide de quelque adoucissement, peuvent & doivent s'emploïer en vers sans correctif, parce que la Poësie porte son excuse avec elle. J'en conviens, Monsieur, mais vous en concluez aussi-tôt que le Vers en question est hors de censure, parce que la même expression, que Theramène emploie sans correctif, seroit fort bonne en prose avec quelque adoucissement. J'accepte de bon cœur cette manière de verifier la convenance d'une audace poëtique; & il me semble qu'elle met Théramène tout-à-fait dans son tort; car s'il parloit en prose, & qu'il dit à Théfée en parlant du Monstre,

Le flot qui l'apporta recule, pour ainsi dire, *épouvanté*;

ne sentiroit-on pas dans ce discours une affectation d'Orateur, incompatible avec le sentiment profond de douleur dont il doit être pénétré? Je ne sai si je me trompe; mais je sens vivement

que ce *pour ainsi dire*, met dans tout son jour le défaut que la hardiesse brusque de la Poësie ne laissoit pas si bien apercevoir.

Vous ajoutez avec Longin, que le meilleur remède à ces figures audacieuses, c'est de ne les emploïer qu'à propos & dans les grandes occasions. Mr. Racine, dites-vous, a donc entiérement cause gagnée: car quel plus grand événement que l'arrivée de ce Monstre effroïable envoïé par Neptune contre Hippolyte? Je l'avoue, Monsieur, la circonstance est grande, & si elle étoit unique, s'il ne s'agissoit que de la peindre, je ne trouverois pas que Mr. Racine eût emploïé des couleurs trop fortes: mais la mort d'Hippolyte aïant été causée par l'arrivée du Monstre, cette mort devient le seul événement important pour Théramène qui le raconte, & pour Thesée qui l'entend: c'est, sans comparaison, l'idée la plus intéressante pour le Gouverneur & pour le Pere; & je ne conçois pas qu'elle pût laisser à l'un de l'attention de reste pour la description du Monstre, & de la curiosité à l'autre pour l'entendre. Ainsi, Monsieur, en m'en tenant au mot décisif de Longin, qui veut qu'on n'emploïe ces figures audacieuses qu'à propos, je ne crois pas encore que Mr. Racine fût dans le cas de les pouvoir prêter à Théramène.

Vous faites valoir contre moi les acclamations que le Vers, dont il s'agit, a toûjours attirées dans la représentation de Phèdre; car selon vous & Longin, rien ne prouve mieux la sublime beauté d'une expression que ce concours de suffrages: *lors*, dit Longin, *qu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport, ni d'hu-*

d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un Discours, ce jugement & cette aprobation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une marque certaine & indubitable, qu'il y a là du merveilleux & du grand.

Permettez-moi de vous dire d'abord, Monsieur, qu'à prendre la supposition de Longin à la lettre, elle est presque impossible, & qu'on ne trouveroit guère de Sublime par cette voie; la difference d'âge, d'humeur, & de profession, empêchera toujours que les hommes ne soient également frappez des mêmes choses. Tout ce qui peut arriver, c'est que le plus grand nombre soit frappé vivement, & que l'impression du plaisir se répande comme par contagion sur le reste, avec plus ou moins de vivacité: encore y a-t-il toujours des rebelles & quelquefois judicieux, qui resistent à l'approbation générale.

Mais, Monsieur, je ne prétends point chicaner; je m'en tiens à l'expérience pour faire voir que les acclamations du Théatre sont souvent fautives, & sujettes à de honteux retours. Rappellez, je vous prie, ces vers fameux du Cid:

Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau;

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau;

Et m'oblige à vanger après ce coup funeste,

Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

Vous ne sauriez douter du plaisir que ces Vers ont fait, & cependant ne feriez-vous pas le premier à dessiller les yeux du Public, s'ils ne s'é-

toient

toient déja ouverts sur la mauvaise subtilité de ces expressions. Je comprends pourtant ce qui charmoit dans ces Vers: la situation de Chimène aussi cruelle que singuliere, touchoit sans doute le cœur; le brillant de l'Antithèse éblouïssoit l'imagination: ajoutez à cela le goût regnant des pointes; on n'avoit garde de regretter le naturel qui manque en cet endroit. Mais, me direz-vous, on en est revenu. Je n'en veux pas davantage, Monsieur; les acclamations ne prouvent donc pas absolument, & elles ne sauroient prescrire contre la Raison.

J'oserai vous dire de plus, qu'on est aussi desabusé de l'expression de Mr. Racine, & je n'ai presque trouvé personne qui ne convînt qu'elle est excessive dans le Personnage, quoi qu'elle fût fort belle à ne regarder que le Poëte. C'auroit été dommage en cet endroit de ne pouvoir m'armer d'une autorité que j'ai recueillie depuis, à une séance de l'Académie, où tout ce qui se trouva d'Académiciens, me confirma dans mon sentiment.

Mr. Despréaux n'auroit pû moins faire en ce cas que de trouver la question plus problématique qu'il ne l'avoit crue d'abord.

Mais, Monsieur, aurois-je continué, vous faites une remarque importante sur la difference que j'ai voulu mettre entre le Personnage & le Poëte. Le Personnage, selon vous, peut être agité de quelque passion violente, qui vaudroit bien la fureur poëtique; & le Personnage alors peut emploïer des figures aussi hardies que le Poëte.

Ecar-

Ecartons, s'il vous plaît, l'équivoque des termes, afin qu'il n'y en ait point non plus dans mes raisons. Si vous entendez par fureur poëtique, ce génie heureusement échauffé qui fait mettre les objets sous les yeux, & peindre les diverses passions, de leurs véritables couleurs. Cette idée même fait voir que le Poëte est obligé d'imiter la nature, soit dans les tableaux qu'il trace, soit dans les Discours qu'il prête à ses Personnages, & qu'on peut traiter hardiment de fautes tout ce qui s'en éloigne.

Si, au contraire, par fureur poëtique vous entendez simplement, ce langage particulier aux Poëtes, que la hardiesse des fictions & des termes a fait appeller le langage des Dieux: je réponds que les passions ne l'emprunteront jamais. Ce langage est le fruit de la méditation & de la recherche, & l'impétuosité des passions n'en laisse ni le goût ni le loisir.

Vous m'alleguez vainement l'exemple de Virgile. Vous voïez bien, Monsieur, que puis que j'ose combattre vos raisons, je ne suis pas d'humeur de me rendre aux autoritez. Enée, dites-vous, au commencement du second Livre de l'Enéïde, racontant avec une extrême douleur la chûte de sa patrie & se comparant lui-même à un grand arbre que des Laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée, ne se contente pas de prêter à cet arbre, du sentiment & de la colere, mais il lui fait faire des menaces à ceux qui le frappent, jusqu'à ce qu'enfin il soit renversé sous leurs coups. Vous pourriez, ajoutez-vous, m'apporter cent exemples de même force. Qu'importe le nombre,

bre, Monſieur, ſi j'ai raiſon ? C'eſt autant de rabbattu ſur la perfection des Anciens, & le Bon Sens, qui eſt uniforme, n'aprouvera pas chez eux ce qu'il condamne chez nous.

Quant à l'exemple particulier d'Enée, quoi qu'on puiſſe dire qu'il n'eſt pas dans le cas de Théramène, & qu'après ſept ans paſſez depuis les malheurs qu'il raconte, il peut conſerver aſſez de ſang froid pour orner ſon recit de ces comparaiſons ; j'avoue qu'il m'y paroît exceſſivement Poëte, & c'eſt un défaut que j'ai ſenti dans tout le ſecond & tout le troiſième Livre de l'Enéïde, où Enée n'eſt ni moins fleuri ni moins audacieux que Virgile. Peut-être que Virgile a bien apperçu lui-même ce defaut de convenance, mais aïant à mettre deux Livres entiers dans la bouche de ſon Héros il n'a pû ſe reſoudre à les dépouiller des ornemens de la grande Poëſie.

J'aurois pû dire d'autres choſes à Mr. Despréaux, ſi j'avois vérifié l'endroit qu'il me cite, comme je l'ai fait depuis. Il ſe trompe dans le ſens du paſſage, parce qu'il s'en eſt fié à ſa mémoire, confiance dangereuſe pour les plus ſavans même.

La preuve qu'il a citée de mémoire, c'eſt qu'il place la comparaiſon au commencement du ſecond Livre, au lieu qu'elle eſt vers la fin. Il eſt tombé par cette négligence dans une double erreur; l'une de croire qu'Enée ſe compare lui-même à l'arbre, quoique la comparaiſon ne tombe manifeſtement que ſur la Ville de Troye ſaccagée par les Grecs; l'autre, de penſer qu'Enée prête à l'arbre du ſen-

timent

timent & de la colère, quoi que les termes dont Virgile se sert, ne signifient que l'ébranlement & que les secousses violentes de l'arbre sous la coignée des Laboureurs.

Je ne puis m'empêcher de dire ici que les Auteurs ne sauroient être trop en garde contre ces sortes de méprises, parce que rien n'est plus propre à diminuer leur autorité; mais j'ajoûterai que ceux qui apperçoivent ces fautes n'en doivent pas tirer trop d'avantage contre ceux qui y tombent. On va quelquefois en pareille occasion jusqu'à accuser un homme de n'entendre ni la Langue ni l'Auteur qu'il cite, & l'on traite témérairement d'ignorance grossière, ce qui peut n'être qu'un effet d'inattention. Quelle extravagance seroit-ce, par exemple, d'accuser Mr. Despréaux, sur ce que je viens de dire, de n'entendre ni Virgile ni le Latin & cependant on a fait cette injure à d'autres, peut-être avec aussi peu de fondement.

Je finis enfin ma Réponse, comme Mr. Despréaux finit sa Réflexion; en mettant sous les yeux le récit entier dont il s'agit. Mr. Despréaux l'expose, afin qu'on puisse mieux prononcer sur tout ce qu'il a dit, je l'expose de même, afin qu'on en juge mieux de mon sentiment; & sur tout pour l'explication de quelques termes de mon Discours sur l'Ode, que Mr. Despréaux n'a pas trouvé assez clairs; *on est choqué*, ai-je osé dire, *de voir un homme accablé de douleur, comme est Théramène, si attentif à sa description, & si recherché dans ses termes*. Je crois que les Vers suivans pleins d'expressions & de tours poëtiques, éclair-

éclairciront ma penſée mieux que tout ce que je pourrois dire.

Cependant ſur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde aproche, ſe briſe & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un Monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes ménaçantes;
Tout ſon dos eſt couvert d'écailles jauniſſantes,
Indomptable taureau, dragon impetueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage;
Le Ciel avec horreur voit ce Monſtre ſauvage;
La Terre s'en émeut; l'air en eſt infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

J'avoue de bonne foi que plus j'examine ces Vers, & moins je puis me repentir de ce que j'en ai dit.

RE'FLE'XION XII.

Car tout ce qui est véritablement sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie, & de je ne sai quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre. PAROLES de Longin, CHAP. V.

VOILA une très-belle description du Sublime & d'autant plus belle, qu'elle est elle-même très-sublime. Mais ce n'est qu'une description; & il ne paroît pas que Longin ait songé dans tout son Traité à en donner une définition exacte. La raison est, qu'il écrivoit après Cécilius, qui, comme il le dit lui-même, avoit emploïé tout son Livre à définir & à montrer ce que c'est que Sublime. Mais le Livre de Cécilius étant perdu, je croi qu'on ne trouvera pas mauvais qu'au défaut de Longin, j'en hazarde ici une de ma façon, qui au moins en donne une imparfaite idée. Voici donc comme je croi qu'on le peut définir. *Le Sublime est une certaine force de discours propre à élèver & à ravir l'Ame, & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vif & animé de l'expression, c'est-à-dire d'une de ces choses regardées séparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de ces trois choses jointes ensemble.*

Il semble que dans les règles je devrois donner

ner des exemples de chacune de ces trois choses. Mais il y en a un si grand nombre de rapportez dans le Traité de Longin, & dans ma dixième Réflexion, que je croi que je ferai mieux d'y renvoïer le Lecteur, afin qu'il choisisse lui-même ceux qui lui plairont davantage. Je ne croi pas cependant que je puisse me dispenser d'en proposer quelqu'un où toutes ces trois choses se trouvent parfaitement ramassées. Car il n'y en a pas un fort grand nombre. Mr. Racine pourtant m'en offre un admirable dans la première Scène de son Athalie, où Abner, l'un des principaux Officiers de la Cour de Juda, représente à Joad le Grand Prêtre la fureur où est Athalie contre lui & contre tous les Lévites; ajoûtant, qu'il ne croit pas que cette orgueilleuse Princesse differe encore long-tems à venir *attaquer Dieu jusqu'en son Sanctuaire.* A quoi ce grand Prêtre sans s'émouvoir, répond:

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soûmis avec respect à sa volonté sainte,
[1] *Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.*

En

IMITATIONS. 1. *Je crains Dieu..... & n'ai point d'autre crainte.*] Virgile, Eneïd. XII. v. 894.

——— ——— *Non me tua fervida terrent*
Dicta, ferox: Di me terrent, & Juppiter hostis.

En effet, tout ce qu'il peut y avoir de Sublime paroît rassemblé dans ces quatre Vers : la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, & l'harmonie de l'expression, si heureusement terminée par ce dernier Vers : *Je crains Dieu, cher Abner &c.* D'où je conclus que c'est avec très-peu de fondement que les Admirateurs outrez de Mr. Corneille veulent insinuer que Mr. Racine lui est beaucoup inférieur pour le Sublime; puisque, sans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrois donner du contraire, il ne me paroît pas que toute cette grandeur de vertu Romaine tant vantée, que ce premier a si bien exprimée dans plusieurs de ses Pièces, & qui ont fait son excessive réputation ; soit au dessus de l'intrépidité plus qu'heroïque & de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, sage, & courageux Israëlite.

FIN DU TOME III.



